

l'office des morts

Andrew Taylor

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDREW
TAYLOR

L'OFFICE
DES MORTS

roman

Sang
d'encre

PRESSES
DE LA CITE



Andrew Taylor

L'OFFICE DES MORTS

Roman

Traduit de l'anglais par Thierry Piélat

Titre original : *The Office of the Dead*

Presses de la Cité

*A Vivien,
avec toute mon affection et mes remerciements.*

L'Office des morts est le troisième volet de la trilogie Roth, qui, époque après époque, raconte l'histoire des familles Appleyard et Byfield. Chaque volume forme un tout et peut être lu indépendamment des autres, mais les trois romans s'articulent, bien qu'ils soient lisibles dans n'importe quel ordre.

L'action du premier, *Les Quatre Fins dernières* se déroule à Londres dans les années 1990, celle du deuxième, *Le Jugement des étrangers* à Roth, dans la grande banlieue de Londres, en 1970.

PARTIE I

La porte dans le mur

1

— Je suis Personne, dit Rosie.

C'est la première chose qu'elle m'a dite. Je venais d'ouvrir la porte percée dans le mur et je la trouvai là. Elle portait des sandales rouges, une robe en coton crème avec des fleurs bleues brodées sur le corsage, des rubans bleus dans ses cheveux blonds. La teinte des fleurs et des rubans était assortie à ses yeux. Elle était très soignée, comme le jardin, comme tout ce qui appartenait à Janet.

Je savais que c'était Rosie puisque Janet m'avait envoyé des photos d'elle. Je lui demandai néanmoins comment elle s'appelait, car c'est ce que l'on fait quand on rencontre un enfant, pour briser la glace. Le nom, ça compte beaucoup. Ça ne s'oublie pas facilement.

— Personne ? Je suis sûre que ce n'est pas vrai. Je déposai ma valise dans l'allée et m'accroupis pour me mettre à son niveau.) Je parie que tu es quelqu'un...

— Je m'appelle Personne. (Elle n'avait pas l'air impatiente, seulement ferme dans son propos.) C'est mon nom.

— Personne ne s'appelle Personne.

— Moi si, rétorqua-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Pourquoi ?

— Parce que Personne est parfait.

Elle tourna les talons et remonta l'allée en sautillant.

Elle jouait à la marelle mais sans galet, suivant un parcours invisible. Hop, sur deux pieds, hop, sur un pied. Au lieu de se retourner vers moi, elle continuait vers la porte à demi vitrée de la maison. Les semelles de ses sandales claquaient sur les dalles de pierre comme des applaudissements lents. Chaque fois qu'elle atterrissait, sur un pied ou deux, la secousse se transmettait à tout son corps et des vagues parcouraient sa chevelure.

J'éprouvai une jalousie lancinante, presque de la colère, aussi aiguës que le couteau de John Treevor. « Oui, pensai-je, Personne est parfait. Personne est l'enfant que j'ai toujours désiré, l'enfant que Henry ne m'a jamais donné. »

Cela faisait des jours, des semaines, que j'essayais de ne plus penser à Henry. L'espace d'un instant, son visage fut plus présent à mon esprit que celui de Rosie, que la maison que j'avais devant moi. J'avais envie de le tuer. J'aurais aimé pouvoir malaxer, pétrir Henry et toutes mes frustrations en une petite boule sombre et dure que j'aurais lancée au plus profond de l'océan Pacifique.

Plus tard, lors d'une de ces conversations sans suite mais intenses que nous eûmes quand Janet était malade, j'essayai d'expliquer cela à David.

« Tu ne peux nier ton passé, Wendy, m'avait-il dit. Tu ne peux pas faire comme s'il n'existait pas, comme s'il ne comptait pas.

— Pourquoi pas ? (J'étais un peu éméchée et parlais plus fort que je ne l'aurais voulu.) Veux-tu que je te dise, les gens qui vivent dans le passé ont quelque chose de pathétique. Le passé, c'est fini, ça ne te concerne plus.

— Ça n'est jamais comme cela. Le passé ne finit qu'avec toi. Il te concerne toujours.

— Ne me fais pas la leçon, David. (Je lui souris gentiment et lui soufflai au visage la fumée de ma cigarette.) Je ne suis pas une de tes élèves. »

Mais, évidemment, il avait raison. Une chose qui m'irritait, en lui, c'était qu'il ait si souvent raison. Il était si arrogant qu'on aurait aimé qu'il se trompe. Mais quand ça lui arrivait, je ne pouvais même pas m'en réjouir. J'en étais désolée pour lui. J'imagine qu'il avait du mal à se juger à sa juste valeur. Personne n'est parfait.

2

Quand j'étais jeune, les gens qui m'entouraient étaient fiers de leur passé, fiers de l'endroit où ils vivaient.

Mes parents étaient nés et avaient passé leur enfance à Bradford. Bradford était supérieure à toutes les autres villes à peu près en tout, qu'il s'agisse de sa mairie, de ses grands magasins, de ses philanthropes ou de sa pluie. De la même façon, mes parents étaient persuadés que le Yorkshire, le comté béni de Dieu, surpassait tous les autres comtés. Nous habitions une banlieue arborée, au 93, Harewood Drive, dans une maison jumelée de quatre chambres, avec une horloge de parquet dans l'entrée et un garage Tudor.

Mon père avait une bijouterie dans York Street. L'affaire avait été fondée par son père et il l'avait reprise sans enthousiasme. Il avait deux pôles d'intérêt dans la vie, et tous deux se trouvaient à la maison : son jardin potager et mes frères.

Howard et Peter étaient jumeaux, de dix ans mes aînés. Ils avaient toujours été, et seraient toujours, des créatures immenses, semi-divines, qui ne s'intéressaient pas du tout à moi. J'ai beaucoup de mal à me souvenir d'eux.

« Tu dois bien te rappeler quelque chose à leur sujet, m'avait dit Janet à l'école, pendant l'une de nos conversations à cœur ouvert.

— Ils jouaient au cricket. Quand je pense à eux, il me vient toujours une odeur d'huile de lin.

— Ils ne te parlaient jamais ? Ne faisaient rien avec toi ?

— Je me souviens que Peter s'est moqué de moi, une fois, parce que je croyais que Hitler était le nom du marchand de fruits et légumes près de la gare. Et l'un des deux m'a dit un jour de la fermer parce que j'étais tombée dans l'allée à l'arrière de la maison et m'étais mise à pleurer.

— Tu donnes l'impression de te porter mieux sans eux », avait dit Janet avec une tristesse rêveuse.

Je ne le saurai jamais avec certitude. Tous deux moururent quand j'avais dix ans, Peter dans le naufrage de son bateau au milieu de

l'Atlantique et Howard en Afrique du Nord. Mes parents l'apprirent la même semaine. Après cela, la maison resta toujours sombre, comme si les volets étaient fermés, les rideaux tirés. Le grand salon à l'arrière avait été transformé en autel à la mémoire des chers disparus. Où que l'on regardât, il y avait des photos de Peter et de Howard. Il y en avait aussi une ou deux de moi, mais elles étaient dans le coin le plus obscur de la pièce, sur une bibliothèque où l'on rangeait des livres que personne ne lisait et des porcelaines oubliées.

Malgré mon jeune âge, je remarquai que mon père avait changé, au lendemain de ces décès. Il s'était recroquevillé intérieurement, et voûté encore davantage. Il passait de plus en plus de temps au jardin, qu'il creusait furieusement. Je me rendis compte par la suite qu'il s'était alors désintéressé de son affaire. Jusque-là, il s'était fait un devoir de continuer à s'en occuper. Pour Peter et Howard. Eux disparus, le magasin avait perdu tout intérêt. Il s'y rendait encore chaque matin, pour gagner de quoi payer les factures. Mais la boutique ne lui importait plus. Il n'en retirait plus aucune fierté. Je crois même qu'il n'était plus fier d'habiter à Bradford.

De l'aveu même de mon père, les filles ne comptaient guère. On avait besoin de nous pour faire des enfants et s'occuper de la maison. Nous remplissions également la fonction d'objets de désir pour les autres hommes, les poussant à courir acheter des bijoux dans la boutique de York Street. Nous étions en outre utiles comme aides-vendeuses et femmes de ménage, et beaucoup moins coûteuses, en termes de salaires, que nos homologues masculins. Mais il n'avait que faire d'une fille.

Ma mère n'était pas comme lui. Je crois bien que ma naissance a été accidentelle, peut-être le résultat d'un instant d'euphorie mal maîtrisé après une fête de Noël. Elle avait quarante ans quand je suis née et peut-être pensait-elle avoir passé l'âge d'enfanter. Mais elle voulait une fille. L'ennui, c'est qu'elle ne voulait pas d'une fille dans mon genre. Elle aurait aimé en avoir une comme Janet.

Celle qu'elle attendait aurait regardé avec elle les points de tricot et aimé les jolis vêtements. Au lieu de cela, j'étais attirée par les travaux rudes comme les chats attirent les puces, et j'avais envie de creuser des ruisseaux au fond du jardin.

Domage que nous ayons eu si peu de choses en commun. Elle avait besoin de moi et j'avais besoin d'elle, mais ces besoins n'étaient pas compatibles. Plus j'avais en âge, plus cela devenait évident pour nous deux.

Je soupçonne mon père d'avoir souhaité me voir hors de la maison car je représentais une distraction mal venue. Ma mère voulait que

j'apprenne à être une dame afin que nous puissions parler couture et cuisine, afin que j'épouse un jeune homme bien, fonde une famille et lui donne des petits-enfants comme il faut.

Ma mère pleura quand elle me dit au revoir à la gare.

Je vois encore ses larmes scintiller comme des traînées d'escargot à travers la poudre sur ses joues et combler ses rides. Elle m'aimait, voyez-vous, et je l'aimais. Mais nous n'avons jamais trouvé le moyen de nous sentir bien l'une avec l'autre.

Je suis donc partie au pensionnat. C'était pendant la guerre, il ne faut pas l'oublier, et je n'avais jamais encore vécu loin de mes parents, si ce n'est trois mois avant le début des hostilités, quand tout le monde pensait que les Allemands allaient anéantir les villes sous les bombes.

Mais là, ce n'était plus la même chose. Le train sifflait et cliquetait à travers un monde sombre pendant ce qui me parut être des semaines. J'étais théoriquement sous la garde d'une fille plus âgée, l'une des chefs de classe de Hillgard House, dont la grand-mère vivait à quelques kilomètres au nord de Bradford. Elle flirta tout le voyage avec des soldats. La première fois qu'elle accepta d'eux une cigarette, elle se pencha vers moi pour me dire : « Si tu racontes ça à quelqu'un, je te ferai regretter d'être née. »

On était en janvier. Le froid et l'obscurité n'arrangeaient rien. Nous avons changé quatre fois de train, chacun semblant plus petit et bondé que le précédent. Mon accompagnatrice est finalement allée aux toilettes et, à son retour, elle avait enlevé son maquillage, s'était transformée en une lycéenne au visage rose. Nous sommes descendues à l'arrêt suivant, une gare de campagne plongée dans le noir à cause du black-out et pleine de bruits sinistres dont j'ignorais l'origine. C'était comme si j'étais descendue du train fumant droit dans un univers en formation.

— Il y a trois autres filles dans la salle d'attente, nous dit un monsieur. C'est assez pour prendre un taxi.

Ma compagne prit sa valise d'une main, moi de l'autre, et m'entraîna dans la salle d'attente. C'est là que j'ai vu Janet Treevor pour la première fois. Prise en sandwich entre deux filles plus grandes, elle pleurait sans bruit dans un mouchoir bordé de dentelle. A notre entrée, elle leva les yeux et nos regards se croisèrent un instant. C'était la plus belle personne que j'aie jamais vue.

— Une nouvelle ? demanda mon accompagnatrice. L'une des autres filles acquiesça.

— Elle n'a pas fermé le robinet depuis qu'on est parties de Londres. A part ça, elle a pas l'air méchante. (Elle me regarda traverser la pièce

en traînant ma valise.) Celle-là, au moins, c'est pas une pleurnicheuse.

J'ai toujours détesté mon prénom. Wendy résume tout ce que ma mère voulait et que je ne suis pas. Elle adorait *Peter Pan*. C'avait été la pantomime de Noël, l'année de mes huit ans. J'étais restée assise, très embarrassée, durant tout le spectacle, pendant qu'à côté de moi ma mère versait des larmes de joie, larmes salées qui tombaient dans la boîte de chocolats ouverte sur ses genoux. On dit que James Barrie avait inventé ce nom pour la fille d'une amie. Il l'avait d'abord appelée « Friendly », qui, par une terrible fatalité, était devenu « Friendly-Wendy ». Le redoutable vieillard avait légué ce nom ridicule à la postérité en général, et à moi en particulier. Le seul personnage qui me plaisait dans cette vilaine histoire était le capitaine Crochet.

— Wendy. Quel joli nom, avait murmuré Janet tandis que nous étions serrées l'une contre l'autre à l'arrière du taxi, écrasées dans un coin par une énorme fille qui sentait la sueur et les pastilles de menthe.

— Et toi, comment tu t'appelles ?

— Janet. Janet Treevor.

— J'aime bien, dis-je, ne voulant pas être en reste de politesse.

— Je déteste. C'est si ordinaire !

— Dommage qu'on puisse pas échanger.

Je sentais son souffle sur ma joue, son corps trembler. Je n'entendais rien à cause du bruit que faisaient les autres filles et le moteur de la voiture, mais je savais que Janet gloussait de rire.

C'est comme ça que ça a commencé, Janet et moi. On était en janvier, le trimestre du Carême, et nous étions les seules nouvelles de notre année. Toutes les autres étaient arrivées en septembre et s'étaient déjà fait des amies. Nous nous sommes donc naturellement rapprochées, Janet et moi. Mais je ne sais pas pourquoi nous sommes devenues amies. Janet ne me ressemblait pas plus que ma mère. Mais dans son cas – notre cas –, les différences nous ont rapprochées au lieu de nous éloigner.

Hillgard House était une maison du XVIII^e siècle, au plus profond de la campagne du Herefordshire. Le village le plus proche se trouvait à trois kilomètres. L'enseignement était épouvantable, la nourriture tout juste comestible. Quand il pleuvait beaucoup, on plaçait une demi-douzaine de seaux sous la toiture dans les dortoirs au dernier étage, là où logeaient les domestiques autrefois, et on s'endormait en écoutant le doux *ploc-ploc* des gouttes qui tombaient.

La directrice, M^{lle} Esk, habitait avec son frère, le Capitaine, dans

l'aile sud de la bâtisse. Là-bas, il y avait des tapis, du feu dans les cheminées et parfois, quand les fenêtres étaient ouvertes, on y entendait de la musique. Les Esk avaient leur propre gouvernante, qui se tenait à l'écart et au-dessus des autres domestiques de la maison. On ne voyait pas souvent le Capitaine. On avait entendu dire qu'il avait reçu pendant la Grande Guerre une mystérieuse blessure dont il ne s'était jamais pleinement remis. Les grandes spéculaient sur la nature de cette blessure. Quand je fus un peu plus âgée, je m'attirai un respect considérable en suggérant qu'il avait été émasculé.

A Hillgard House, nous avions toujours faim. On était en temps de guerre, comme nous le rappelait souvent

M^{lle} Esk. Cela voulait dire que nous ne pouvions espérer jouir des luxes du temps de paix, sans pouvoir toutefois nous empêcher de remarquer que M^{lle} Esk, elle, ne semblait guère s'en priver. Je suis convaincue que les Esk ont amassé une belle fortune pendant la guerre. L'école était considérée comme un lieu relativement sûr, loin des risques de bombardement aérien et d'invasion. Beaucoup des pères des pensionnaires étaient dans l'armée. Rares étaient les parents à avoir le temps et l'envie de s'assurer de la qualité de l'enseignement et des soins prodigués à l'école. Ils voulaient surtout que leur fille soit en sécurité et, en un sens, nous l'étions.

Janet et moi n'avons jamais aimé cet endroit, mais nous nous y sommes faites. En ce qui me concernait, il avait trois éléments à son actif. Personne ne pouvait avoir une amie plus fidèle que Janet. A cause de la guerre et de l'incompétence des Esk, nous étions livrées à nous-mêmes une grande partie du temps. Et enfin, il y avait la bibliothèque.

C'était une pièce étroite et haute de plafond qui dominait un massif d'arbustes longs et grêles à l'extrémité nord de la maison. Ses murs étaient recouverts de rayonnages. Il y avait une cheminée en marbre, dont l'âtre était caché par un monticule de suie. Les étagères n'étaient qu'à moitié pleines et on ne savait jamais vraiment ce qu'on allait y trouver. A cet égard, elle était pareille à la bibliothèque de la cathédrale de Rosington.

Pendant les cinq années que nous avons passées là-bas, Janet a dû lire, ou au moins parcourir, tous les livres qui s'y trouvaient. Elle a lu *Ivanhoé* et *L'Origine des espèces*. Elle a avalé les œuvres complètes de Pope et les exemplaires reliés de *Punch*. Je recevais mon éducation de deuxième main, de Janet.

La dernière année, elle a trouvé un exemplaire de *Justine*, du marquis de Sade – en français, relié en vélin, les pages tachées d'humidité comme la main d'un vieillard –, caché dans une grande

enveloppe brune derrière les sermons complets de Berkeley. Janet lisait le français sans peine – ce genre de choses semblait s'acquérir presque par osmose dans sa famille – et, pendant le dernier trimestre, nous avons passé une semaine avec le livre, qui était ennuyeux mais nous faisait rire parfois.

Au cours des premiers trimestres, on se moquait de nous. Janet était petite et délicate, comme l'une des figurines en porcelaine de Chine de la vitrine du salon de M^{lle} Esk. Elle portait le même chemisier pendant des jours d'affilée et il paraissait aussi blanc et bien apprêté quand elle le sortait de son tiroir que lorsqu'elle le mettait dans le panier à linge. Quant à moi, je portais alors des lunettes. Mes mains et mes pieds semblaient trop grands pour moi. J'étais maladroite. Chaque fois ou presque que je prenais une tasse de thé, je me la renversais dessus.

Ma mère pensait que Hillgard House allait faire de moi une dame, mon père, que j'allais débarrasser le plancher pendant la majeure partie de l'année. Il avait raison, et elle se trompait. Nous n'avons pas appris à devenir de jeunes dames à Hillgard House, mais des petites sauvages dans une jungle dominée par des Esk en prédateurs distants.

3

Je n'avais jamais connu de famille comme celle de Janet. Bradford ne produisait pas de gens comme les Treevor.

Pendant longtemps, notre amitié ne dépassa pas le cadre de l'école. La vie que nous menions chez nous était à part. J'avais honte de mes parents. Je m'imaginai que ceux de Janet étaient nobles, beaux, raffinés. Je savais qu'ils devaient être terriblement intelligents, comme elle l'était elle-même. Son père était dans l'armée, mais avant la guerre il avait donné des cours de littérature et écrit dans des journaux. Sa mère avait un poste important dans un ministère. Je n'ai jamais su exactement ce qu'elle y faisait, mais cela devait avoir un lien avec la traduction – elle parlait couramment le français, l'allemand et le russe, et connaissait bien plusieurs autres langues.

Pendant l'été 1944, les Treevor avaient loué un cottage près de Stratford pour une quinzaine de jours. Janet me demanda si cela me ferait plaisir de me joindre à eux. Ma mère était tout émoustillée à l'idée que je fréquente des gens « bien ».

J'en étais presque malade d'appréhension. Je n'avais pas à m'inquiéter. M. et M^{me} Treevor passèrent la plus grande partie des vacances à travailler dans une chambre dont ils avaient fait un bureau et à rendre visite à des amis dans la région. John Treevor était mince, le nez grand, le front bombé. Je supposais à l'époque que ce bombement était nécessaire pour contenir un gros cerveau. De temps en temps, il tapotait la tête de Janet, et, une fois, il me demanda si je m'amusais bien mais n'attendit pas la réponse.

Je me souviens de M^{me} Treevor parce qu'elle nous expliquait les choses de la vie. Janet et moi avions vu une portée de chatons nouveau-nés à la ferme voisine. Janet demanda à sa mère si les humains avaient aussi quatre petits à la fois. Cela amena un cours concis sur la sexualité, la grossesse et la naissance. M^{me} Treevor nous parla comme à des élèves et comme s'il s'agissait de mathématiques. Je n'osais pas la regarder en face et rougissais pendant qu'elle nous expliquait tout cela.

Plus tard, dans l'obscurité de la chambre que nous partagions, Janet dit :

— Peux-tu imaginer qu'ils... ?

— Non, je n'arrive pas à imaginer les miens non plus.

— C'est *horrible*.

— Tu crois qu'ils ont fait ça en laissant la lumière allumée ?

— Ils n'avaient pas besoin de voir ce qu'ils faisaient.

— Tu as raison, mais pense de quoi ils devaient avoir l'air.

Au bout d'un moment, M^{me} Treevor cogna à la cloison pour que nous cessions de rire si bruyamment.

La même année, après Noël, Janet resta chez nous une semaine entière. Ma mère et elle se plurent au premier coup d'œil. Elle trouvait mon père triste et gentil. Elle aimait bien même mes frères défunts. Elle regardait les photos de Howard et Peter une à une, s'attardant sur celles où ils avaient une allure héroïque dans leurs uniformes.

— Ils sont vraiment beaux, dit-elle.

— Et vraiment morts, fis-je remarquer. L'éventualité de la mort était alors présente à l'esprit de tout le monde. A l'école, des pères et des frères mouraient. Leurs filles et sœurs étaient envoyées chez l'assistante médicale et on leur servait un chocolat chaud avec des œufs brouillés sur du pain grillé. La mort de Howard et Peter, bien qu'elle fût survenue avant mon arrivée à Hillgard House, me donna une certaine aura de singularité, car ils étaient jumeaux et avaient disparu quasiment en même temps.

Pour dire la vérité, j'étais jalouse quand Janet admirait mes frères disparus, mais je ne l'ai jamais été de l'amitié qui la liait à ma mère. Je ne me sentais pas exclue. En un sens, elle me libérait. Lorsque Janet habitait chez nous, je n'avais plus à culpabiliser.

Lors de ce premier séjour, ma mère fit une robe à Janet avec du tissu de qualité qu'elle avait précieusement mis de côté depuis 1939. J'ai encore le souvenir que nous étions toutes les trois dans la petite pièce réservée à la couture, au premier. J'étais assise par terre et lisais un livre. De temps à autre, je levais les yeux vers elles. Je revois ma mère avec des épingles dans la bouche, à genoux près de Janet, qui levait les bras au-dessus de sa tête comme une ballerine et pivotait lentement sur elle-même. Elles avaient un air ravi et solennel, comme si elles avaient été à l'église.

Janet et moi partagions nos rêves. En hiver, il nous arrivait de dormir dans le même lit pour nous tenir chaud. Nous mettions en commun les informations que nous avions glanées se rapportant à des sujets tabous, comme les règles et les parties génitales masculines. Nous nous entraînions à jouer les amoureuses. Chacune à son tour

jouait le rôle de l'homme. Nous valsions dans la bibliothèque en fredonnant *Le Beau Danube bleu*. Nous échangeions de longs baisers, les lèvres hermétiquement closes, imitant ce que nous avions observé au cinéma. Nous imaginions des conversations.

« Vous a-t-on déjà dit que vous aviez de beaux yeux ?

— Vous êtes très gentil... mais vous ne devriez pas dire de telles choses.

— Je n'ai jamais rien éprouvé de pareil avec quelqu'un d'autre.

— Moi non plus. La lune n'est-elle pas ravissante ce soir ?

— Pas autant que vous. »

Etc., etc. De nos jours, les gens diraient que notre relation avait quelque chose de lesbien, mais ce n'était pas le cas. Nous jouions aux adultes.

A l'arrière-plan de notre existence, la guerre s'éternisait, puis finit par cesser. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait fait peur, seulement ennuyée. La paix avait dû être un soulagement. Pourtant, dans mon souvenir, tout continua comme avant à Hillgard House. L'école était un petit monde clos et morne. Le rationnement perdura, encore pire que pendant la guerre, si tant est que ce fût possible. Un hiver, il y eut tant de neige et de glace que l'école resta isolée pendant des jours.

Notre séjour s'acheva à l'été 1948. Nous échangeâmes des cadeaux – une bague que j'avais trouvée dans une boîte poussiéreuse au-dessus de l'armoire de ma mère et une broche que le parrain de Janet lui avait offerte pour son baptême. Nous jurâmes de rester toujours amies. L'année scolaire se termina quelques jours plus tard, et tout changea.

Janet alla dans une boîte à bachot de Londres, les Treevor s'étant finalement rendu compte que Hillgard House n'offrait pas la préparation idéale à l'université. Je rentrai à Harewood Drive ; j'aidais ma mère à la maison et travaillais quelques heures par semaine dans la bijouterie de mon père. Il y a eu des périodes de ma vie où j'ai été plus malheureuse, où j'ai eu plus peur qu'alors, mais aucune où j'aie connu un tel ennui.

La seule chose qui me plaisait était d'aider à la boutique. Au moins je faisais quelque chose d'utile et je rencontrais d'autres gens. Il m'arrivait de recevoir les clients, mais en général mon père me confinait dans l'arrière-boutique, à faire des comptes ou mettre de l'ordre dans le stock. J'ai appris à fumer dans la cour, derrière le magasin.

J'ai été saoule pour la première fois de ma vie à un bal au club de tennis. Le même soir, un garçon nommé Angus a essayé de me séduire

dans la cabane du gardien, tentative qui avait tout de l'ultime étape avant le viol. Je lui donnai un coup de poing et il se mit à saigner du nez. Il laissa tomber la bouteille d'alcool avec laquelle il m'avait attirée là et j'en profitai pour partir en courant rejoindre les autres. Je le revis, un peu plus tard dans la soirée. Sa lèvre supérieure était enflée et il avait du sang sur le devant de sa chemise.

« Je me suis cogné à la porte en allant aux toilettes », l'entendis-je expliquer au secrétaire du club.

Celui-ci se mit à rire et regarda dans ma direction. Je me demandai si le secrétaire était au courant, si tout ça n'avait pas été manigancé.

La vie semblait devoir s'écouler ainsi éternellement. Janet m'écrivait régulièrement et nous nous voyions une ou deux fois par an. Mais notre ancienne intimité n'existait plus. Elle était maintenant à l'université et elle avait d'autres amis, d'autres centres d'intérêt.

— Pourquoi ne vas-tu pas à l'université ? me demanda-t-elle un jour où nous prenions le thé dans un café de la rue principale lors d'une de mes visites à Oxford.

Je haussai les épaules et allumai une cigarette.

— Je ne veux pas. De toute façon, mon père ne me laisserait jamais y aller. Il juge contre nature que les femmes aient de l'instruction.

— Il te laisserait sûrement faire quelque chose.

— Quoi, par exemple ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qui te plairait ?

Je me regardai rejeter la fumée par les narines dans la glace derrière la tête de Janet en prenant un air sophistiqué.

— Je ne sais pas de quoi j'ai envie, répondis-je. C'était bien ça le problème. L'ennui sape la volonté.

Il vous donne l'impression que vous n'avez plus le pouvoir de choisir. Je ne voyais rien d'autre que le présent se prolongeant indéfiniment dans l'avenir.

Deux mois plus tard, tout changea. Mon père mourut. Et trois semaines plus tard, le 19 juillet 1952, je rencontrai Henry Appleyard.

4

La mémoire entoure le passé d'un halo d'inéluctabilité. Il est tentant de supposer que le passé ne pouvait se dérouler autrement qu'il l'a fait, que tel événement ne pouvait être suivi que de tel autre. Car si cela était, rien ne serait de notre faute.

Bien sûr, ce n'est pas vrai. Rien ne m'obligeait à épouser Henry, puis à le quitter. Rien ne m'obligeait non plus à aller m'installer chez Janet, à la Dark Hostelry.

Pendant sa dernière année à Oxford, Janet décida qu'après avoir obtenu son diplôme elle irait à Londres, essayer de trouver du travail comme traductrice. Les relations de sa mère l'y aideraient. Elle m'en parla autour d'une autre tasse de thé, cette fois-ci dans sa chambre minuscule, à Saint Hilda.

— C'est ce que tu veux faire ?

— C'est la seule chose que je puisse faire.

— Tu ne pourrais pas rester ici et te lancer dans la recherche ?

— J'aurais de la chance si je décrochais une licence sans mention. Je ne suis pas une universitaire, Wendy. Je ne me sens pas vraiment chez moi, ici. J'ai l'impression d'y être entrée en fraude.

Je haussai les épaules, enviant ce qu'on lui avait offert et qu'elle refusait.

— J' imagine qu'il y a beaucoup de charmants jeunes gens à Londres comme à Oxford.

— Je l' imagine aussi.

Des jeunes gens comme Janet, car elle était belle. Elle ne disait pas grand-chose, si bien qu'ils pouvaient parler autant qu'ils voulaient et se faire valoir auprès d'elle. Mais elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour les éviter. Janet attendait le prince charmant et non un étudiant boutonneux de Christchurch en MG. Finalement, elle fit des concessions, comme nous le faisons toutes. Elle n'eut ni prince charmant ni étudiant boutonneux en MG, mais le révérend David Byfield.

Au début de l'année 1952, il se rendit à Oxford pour quelques jours afin d'effectuer un travail à la Bodleian, la bibliothèque de l'université.

Il écrivait un livre dans lequel il réinterprétait l'œuvre de saint Thomas d'Aquin en termes de théologie moderne. C'est là qu'ils se virent pour la première fois. C'avait été le coup de foudre, selon Janet : « Il me regarda et je *sus* que c'était lui. »

Même maintenant, j'ai du mal à penser à David avec objectivité. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque il était très très beau. On se retournait sur son passage, de même que sur celui de Janet. Comme Henry, il avait du charme, mais contrairement à lui il ne le savait pas et en usait rarement. Il avait obtenu sa licence de théologie avec mention très bien à Cambridge avant d'entrer au collège de théologie Mirfield.

— Des tas d'odeurs et de cloches, m'avait dit Janet, et des types terriblement doués qui n'aiment pas les femmes.

— Mais David n'est pas comme ça, dis-je.

— Non, fit-elle avant de changer de sujet.

Après Mirfield, David était devenu pasteur d'une paroisse proche de Cambridge et l'était resté pendant deux ans. Mais, à l'époque où il avait rencontré Janet, il donnait des cours au collège de théologie de Rosington.

En moins d'un mois, ils étaient fiancés. Quelques semaines plus tard, David décrocha le poste de vice-principal du collège de théologie. Ils étaient enchantés, m'écrivait Janet, et les perspectives d'avenir étaient bonnes. Le principal était vieux et allait laisser pas mal de responsabilités à David. On lui avait en plus demandé d'être chanoine mineur de la cathédrale, ce qui était bienvenu, financièrement. L'évêque, qui était président du conseil d'administration du collège de théologie, s'était entiché de lui. Mais le mieux dans tout ça, disait Janet, était le logement de fonction auquel ils avaient droit : la Dark Hostelry, dans l'enceinte même de la cathédrale. Une partie de la bâtisse datait du Moyen Âge. Quel nom romantique, disait-elle, comme sorti d'*Ivanhoé*. Elle était presque trop spacieuse pour eux, mais ils projetaient de prendre un locataire.

Le mariage fut célébré dans la chapelle de Jérusalem, l'ancien collège de David. Janet et lui formaient un joli couple, un couple de conte de fées. « En ce cas, me suis-je dit, je suis le vilain petit canard. » Le décès de mon père n'arrangeait rien – non pas tant parce que je l'avais aimé, mais parce qu'il n'était désormais plus possible qu'il m'aime.

C'est là que je vis Henry. Il se trouvait de l'autre côté de la chapelle. En ce temps-là, il était plus costaud que replet. Il portait une jaquette trop petite pour lui. Nous chantions un hymne et il me

regarda. Ses cheveux drus avaient besoin d'une bonne coupe et ses sourcils épais montaient en oblique à partir de la racine du nez. Il me sourit et je détournai les yeux.

J'ai encore une photo du mariage. Elle avait été prise dans la cour, devant le collège de Jérusalem. David et Janet sont au milieu, la chapelle Wren derrière eux. Ils semblent échappés de la dernière scène d'un film d'amour. David a l'air d'un Laurence Olivier jeune – traits finement ciselés et narines dilatées, un mélange de sensibilité et d'arrogance. Il a Janet à un bras et lui sourit. La vieille mamie Byfield est pendue avec détermination à son autre bras.

Henry et moi sommes sur la gauche, séparés de l'heureux couple par un groupe de gens austères, dont M. et M^{me} Treevor. Henry essaie sans conviction de cacher la cigarette qu'il a à la main. Son ventre tend son gilet. L'ourlet de ma robe n'est pas droit et je porte un petit bibi ridicule avec une voilette. Je me souviens de l'avoir payé une petite fortune dans l'espoir insensé d'avoir l'air élégante. C'était avant de me rendre compte que l'élégance ne s'achetait pas dans les boutiques de Bradford.

John Treevor a l'air très bizarre. Ce doit être à cause d'un effet de lumière – peut-être était-il dans un rayon de soleil. Quoi qu'il en soit, sur la photo, il a le visage tout blanc, un masque haut et étroit avec deux trous noirs à la place des yeux et une fente noire en guise de bouche. C'était comme si on avait pris un mannequin dans une vitrine et l'avait vêtu d'une jaquette et d'un pantalon rayé.

Un peu plus tard, juste après la dernière photo, Henry me parla pour la première fois :

— J'aime bien votre chapeau.

— Merci, répondis-je après avoir jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule pour m'assurer qu'il s'adressait bien à moi.

— Je m'appelle Henry Appleyard, se présenta-t-il en me tendant la main. Je suis un ami de David, de Rosington.

— Enchantée. Je suis Wendy Fleetwood. J'étais à l'école avec Janet.

— Je sais. Elle m'a demandé de veiller sur vous. (Il me lança un clin d'œil entendu.) Mais je vous aurais remarquée, de toute façon.

Je ne savais que répondre et gardai le silence.

— Venez, dit-il en me prenant par le coude et en m'entraînant vers la sortie. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Pourquoi ?

Le photographe rangeait son trépied et les invités commençaient à

s'égailler.

— Parce que j'ai appris qu'il n'y a que quatre bouteilles de Champagne. Premiers arrivés, premiers servis.

La réception fut austère et ennuyeuse. A un moment, je me retrouvai près du mur, faisant comme si cela m'était indifférent de n'avoir personne à qui parler. Je grignotais un sandwich et regardais les tableaux pour me donner une contenance. Janet et David s'éclipsèrent, Henry apparut à mon côté, à mon grand soulagement.

— Ce qu'il vous faut, dit-il, c'est un martini dry.

— Vraiment ?

— Oui, il n'y a rien de tel.

J'appris par la suite que Henry était un spécialiste du martini dry – comment le préparer, comment le boire, comment se remettre au mieux des séquelles le lendemain matin.

— Vous êtes sûr que personne ne se formalisera de notre départ ?

— Pourquoi se formaliseraient-ils ? De toute façon, Janet m'a demandé de m'occuper de vous. Allons à l'University Arms.

Comme nous sortions du collège, je lui demandai :

— Vous êtes aussi au collège de théologie ? Il éclata de rire.

— Dieu, non. J'enseigne à la Choir School de la cathédrale. David est mon propriétaire.

— Ah, vous êtes son locataire ? Il acquiesça.

— Je suis le fou du roi. J'empêche David de se prendre trop au sérieux.

Pendant les deux heures qui suivirent, j'eus l'impression d'être protégée, comme Janet avait pu avoir le sentiment de l'être, des années plus tôt, avec moi. Je voulais croire que j'étais normale, intelligente, spirituelle, et d'une beauté discrète. Henry me laissa donc entendre que j'étais tout cela. Il était merveilleux. Il représentait aussi une compensation au fait que a) Janet se mariait, b) qu'elle le faisait avant moi, c) qu'elle épousait un homme qui avait énormément d'allure, David (bien qu'il fut pasteur).

Henry se montra si gentil avec moi que je lui fis beaucoup de confidences : sur ma famille, la mort de mon père, la bijouterie, ce que je faisais. Plus ça allait, plus j'étais pompette. J'aimais l'idée de boire des martinis dry au bar d'un hôtel chic. J'aimais voir mon reflet dans le grand miroir au mur. J'avais l'air plus mince que d'habitude, plus mystérieuse, plus chic. J'appréciais de ne plus me sentir nerveuse. Et surtout, j'aimais la compagnie de Henry.

Il prenait son temps. Après deux martinis, il m'invita à dîner au restaurant de l'hôtel. Puis il insista pour me raccompagner en taxi. Lorsque la voiture s'arrêta devant le petit hôtel que Janet m'avait trouvé sur Rosington Road, il me toucha la main et me demanda si on pourrait se revoir, sans chercher à aller plus loin.

Je lui répondis oui, puis voulus payer la course.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il en me souriant. Janet m'a donné de l'argent pour tout.

5

A l'époque, dans les années cinquante, on s'écrivait encore. Janet et moi avions pris l'habitude de le faire à peu près une fois par mois, et ça continua après son mariage. C'est ainsi que j'appris qu'elle était enceinte et que Henry avait été flanqué à la porte.

David et Janet avaient passé leur lune de miel à l'hôtel dans la région des lacs. C'est là qu'il avait dû la mettre enceinte, ou peu après leur retour à Rosington. Ce fut une grossesse difficile et elle avait beaucoup saigné dans les premiers mois. Mais elle avait un bon médecin, un jeune, nommé Flaxman, qui lui prescrivit le plus de repos possible. Dès que les choses s'arrangèrent, elle m'écrivit pour m'inviter à venir les voir.

Je l'enviais d'être enceinte comme je l'enviais d'avoir David. J'avais terriblement envie d'avoir un enfant. Je me disais que c'était pour corriger toutes les erreurs que mes parents avaient commises avec moi. Avec du recul, je crois que je voulais tout simplement avoir quelqu'un à aimer. J'avais besoin de m'occuper de quelqu'un et surtout de quelqu'un qui me donne une raison de vivre.

Henry avait été viré en octobre. Pas exactement viré, disait Janet dans sa lettre. Officiellement, il avait donné sa démission pour des raisons familiales. Elle était furieuse contre lui et je la connaissais assez pour soupçonner qu'elle l'était parce qu'elle l'avait pris en affection. Une des tâches de Henry consistait apparemment à tenir la « banque » de la Choir School – l'argent de poche que les gamins recevaient au début de chaque trimestre. Il devait le leur distribuer au compte-gouttes le vendredi après-midi. Il semblait qu'il ait emprunté cinq livres à la caisse pour parier sur un cheval. Malheureusement, il était tombé malade le vendredi suivant. L'ayant remplacé pour la journée, le directeur découvrit que de l'argent manquait.

A cette période, j'étais très occupée. Ma mère et son notaire avaient décidé de vendre l'affaire. J'aidais à dresser l'inventaire du stock et à contacter nos éventuels créanciers. A ma grande surprise, ce travail me plaisait assez et j'étais impatiente d'aller à la bijouterie pour m'échapper de la maison.

Un matin, il y eut un coup de téléphone pour moi et je crus que c'était quelqu'un qui nous devait de l'argent.

— Wendy ? C'est Henry.

— Qui ?

— Henry Appleyard. Vous vous souvenez ? On s'est rencontrés à Cambridge.

— Ah, oui. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Qu'est-ce que vous diriez de déjeuner avec moi ?

— Comment ?

— Déjeuner ensemble.

— Mais où êtes-vous ?

— Ici.

— *A Bradford ?*

— Qu'est-ce que ça a d'étonnant ? Il y a des centaines de milliers de personnes à Bradford. Dont vous, raison pour laquelle je suis là. Vous êtes libre aujourd'hui ?

— A priori, oui.

En général, je sortais manger un sandwich.

— J'avais pensé au Métropole ? Ça vous va ?

— Oui, mais...

Oui, mais n'est-ce pas un peu cher ? Et qu'est-ce que je vais me mettre ?

— Parfait. On se retrouve à une heure moins le quart au bar ?

Ça me laissait juste le temps d'aller à la maison, de satisfaire la curiosité de ma mère (« C'est un ami de Janet, maman. Tu ne le connais pas... ») et de me changer. J'arrivai à l'hôtel en avance de cinq minutes. C'était un grand bastringue miteux, construit à la fin du siècle dernier pour épater le chaland. Je n'y étais jamais entrée. Seule la perspective d'y retrouver Henry me donna le courage de le faire. Coincée, embarrassée, je m'assis au milieu des palmiers en pot dans l'un des fauteuils de cuir en m'efforçant de ne pas croiser le regard des employés. Le temps passait avec une lenteur désespérante. Au bout de cinq minutes, j'étais persuadée que tout le monde me regardait et que Henry ne viendrait pas. Mais il apparut brusquement et se pencha pour m'embrasser légèrement sur la joue, ce qui me fit rougir.

— Désolé, je suis en retard. (Il ne l'était pas, c'est moi qui étais en avance.) Buvons quelque chose avant de passer à table.

Henry n'était pas beau au sens habituel du terme, ni en aucun autre d'ailleurs. Il approchait alors de la trentaine, mais paraissait plus âgé. Il portait un costume croisé gris. Je ne m'y connaissais guère en

élégance masculine, mais me persuadai que c'était ce que ma mère appellerait un « bon » costume. Son col n'était pas très net, mais en ville les cols se salissent très vite.

Après avoir commandé les martinis dry, il n'y alla pas par quatre chemins :

— J'imagine que vous avez eu des nouvelles de moi par Janet ?

— Oui... vous avez quitté la Choir School ?

— Ils m'ont flanqué dehors, Wendy. Sans lettre de références. Janet vous a dit pourquoi ?

Je hochai la tête et regardai mes mains, ne voulant pas le voir honteux.

— L'ironie de l'histoire est que ce fichu cheval a gagné. (Il rit à gorge déployée.) Je savais qu'il allait le faire ! J'aurais pu remettre cinq fois la somme dans la caisse. C'est vrai que je n'aurais pas dû faire ça. On apprend tous les jours.

— Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Je ne peux plus enseigner. Sans références, c'est impossible. Le directeur a été clair là-dessus. C'est vraiment dommage... J'aime l'enseignement. La Choir School était un peu collet monté, c'est vrai. Mais j'ai été prof à Veedon Hall, une école primaire privée du Hampshire, où on s'amusait beaucoup. Elle appartenait à un couple, les Cuthbertson, qui aimaient bien les petits garçons. (Son sourire s'évanouit un instant et une ombre de regret passa sur son visage. Puis il me sourit.) Il faut considérer cela comme une chance. Je crois que je vais me lancer dans les affaires.

— Quel genre ?

— Les placements, peut-être. Agent de change. Il y a beaucoup de possibilités. Mais ne parlons pas de ça maintenant. C'est trop ennuyeux. J'ai envie de parler de vous.

Ce que nous fîmes, par intermittence, au cours des quatre mois suivants. Et pas seulement de moi. Il chercha à plaire à ma mère et la persuada de parler avec lui. Les fleurs et les boîtes de chocolats nous étaient adressées à toutes les deux. Je ne sais pas si ma mère avait aimé mon père, mais il lui manquait certainement. Elle regrettait aussi le travail qu'il abattait dans le jardin. Henry profita de l'occasion.

Il avait le chic pour donner l'impression qu'il aidait. « Laissez-moi faire », disait-il, mais en fait on se retrouvait à effectuer le travail soi-même, sinon personne ne le faisait. Mais on ne s'en formalisait pas, car on avait l'impression que Henry vous avait soulagé du fardeau. Je crois qu'il avait vraiment le sentiment d'aider.

Même maintenant, cela me fait légèrement mal au cœur de me rappeler les détails de sa cour. Je voulais du romantisme et Henry m'en donnait. En même temps, en aidant ma mère à mettre de l'ordre dans ses papiers, il devait avoir découvert que la succession de mon père, y compris la maison et la bijouterie, représentait près de cinquante mille livres. Mon père avait laissé ses biens en fidéicommiss à ma mère pendant la durée de sa vie ; ils devaient ensuite me revenir.

Tout cela donne l'impression que j'étais naïve et stupide, Henry, calculateur et intéressé. Les deux sont vrais. Mais la vérité ne se résume pas à cela. Je ne crois pas qu'on puisse définir quelqu'un avec quelques adjectifs.

Pourquoi se préoccuper des détails ? L'exécuteur testamentaire de mon père n'avait pas confiance en Henry, mais il ne pouvait nous empêcher de nous marier. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était l'empêcher, jusqu'au décès de ma mère, de mettre la main sur le capital laissé par mon père.

Nous nous sommes mariés le mercredi 6 mai 1953 au bureau de l'état civil. Janet et David nous envoyèrent un service à café en porcelaine, mais ne purent se déplacer car Janet était enceinte jusqu'au cou de Rosie.

Au début, nous avons habité à Bradford. Pas terrible. Après la mort de ma mère, nous avons vendu la maison et brièvement séjourné à Londres, puis en Afrique du Sud pour y mener la bonne vie. Ce que nous avons fait pendant quelque temps. Henry s'était associé avec un homme d'affaires persuasif nommé Grady. Mais celui-ci fit faillite et nous revînmes en Angleterre plus pauvres qu'avant, mais peut-être plus avisés. Il serait néanmoins trop facile d'oublier que Henry et moi avons eu du bon temps. Quand il jouissait de l'existence, nous le faisions tous les deux.

Tout bien considéré, le capital dura étonnamment longtemps. Henry travaillait comme agent de change, parfois seul, parfois avec des associés. S'il n'y avait eu ce Grady, peut-être le ferait-il encore. Il m'a dit un jour qu'il aimait aller jouer aux courses avec l'argent des autres. Il persuadait les gens de lui confier leur capital à investir et il s'y entendait assez bien. De temps en temps, il leur faisait même réaliser des plus-values convenables.

« C'est malheureux, mais ce sont les hauts et les bas, les retournements du marché, l'ai-je entendu dire des dizaines de fois à des clients déçus. Si ça monte, ça doit fatalement descendre. »

Pourquoi alors ses clients lui faisaient-ils confiance ? Parce qu'il les faisait rire, je crois, et parce qu'il était manifestement persuadé qu'il allait faire leur fortune.

Pourquoi suis-je restée avec lui si longtemps ?

En partie parce que j'en étais arrivée à aimer les mêmes choses que lui. En réalité, je les aime toujours. On ne tarde pas à prendre goût aux grands hôtels, aux voitures rapides et aux réceptions. J'aimais le contact de la fourrure sur ma peau et la façon dont les diamants étincellent à la lueur des chandelles. J'aimais danser, flirter, prendre quelques risques. De temps à autre, j'aidais Henry à attirer des clients potentiels, et même cela c'était amusant. « Qu'est-ce que tu penserais d'une autre veuve ? » disait-il quand les affaires marchaient bien, et on débouchait une bouteille de Veuve Clicquot en buvant à notre santé et à notre avenir.

Quand j'ai rencontré Henry, j'étais une fille timide et godiche. Il m'a tirée de Harewood Drive et m'a donné confiance en moi. Je crois que je suis restée avec lui en partie parce que, sans lui, je craignais de perdre tout mon acquis.

Je suis restée avec lui surtout parce que je l'aimais bien.

Je crois que j'étais amoureuse de lui, bien que je ne sache pas trop ce que cela veut dire. Quand tout allait bien entre nous, c'était merveilleux. Plus encore que les martinis dry et la Veuve Clicquot.

Les échanges épistolaires se poursuivaient entre Janet et moi. C'était de vraies lettres, longues et pleines de bavardages. Je ne parlais pas beaucoup de Henry et elle ne me disait pas grand-chose de David. Nos projets de rencontre était notre thème commun. Une ou deux fois, nous réussîmes à passer ensemble une journée à Londres. Mais nous n'allions jamais séjourner l'une chez l'autre. Il y avait toujours quelque raison pour remettre ces visites à plus tard.

Nous étions sans arrêt en déplacement. Henry n'aimait pas rester longtemps au même endroit. Lorsqu'il se sentait riche, nous louions un appartement ou allions à l'hôtel. Quand il était à court d'argent, nous prenions une chambre meublée.

J'étais cependant sur le point d'aller passer quelques jours chez Janet et David, à Rosington, juste après Pâques 1957. Seule, naturellement – Henry devait partir en « voyage d'affaires » et n'avait de toute façon aucune envie de retourner à Rosington. Trop de gens y connaissaient la raison de son départ.

J'avais déjà préparé ma valise. Puis, la veille du jour dit, un télégramme est arrivé. M^{me} Treevor avait eu une crise cardiaque. La visite était reportée une fois de plus. Elle mourut trois jours plus tard. Il y avait eu ensuite l'enterrement et la nécessité d'installer M. Treevor dans un appartement à Cambridge. Janet me disait dans une lettre que son père avait du mal à se débrouiller depuis la mort de sa mère.

Faute de mieux, nous continuâmes donc à nous écrire. Malgré le décès de sa mère, j'avais l'impression que Janet vivait un conte de fées. Elle m'envoya des photos de Rosie, bébé d'abord, puis petite fille. L'enfant avait la couleur de cheveux et le teint de sa mère, les traits de son père. De toute évidence, elle aussi était parfaite, comme David et la Dark Hostelry.

La vie manque parfois cruellement de subtilité. La comparaison entre l'existence de Janet et la mienne n'était que trop facile à faire. Mais cela n'empêche pas de continuer, même quand votre vie ressemble plus à une longue gueule de bois qu'à une fête sans fin. Que faire d'autre, d'ailleurs ?

Mais il y avait autre chose, comme j'allais le découvrir sur une plage, un après-midi ensoleillé d'octobre 1957. Henry et moi étions à l'hôtel dans l'ouest de l'Angleterre. Nous n'étions pas en vacances – une cliente potentielle, une riche veuve, habitait dans le voisinage.

C'était un bel après-midi, presque estival, et je sortis après le déjeuner pendant que Henry allait à un rendez-vous. Je me promenais sans but sur la plage, un petit Kodak se balançant au bout de mon bras, pour essayer de chasser, grâce à la marche, une gueule de bois naissante. Je dépassai un petit promontoire rocheux et les trouvai là, Henry et la veuve, couchés sur un plaid.

Avec sa moustache et ses grosses jambes, elle était affreuse. Je voyais très bien ses jambes parce que sa robe était remontée jusqu'en haut de ses cuisses, et Henry, en train de la sauter. Il avait le cul nu et je regardai un moment trembloter ses fesses grasses. La veuve avait gardé ses chaussures, bleu marine et à hauts talons, étonnamment délicates. J'aurais bien aimé en avoir une paire comme ça. Je me souviens de m'être demandé comment elle avait fait pour marcher dans le sable avec des talons aussi hauts et si elle s'était rendu compte que l'eau salée allait abîmer le cuir.

Je n'avais encore jamais vu Henry sous cet angle-là. Je savais qu'il était vaniteux et qu'il détestait le fait de vieillir. (Il teignait en cachette ses mèches grises en noir.) Sa chair tremblotante était ridée et flasque. Henry prenait de la bouteille, et moi aussi certainement. C'est la première fois de ma vie que je me rendis compte que le temps tournait pour moi, comme pour les autres, comme pour le monde entier.

Peut-être était-ce l'alcool, mais je restais comme détachée de la situation, capable de la considérer comme je l'eusse fait d'un problème purement abstrait. Je me dirigeai vers eux, mes pieds nus silencieux dans le sable, et m'accroupis à quelques mètres des deux corps enlacés. Ils s'aperçurent brusquement qu'ils n'étaient pas seuls. Ils

tournèrent la tête simultanément pour me regarder.

J'eus la présence d'esprit de lever mon Kodak et d'appuyer sur l'obturateur.

6

Je ne garde pas beaucoup de photos. La nostalgie me fait peur. On risque de se noyer dans les émotions mortes.

L'instantané de Henry en train de jouer à la bête à deux dos avec sa veuve fait partie de celles que j'ai conservées. J'ai su tout de suite qu'elle était précieuse, qu'elle me permettrait de divorcer sans difficulté. A l'époque, la chose remarquable était cependant que la rupture de ce mariage ne me semblait guère importer. Peut-être, pensai-je en sortant la pellicule de l'appareil, peut-être cela n'avait-il jamais été un mariage, mais seulement un arrangement convenant à l'un et à l'autre et qui arrivait maintenant à son terme, qui convenait aussi aux deux.

J'ai gardé également une photo de nous deux près d'une piscine, dans un jardin à Durban, Henry rentrant le ventre et moi montrant une quantité de peau osée pour l'époque. Il n'y a que nous deux sur la photo mais, à en juger par le langage du corps, il est évident que nous ne formons pas un couple, quel que soit le sens donné au terme. Evident avec le recul, en tout cas.

Dans mes lettres à Janet, je lui disais la vérité sur tout, sauf sur Henry. Je ne lui cachais pas que l'argent venait parfois à manquer, ni même que je buvais trop. Mais je parlais de Henry avec l'affection d'une bonne épouse. « Je dois poser ma plume : Son Altesse vient d'arriver et veut son thé. Il t'embrasse, comme je le fais. »

C'était de la fierté. Janet avait sa perle et je voulais la mienne, ou du moins en donner l'illusion. Mais je crois que j'ai su que notre couple battait de l'aile bien avant l'épisode de la veuve. La scène en point d'orgue sur la plage n'a fait que le confirmer.

— Je veux divorcer, ai-je dit à Henry quand il est rentré dans notre chambre d'hôtel.

A en juger par son haleine, il s'était arrêté au bar pour se donner du courage.

— Wendy... je t'en prie. Ne peut-on pas...

— Non, nous ne pouvons pas.

— Chérie, écoute-moi. Je...

— Je n'ai pas dit ça en l'air.

— Très bien, fit-il, renonçant à sa tentative de réconciliation avec une rapidité humiliante. Comme tu voudras.

Je ne ressentais plus les effets de l'alcool et j'avais mal à la tête. J'avais trouvé le flacon de teinture noire pour les cheveux dans la cachette habituelle de sa valise. Elle était maintenant vide j'en avais versé le contenu sur ses costumes et ses chemises.

— Sans rancune, mentis-je. Je te laisserai de l'argent. Il me regarda et sourit un peu tristement.

— Quel argent ?

— Tu sais quoi ? dis-je. Quand je t'ai vu sur cette grosse vache, tes fesses remuaient dans tous les sens. On aurait dit celles d'un vieux. Ta peau m'a fait l'effet d'avoir besoin d'un bon coup de fer.

Dans les quatre mois qui suivirent la petite séance de jambes en l'air de Henry avec sa veuve, j'écrivis à Janet beaucoup moins de lettres qu'auparavant. A la place, je lui envoyai des tas de cartes postales. Henry et moi nous déplaçons beaucoup, lui disais-je. Ce qui était vrai, sauf, naturellement, que nous ne le faisons pas ensemble. En un sens, je passai ces quatre mois à essayer de nous faire croire, à moi-même et aux autres, que tout était normal. Je ne voulais pas sortir de ma routine, même si Henry ne la suivait plus avec moi.

L'argent finit par manquer et je décidai de faire quelque chose. Je retournai à Londres. On était en février ; la ville était grise, froide et humide. Je trouvai un avocat dans l'annuaire, un certain Fielder. La chose dont je me souviens le mieux le concernant était sa moumoute, dont la teinte n'était pas très bien assortie à celle de ses cheveux. Son cabinet se trouvait dans Praed Street, au-dessus d'une quincaillerie, pas loin du carrefour d'Edgware Road.

J'allai le voir, lui expliquai la situation et lui donnai l'adresse de l'avocat de Henry. Je lui parlai de la photo, sans la lui montrer, et aussi de l'argent de ma mère. Il me dit qu'il allait voir ce qu'il pouvait faire et me fixa un rendez-vous la semaine suivante

Le temps traîna en longueur pendant cette semaine d'attente. J'avais trop de choses auxquelles penser et pas assez à faire. Le jour dit, je retournai au cabinet de Fielder.

— Ça avance, madame Appleyard, dit-il en faisant glisser vers moi une feuille de papier sur le bureau. La roue tourne. Le moment est venu de commencer une nouvelle vie, semble-t-il...

Je dépliai la feuille de papier. C'était une note d'honoraires.

— C'est une provision, madame Appleyard. Inutile de laisser les

frais s'accumuler.

— Que dit l'avocat de mon mari ?

— Je crains qu'il n'y ait un petit problème. (Maître Fielder se tapota le visage avec un mouchoir pas très net. Il portait un costume croisé gris à fines rayures qui l'engonçait comme une armure et semblait assez épais pour l'emmener jusqu'au pôle Nord. Des gouttes de sueur perlaient sur son front et son cou débordait de son col dur et serré.) Oui, il y a un petit problème...

— Vous voulez dire qu'il n'y a plus d'argent ?

— J'ai reçu la réponse de l'avocat de M. Appleyard. (Fielder farfouilla dans les papiers posés sur son bureau puis renonça.) En bref, M. Appleyard lui a dit que vos actifs communs semblent ne plus exister.

— Mais il doit bien rester quelque chose... Ne peut-on pas l'assigner en justice ?

— Nous le pouvons, madame Appleyard, nous le pouvons. Mais il faut d'abord le retrouver. Malheureusement, M. Appleyard semble avoir quitté le pays. En confidence, je peux vous dire qu'il n'a même pas réglé son avocat. (Il secoua la tête tristement.) La situation n'est pas du tout favorable. Pas du tout. Ce qui me fait souvenir...

— Ne vous inquiétez pas.

J'ouvris mon sac et fourrai dedans sa note d'honoraires.

— Bon. Ensuite, nous poursuivrons la procédure en l'absence de M. Appleyard. Ce devrait être assez rapide. (Il regarda sa montre.) A propos, votre époux a laissé à son avocat une lettre à votre intention. Je l'ai là.

— Je ne veux pas la voir.

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Je m'en fiche. Mettez-la au panier, répondis-je d'un ton dur, plus dans le style Bradford que Hillgard House. Je ne veux pas vous paraître péremptoire, monsieur Fielder, mais je ne crois pas qu'il ait quoi que ce soit à dire que je désire entendre.

En regagnant mon meublé par les rues bondées, j'avais envie de blâmer Fielder. Il s'était montré inefficace, corrompu, mais même alors je savais que tout cela n'était pas vrai. Je cherchais seulement à rejeter sur quelqu'un d'autre la responsabilité du désordre de mon existence. Henry était le bouc émissaire tout trouvé, mais il n'était pas là. Il fallait donc que je déverse ma colère sur ce pauvre Fielder. Avant d'arriver à ma chambre, j'avais imaginé au moins trois répliques mordantes que j'aurais pu utiliser et un scénario satisfaisant dans

lequel il se trouvait au banc des accusés, moi-même dans le rôle de principal témoin à charge. Les fantasmes révèlent le petit enfant qui est en nous. C'est pourquoi ils sont dangereux, car les contraintes sociales habituelles restent sans effet sur les enfants.

Lorsque j'entrai dans le meublé, M^{me} Hyson, ma logeuse, entrouvrit la porte de la cuisine et me jeta un coup d'œil inquisiteur sans dire un mot. Je mangeai du pain sec et un vieux bout de fromage dans ma chambre pour faire des économies. Je n'enlevai pas mon manteau pour retarder le moment de mettre un shilling dans le compteur à gaz. Depuis que j'avais quitté Henry, je vivais sur mon compte courant et mon compte d'épargne, soit quelque deux cents livres en tout, et en vendant un manteau de fourrure et un ou deux bijoux.

Je n'étais même pas certaine de pouvoir supporter les frais du divorce. Il fallait d'abord que je trouve un travail, mais je n'avais aucune formation. J'avais trente-six ans et étais incapable de faire quoi que ce soit. J'avais des relations à Leeds – deux tantes que je n'avais pas vues depuis des années et des cousins que je ne connaissais même pas. Même si j'arrivais à les retrouver, il n'y avait aucune raison qu'ils m'aident. C'est alors que j'ouvris mon nécessaire de correspondance et écrivis à Janet.

Avec le recul, je crois que je devais être au bord de la crise de nerfs quand j'ai écrit cette lettre. Cela fait maintenant plus de quarante ans, mais je me souviens encore de la panique qui m'envahit ce jour-là. Toute certitude était envolée. Jusque-là, j'avais toujours su quoi faire. Il m'arrivait souvent de ne pas avoir envie de le faire, mais là n'est pas la question. Ce qui comptait, c'était que l'avenir était tracé. Je considérais également comme acquis que j'aurais toujours un toit, de quoi m'habiller et me nourrir. Mais là, je n'avais plus rien.

Après la mort de Janet, j'ai cherché cette lettre et j'ai été contente de ne pas la trouver. J'espère qu'elle l'a jetée. Je ne me souviens plus très bien de ce que je lui disais, si ce n'est que je ne lui cachais rien, sauf peut-être le fait que je l'enviais. Ce que je me rappelle, c'est comment je me sentais, en lui écrivant dans cette petite chambre glaciale de Paddington. J'avais l'impression de nager dans une mer noire. Les vagues étaient fortes et mes vêtements trempés m'attiraient vers le fond. J'étais en train de couler.

Je sortis poster la lettre en début de soirée. Sur le chemin du retour, je passai devant un pub. Je m'arrêtai quelques mètres plus loin, fis demi-tour et entrai dans le bar. Il était haut de plafond, avec des glaces aux murs et des chaises recouvertes de velours violet passé. En dehors de deux vieilles dames qui buvaient du porto, il n'y avait presque personne, ce qui me donna du courage. J'allai droit au

comptoir et commandai un grand gin-fizz sans me soucier de ce qu'elles pensaient de moi.

— Vous attendez quelqu'un ? me demanda la barmaid.

— Non. (Je regardai le gin couler dans le verre et m'humectai les lèvres.) Vous n'avez pas grand monde ce soir.

Je doutais qu'il y ait jamais beaucoup de monde dans l'établissement. Ça n'avait pas l'air de marcher fort. Cela me convenait tout à fait. Je m'assis dans un coin et bus un premier verre, puis un deuxième et un troisième. Un type essaya de m'embarquer et je fus à deux doigts d'accepter.

Dans le quartier, il y avait des femmes qui faisaient le trottoir. On les voyait traîner autour de la gare ou à des coins de rue, blotties dans des embrasures de porte ou penchées à la portière des voitures, discutant avec le conducteur. Pourrais-je faire comme elles ? Arrivait-on jamais à s'habituer à se faire peloter par des inconnus ? Et combien peut-on leur demander ? Et que se passait-il quand on vieillissait et qu'on ne voulait plus de vous ?

Pour éluder les questions auxquelles je ne pouvais répondre, je commandais verre sur verre. A la fin, je ne comptais plus. Je savais que j'étais en train de boire le déjeuner et le dîner du lendemain, puis les repas du surlendemain, et d'une certaine façon cela ajoutait au plaisir désespérant que ça me procurait. La barmaid et sa mère me persuadèrent de m'en aller lorsque je n'eus plus d'argent et me mis à pleurer.

Je me traînai jusque chez ma logeuse. Je rencontrai M^{me} Hyson en cours de route. Elle savait que j'avais bu, je le voyais à la tête qu'elle faisait. Elle aurait eu du mal à ne pas s'en rendre compte. Je devais sentir l'alcool comme une distillerie et c'est miracle que j'aie réussi à grimper à l'étage sans me flanquer par terre. Je n'avais pas la force de me déshabiller. La pièce oscillait et je me laissai tomber sur l'édredon. Les murs de la chambre se mirent à tourner autour du lit. Le monde entier avait largué les amarres. Ma dernière pensée fut que M^{me} Hyson allait probablement vouloir que je plie bagage le lendemain matin.

J'entamai à l'aube la lente et pénible remontée vers la conscience. Je restai étendue pendant des heures en essayant de m'accrocher au sommeil. J'avais la bouche sèche et l'impression que des broches me traversaient la tête. Je perçus un mouvement dans la maison. La sonnette tinta, les broches se tordirent à l'intérieur de mon crâne. Quelques instants plus tard, on frappait à ma porte.

En m'efforçant de ne pas gémir, je me levai lentement et allai ouvrir à pas feutrés, mes chaussettes aux pieds. J'entrebâillai la porte. Le nez pincé, M^{me} Hyson me regardait. J'avais dormi tout habillée, sans m'être démaquillée.

— Un monsieur veut vous voir, madame Appleyard.

— Un monsieur ?

M^{me} Hyson fronça les sourcils et s'en alla. J'avais l'estomac retourné à la pensée que c'était peut-être Henry. Mais il n'y avait plus rien qu'il puisse me prendre. Cela pouvait aussi être l'avocat, qui s'inquiétait pour son chèque.

Je descendis au rez-de-chaussée quelques minutes plus tard, comme si j'allais à l'échafaud, et entrai dans la pièce de devant. J'y trouvai David Byfield en train d'examiner une photo de feu M. Hyson, l'air menaçant. Il se tourna vers moi et me tendit la main en m'adressant un petit sourire froid. Il ne semblait pas avoir changé depuis le jour de son mariage. Contrairement à moi.

— J'espère que ma visite n'est pas importune. J'étais en ville et Janet m'a appelé ce matin pour m'apprendre la nouvelle.

— Elle a donc reçu ma lettre ? Il hocha la tête.

— Nous sommes désolés, dit-il.

Ce « nous » me déplut profondément.

— Ce n'est pas la peine. Voilà longtemps que ça couvait. Je lui décochai un regard noir et les élancements de douleur derrière mes yeux me firent grimacer.) Ça devrait vous faire plaisir, pas vous attrister.

— Une rupture est toujours triste.

— Oui, c'est vrai. Je m'étais rendu compte que j'avais dû me montrer peu aimable et j'ajoutai gaiement :) Et vous, comment allez-vous ? Comment vont Janet et Rosie ?

— Très bien, merci. Janet espère... nous espérons que tu viendras séjourner chez nous.

— Je me débrouille très bien toute seule, merci.

— J'en suis persuadé.

Ses narines à la Laurence Olivier se dilatèrent un peu plus que d'habitude.

— Cela nous ferait grand plaisir à tous.

— Eh bien, c'est d'accord.

— Parfait.

Il me sourit, me témoignant son approbation.

David se mit aussi sec à organiser l'étape suivante de mon existence, en se donnant tout juste la peine de me consulter. Il était aussi impersonnel dans sa façon de faire la charité que dans son sex-appeal. Ce qui m'énervait le plus, c'était de sentir monter en moi l'excitation. Le sex-appeal peut avoir quelque chose de déprimant quand il prend un tour impersonnel. David m'aidait parce qu'il avait le sentiment qu'il le fallait ou parce que Janet le lui avait demandé. Il essayait de gagner sa place au paradis ou de se faire bien voir par Janet, peut-être les deux à la fois.

Quelques heures plus tard, je me retrouvai dans un compartiment fumeurs de deuxième classe. Le train sortit de l'immense caverne pleine d'échos de Liverpool Street Station. J'avais encore la gueule de bois, mais le temps, le thé et l'aspirine avaient émoussé la douleur et l'avaient rendue supportable, comme une sorte de vieille amie. Ma valise était dans le porte-bagages au-dessus de ma tête et mes deux malles allaient suivre par la route. J'avais pris un bain et m'étais changée. J'avais même réussi à avaler et à garder un repas qui n'était ni un petit déjeuner ni un déjeuner. David n'était pas avec moi – son colloque se terminait le lendemain à midi.

Le train roulait pesamment vers le nord entre des rangées de maisons noires de suie sous un ciel fumeux.

Voyons les choses en face, me dis-je en cherchant mes cigarettes tandis que le train prenait de la vitesse, il se fiche de moi comme de sa première chemise. Pourquoi en irait-il autrement ? »

Après Cambridge, la campagne devint toute plate. Le train suivait une ligne droite en envoyant des bouffées de fumée entre des champs noirs. Le jour commençait à baisser. L'horizon était indistinct, ni terre

ni ciel. J'étais seule dans mon compartiment. Je me sentais en sécurité, au chaud et un peu endormie. Ça ne m'aurait pas gênée que le voyage se poursuive ainsi jusqu'à la fin des temps.

Le train se mit à ralentir. Je regardai par la fenêtre et aperçus au loin la flèche de la cathédrale de Rosington. Plus on approchait, plus elle ressemblait à un animal de pierre prêt à bondir. J'allai au lavabo, enlevai un flocon de suie sur ma joue et me poudrai le nez. David avait téléphoné à Janet pour lui dire de venir me chercher.

Quand je revins à mon compartiment, le quai défilait au ralenti le long de la fenêtre. Je pris ma valise et descendis du train. La première chose que je remarquai fut le vent, coupant comme une lame de rasoir. A Rosington, le vent n'est pas pareil qu'ailleurs, m'avait écrit Janet dans l'une de ses lettres, il vient de Sibérie par la mer du Nord ; il n'a rien d'anglais.

Janet n'était pas sur le quai. Ni dans la gare, ni dehors.

Je passai devant les guichets en traînant ma valise et sortis sur l'esplanade. La gare se trouvait au pied de la colline au sommet rocheux. Le vent me faisait venir les larmes aux yeux. Un pasteur, grand, grimpait dans une voiture haute à l'ancienne mode. Il posa sur moi un regard vide.

Avant de venir à Rosington, je ne connaissais aucun prêtre. C'était pour moi des gens dont on riait au théâtre ou au cinéma, qu'on évitait comme la peste dans les réceptions et qu'on supportait aux mariages et aux enterrements. Après Rosington, tout avait changé. Les prêtres étaient devenus des hommes. Je pouvais leur faire confiance.

Remarquez bien que je n'étais pas plus près pour autant de croire en Dieu. Les filles ont leur fierté. Parfois, il m'arrivait cependant de souhaiter croire que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, à long terme du moins. Que Dieu avait un plan, que nous pouvions décider de suivre, ou de ne pas suivre. Que lorsque des choses déplaisantes nous arrivaient, elles étaient dues au mal, et que même celui-ci avait sa place dans ce plan impénétrable inspiré par la bienveillance de Dieu.

C'est absurde. Pour quelle raison notre sort devrait-il importer à qui que ce soit, et surtout à un dieu omnipotent dont l'existence est entièrement hypothétique ? Je crois encore que Henry avait raison. C'était un soir à Durban, et nous avions eu une discussion philosophique autour de notre deuxième ou troisième verre, avant d'aller nous coucher.

« Rendons-nous à l'évidence, ma fille, avait-il dit, tout se passe comme si nous dérivions sur l'océan à bord d'une barque sans avirons.

Nous ne pouvons pas faire grand-chose, si ce n'est nous enfler notre ration de rhum. »

Je regardai la voiture du pasteur gravir la colline dans cet après-midi assombri de février. J'attendis Janet quelques minutes de plus, puis rentrai dans la gare et téléphonai chez elle. Pas de réponse.

Il ne me restait plus qu'à prendre un taxi. Je demandai au chauffeur de me conduire à la Dark Hostelry, dans l'enceinte de la cathédrale. Dans l'une de ses lettres, Janet m'avait écrit que, d'après ce qu'on lui avait raconté, au Moyen Age, lorsque Rosington était un monastère, la Dark Hostelry était l'endroit où logeaient les moines bénédictins de passage. Le « Dark » venait de l'habit noir de l'ordre.

Le taxi m'emmena en haut de la colline et, par la grande porte, qu'on appelait la Porta, à l'intérieur de l'enceinte. Il y avait là des petits garçons en short et imperméable gris, coiffés d'une casquette. Peut-être étaient-ils à la Choir School. Aucun d'eux ne se souviendrait de Henry. Six ans, c'est long dans la vie d'une école.

Nous suivîmes l'allée qui contournait l'extrémité est de la cathédrale et nous arrê tâmes devant une petite porte percée dans un haut mur. Je ne demandai pas au chauffeur de porter ma valise à l'intérieur, ce qui m'eût obligée à lui donner un plus gros pourboire. Je poussai la porte, et c'est alors que je vis Rosie en train de jouer à la marelle.

— Qui es-tu ? demandai-je.

— Je suis Personne.

Rosie ne portait pas de manteau. Elle était là, en plein mois de février, à jouer dehors, chaussée de sandales et vêtue seulement d'une robe, sans même un chandail, alors que la nuit commençait à tomber. Certains enfants ne sentent pas le froid.

— Personne ? Je suis sûre que ce n'est pas vrai. Je parie que tu es quelqu'un...

— Je m'appelle Personne. C'est mon nom.

— Personne ne s'appelle Personne.

— Moi si.

— Pourquoi ?

— Parce que Personne est parfait.

Elle l'était, bien sûr. Parfaite. Je pensai : *Henry, espèce de salaud, nous aurions pu en avoir une comme ça.*

— Rosie ! Je suis tatïe Wendy ! lui criai-je tandis qu'elle s'éloignait vers la maison en sautillant.

Je me sentis bête en disant ces mots. « Tatie Wendy »... on aurait dit un personnage de conte pour enfants, du genre qu'aurait apprécié ma mère.

— Peux-tu dire à ta maman que je suis ici ?

Rosie ouvrit la porte et sauta à l'intérieur de la maison. Je repris ma valise et la suivis. J'étais soulagée parce que Janet devait être de retour. Elle n'aurait pas laissé seule une enfant de cet âge.

La maison était attenante à d'autres. J'avais une impression confuse de contreforts, d'une ligne irrégulière de toits à fortes pentes se détachant sur l'horizon gris, de petites fenêtres profondément enfoncées. Je posai ma valise à la porte et cherchai la sonnette. Des carreaux étaient encastrés dans le panneau du haut et je voyais donc l'entrée s'enfoncer dans les profondeurs de la bâtisse. Rosie avait disparu. Les irrégularités dans le verre donnaient à l'intérieur de la maison une teinte verdâtre et la faisaient ondoyer comme les cheveux de Rosie.

Une poignée de sonnette était installée dans un renforcement du montant de la porte. Je la tirai en espérant qu'une cloche tinterait à l'autre extrémité du fil invisible. Impossible de le savoir. Il fallait y croire, état d'esprit qui ne me venait pas facilement à l'époque. J'essayai encore, en me demandant si j'étais à la bonne porte. Je craignais de déranger. J'attendis encore un peu. Quelqu'un devait être là avec l'enfant. J'ouvris la porte, assaillie par une odeur d'humidité. Le niveau du sol était une trentaine de centimètres plus bas que celui du jardin.

— Ohé ! Ohé ! Il y a quelqu'un ?

Ma voix résonnait de manière inhabituelle, comme si j'avais parlé dans une église. Je m'avançai dans l'entrée. Il faisait plus froid à l'intérieur que dehors. Une horloge égrenait son tic-tac. J'entendis un bruit de pas au-dessus de ma tête, puis le déclic d'une porte qu'on ouvre, suivi d'un nouveau silence, différent de celui qui avait précédé.

C'est alors que ça commença.

Il y a quelque chose dans un cri d'enfant qui chavire le cœur. J'en lâchai ma valise. Je remarquai du coin de l'œil que sa serrure avait sauté sous le choc et que mes affaires, ce qui restait de ma vie avec Henry, fourrées à la hâte dans la valise, s'étaient répandues par terre. Je grimpai quatre à quatre une volée de marches et me retrouvai sur un long palier.

La porte du fond était ouverte. L'embrasement encadrait le dos de Rosie. Elle ne criait plus et se tenait parfaitement immobile, les bras pendant avec raideur de chaque côté, comme si l'articulation des

coudes n'avait plus existé.

— Rosie ! Rosie !

Je traversai rapidement le palier et la saisis par les épaules. Je la fis pivoter sur elle-même et serrai son visage contre mon ventre. Elle était toute rigide. J'avais l'impression de tenir une poupée, pas une enfant. Il y eut un autre cri, le mien cette fois-ci.

La pièce était meublée comme une chambre. Elle sentait la brillantine et les pastilles de menthe. Il y avait deux fenêtres à meneaux. L'une devait être entrebâillée, car on entendait le bruit de la circulation et des gens parler dans la rue au-dessous. Dans des instants comme ceux-là, la mémoire absorbe les souvenirs comme une éponge. Souvent, on ignore ce qu'ils sont jusqu'à ce que, plus tard, on presse l'éponge et regarde ce qui en sort.

Sur le moment, je n'avais conscience que de la présence d'un homme étendu au sol. Il était couché sur le dos entre le lit et la porte. Il portait un pantalon de flanelle gris anthracite, des chaussures de marche marron et un gilet en tricot sur une chemise blanche à col souple. Une veste en tweed et une cravate rayée étaient rangées sur une chaise près du lit. Sa main gauche reposait sur son ventre, la droite sur le sol, la paume vers le haut, les doigts serrés mollement autour du manche en os d'un couteau à découper. Il y avait du sang sur la lame, sur son cou, sa chemise et son gilet. Ses lunettes à monture d'écaillé étaient tombées à côté de lui. Ses yeux bleus fixaient le plafond. Ses cheveux étaient plus gris et clairsemés que la dernière fois que je l'avais vu, son visage plus émacié, mais je le reconnus tout de suite. C'était le père de Janet.

— Ne reste pas là, Rosie, murmurai-je. Grand-père dort. Nous allons attendre maman au rez-de-chaussée...

Comme si mes paroles avaient été un signal, M. Treevor cligna des yeux et nous fixa toutes les deux.

— Je vous ai bien eues, dit-il en se mettant à rire.

PARTIE II

L'Enceinte

— Je suis désolée, dit Janet. (Elle brossait les cheveux de Rosie, dont les mèches étaient tout emmêlées.) Il vient juste d'arriver.

— Ça n'est pas gênant, dis-je.

— Oh si. (Son regard croisa le mien, puis se posa de nouveau sur les cheveux brillants de sa fille.) On a sonné à trois heures et demie. C'était lui. Il est venu de Cambridge en taxi.

Rosie était assise sur un tabouret devant le foyer, le dos bien droit, sans s'appuyer contre les genoux de sa mère. A sa place, je ne me serais pas tenue tranquille, je me serais amusée avec un jouet ou j'aurais regardé un livre. Elle semblait hypnotisée par le grattement léger de la brosse.

— Il ne lui est pas venu à l'esprit de téléphoner. Il est arrivé comme ça, sans bagages, sans manteau. Il a même oublié son portefeuille. Il a fallu que je paie le taxi. (Janet sourit, mais je la connaissais trop pour être dupe.) Il était encore en pantoufles.

Nous nous trouvions dans un petit salon lambrissé, toutes les trois blotties devant le feu. Rosie était en chemise de nuit. Janet m'avait servi un gin orange, avec passablement trop d'orange à mon goût, et j'essayais de le faire durer.

— Il a aussi oublié ses médicaments. Des laxatifs. Ça l'inquiète terriblement. C'est pour ça que j'ai dû foncer à la pharmacie avant qu'elle ferme. Puis la femme du doyen m'est tombée dessus et je n'arrivais pas à m'en dépêtrer. (Elle s'arrêta de brosser les cheveux de Rosie et posa les mains sur ses épaules.) Ce pauvre grand-père va finir par oublier comment il s'appelle, hein, mon chou ? Maintenant, dis bonne nuit à tatie Wendy et je vais te mettre au lit.

Quand elles montèrent à l'étage, j'allai au chariot à boissons et me servis un autre petit gin. Nous avions toutes trois soigneusement évité de parler de ce qu'avait fait M. Treevor. Je me demandais ce que Janet en disait maintenant à Rosie. Si tant est qu'elle lui en ait dit quoi que ce soit. Comment expliquer à un enfant que son grand-père est allé prendre une bouteille de ketchup dans la cuisine, l'a emmenée dans sa chambre et s'en est aspergé pour faire croire qu'il s'était donné un coup de couteau mortel ? Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la

tête ? Il avait irrémédiablement taché ses vêtements et la carquette. Dieu seul savait quel effet cette petite comédie avait pu avoir sur Rosie. Seule consolation, toute cette excitation avait épuisé M. Treevor. Il se reposait sur son lit avant le dîner.

Le verre à la main, j'errai dans la pièce, prenant des bibelots pour les examiner, regardant les livres et les tableaux. J'étais devenue sensible à la pauvreté des autres comme on l'est quand on se trouve soi-même à court d'argent. Je crus en voir des symptômes, un coussin placé pour cacher une tache sur le tissu d'un fauteuil, le feu trop petit pour la cheminée, la doublure des rideaux qui avait besoin d'être changée. David ne devait pas gagner grand-chose.

Une photo de mariage dans un cadre en argent était posée sur la console entre les fenêtres, tous les deux devant la chapelle de Jérusalem, le rabat d'ecclésiastique de David flottant dans la brise. Je n'avais aucune photo de mon mariage, qui avait été expédié vite fait, comparé au sien. Ma mère aurait voulu que je sois en blanc, avec tout le tralala, au lieu de quoi Henry l'avait persuadée de nous donner l'argent de la robe pour notre lune de miel. Janet redescendit.

— Je crains que nous n'ayons un dîner un peu Spartiate. Du fromage sur du pain grillé, ça t'ira ? Il y a de l'apple crumble au garde-manger.

— C'est parfait. (Je la vis frissonner.) Ça ne va pas ?

— J'aurais aimé te préparer un bon dîner, surtout le soir de ton arrivée, expliqua-t-elle. Ça fait si longtemps que nous ne nous sommes vues !

— Ne t'en fais pas. Je suis très contente d'être ici. Ton père va descendre ?

— Il s'est assoupi. (Elle alla ajouter du charbon dans le feu.) Je n'ai pas voulu le réveiller.

Je m'assis sur le canapé.

— Janet... ça lui arrive souvent de faire des choses pareilles ?

— Le coup du ketchup ? Je ne répondis pas.

— Il a toujours eu le sens de l'humour, dit-elle en jetant une pelletée de charbon sur le feu.

— Il le cachait bien quand je venais chez vous. Janet me regarda. Les larmes faisaient paraître ses yeux plus grands que jamais.

— Oui. Enfin... les gens changent.

— Viens, dis-je en tapotant le siège du canapé. Viens me parler de ça.

— Mais le dîner...

— Laisse tomber le dîner.

— Si seulement je pouvais... Tu n'imagines pas à quel point je déteste faire la cuisine ! Le matin, la seule vue des œufs au plat me soulève l'estomac...

— Moi aussi. De toute façon, je vais t'aider à préparer le repas. Mais d'abord, viens t'asseoir là...

Elle s'essuya les yeux avec un joli petit mouchoir. Elle était une des rares personnes que j'aie connues qui ne se donnaient pas en spectacle quand elles pleuraient. Janet réussissait à faire tout élégamment, y compris verser des larmes. Je lui apportai un autre verre. Elle le refusa sans conviction.

— Il vaut mieux que je ne boive pas ça. J'ai déjà pris un verre ce soir.

— Ça te fera du bien.

Je la regardai boire son gin orange à petites gorgées.

— Dis-moi, ça dure depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas. Ça a dû commencer avant la mort de maman. Ça a été très progressif.

— Tu n'as pas pensé à le mettre dans une maison de retraite ?

— Je ne peux pas faire ça. Il n'est pas vieux. Il n'a pas encore soixante-dix ans. Il n'est pas malade. Il est seulement un peu distrait par moments.

— Il a vu un médecin ?

— Il n'aime pas les médecins. Cette histoire avec le ketchup...

— Oui ?

— Je crois qu'il a seulement essayé de se montrer amical. Il voulait amuser Rosie, la faire rire. Il ne s'est pas rendu compte de l'effet que ça pouvait avoir. (Elle hésita, ajouta avec prudence :) Il n'a jamais trop su s'y prendre avec les enfants.

— Et qu'est-ce qu'en dit David ?

— Je ne veux pas trop l'embêter avec ça. Il est très occupé, en ce moment. Il est possible qu'il ait un nouveau travail...

— Mais il a sûrement remarqué quelque chose ?

— Voilà quelque temps qu'il n'a pas vu papa. De toute façon, la plupart du temps, il est normal.

Je me faisais l'impression de travailler pour l'Inquisition.

— Et qu'a dit Rosie ?

— En fait, rien. (Janet promena son doigt au bord du verre.) Je lui ai dit que son grand-père lui avait fait une farce et que c'était l'une de ces plaisanteries d'adultes que les enfants ne comprennent pas toujours. Elle a hoché la tête et c'est tout.

La soirée s'était finalement bien passée. Rosie s'était endormie, à l'instar de son redoutable grand-père. Janet et moi avons fait griller des tas de toasts sur le feu dans le salon et laissé tomber de la confiture partout sur le devant de la cheminée. Janet m'incitait à parler de Henry, mais je n'en avais pas envie, ce soir-là du moins. Nous l'avons donc complètement ignoré (ce qui lui aurait fortement déplu) et j'en fus très contente. Et j'étais là à jouer les dures à cuire alors qu'intérieurement j'avais l'impression d'être en compote, comme je l'avais été pendant toutes mes années d'école. Janet et M. Treevor me donnaient le sentiment d'être de nouveau utiles. Nous choisissons notre famille, surtout quand nos géniteurs ne nous satisfont pas vraiment.

9

Encore maintenant, alors que j'ai l'âge qu'avait John Treevor, je rêve du jour où je suis arrivée à Rosington. De ce qui s'est passé non pas à l'intérieur, mais avec Rosie, devant la maison. Ce qui est bizarre, troublant, c'est ce qu'elle dit. Ou ne dit pas.

Quand je la vois dans mon rêve, je sais ce qu'elle va dire : qu'elle s'appelle Personne parce que Personne est parfait. Mais la suite est tout embrouillée. C'est ce qui me rend anxieuse, ne pas savoir dans quel ordre les mots vont sortir. Parfait mais personne. Personne mais parfait. Une personne parfaite. Pas de personne parfaite. Parfaitement personne. Peut-être mon esprit endormi s'en inquiète-t-il parce que c'est moins douloureux que de s'occuper de ce qui se passait dans la maison.

Je n'ai pourtant fait ce rêve que bien plus tard. La première nuit que j'ai passée à Rosington, j'ai mieux dormi que je ne l'avais fait depuis des années. J'étais dans une chambre au deuxième étage, à l'écart du reste de la maison. Lorsque je me suis réveillée, je savais qu'il était tard car la lumière filtrait entre les rideaux. La pièce était glaciale. Je restai au chaud dans les draps encore une petite demi-heure.

C'est ma vessie prête à éclater qui me tira du lit. La salle de bains était moins froide grâce au ballon d'eau chaude. J'y apportai mes vêtements et m'habillai là. Je descendis au rez-de-chaussée et trouvai le père de Janet, assis dans un fauteuil en bois, en train de lire le *Times* à la table de la cuisine.

Nous nous dévisageâmes avec circonspection. Il n'était pas descendu la veille au soir ; Janet lui avait monté une assiette de soupe. Il se leva et eut un sourire hésitant.

— Bonjour, monsieur Treevor. Il avait l'air déconcerté.

— Je suis Wendy Appleyard, vous vous souvenez de moi... la camarade d'école de Janet.

— Oui, oui. Il y a du thé de prêt, il me semble. Voulez-vous que je... ?

Il chercha sans conviction à voir ce qu'il y avait dans la théière.

— Je crois que je vais en refaire...

— Ma femme dit toujours que le café n'a pas le même goût quand on le garde. (Il parut perplexe.) Bonne idée. Oui, oui.

Il me regarda remplir la bouilloire, la mettre sur la cuisinière et allumer le gaz. Il avait grossi depuis la dernière fois que je l'avais vu, une bonne couche de graisse autour de la taille. Pour le reste, il avait l'air encore relativement mince, y compris le visage, avec son nez busqué et le front proéminent, encore plus maintenant qu'il était dégarni. Ses cheveux étaient plus longs que d'habitude et pas brossés. Il portait un gros tricot, trop large pour ses épaules et trop petit pour son ventre. Je me demandai s'il n'appartenait pas à David. Il n'évoqua pas l'incident de la veille et moi non plus.

— J'espère que vous avez bien dormi ? dit-il enfin.

— Oui, merci.

— Les bruits ne vous ont pas réveillée ?

— Les bruits ?

— Oui, oui. Comme il y en a dans ces vieilles maisons.

— Je n'ai rien entendu. J'ai très bien dormi. Il plia son journal.

— Il faut que j'y aille. Il se fait tard.

— Où est Janet ?

— Elle accompagne Rosie à l'école. Vous allez vous débrouiller toute seule ?

Une fois qu'il en eut la certitude, à sa façon du moins, il sortit de la cuisine sans se presser. Je l'entendis dans l'entrée. Une porte s'ouvrit, se referma et le verrou claqua. Il s'était réfugié dans les toilettes du rez-de-chaussée.

Il y était toujours après que j'eus bu deux tasses de thé, mangé une tranche de pain grillé et commencé à faire la vaisselle. Une cloche tinta, l'une de la rangée au-dessus de la porte de la cuisine. Je supposai que c'était celle de la porte du jardin. Je me séchai les mains pour aller ouvrir. Un pasteur, petit et râblé, était là, sur le seuil. Il salua en portant la main à son chapeau.

— Bonjour. David est-il là ?

— Il est à Londres pour un colloque. Janet est sortie mais elle ne devrait pas tarder. Voulez-vous que je lui laisse un message ?

— Savez-vous quand il va revenir ?

— Ce soir, je crois.

— Je l'appellerai demain ou je passerai peut-être. Voulez-vous lui

dire que Peter Hudson est venu le voir ? Merci beaucoup. Au revoir.

Il toucha derechef son chapeau et repartit rapidement vers la porte, par l'allée où Rosie avait joué à la marelle. De chaque côté, la pelouse était encore blanche de givre. A la porte, il se retourna et agita la main en guise de salut.

Ce fut ma première rencontre avec le chanoine Hudson. Un petit homme doux, pensai-je alors, avec un de ces visages qu'on n'oublie pas et une voix sans accent. « Si je dois avoir affaire à un pasteur, pensai-je, je préférerais qu'il ait l'allure et la voix de Laurence Olivier. »

10

David revint de Londres dans la soirée. L'atmosphère de la maison changea. Il arriva pendant l'accalmie entre le moment où l'on couchait Rosie et le dîner. Je ne brûlais pas d'impatience de le voir. Janet et moi étions à la cuisine, M. Treavor somnolait dans le salon.

David embrassa Janet et me serra la main.

— Tout s'est bien passé ? lui demanda Janet.

— Il a fait chaud, mais il y avait des gens intéressants. Il y a des messages pour moi ?

— Sur le bureau. Rosie ne dort peut-être pas encore, si tu veux lui dire bonne nuit ?

— J'ai d'abord quelques coups de fil à donner...

— Oh, j'oubliais, Peter Hudson est passé te voir. Déjà à la porte de la cuisine, David se retourna, soudain intéressé.

— Et ?

— C'était ce matin... Wendy l'a vu. Il a dit qu'il téléphonerait ou repasserait demain.

— Il veut sûrement me parler de la bibliothèque. Je vais voir si je ne peux pas le joindre maintenant.

Il sortit de la pièce. J'évitai de regarder Janet.

— Il est préoccupé par cette histoire de bibliothèque, se hâta-t-elle de dire en manière d'excuse. Il y a un projet de fusion de la bibliothèque du collège de théologie avec celle de la cathédrale. Presque personne ne vient à la bibliothèque de la cathédrale, et ce serait beaucoup mieux pour tout le monde si elle était hébergée par le collège. Peter Hudson est le nouveau bibliothécaire de la cathédrale et son avis est donc très important.

— Le mariage de deux bibliothèques ? Ça alors... Elle fit la grimace.

— Ce n'est pas seulement ça. Tu sais que le supérieur de David s'en va ? Ce n'est un secret pour personne, il pourrait prendre sa retraite à la fin de l'année scolaire...

— Et David veut le poste ? (Je lui souris et tentai une

plaisanterie :) Je croyais que les membres du clergé étaient censés ne pas avoir d'ambitions mondaines...

— Il a surtout le sentiment de pouvoir faire là un travail utile. Le chanoine Osbaston, le principal, l'aime bien. L'évêque aussi. Mais la nomination doit recevoir aussi l'agrément du chapitre de la cathédrale. C'est un peu comme dans une école, tu vois. L'évêque et les autres jouent le rôle de conseil d'administration du collège.

— Où est le problème ?

— Certains chanoines ne voient pas avec beaucoup d'enthousiasme que David obtienne le poste. Notamment Peter Hudson.

Janet entreprit de mettre la table. Les Byfield mangeaient généralement dans la cuisine parce qu'il y faisait plus chaud et parce que la salle à manger se trouvait à l'autre bout de la maison, en haut d'une volée de marches.

— Hudson semble être un petit bonhomme sympa, dis-je. Inoffensif.

Janet grogna.

— C'est une erreur que commettent beaucoup de gens. (Elle s'assit brusquement et se frotta les yeux.) Dieu, que je suis fatiguée !

Je lui pris les couverts des mains et continuai à mettre la table. Elle tripotait un rond de serviette, frottant un endroit terne sur l'argent.

— L'important n'est pas vraiment la bibliothèque, poursuivit-elle lentement. Ni même le poste auquel postule David. Le problème, c'est le collège lui-même. On parle de le fermer définitivement.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le nombre des inscriptions diminue et qu'ils sont à court d'argent. Le problème se pose dans tout le pays. David dit que l'Eglise anglicane a besoin de six à sept cents ordinations par an au minimum si elle veut que les paroisses continuent de fonctionner. Mais depuis près d'un demi-siècle, elle ne réussit même pas à atteindre le chiffre de six cents. En plus, tout est plus cher. Le collège de théologie est une grande caserne. Il mange de l'argent.

— Pourquoi David veut-il en devenir le principal ? Il ne pourrait pas faire autre chose ? Pourquoi n'aurait-il pas une paroisse, comme un prêtre ordinaire ?

— Il a le sentiment que sa vocation est de faire de la recherche et d'être enseignant – peut-être même administrateur. (Elle remit droit l'un des couteaux.) Et... et je pense que c'est le genre de travail qui permet de se faire remarquer. David ne voit pas les choses ainsi, mais finalement ça revient à cela.

— Ça évoque plus Impérial Tobacco que l'Eglise anglicane...

— L'Eglise est une organisation, Wendy. Toutes fonctionnent de la même façon. Son but premier n'est pas de faire de l'argent, mais elle n'en reste pas moins une organisation.

Je fus tentée de dire que Dieu en était le président à vie, mais je craignis que Janet ne trouve la plaisanterie de mauvais goût.

— En outre, le salaire serait bien supérieur, dit-elle d'une voix à peine audible.

C'est à ce moment-là que mes soupçons se muèrent en certitude.

— Vous manquez d'argent, n'est-ce pas ?

Janet ne répondit pas. Je me rappelai que David avait payé ma note chez M^{me} Hyson et mon billet de train. Je pensai à ce qu'avait dû coûter le taxi de M. Treevor depuis Cambridge et au fait que deux bouches de plus à nourrir – et dans mon cas à abreuver – allaient grever le budget de la famille.

Je rapprochai une chaise et m'assis à côté d'elle.

— Vous avez été très gentils avec moi tous les deux, dis-je. De vrais amis sur qui compter en cas de besoin. Mais je ne resterai pas longtemps.

Janet leva le visage.

— Je ne veux pas que tu partes. Je suis contente de t'avoir ici. Et puis, où irais-tu ? Que ferais-tu ?

— Je trouverai quelque chose. Elle secoua la tête.

— Pas encore. Dieu sait ce qui t'arriverait.

— D'autres parviennent bien à s'en sortir, dis-je d'un ton dégagé.

— Tu n'es pas les autres. Tu es Wendy. Et... et Henry ?

J'eus un serrement de cœur.

— Eh bien ?

— Tu ne crois pas que...

— Je te l'ai dit dans ma lettre, c'est fini. Je vais divorcer. Il ne peut s'y opposer. Il ne m'a épousée que pour le peu d'argent que j'avais. (Je frottai une rugosité que j'avais à la main, comme pour effacer un souvenir pénible.) Je l'ai surpris en train de faire l'amour avec une autre, la plus horrible bonne femme que tu aies jamais vue.

— Oh, Wendy...

Elle me prit la main. Je regardai nos mains posées sur la table en bois.

— Tu dois rester ici un moment.

— Seulement si tu me laisses participer aux frais et t'aider dans la maison.

— Tu n'as pas d'argent.

— J'ai un ou deux bijoux...

— Tu ne vas pas les vendre !

— Alors, je devrai partir.

Nous échangeâmes un regard sombre. Elle se mit à pleurer et moi aussi. Tout en finissant de mettre la table, nous versâmes quelques larmes supplémentaires. Nous nous séchâmes les yeux, nous embrassâmes. Après avoir débarrassé l'égouttoir, nous savions toutes les deux que j'allais rester.

Le premier samedi de mon séjour chez eux fut froid et ensoleillé. David nous emmena, Janet et moi, en haut de la tour ouest de la cathédrale. Nous grimpâmes un escalier en colimaçon qui n'en finissait plus et nous fautilâmes le long d'étroites galeries tapissées de poussière de pierre. David ouvrit finalement une petite porte et, courbés en deux, nous débouchâmes sur une plate-forme couverte de plomb. La réverbération était insupportable.

Il n'y avait pas de vent. J'avais la nette impression qu'il faisait plus froid, que c'était plus ensoleillé là-haut qu'au niveau du sol. Je m'appuyai contre un mur, crénelé comme celui d'un château. J'étais essoufflée par l'escalade et parce que je fumais trop.

Je regardai en bas. La tour tombait en chute libre comme un ascenseur dans un film d'horreur et le sol s'éloignait à toute vitesse. Je me cramponnai au parapet de toutes mes forces, jusqu'à me blesser les mains sur la pierre rugueuse.

Au-dessous de moi se déployaient l'immense structure corrodée de la cathédrale et les toits d'ardoise et de tuile de Rosington. Autour, aussi loin que portait le regard, on voyait les plaines marécageuses du Norfolk, dans leur robe hivernale grise. Elles s'étendaient jusqu'à la ligne invisible où elles ne faisaient plus qu'un avec le ciel gris.

L'espace d'un instant, je fus plus terrifiée que je ne l'avais jamais été de ma vie. J'étais à la dérive entre ciel et terre. Je n'étais plus rien.

Janet posa alors la main sur mon bras et dit :

— Regarde, voilà le chanoine Osbaston qui sort du collège de théologie. (Elle baissa la voix.) Si les tortues marchaient debout, elles se dandineraient comme ça.

A l'époque, Rosington était un gros village de quelque huit ou neuf mille âmes. Juridiquement, c'était une ville parce qu'elle possédait une cathédrale, ce qui lui conférait une importance hors de proportion avec sa population. C'était aussi un îlot au milieu des plaines marécageuses, un endroit à part, un refuge. Elle l'était pour moi, en tout cas. Même s'il l'avait voulu, Henry aurait difficilement pu me suivre là, dans la ville où il s'était rendu ridicule.

David m'avait dit qu'au Moyen Age Rosington était en grande

partie entourée d'eau. C'était une *liberty*, un territoire non soumis à l'autorité royale, presque un comté palatin, où les abbés jouissaient d'une autorité d'ordinaire réservée au roi. Les Saxons en avaient fait l'un de leurs derniers bastions face aux armées des envahisseurs normands.

La ville donnait toujours l'impression d'être en état de siège. Et l'enceinte de la cathédrale, une ville dans la ville, était doublement assiégée car la cité alentour grignotait ses droits et privilèges. L'Enceinte était un domaine ecclésiastique, plus ancien que le domaine séculier qui l'entourait et régi par des lois différentes. Ses portes étaient fermées la nuit par M. Gotobed, l'aide-bedeau, qui habitait à côté avec sa mère et des chats.

Rosington ne ressemblait ni à Bradford ni à Hillgard House ni à Durban ni à aucun des autres endroits où j'avais vécu. Le passé y était plus présent. Dans la cuisine de Janet, le plafond était formé d'une voûte normande grossière en berceau. L'horloge de la cathédrale sonnait les heures, les demi-heures et les quarts d'heure. La vie de l'Enceinte et de ses habitants suivait le rythme des services quotidiens, et ce depuis plus de mille ans. Je n'avais encore jamais vécu au milieu de croyants et cela aussi était troublant. C'était comme si j'avais été la seule à voir les couleurs et comme si les autres vivaient dans un monde monochrome. A moins que ce ne fût l'inverse. Quoi qu'il en soit, je faisais exception.

Quand nous étions à l'école, Janet et moi nous moquions des pratiquants. Je sais maintenant qu'elle allait régulièrement à l'église, bien que nous n'en ayons jamais parlé dans nos lettres.

Le premier dimanche matin que je passai à Rosington, je restai à la maison. Janet et Rosie allèrent aux matines à dix heures et demie. Elles étaient jolies dans leurs vêtements du dimanche.

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je n'irai pas à l'église, annonçai-je à David au petit déjeuner.

Je l'avais déjà dit à Janet, mais je tenais à ce que ce soit clair pour lui aussi. Je ne voulais pas de malentendus.

— Ça ne regarde que toi, me répondit-il en souriant.

— Désolée, mais je ne suis pas particulièrement pieuse. Je préfère m'occuper du potager.

— C'est très gentil à toi. Mais tu es sûre que ce n'est pas trop de travail ?

Pendant que nous faisions la vaisselle, après le déjeuner, je ne sais pourquoi, je dis à Janet :

— J'imagine que tu es obligée d'aller à l'église, que ça fait partie de tes devoirs d'épouse.

Elle acquiesça puis ajouta :

— J'aime bien ça. A l'église, personne ne vous demande rien. Là au moins, on est tranquille.

Je fus assez stupide pour ignorer ce qu'elle voulait vraiment dire.

— Oui, mais tu ne crois pas en Dieu ?

Je ne voulais pas que Janet croie en Dieu. C'eût été comme si elle avait moins cru en moi.

Pendant la première quinzaine que je passai à Rosington, la routine s'installa. Compte tenu des différences qu'il y avait entre nous, on aurait pu s'attendre à davantage de frictions. Mais, la plupart du temps, David était hors de la maison, au collège de théologie ou à la cathédrale. Pendant la semaine, Rosie était à l'école, son deuxième trimestre à la maternelle Saint Tumwulf, en bordure de la ville. Le vieux M. Treevor – je le trouvais vieux, alors qu'il était plus jeune que je ne le suis maintenant – passait le plus clair de son temps dans sa chambre, soit blotti devant un petit radiateur électrique, soit au lit. Pour autant que je pouvais en juger, trois choses l'intéressaient au premier chef : la nourriture, le *Times* et l'évacuation de ses intestins.

La maison facilitait la cohabitation. La Dark Hostelry n'était pas tant vaste que d'un plan compliqué. La plupart des pièces étaient petites et il y en avait beaucoup. David disait que la bâtisse avait été occupée sans interruption depuis sept ou huit cents ans. Chaque génération semblait y avoir ajouté quelque excentricité. Il y avait un grand nombre d'escaliers, dont certains ne menaient nulle part, des pièces exiguës et biscornues, au sol de travers et aux murs épais. La cuisine était une manière de demi-sous-sol. Quand on faisait la vaisselle, on voyait les jambes des passants dans la grand-rue, qui longeait la limite nord de l'enceinte de la cathédrale.

Si la Dark Hostelry permettait aisément de s'isoler, elle n'était pas d'un entretien facile. Une femme de ménage venait le matin, trois fois par semaine, pour « faire le plus gros ». Janet devait faire le reste elle-même. Et ce n'était pas le travail qui manquait. On était en 1958 et le seul appareil ménager dont elle disposait était une machine à laver à double tambour équipée d'une essoreuse à rouleaux. C'était au début du siècle que la maison avait été remaniée pour de bon la dernière fois, époque à laquelle ses occupants pouvaient probablement se permettre d'avoir deux ou trois domestiques.

D'une certaine façon, je crois que Janet aurait préféré être une servante appointée. Le travail ne lui plaisait pas, mais du moins

aurait-elle reçu un salaire pour sa peine. Un simple arrangement a un début et une fin, et il implique que les deux parties ont leur libellé de choix.

Janet n'avait que le mauvais côté des choses. Il y avait quelque ironie dans le fait que, tout en s'occupant de cette maison ridiculement vieille, elle devait faire comme si elle en était la maîtresse et non l'esclave. On attendait d'elle qu'elle soit une dame. Lorsque les Byfield étaient arrivés à Rosington, elle avait fait graver des cartes de visite. J'en ai encore une, un bristol jaunissant et écorné, aux caractères petits et discrets.

M^{me} David Byfield

Dark Hostelry

L'Enceinte, Rosington

tél. : 2114, à Rosington

Lorsqu'ils s'étaient installés à la Dark Hostelry, les dames de l'Enceinte et celles de la ville avaient rendu une visite de courtoisie et laissé leur carte. Janet leur avait rendu leur visite et laissé la sienne. C'était l'équivalent séculier de ce que faisait David chaque jour dans cet antre de pierre rempli d'échos qu'était la cathédrale. Un rituel qui avait peut-être eu jadis une fonction.

J'ignore si David savait quel fardeau il avait placé sur les épaules de sa femme. Pas à l'époque, en tout cas. Non qu'il manquât de sensibilité. Mais sa sensibilité était pareille au faisceau d'une lampe électrique : il fallait la diriger pour qu'elle puisse se manifester. Mais ce n'était pas seulement une question de sensibilité. A l'époque, on ne voyait pas les choses comme maintenant. C'était il y a plus de quarante ans, il ne faut pas l'oublier, et on était dans l'enceinte de la cathédrale de Rosington.

Quand je songe à David et Janet à l'époque, je les imagine en prison. Mais aucun des deux n'en voyait les barreaux.

12

Il devenait de plus en plus évident qu'il fallait faire quelque chose avec M. Treevor.

Lui et moi, deux vampires sur le plan affectif, étions arrivés le même après-midi de février, et plus de trois semaines plus tard nous étions encore à la Dark Hostelry. Je me flattais d'être différente de lui, en ceci du moins que je participais au ménage et à la préparation des repas. De plus, j'avais vendu mon alliance. Elle ne m'avait jamais plu. Il s'avéra qu'elle valait beaucoup moins que ce que Henry m'avait laissé espérer, ce qui n'aurait pas dû me surprendre.

M. Treevor en faisait de moins en moins. Il considérait comme acquis que nous pourvoyions à ses besoins – repas à des heures régulières, nettoyage des vêtements, lit fait, chambre chauffée et exemplaire quotidien du *Times*, auquel, Dieu sait pourquoi, il aimait qu'on donne un coup de fer avant qu'il ne le lise.

— Il n'a jamais été comme ça, me confia Janet un jeudi matin pendant que nous nous accordions une tasse de café. Il ne lisait pratiquement jamais le journal ; quant à le repasser, je ne sais pas d'où lui vient cette lubie.

— Ce n'est pas le genre de choses qui se font chez les aristocrates ?

— Ce n'est pas là qu'il a pu pêcher l'idée !

— Il l'a peut-être vu faire au cinéma...

— C'est un peu embêtant, tu ne trouves pas ?

— Embêtant ? Une sacrée corvée, oui. On devrait se mettre en grève.

— Je crois que sa mémoire s'améliore. C'est déjà quelque chose.

Je me demandai si elle allait s'améliorer au point qu'il se rappellerait qui j'étais.

— L'autre jour, il m'a raconté qu'il avait remporté un prix à l'école, poursuivit Janet, aussi fière que si elle m'avait parlé des bonnes notes de Rosie à l'école. Pour un poème en grec. Il s'est même rappelé le nom du camarade qu'il avait battu.

— Il se fait vieux, c'est tout. Ça nous arrivera un jour à tous, dis-je,

répondant à son anxiété et non à ce qu'elle avait dit.

Janet se mordit la lèvre.

— Hier, il m'a demandé quand allait arriver maman. Il semble croire qu'elle est partie pour le week-end ou quelque chose comme ça.

— Quand va-t-il rentrer chez lui ?

— Samedi, fit gaiement Janet. David s'est proposé de le raccompagner.

Le vendredi en début de matinée, nous comprîmes tous que ce départ était remis à plus tard. Même de ma chambre au deuxième étage, j'entendis crier. Quand j'arrivai au rez-de-chaussée, tout le monde était dans la cuisine, y compris Rosie. Blottie dans un coin, entre le mur et le buffet, elle essayait de se faire aussi petite que possible.

Debout près de la table, M. Treevor sanglotait, en pyjama, mais sans son dentier ni ses pantoufles. Janet lui tapotait le bras droit avec une serviette de table. David, lui aussi en pyjama, les regardait en fronçant les sourcils. Il y avait de l'eau renversée sur la table, le devant de la chemise de nuit de Janet était trempé. Une odeur de poils roussis et de tissu brûlé flottait dans la pièce.

Nous reconstituâmes ensuite ce qui s'était passé. M. Treevor s'était réveillé tôt et, faisant preuve d'une rare initiative, avait décidé de se préparer du thé. Il était descendu à la cuisine, avait allumé le gaz et mis la bouilloire sur le feu, en oubliant malheureusement de la remplir d'eau. Au bout d'un moment, la bouilloire avait commencé à émettre des bruits alarmants et il l'avait retirée du feu. Il avait alors oublié deux autres choses : éteindre le gaz et couvrir la poignée de la bouilloire avec un torchon. Il avait dû crier, la première fois, lorsqu'il s'était brûlé la main.

David me regarda.

— Il doit y avoir une trousse à pharmacie quelque part...

— Appelle un médecin, lui dis-je. Vite.

— Mais il n'est certainement pas...

— Dépêche-toi. M. Treevor s'est vraiment fait mal. Il cligna des yeux, hocha la tête et sortit de la pièce. Je tirai une chaise près de l'évier et, avec l'aide de

Janet, y fis asseoir M. Treevor. J'ouvris le robinet, fis couler l'eau froide sur sa main et son bras.

— Janet, tu devrais remettre Rosie au lit et aller chercher une couverture. As-tu des compresses ?

— Oui, elles sont...

— Tu ferais bien d'aller les chercher aussi. Et tu ne crois pas qu'un thé serait le bienvenu ?

Il y a une partie de moi qui prend beaucoup de plaisir à dire aux autres ce qu'ils doivent faire. Personne ne paraît s'en formaliser. Peu à peu les sanglots de M. Treevor laissèrent place à des gémissements, puis au silence. A l'arrivée du médecin, nous étions tous les quatre serrés autour de la bouilloire en train de boire du thé très sucré.

C'était Flaxman, le médecin dont avait parlé Janet dans ses lettres, celui qui l'avait suivie pendant sa grossesse. Par la suite, j'en vins à le connaître très bien. Il avait le visage long, couvert de taches de rousseur, la peau desquamée, les cheveux roux. Il examina M. Treevor, puis redescendit et vint nous parler dans le salon. David était parti au collège de théologie.

— Comment est-il ? demanda Janet.

— Les brûlures sont sans gravité. Il s'en remettra vite. Cela aurait pu être pire si vous n'aviez pas agi promptement.

— Nous devons en remercier M^{me} Appleyard, dit-elle en me souriant.

Flaxman s'assit sans me regarder et rédigea une ordonnance.

— Voulez-vous une tasse de thé ? Ou un sherry ? Il n'est pas trop tôt pour un sherry, n'est-ce pas ?

— Non, merci, répondit-il en tendant l'ordonnance à Janet. Cela aidera M. Treevor à dormir. Donnez-lui un comprimé au coucher. S'il a mal, donnez-lui deux aspirines. Dites-moi, où habite-t-il ?

— Il a un appartement à Cambridge.

— Il vit seul ?

— La propriétaire habite au rez-de-chaussée. Elle lui fait la cuisine.

— Combien de temps va-t-il rester chez vous ? Janet se tortilla sur sa chaise.

— Je ne sais pas. Mon mari devait le reconduire chez lui demain, mais dans les circonstances actuelles, je suppose...

— Je vous conseille de le garder avec vous encore un peu. J'aimerais le revoir dans les prochains jours. Je crois que son état exige d'être suivi. Il serait bon que j'aie l'adresse de son médecin traitant.

— Il n'était probablement pas bien réveillé ce matin, dit Janet, se raccrochant à des fétus de paille. Il ne dort pas bien...

— Les comprimés vont l'y aider. Mais le fait est qu'il a besoin qu'on s'occupe de lui. Je ne veux pas dire qu'il faut l'hospitaliser, mais il faut qu'il y ait quelqu'un pour le surveiller.

— Ça... ça va empirer ?

— Cela se peut. C'est une des raisons pour lesquelles nous devons avoir un œil sur lui, madame Byfield... pour voir si ça empire.

— Et si c'est le cas ?

— Il y a plusieurs établissements dans la région. Certains privés, d'autres publics.

— Ça ne lui plairait pas. Il détesterait perdre son indépendance.

— Oui, mais sa sécurité physique doit être notre préoccupation première. Ne pourrait-il pas habiter avec vous ou avec d'autres parents ?

— De manière permanente ?

— Si vous ne voulez pas qu'il aille dans une maison de santé, ce serait sans doute la meilleure solution, madame Byfield. Du moins tant que son état ne se détériore pas beaucoup plus.

— Mais... qu'a-t-il exactement ?

— A ce stade, il est difficile de donner une réponse catégorique. (Il nous jeta un coup d'œil rapide.) Mais je pense qu'il s'agit des premiers stades d'une forme de démence senile.

Il y eut un long silence. J'avais envie de dire à Janet : « Tu as déjà assez de pain sur la planche comme ça », mais pour une fois je tins ma langue.

Elle soupira.

— Il va falloir que j'en parle à mon mari.

13

Le samedi, nous nous rendîmes, Janet et moi, à l'appartement de M. Treevor à Cambridge, une nouvelle petite victoire pour moi juste après la démonstration de mes talents de secouriste. En un sens, je me libérais de mon fardeau alors même que celui de Janet s'alourdissait.

David avait pensé que nous partirions en car. C'était moins cher que le train.

— Pourquoi pas en voiture ? suggérai-je le vendredi soir, enhardie par mon intervention réussie du matin et par un bon petit coup de gin, dont je gardais la bouteille dans ma table de nuit.

— Janet n'a pas le permis, répondit David en prenant tout juste la peine de me regarder. Je la conduirais volontiers là-bas, mais malheureusement j'ai des cours le matin et une réunion du comité des finances en début d'après-midi.

— Je vais l'emmener, dis-je.

Cette fois-ci, David me regarda pour de bon.

— Je ne pensais pas que tu conduisais.

— Si. Ça ne pose pas de problème d'assurance ?

— Je suis assuré pour toute personne que j'autorise à prendre ma voiture.

— Parfait. La question est réglée.

— Mais tu n'as pas pris le volant récemment, Wendy. Ça n'est pas une voiture facile à conduire. C'est...

— C'est une Ford Anglia, le coupai-je. Nous en avons une à Durban, sauf que la nôtre était d'un modèle plus récent, avec un moteur de 1200 centimètres cubes.

— Je vois. (Il sourit soudain.) Tu as des talents cachés. Je lui rendis son sourire et demandai à Janet quand elle souhaitait partir. J'avais chaud et le souffle légèrement court, ce qui n'était pas dû seulement au gin. C'est comme ça, les femmes. A l'époque, David indisposait beaucoup d'hommes, mais je n'ai jamais rencontré une femme qui ne l'ait lorgné à la dérobée, qui n'ait été contente de recevoir son approbation.

Janet et moi avions six heures de liberté devant nous. La femme de ménage accepta de venir pour la journée entière afin de surveiller M. Treevor et Rosie. Celle-ci aimait bien la femme de ménage, qui lui donnait des bonbons à profusion, ce que Janet désapprouvait sans oser faire la moindre objection.

La route de Rosington à Cambridge est du genre tracée au cordeau. Les plaines marécageuses du Norfolk ne sont jamais jolies, mais la température était plutôt douce pour le début du mois de mars et le soleil brillait. On avait l'impression que le printemps n'était pas loin, qu'on n'allait plus avoir froid tout le temps et que les problèmes avaient une solution.

L'appartement de M. Treevor était au premier étage d'une petite maison victorienne en mitoyenneté dans une impasse adjacente à Mill Road, près de la gare. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, mais pas à cela en tout cas. La propriétaire, la veuve d'un appareilleur de l'université, se réservait le rez-de-chaussée. M. Treevor, la veuve et son fils se partageaient la cuisine, qui se trouvait à l'arrière de la maison, ainsi que la salle de bains, elle-même derrière la cuisine, sans doute rajoutée après coup.

La propriétaire était sortie. Janet ouvrit avec la clé de son père et nous montâmes à l'étage. Mon expression devait trahir mes sentiments.

— C'est un peu miteux, dit-elle.

— Aucune importance.

— Tu ne pensais pas qu'il habitait dans un endroit pareil, je suppose ? Il tenait à rester à Cambridge et il n'a pas pu s'offrir mieux à la mort de maman.

Janet me précéda sur le palier jusqu'à la chambre de devant, qui était meublée comme un salon. Elle sentait le tabac, la nourriture pas fraîche et l'odeur de quelqu'un qui ne se lave pas souvent.

— Elle lui prépare son petit déjeuner et son dîner, expliqua Janet, parlant de la propriétaire. Elle est aussi censée faire son ménage et envoyer son linge au nettoyage. (Elle ouvrit l'une des fenêtres à guillotine et de l'air frais et froid entra dans la pièce.) Je n'ai pas l'impression qu'elle fasse grand-chose, en fait. C'est une des raisons pour lesquelles je ne l'ai pas avertie de notre venue.

— J' imagine qu'il n'a pas pu trouver mieux.

— Quand on n'a pas le sou, on n'a pas le choix. (Elle se retourna pour me faire face.) Quand j'étais petite, nous étions à l'aise. Ma mère avait sans arrêt du travail et elle était compétente. On se l'arrachait. Et mon père avait un peu d'argent de son côté. Pas beaucoup, quelque

chose comme une centaine de livres par an, je pense. Ils n'avaient pas de pensions ni rien de ce genre. Je crois que leur train de vie correspondait à leurs revenus.

— Ne t'en fais pas, je comprends tout à fait, dis-je, un peu gênée, parce que j'étais anglaise et qu'à l'époque les Anglais détestaient parler d'argent, surtout avec des amis.

Janet était plus courageuse que moi, elle l'a toujours été.

— Lorsque maman est tombée malade, son travail de traduction s'est tari et ils ont dû vivre sur le capital de papa. A la mort de maman, il ne restait plus grand-chose. (Elle montra la chambre du geste.) Mais il avait ça. Il avait son indépendance et il adore Cambridge.

— David et toi l'aidez à payer le loyer ? dis-je, comprenant soudain.

Elle acquiesça :

— Un peu seulement.

— C'est déjà ça. Vous n'aurez plus à le faire.

Mais je savais pertinemment, et elle aussi, qu'ils auraient d'autres frais dorénavant.

John Treevor était toujours en vie et à moins de trente kilomètres de Rosington. Pourtant, tandis que nous faisons le tour de l'appartement pour trier ses affaires, c'était comme s'il avait été déjà mort. Son absence avait quelque chose de définitif.

De ce fait, ses possessions perdaient de leur importance. Les gens en donnent à leurs affaires et quand ils meurent, ou même s'absentent, celle-ci s'évanouit. Je me souviens qu'il y avait une fine couche de crasse sur les appuis de fenêtre, de la poussière sur les livres, des trous dans la plupart des chaussettes.

— Ce serait beaucoup plus simple si on pouvait flanquer tout ça à la poubelle, dit Janet en refermant la dernière des trois valises que nous avions apportées. Et qu'est-ce qu'on va faire avec son courrier ? Il ne voudra pas écrire pour signaler son changement d'adresse.

Pendant que je descendais les valises à la voiture, Janet passa en revue le contenu des tiroirs du bureau. A mon retour, il y avait dessus une pile de papiers et elle regardait une photo, l'inclinant d'un côté et de l'autre devant la fenêtre.

— Regarde.

Je pris le cliché. C'était une photo d'elle, prise à la plage, à un âge à peine supérieur à celui de Rosie. Elle était en maillot, assise dans le

sable, les bras serrés autour des genoux, et elle levait les yeux vers l'appareil. Je la lui rendis.

— C'était avant la guerre. A Bexhill ou Hastings. Nous allions dans le Sussex, chez mes grands-parents. Pour moi, c'était le paradis. Un été, papa m'a appris à nager et il me faisait la lecture pour m'endormir. (Sa voix tremblait.) Je me rappelle un recueil de contes de fées d'Andrew Lang, *Le Livre de la fée jaune*, mais je ne me souviens plus d'aucun d'entre eux.

Elle farfouilla dans son sac pour chercher son mouchoir et se moucha.

— Pourquoi faut-il que ce soit arrivé à lui ? dit-elle avec colère comme si c'était de ma faute. Pourquoi n'a-t-il pas pu vieillir normalement ou même mourir ? Mais ça, c'est ni l'un ni l'autre.

Je ne dis rien, parce qu'il n'y avait rien à dire.

Janet laissa un mot à la propriétaire. Je l'emmenai déjeuner, puis nous allâmes marcher sous le soleil pâle au bord de la Cam après avoir traversé Saint John Collège. La tentative de consolation était médiocre, mais je ne pus trouver mieux.

Maintenant que la décision avait été prise, David estimait qu'il n'y avait aucune raison de différer. Au cours des semaines suivantes, nous vendîmes, donnâmes ou jetâmes les deux tiers de ce qu'il y avait dans l'appartement.

M. Gotobed, l'aide-bedeau, donna un coup de main à David pour ramener le reste des affaires de M. Treavor à la Dark Hostelry. Soufflant et grognant, les deux hommes portèrent les meubles – le bureau, le fauteuil, la bibliothèque vitrée – dans la chambre de M. Treavor à l'étage, pour qu'il se sente chez lui. Janet disposa des photos d'elle et de sa mère sur le bureau, toutes les deux dans leurs cadres argentés nettoyés de frais. Elle apporta à son père son râtelier à pipes et sa blague à tabac, bien qu'il ne fumât plus, et les rangea à leur place habituelle sur le bureau.

Je n'étais pas certaine que l'idée fût bonne. Un matin, peu après que nous eûmes fini le déménagement, M. Treavor sortit de la salle de bains au moment où je descendais de ma chambre. Il me posa la main sur le bras et regarda autour de lui, comme pour s'assurer que personne n'écoutait.

— De drôles de choses se passent dans cette maison, me confia-t-il. On a fait venir des maçons. Ils ont transformé ma chambre. Ils doivent travailler de nuit parce que je ne les ai jamais vus à l'ouvrage. Par contre, j'en ai aperçu un dans l'entrée. Un type à l'air furtif.

Il traversa le palier à pas feutrés vers sa chambre. A la porte, il me

jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mieux vaut que tu ouvres l'œil, Rosie, lança-t-il d'une voix sifflante. On ne sait pas ce qu'ils manigacent. On n'est jamais trop prudent. Surtout une jolie fille comme toi.

Rosie ?

Je dois reconnaître que la cathédrale était pratique quand il pleuvait. On pouvait presque descendre la grand-rue à couvert. Il était aussi possible de couper entre le transept nord et la porte sud, évitant ainsi de faire tout le tour de la cathédrale par l'extérieur. Et parfois, lorsque le chœur répétait ou quand l'orgue jouait, je m'asseyais à l'intérieur un moment pour écouter.

C'est là que Peter Hudson me trouva.

Il pleuvait à verse, des trombes d'eau qui balayaient les plaines marécageuses par l'est. Je revenais de la Bourse du travail, dans Market Street. La femme avec qui j'avais eu un entretien ne m'avait pas à la bonne. A cause de mon rouge à lèvres ? de ma jupe serrée ? du fait que j'avais oublié mes gants ? Je la soupçonnais de m'avoir cataloguée dans la rubrique des femmes louches, dangereusement sophistiquées et suborneuses potentielles de maris. Ce qui en disait autant sur la concurrence que sur moi.

A ce moment-là, la Bourse du travail n'offrait que deux emplois susceptibles de me convenir. On avait besoin d'une vendeuse au stand de confiserie chez Woolworth. Ou, si je préférais, je pouvais gagner un peu plus en travaillant par roulement dans une usine de conserve à la périphérie de la ville. Aucun des deux emplois n'était très alléchant ni bien rémunéré.

Je commençais à croire qu'il me faudrait retourner à Londres. Je ne le voulais pas, en partie parce que je pensais que Janet avait besoin de moi, mais surtout parce que j'avais besoin d'elle. Ce n'était pas seulement à cause de la rupture avec Henry. Tout se passait comme si toutes les erreurs que j'avais commises dans ma vie revenaient me hanter. C'était un peu comme lorsqu'on quitte un hôtel et qu'on vous présente une note trois fois plus salée qu'on ne le prévoyait.

J'entrai dans l'Enceinte par la porte dite du Cimetière en venant de la grand-rue et me précipitai à l'intérieur par la porte nord pour échapper à la pluie. En fait, il ne m'aurait pas fallu beaucoup plus de temps pour rentrer à la Dark Hostelry. Mais Janet y était et je voulais rester seule quelques minutes pour reprendre mon souffle et décider de ce que j'allais lui dire.

Entrer dans la cathédrale était comme pénétrer dans un aquarium, comme passer d'un milieu ambiant à un autre. L'air y était immobile, froid et gris. Gotobed, l'aide-bedeau, me lança un bref sourire timide et courut se cacher dans la sacristie. Il flottait une vague odeur de fumée, un mélange d'encens et d'émanations provenant des poêles qui alimentaient le chauffage central. Je me souviens de ces poêles bien mieux que de quoi que ce soit d'autre à l'intérieur de la cathédrale. Ils se répartissaient le long des nefs latérales comme des cages à oiseaux en fonte. De la taille d'un homme mais beaucoup plus corpulents, ils étaient circulaires, leur haut arrondi. Sur le dessus de chacun d'eux se trouvait une couronne en fonte qui eût pu coiffer un très petit enfant.

Le chœur répétait derrière la cloison à claire-voie qui séparait l'octogone de la partie est. Je ne voyais pas les chanteurs, mais le son de leurs voix enflait au centre de l'édifice et se déversait dans le transept et la nef. Gotobed sortit de la sacristie, mais ne me regarda pas cette fois-ci parce qu'il était de service : la baguette à pointe d'argent de son office à la main, il reconduisait cérémonieusement M. Forbury au doyen.

Je m'assis sur une chaise, essuyai la pluie sur mon visage, tentai de réfléchir, tout en écoutant les voix monter en spirales dans l'octogone sous la flèche. Ce qui se rapprocha le plus d'une pensée fut quand je me demandai ce que faisait Henry en ce moment, et avec qui. Il avait dû se trouver une autre compagne, une autre bonne poire prête à se laisser gruger parce qu'il la flattait et l'amusait.

Je remarquai alors le chanoine Hudson qui sortait de la sacristie. A mon grand dam, il se dirigea vers moi. C'était l'un des inconvénients de Rosington pour quelqu'un dans mon genre, habitué à l'anonymat des grandes villes.

— Bonjour, madame Appleyard. Vous aimez le chant ?

— Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est très reposant.

— Nous sommes assez fiers de notre chœur. Si vous êtes là à Pâques, vous devriez...

— Je ne crois que je serai encore là, répondis-je rudement, la décision prise à brûle-pourpoint.

— Vous nous quittez ?

— Il faut que je trouve un travail. Il n'y a rien ici. Ou du moins, rien de bien attrayant.

Il s'assit à côté de moi et croisa les mains sur son giron.

— Et que cherchez-vous exactement, madame Appleyard ?

— Je ne sais pas vraiment. Mais mon mari m'a quittée et il faut que

je gagne ma vie, maintenant.

J'aurais voulu ravalé ces mots. Ma vie privée ne le regardait pas. Janet avait dit à d'autres gens que mon mari était « en déplacement ». Je regardai ma montre et feignis la surprise :

— Oh ! Il est déjà si tard ?

— Ça ne doit pas être facile pour vous, dit-il, ignorant ma tentative de mettre un terme à la conversation. Je me trompe en pensant que vous préféreriez rester à Rosington pour l'instant ?

— C'est possible.

— Vous avez dit que vous n'avez pas de qualifications...

— Juste mon diplôme de fin d'études.

— Et vous n'avez jamais travaillé ?

— Seulement dans la boutique de mon père, pendant quelques années, avant mon mariage. Il était bijoutier.

— Et que faisiez-vous ?

Je faillis lui dire de se mêler de ses affaires, mais c'était un si gentil petit bonhomme que se montrer désagréable avec lui eût été aussi cruel et gratuit qu'écraser un ver de terre.

— Ça dépendait. Parfois je vendais dans la boutique, parfois j'aidais à la comptabilité. C'est moi qui ai fait la plus grande partie de l'inventaire quand nous avons vendu l'affaire.

— Intéressant. Bon, si vous cherchez vraiment un emploi dans le coin, j'en connais un, temporaire et à mi-temps, qui pourrait peut-être vous aller. C'est dans l'Enceinte même et, dans une certaine mesure, vous pourriez choisir vos heures de travail. Mais je ne sais pas si ça vous conviendra. Ou si vous conviendrez, ajouta-t-il en me souriant, adoucissant ainsi le propos. J'ai besoin de quelqu'un pour dresser le catalogue de la bibliothèque de la cathédrale.

Je le regardai d'un air interdit. Il me rendit mon regard sans cesser de sourire.

— Mais je ne saurais par où commencer, dis-je. Il vous faut sans doute un bibliothécaire, un érudit ou quelqu'un dans ce genre ? Je ne saurai jamais faire ça.

— Comment le savez-vous ?

— C'est évident...

— Madame Appleyard, ce qui est évident pour moi, c'est que ça nous arrangerait tous les deux si vous pouviez faire ce travail. Ça vaut la peine d'essayer, vous ne croyez pas ?

Je haussai les épaules, peu aimable pour le moins.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas jeter un coup d'œil à la bibliothèque maintenant ? Il y en a pour une minute.

C'était un petit homme persévérant et il était finalement plus facile de faire ce qu'il voulait que de refuser. Il alla chercher une clé à la sacristie et m'entraîna jusqu'à une porte à l'entrée du déambulatoire. Il l'ouvrit et nous entrâmes dans une longue pièce voûtée.

Il faisait soudain beaucoup plus clair. Deux grandes fenêtres à arceaux et carreaux en verre ordinaire s'ouvraient dans le mur est, haut au-dessus de ma tête. Un chemin de couloir défraîchi courait suivant l'axe de la pièce jusqu'à deux tables à l'autre bout. De chaque côté de ce long tapis, des meubles-bibliothèques divisaient la pièce en travées. La température n'était pas beaucoup plus clémente que dans la cathédrale même ; autrement dit, il faisait froid, même pour quelqu'un habitué aux courants d'air de la Dark Hostelry.

— A l'origine, il devait s'agir de deux chapelles qui s'ouvraient sur le transept sud, expliqua Hudson. Elles ont été converties en bibliothèque de la cathédrale au XVIII^e siècle. Personne n'en a la certitude, mais on estime qu'il y a ici au moins neuf ou dix mille volumes, peut-être plus.

Nous traversâmes la pièce. Je regardai les rangées successives de dos de livres, la plupart posés verticalement, quelques-uns à l'horizontale, reliés pleine peau ou en tissu. Ça sentait la poussière et le vieux papier. Je savais déjà que je n'avais ni la formation ni l'aptitude nécessaires pour accomplir ce travail.

Un soir à Hillgard House, Janet et moi étions sorties en catimini du dortoir avant de descendre l'escalier et de nous faufiler dehors par une porte latérale.

Le ciel était clair. Nous étions en pleine campagne et, de toute façon, il y avait le black-out à cause de la guerre. Allongées sur le dos dans l'herbe, nos chemises de nuit trempées par la rosée, nous regardions le ciel d'été.

« Combien d'étoiles y a-t-il ? avait murmuré Janet.

— On ne peut pas les compter », avais-je répondu. La terreur m'avait envahie, une sorte de crainte révérencielle. Face à tous ces livres dans la bibliothèque de la cathédrale, je ressentais maintenant la même chose, à deux doigts de la panique. Comme le ciel nocturne, la bibliothèque était trop grande. Elle contenait trop d'objets. Je n'étais tout simplement pas à la bonne échelle.

— Désolée, mais je crois que ça ne marchera pas.

— Asseyons-nous et parlons-en.

Au fond de la pièce, devant un placard aménagé sur toute la longueur du mur, une collection de chaises dépareillées entourait les deux grandes tables. Hudson tira l'une d'elles et l'épousseta avec son mouchoir. Je m'y assis.

— C'est un travail énorme, dis-je, et de toute façon je ne saurais pas comment m'y prendre. J'imagine que beaucoup de ces livres ont une grande valeur. Je risquerais de les abîmer.

Il épousseta une autre chaise et s'assit à son tour avec un soupir de soulagement. Les mains jointes sur la table, il me sourit.

— Laissez-moi vous expliquer ce qu'exige ce travail avant que vous preniez une décision.

— N'y a-t-il pas des manuscrits médiévaux ? Je n'ai aucune idée de la façon de les lire.

— La cathédrale possède en effet quelques manuscrits médiévaux et des livres imprimés très anciens, mais ils ne sont pas ici. Ils sont sous clé ou prêtés à l'université de Cambridge ou au British Muséum. Cela ne pose pas de problème.

— Si vous le dites...

— La bibliothèque est relativement récente. Voilà comment elle a été créée : au XIX^e siècle, le doyen Pellew a laissé ses livres à la cathédrale, environ douze cents. C'est la base du fonds. Il nous a aussi laissé une somme d'argent en dotation. Le chapitre a donc une caisse séparée pour la bibliothèque, qui sert à acheter de nouveaux livres et que l'on peut utiliser aussi pour payer un assistant afin de gérer la bibliothèque au quotidien. Lorsque la dotation a été faite, il était prévu que l'un des chanoines serait le bibliothécaire et superviserait son fonctionnement. Mon prédécesseur est entré en fonctions en 1931. Il est mort l'année dernière et il a donc bien fait son temps. Par contre, il n'a pas fait grand-chose pour la bibliothèque. (Hudson me sourit.) Et pendant au moins dix ans de sa vie, je doute qu'il y ait seulement pensé. On en est venu à croire que le poste de bibliothécaire de la cathédrale était purement honorifique. Dieu sait que nous en avons suffisamment dans la Fondation, des postes honorifiques. Ensuite, c'est moi qui ai pris le relais.

— D'après Janet, il est possible que les livres soient donnés à la bibliothèque du collège de théologie.

Il acquiesça.

— Le doyen et le chapitre ont décidé de fermer la bibliothèque de la cathédrale. Ça n'a pas été annoncé officiellement, mais ce n'est un

secret pour personne. La situation juridique est assez compliquée – il est question d'affecter la dotation à autre chose en liaison avec la cathédrale. Puis il y a les livres et c'est là que vous intervenez. Pratiquement personne ne les consulte ici et, à dire vrai, c'est de la place perdue.

— Je n'aurais pas cru que le manque de place soit un problème dans cet édifice.

— Ça vous surprendra, mais c'en est un. Il est de notre devoir de tirer le meilleur parti des ressources dont nous disposons. Mais revenons-en aux livres. La première possibilité qui s'offre à nous est de les donner ou d'en donner une partie à une autre bibliothèque, et il se peut en effet que celle du collège de théologie convienne.

Je remarquai qu'il ne parlait pas de l'éventuelle fermeture du collège.

— Nous pouvons aussi les vendre, le tout ou une partie. Mais nous ne sommes pas vraiment à même de décider quoi faire tant que nous ne savons pas ce que nous avons. Il n'y a jamais eu de catalogue complet. (Il se leva et prit sur une étagère un lourd volume format ministre. Il en souffla la poussière et le posa sur la table.) Voilà le catalogue du fonds d'origine du doyen Pellew. Seulement les auteurs et les titres, et encore, je serais surpris que nous les ayons tous. Au fil des ans, il y a eu une ou deux tentatives timides pour enregistrer les acquisitions au fur et à mesure qu'elles étaient faites. Certaines sont là-dedans, dit-il en tapotant le catalogue. D'autres se trouvent dans le meuble-classeur près de la porte.

Hudson se rassit. Il sortit une pipe, jeta un coup d'œil dans le fourneau et la remit dans sa poche. Je me demandai combien il me paierait et si ce serait assez pour rester à Rosington. Je remarquai qu'il perdait ses cheveux sur le dessus du crâne. Je me demandai ensuite si sa femme et lui s'entendaient bien et essayai de les imaginer seuls tous les deux. Elle s'appelait June. C'était l'une des rares dames de l'Enceinte à reconnaître ma présence, mais aussi à me dire bonjour quand nous nous croisions.

— Ne pourriez-vous pas trouver un libraire qui s'occuperait de ça ?

— Si. Ils accepteraient sans doute de nous faire une estimation. Mais nous ne savons pas encore si nous voulons les vendre. Et si nous désirons avoir un catalogue, nous devrions les payer pour le dresser. (Il hésita et ajouta :) Il y a une autre raison pour laquelle j'aimerais que les livres soient catalogués avant que nous décidions quoi en faire. Il y a quelques volumes qui n'ont rien à faire ici. J'aimerais pouvoir les éliminer.

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Apparemment, mon prédécesseur a trouvé un exemplaire de *Comment tenir son ménage ?* de M^{me} Beeton. Peut-être mes prédécesseurs ont-ils mélangé quelques-uns de leurs livres personnels avec ceux de la bibliothèque.

— Ecoutez, c'est très gentil à vous, mais je reste persuadée que je ne fais pas l'affaire. Je n'ai jamais effectué de travail de ce genre.

Il m'adressa un sourire rayonnant.

— En ce qui me concerne, je n'y vois pas une raison suffisante pour ne pas faire quelque chose.

Hudson était persévérant, voire malin. Il me suggéra de me faire la main après le déjeuner avec une douzaine de livres, et sous sa direction. Si les résultats étaient satisfaisants pour lui et moi, il proposait une période d'essai d'une semaine, pour laquelle je serais payée trois livres et dix shillings. Si cela nous convenait à tous les deux, le travail se poursuivrait jusqu'au bout. Tout ce qu'il fallait, disait-il, c'était de l'application et de l'intelligence, et il était tout à fait certain que j'avais l'une et l'autre.

La semaine passa, puis une autre, puis une troisième. Il était plus facile de continuer que d'essayer encore d'expliquer à Hudson que je ne faisais pas l'affaire. Par ailleurs, l'argent était le bienvenu. Je travaillais avec méthode en faisant le tour de la pièce, un meuble-bibliothèque après l'autre. Je ne déplaçais pas les livres, sauf quand il fallait réunir des volumes formant un tout. Je me servais de fiches de quinze par neuf pour le catalogue.

Sur chacune, j'enregistrais le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, l'éditeur et la date de publication. J'ajoutais un nombre correspondant au rayon où était rangé le livre et toute information qui me semblait utile, comme le nom de la personne qui avait dirigé la publication dans le cas d'un recueil de textes, le nom de la série ou une mention si le livre comportait l'un des ex-libris du doyen Pellew et faisait donc partie du fonds d'origine.

C'était un travail étonnamment salissant. Le premier jour, je dus utiliser plusieurs chiffons à poussière et me laver les mains au moins une demi-douzaine de fois. Sur le conseil de Janet, je m'achetai des gants à épousseter en coton blanc.

Je réservai une table à part pour les livres qui posaient problème d'une façon ou d'une autre. L'un d'eux était *L'Amant de lady Chatterley*, que je découvris au milieu de ma deuxième semaine, dissimulé dans l'ombre de la *Concordance* de Cruden. Je le feuilletai avec un sentiment de culpabilité mais n'y trouvai rien d'obscène. Je

l'empruntai donc pour le lire entièrement, me disant que ça n'avait aucune importance que je signale sa découverte à Hudson ce jour-là ou la semaine d'après.

La rangée de fiches s'allongeait peu à peu dans la vieille boîte à chaussures où je les classais. Quand elle fut pleine, Hudson m'en apporta une autre. J'allais de plus en plus vite. La première fois où je réussis à épousseter et cataloguer cinquante livres dans la journée, j'allai à la boulangerie acheter des éclairs au chocolat. Janet, Rosie et moi les mangeâmes autour de la table de la cuisine pour célébrer cette performance. Au fur et à mesure que le temps passait, j'avais de moins en moins de questions à poser au chanoine Hudson.

Au début, il venait une fois par jour pour voir comment je m'en sortais. Puis il ne vint plus que tous les deux ou trois jours, voire encore moins souvent. Ces visites ne manquaient pas d'agrément.

— Vous avez naturellement l'esprit ordonné, Wendy, me dit-il un jour vers la fin du mois d'avril. C'est rare.

Henry aurait ri à la pensée de me voir œuvrer dans la bibliothèque d'une cathédrale. Mais ce travail était pour moi une bouée de sauvetage en cette période où je risquais de couler. Je croyais l'avoir obtenu uniquement grâce à la gentillesse du chanoine Hudson et parce que je m'étais trouvée au bon moment au bon endroit. Des années plus tard, je découvris qu'il y avait eu d'autres raisons.

C'était au début des années soixante-dix. J'avais rencontré June Hudson à un mariage. Je lui dis combien cet emploi à la bibliothèque de la cathédrale m'avait aidée en dépit de tout et combien j'étais reconnaissante à son mari de me l'avoir procuré.

« C'est Peter qui vous était reconnaissant, ma chère. A un certain moment, il croyait devoir dresser lui-même le catalogue de ces malheureux livres. Quoi qu'il en soit, si quelqu'un mérite d'être remercié, c'est Janet Byfield.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est elle qui en a eu l'idée. Elle m'en avait touché un mot et m'avait demandé de le proposer à Peter. Elle disait qu'elle ne vous en parlerait pas si ça ne se faisait pas. Mais je suppose qu'elle vous en a parlé ensuite.

— Non. Elle ne l'a jamais fait. »

Cela augmentait ma dette envers Janet. J'aimerais tant savoir comment on paye ses dettes aux morts.

Il y eut ensuite l'histoire de l'invitation de l'évêque. Elle fut glissée dans la boîte aux lettres de la porte donnant sur la grand-rue pendant que Janet et moi prenions le thé à la cuisine. Elle déchira l'enveloppe, qui portait les armoiries de l'évêché au dos, lut le petit mot de la femme de l'évêque et le fit glisser vers moi sur la table. Elle pria les Byfield à dîner.

— Cela signifie *qu'il* nous invite, expliqua Janet. David va être content.

— Comment est-il ?

— Avant de venir ici, il était le suffragant de Knights-bridge. Janet rougit comme elle le faisait d'ordinaire quand elle allait dire quelque chose de pas gentil.) Et selon certains, il s'y entendait mieux côté Knightsbridge que côté évêque.

— Tu veux dire qu'il est snob ?

Elle n'en dit pas plus cette fois-là. Mais, après avoir rencontré l'évêque à une ou deux reprises, je savais exactement ce qu'elle voulait laisser entendre. Comme beaucoup de gens à l'époque, il estimait secrètement que l'Eglise devait être une profession réservée aux gentlemen. Son chapelain était un jeune homme appelé Gervase Haselbury-Finch, qui ressemblait à Rupert Brooke et avait un père titré, qualifications qui, en ce qui concernait l'évêque, compensaient ses manques en matière d'organisation. Je ne suggère pas que le comportement de l'évêque n'ait pas été convenable en quoi que ce soit, au sens où il aurait pu défrayer la chronique. Il était marié et avait trois grands enfants.

— L'évêque aime bien bavarder avec David, reprit Janet. Il lui dit des choses comme « J'attends de grandes choses de vous, mon garçon ». Il est tout à fait favorable à ce que le collège de théologie poursuive son activité et il pense que David ferait un excellent principal. C'est un élément en notre faveur. Un élément très important.

— C'est comme cela qu'ils choisissent les gens ? dis-je. Parce que l'évêque aime bien leur bobine ?

— Il n'y a pas que cela, c'est évident. Mais ça aide.

— Ce n'est pas particulièrement équitable. Elle fit la grimace.

— L'Eglise n'est pas équitable. Pas toujours.

— Ça semble sorti tout droit du Moyen Age.

— C'est exactement ça. On ne peut attendre d'elle qu'elle fonctionne démocratiquement.

Plus tard, pendant le dîner, nous discutâmes de l'invitation. David était déjà au courant, ayant rencontré l'évêque à l'office du soir. Les seuls autres invités étaient le principal de Jérusalem et sa femme. Il s'avéra que l'évêque était allé lui aussi au collège de Jérusalem.

— Je n'ai rien à me mettre, dit Janet.

— Mais si, répondit David en lui souriant. Tu n'as qu'à mettre ce que tu portais chez les Hudson. Ça te va à ravir.

— Je mets toujours la même chose...

— C'est ton visage qu'on remarquera, pas ta robe.

— Ta mère avait une jolie robe le jour de nos fiançailles, intervint M. Treevor. Je me demande si elle l'a toujours. Pourquoi ne la lui empruntes-tu pas ? Est-ce qu'il reste encore des haricots au four ?

David emporta ensuite son café dans le bureau et M. Treevor monta à l'étage. Janet secoua une petite avalanche de lessive en poudre dans l'évier et ouvrit le robinet si fort que l'eau éclaboussa le devant de son tablier et le sol carrelé.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? dis-je.

— Ça va être affreux... Quand je suis avec eux, j'ai envie de me cacher dans un trou de souris. Je ne trouve jamais rien à dire à l'évêque. Il fait comme si j'étais terriblement intellectuelle parce qu'il a lu certaines des traductions de maman. Alors, il essaie d'avoir des conversations sur la rédemption dans les romans de Dostoïevsky et l'irrationalité de l'existentialisme. C'est effrayant. Pendant ce temps-là, les bonnes femmes lorgnent mes chaussures et se demandent pourquoi elles ne sont pas assorties à mon sac.

— Tu n'as qu'à ne pas y aller.

— Il faut que j'y aille. David serait contrarié si je ne le faisais pas. L'évêque veut que je vienne, tu comprends, et la parole de l'évêque fait loi. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je préfère rester ici. Je n'avais pas été invitée – je n'étais même pas certaine que la femme de l'évêque connût mon existence, à l'époque du moins. Cela me convenait parfaitement. Il fallait que quelqu'un veille sur Rosie et M. Treevor. Et puis, de toute façon, j'avais ma bouteille de gin dans ma chambre et

l'exemplaire non expurgé de *L'Amant de lady Chatterley*. Que demander de plus ?

— Je crois que je devrais mettre ma robe bleue, mais il y a une tache sur l'épaule.

— Tu peux prendre mon châle, si tu veux. Finalement, Janet n'alla pas au dîner. Le soir du jour dit, elle eut la migraine. Elle en avait de temps en temps depuis que nous étions enfants, généralement quand elle était nerveuse. En revenant de déjeuner, je la trouvai étendue sur le canapé. Je l'incitai à se mettre au lit et m'arrangeai pour aller chercher Rosie à l'école. David rentra plus tard, juste à temps pour se laver et se changer avant de ressortir. Je le mis au courant de ce qui se passait et lui dis qu'il n'y avait aucune chance que Janet se sente assez bien pour assister au dîner.

— Je vais monter la voir, dit-il. Peut-être va-t-elle mieux.

— Non. Et si tu essaies de la persuader qu'elle va mieux, elle se sentira encore plus mal.

— Ça, c'est du franc-parler.

Je percevais la colère qui bouillonnait en lui. Je me reculai même d'un pas, m'enfonçant le bord de la console de l'entrée dans la cuisse.

— On est comme ça dans le Yorkshire, David. Honnêtement, je ne veux pas être contrariante, mais je sais comment elle est quand elle a ces migraines. Et celle-là est carabinée.

— Je vais la voir.

— Je t'en prie, ne la tire pas du lit.

Il me fixa. Son visage exprimait maintenant une telle colère que, l'espace d'un instant, j'eus peur, physiquement peur. « Il est tout à fait capable de m'étrangler, pensai-je, et il n'y a personne pour l'en empêcher. »

— Je vais voir comment elle est, dit-il d'une voix rauque.

— Pendant que tu seras là-haut, tu peux peut-être en profiter pour dire bonne nuit à Rosie. Elle t'a réclamé.

Le coup porta. Je le vis à son expression. Il monta au premier sans un mot de plus. Je me sentais coupable de ne pas avoir été gentille avec lui, et furieuse d'avoir eu peur. Quand je suis sur la défensive, j'ai tendance à attaquer. Non qu'il n'ait pas mérité ce que je lui avais dit à propos de Rosie. David savait, et moi aussi, que Janet estimait qu'il aurait dû s'efforcer de passer un peu plus de temps avec elle. Il était fou d'elle, comme il était fou de Janet. Mais c'était un homme occupé, convaincu de l'importance de ce qu'il faisait, et, au fond, un vrai réactionnaire. Il incombait aux femmes de s'occuper des enfants. C'est

pour cela qu'elles étaient faites, ainsi que pour les autres devoirs conjugaux, qu'il supposait sans doute prescrits par Dieu et les hommes depuis des temps immémoriaux. Je me demande maintenant si David n'avait pas un peu peur des enfants. Cela arrive à certains adultes.

Le résultat est que Janet ne l'accompagna pas au dîner et qu'il n'alla pas dire bonne nuit à Rosie. Je montai au premier quand il fut parti et trouvai Rosie encore éveillée.

— Ta lumière ne devrait pas être allumée, lui dis-je. Elle me fixa sans mot dire. C'était une enfant qui connaissait le pouvoir du silence.

— Que lis-tu ?

Rosie tourna le livre vers moi. Un grand volume illustré, intitulé *Contes du Nouveau Testament*, lecture convenant on ne peut mieux à une fille de pasteur. Il était ouvert à l'une des planches en couleurs. L'image représentait l'ange Gabriel parlant à la Vierge Marie. La légende disait : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Elle leva vers moi des yeux brillants qui trahissaient une grande excitation.

— Il ressemble à papa, dit-elle. L'ange ressemble à papa !

— Un peu, tu as raison. Sauf que l'ange a les cheveux blonds et assez longs, répondis-je en essayant de prendre ça à la plaisanterie. Et évidemment, papa ne porte pas de robe blanche et n'a pas d'ailes.

— Il porte parfois une sorte de robe blanche à l'église, fit remarquer Rosie.

— Oui, tu as raison.

— Papy dit qu'il a vu un ange.

— Quoi ?

— Il me Ta dit. Il regardait par la fenêtre et il y avait un ange qui marchait dans le jardin.

— C'est intéressant. Bon, maintenant j'ai envie de te lire une histoire, juste une petite, avant que tu t'endormes.

Je lui lus l'histoire de la multiplication des pains, que j'avais choisie parce qu'elle était courte et ne parlait pas d'ange d'aucune sorte. Pendant qu'on leur fait la lecture, certains enfants aiment s'asseoir à côté de vous ou sur vos genoux. Rosie préférait que je m'installe sur une chaise près de la fenêtre. Elle disait qu'ainsi elle pouvait voir mon visage.

Plus tard, quand l'histoire fut finie, je la bordai et l'embrassai sur le sommet du crâne.

— Tatie Wendy ?

— Oui ?

— Est-ce que Lucifer était un ange ?

— Je ne sais pas, je ne suis...

— Je crois que c'était une sorte de vilain ange. Un ange méchant qui vivait en enfer.

— Il faut que tu demandes ça à ton papa. Il le saura sûrement.

— Oui. Il sait tout sur Dieu et les choses comme ça.

M. Treevor s'était fait étonnamment vite à sa nouvelle maison. Tant que rien ne l'écartait trop de son train-train quotidien, il était tout à fait content. Janet craignait qu'il ne tente de répéter son simulacre de suicide, mais il n'y eut plus d'incidents semblables. (Janet lui demanda à plusieurs reprises pourquoi il avait fait cela. Une fois, il répondit que c'était une blague pour amuser Rosie. Une autre, il ne se rappela même plus l'avoir fait. Et la dernière, il dit qu'il l'avait fait pour voir si on l'aimait.)

En l'occurrence, Rosie l'aimait bien. Peut-être parce que c'était le seul homme présent en l'absence de son père. Il allait parfois lui dire bonne nuit et, une heure plus tard, Janet les trouvait endormis, Rosie dans son lit, M. Treevor dans le fauteuil près de la fenêtre. C'était assez touchant de les voir ensemble, éveillés ou endormis. Ils ne communiquaient pas beaucoup et n'exigeaient pas grand-chose l'un de l'autre, mais semblaient aimer être dans la même pièce.

Le lendemain, quand la migraine de Janet fut passée, je lui racontai ce que Rosie m'avait dit.

— Un ange ? Papa a dû rêver...

— La plupart des gens se contentent de nains de jardin. Un ange, c'est plutôt chic.

— C'était peut-être le laitier. Il porte généralement une blouse blanche.

— Mais il ne va pas à la porte du jardin.

— Papa est seulement en train de perdre un peu la boule, c'est tout, dit Janet. Flaxman avait prévenu que ça risquait d'arriver.

De nos jours, peut-être aurait-on pu limiter les manifestations et même ralentir les progrès de sa maladie à l'aide de médicaments. Il se peut que M. Treevor ait eu un accès relativement précoce de démence sénile, que ce fût la maladie d'Alzheimer ou une démence d'ordre vasculaire. L'Alzheimer peut être aussi une démence présénile. Il ne buvait pas et cela ne pouvait donc pas être une démence d'origine

alcoolique. D'autres formes de démence peuvent être dues à une pression à l'intérieur du cerveau, par exemple provoquée par une tumeur, ou il peut s'agir de maladies rares, comme celle de Huntington ou de Pick, mais celles-ci se manifestent généralement lorsque leurs victimes sont plus jeunes. Les autres formes principales de démence, la maladie de Creutzfeld-Jakob et la démence liée au sida, n'avaient pas fait leur apparition en 1958.

Le pire, disait Janet, était qu'il savait ce qui lui arrivait. Pas très souvent, mais parfois. Il était loin d'être stupide. Et à certains moments, il se comportait tout à fait normalement. C'est pourquoi nous primes l'histoire du vol très au sérieux.

Cela se produisit alors qu'il était seul à la maison. David et moi étions au travail. Janet était allée chercher Rosie à l'école. A leur retour, elles trouvèrent M. Treevor dans tous ses états, en train d'essayer de téléphoner à la police.

D'après lui, il s'était assoupi dans sa chambre quand il avait entendu quelqu'un aller et venir au rez-de-chaussée. Croyant que c'était Janet, il était allé sur le palier et avait appelé, demandant quand le thé serait prêt. Il avait entendu un bruit de pas et la porte du jardin claquer. En regardant par la fenêtre, il avait vu un homme traverser rapidement le jardin et franchir la porte de communication avec l'Enceinte.

— Il est déjà venu, dit M. Treevor en nous racontant encore l'histoire au dîner. J'en suis sûr. Il m'a volé certaines de mes affaires, ces dernières semaines. Mes chaussettes marron, par exemple – tu te souviens, Janet, celles que m'avait tricotées maman – et mon porte-mine.

— Le porte-mine était tombé sur le côté de ton fauteuil, lui rappela Janet.

Il écarta l'objection d'un revers de main.

— Et puis un billet de dix shillings a disparu de mon portefeuille. C'est ce qu'il a pris aujourd'hui.

Janet me jeta un coup d'œil. J'étais là, la veille au matin, quand il avait sorti un billet de dix shillings et l'avait donné à Janet car il avait l'envie soudaine d'une boîte de chocolats.

— A quoi ressemble-t-il, ce voleur ? demanda David.

— Je ne l'ai vu que de dos. Très rapidement. Un petit brun. (M. Treevor regarda David pensivement et ajouta :) Pareil à une ombre. C'est ça, David, dites ça à la police. Il était pareil à une ombre.

Début mai, le temps devint beaucoup plus chaud. Je n'avais plus à porter un manteau et deux cardigans quand je travaillais à la bibliothèque. La lumière du jour envahissait la grande pièce. Les boîtes à chaussures se remplissaient de fiches et, où que se portent mes yeux, le résultat de mes efforts apparaissait avec évidence. Je me sentais mieux à d'autres égards. Certains jours, c'est tout juste si je pensais à Henry.

Un mardi après-midi, j'étais assise à ma table de travail quand j'entendis la porte s'ouvrir à l'autre bout de la pièce. Je supposai que c'était le chanoine Hudson, Janet ou même M. Gotobed, l'aide-bedeau, qui avait l'habitude d'apparaître à brûle-pourpoint dans la cathédrale ou dans l'Enceinte. Je me retournai. C'était David.

— J'espère que je ne t'interromps pas. Le doyen essaie de mettre la main sur une maquette de l'octogone et il est possible qu'elle soit ici.

— Non, je ne l'ai pas vue. Mais, je t'en prie, regarde si tu la trouves, dis-je en vissant le capuchon de mon stylo.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et sourit.

— Ça a l'air beaucoup mieux ordonné que la dernière fois que je suis venu ici.

— Ça devrait l'être, dis-je. Alors, où est-elle cette maquette ?

— D'après le doyen, elle est peut-être dans le placard, répondit-il en montrant d'un signe de tête le long meuble de rangement derrière la table où je travaillais.

En pin foncé, il avait un mètre quatre-vingts de haut. Le chanoine Hudson m'avait dit qu'avant d'être transformée en bibliothèque la pièce servait de vestiaire pour le chœur, et le placard avait sans doute été construit pour y ranger soutanes et surplis. C'était plein de cochonneries, selon lui, et quand M. Gotobed aurait un après-midi de libre, il y mettrait de l'ordre. J'avais essayé de l'ouvrir, mais les portes étaient fermées à double tour.

David sortit une clé et ouvrit la porte à deux battants la plus proche, puis les deux autres, si bien que tout le placard fut éclairé. La première chose que je remarquai fut un squelette de souris au pied de

l'une des portes. Il y avait de la poussière partout, douce et grumeleuse. Je vis un seau, une pile de livres de messe, un porte-parapluies, un tas de vieux journaux, un objet pareil à une crinoline en bois avec un surplis déchiré posé dessus, un lot de cierges, certains plus grands que moi, un lutrin, des bouteilles vides et un décrottoir en fonte. Je me penchai pour ramasser l'un des journaux. C'était un exemplaire du *Rosington Observer*, daté de 1937.

— La voilà, dit David en soulevant le surplis en lambeaux de l'espèce de crinoline en bois. Génial, non ? Je me demande qui l'a fabriquée.

— C'est ça ?

Il me lança un regard amusé.

— Tu t'attendais à quelque chose de plus réaliste ? Cela montre ce qu'on ne voit pas – l'armature qui soutient tout l'édifice. (Il fit claquer le surplis sur la maquette pour en chasser un peu la poussière.) C'est très élégant. Une figure mathématique en bois. Si j'enlève la poussière, tu crois que tu pourras m'aider à la sortir de là ?

En fin de compte, c'est moi qui l'époussetai, puis nous soulevâmes la maquette hors du placard. Posée sur le tapis de la bibliothèque, elle faisait penser au squelette de quelque animal préhistorique.

— On dirait qu'elle a huit pattes, dis-je.

— Chacune repose sur l'un des piliers. Ce sont les solives qui supportent presque tout le poids. Vraiment étonnant... Elles ont près de dix-huit mètres de long et leur diamètre, d'un mètre à la base, va en s'amenuisant jusqu'à trente-cinq centimètres au sommet, là où elles rejoignent les angles de la lanterne.

Il faisait aller et venir rapidement ses longs doigts sur la structure en bois. Je ne comprenais pas ce qu'il m'expliquait et n'essayais pas vraiment de suivre. J'étais trop occupée à regarder ses mains en mouvement et l'expression de son visage.

— Regarde comment ils ont décalé la lanterne afin que ses côtés soient au-dessus des angles de l'octogone de pierre... Cela répartit le poids de chaque angle de l'octogone en bois entre deux paires de ces solives principales qui descendent jusqu'aux piliers de l'octogone de pierre. Ses pattes, comme tu dis. (Il s'interrompt soudain en fronçant les sourcils.) Mais il devrait y avoir une flèche. Où est-ce qu'elle a bien pu passer ?

Il me montra dans le placard ce que j'avais supposé être un porte-parapluies. Il est vrai que sa forme était bizarre, mais on y avait effectivement fourré un parapluie cassé. Avec un cri de triomphe, David tira l'objet du placard. Il l'épousseta avec le chiffon et le posa

sur la maquette de l'octogone, où il trouva sa place. Nous nous reculâmes pour admirer. L'ensemble de la maquette avait maintenant plus d'un mètre quatre-vingts de haut ; la mince charpente de la flèche, également octogonale, atteignait presque soixante centimètres.

— Il s'inspire de l'octogone d'Ely, dit David. Le nôtre est de cinq ou dix ans plus récent et passablement plus petit. En un sens, on a l'impression que celui d'Ely a servi de test. Le nôtre est beaucoup plus léger – au sens propre du terme, et les fenêtres de la lanterne sont plus grandes. Quant à la flèche, elle fait ici partie intégrante de la structure.

Il faisait songer à un gamin avec son jouet préféré. Je ne m'étais jamais rendu compte jusque-là combien l'enthousiasme peut être séduisant, contagieux.

— Qu'est-ce que vous allez en faire ? demandai-je.

— Nous projetons d'organiser une exposition. Le doyen trouve que nous devrions attirer plus de touristes. Sans les revenus qu'ils nous procurent, il serait très difficile d'entretenir les lieux. Tu crois que je peux la laisser dans un coin pour l'instant ? Il va vouloir venir la voir. Mais elle risque de te gêner, non ?

Nous portâmes la maquette à l'endroit qu'il proposa. David jeta un coup d'œil à la table où je travaillais, qui se trouvait sous l'une des fenêtres.

— Ça avance bien ?

— Je crois que j'en suis presque à la moitié. J'ai dû m'arrêter une semaine à Pâques.

— Tu as eu des surprises ?

— *L'Amant de lady Chatterley*.

Il me regarda et rit à gorge déployée.

— Qu'est-ce que tu en as fait ?

— Je l'ai donné au chanoine Hudson. (Je décidai de ne pas lui dire que je l'avais lu d'abord.) C'est apparemment l'édition non expurgée de 1928 et ça peut valoir quelque chose.

— Il va falloir qu'on le vende anonymement. (Il montra les boîtes à chaussures contenant les fiches.) J'aimerais bien y jeter un coup d'œil un de ces jours, si on m'y autorise.

Mon excitation retomba. En fait, jusque-là, je ne m'étais pas rendu compte que j'étais excitée, seulement que je m'amusais bien. Mais maintenant, mon plaisir était gâché. Il semblait soudain improbable qu'il fût intéressé par le contenu proprement dit de la bibliothèque.

Son intérêt était plutôt lié à sa campagne pour le collège de théologie.

— Je suis certaine que le chanoine Hudson n'y verra pas d'inconvénient, dis-je.

— Bon, je te laisse travailler. A la porte, il s'arrêta.

— A propos, je voulais te remercier.

— Ça m'a donné une bonne excuse pour faire une pause.

— Je ne parlais pas seulement de maintenant. Je voulais dire à la maison. Je ne sais pas comment Janet aurait fait sans toi. Surtout avec son père...

Je me sentis rougir. Je ne pouvais guère résister beaucoup plus à ce nouveau David, plein d'égards, enthousiaste et, pis que tout, reconnaissant.

— Je ne sais pas trop combien de temps il va encore rester chez nous, ajouta-t-il, l'ancien David montrant à nouveau le bout de l'oreille. Selon l'ordre des choses, ça ne sera pas éternel. (Il sourit et changea de nouveau de personnalité.) Bénie sois-tu, dit-il comme font les prêtres, avant de se glisser hors de la bibliothèque.

Je crois que les coïncidences sont souvent une étiquette que nous collons aux événements pour leur donner une fausse signification. Mais cela me rend mal à l'aise de penser que ce même après-midi, quelques minutes après le départ de David, je tombai sur Francis Youlgreave.

J'étais en train de cataloguer les *Œuvres de Richard Hooker*, de Keble, en trois volumes. Sur la page de garde, face à l'ex-libris du doyen et du chapitre, était inscrit un nom, *Fr. St J. Youlgreave*. Il avait probablement possédé le livre avant de l'offrir à la bibliothèque.

Une bande de papier dépassait du deuxième volume. Je la retirai. L'extrémité supérieure était jaunie là où elle avait été exposée à l'air, mais la plus grande partie était intacte. On aurait dit un marque-page de fortune arraché à une feuille de papier plus grande. Les deux côtés longs étaient irréguliers. D'un côté, quelques lignes étaient écrites à l'encre, qui avait viré au brun foncé.

un garçon bien bâti d'une douzaine d'années. Il a dit qu'il allait rendre visite à sa sœur et à sa mère veuve, qui habitent dans Swan Alley, adjacente à Bridge Street. Il s'appelle Simon Martlesham et il travaille au Palais, où il cire les chaussures et fait des courses pour le majordome. C'est curieux comme les gens de sa condition, même les plus jeunes, sentent de manière si déplaisante la graisse rance. Mais quand je lui ai donné six pence pour m'avoir aidé à rentrer chez moi, il m'a remercié très

aimablement. Il pourrait être utile pour

Utile pour quoi ?

Je notai l'endroit où j'avais trouvé le bout de papier et le mis de côté pour le montrer au chanoine Hudson. Je n'appréciais pas le commentaire sur l'odeur de graisse rance. Je me demandai ce que le gamin avait dit à sa mère et à sa sœur en arrivant à Swan Alley. Je mentionnai le nom de Youlgreave sur la fiche des *Œuvres de Richard Hooker*.

Je retournai à la pile de livres sur ma table et travaillai encore une demi-heure. J'étais sur le point de sortir fumer une cigarette et boire une tasse de thé quand la porte s'ouvrit et Janet entra. Elle était toute pâle et respirait avec difficulté.

— Au secours ! dit-elle. Tu ne devineras jamais ce qu'a fait David. Il a invité le chanoine Osbaston à dîner !

C'était la charge du chanoine Osbaston, le principal du collège de théologie, que visait David.

Il appréciait le bourgogne et, le samedi matin, David dépensa une jolie somme chez Chase & Cromwell, les marchands de vin de la grand-rue. Contrairement à son habitude, il s'intéressa aussi beaucoup au repas que Janet avait l'intention de servir. David tentait de se mettre le vieil ecclésiastique dans la poche, mais je ne suis même pas sûre qu'il en avait conscience. Il lui arrivait d'être étonnamment obtus, surtout lorsque cela concernait quelque chose qui lui tenait à cœur.

En l'honneur de sa venue, nous allions dîner dans la salle à manger. Je passai une partie de la matinée à astiquer la table et l'argenterie. Ce qu'il nous aurait fallu, pensai-je, c'était un petit cireur de chaussures bien bâti pour s'occuper de ces tâches domestiques.

Janet se montra particulièrement silencieuse au déjeuner. Elle n'était pas irritée mais elle avait la tête ailleurs, et les rides verticales qui creusaient son front révélaient qu'elle était préoccupée. Je supposai que c'était à cause du dîner. Après le déjeuner, David partit jouer au tennis au collège de théologie. Il faisait beau et je proposai d'emmener Rosie se promener pour que Janet puisse préparer tranquillement le repas du soir. Rosie accepta de venir à condition que nous descendions à la rivière donner à manger aux canards. C'était une enfant qui négociait toujours, posait toutes sortes de conditions.

Nous longeâmes River Hill jusqu'à Bishopsbridge. De là, nous remontâmes le chemin de halage jusqu'à trouver un groupe de colverts, deux couples et leur progéniture. Nous émiettâmes du pain sec pour le leur donner.

— Est-ce que les petits canards sont meilleurs à manger que les grands ? demanda Rosie.

— Je n'y ai jamais pensé, répondis-je. (L'idée de manger l'un de ces petits êtres pareils à des jouets en peluche me semblait absurde.) En tout cas, il y a moins de viande que sur les plus vieux.

— On préfère l'agneau au mouton, le veau au bœuf. C'est pour ça que je demandais, dit Rosie.

Ce qu'elle disait était parfaitement sensé. J'étais tout à fait certaine

que si un cannibale avait eu à choisir au menu entre Rosie et moi, il aurait opté pour elle. Je me détournai des canards, prête à changer de sujet. C'est alors que je vis le Swan.

C'était un pub en forme de L construit en pierre, visiblement à l'abandon. Le toit en tuile, qui ondulait, avait grand besoin d'être réparé. Une enseigne battue par les intempéries était accrochée à l'un des pignons. J'entraînai Rosie dans cette direction. Le L de la bâtisse entourait en partie une cour envahie par les mauvaises herbes. Assis au soleil sur l'un des bancs près de la porte d'entrée, un vieillard fumait la pipe, un gobelet à thé émaillé à la main.

— Bonjour ! lançai-je. Bel après-midi.

Il hocha la tête au bout de quelques secondes.

— Je me demandais s'il n'y avait pas un endroit appelé Swan Alley près d'ici ?

— Il y en a un, dit-il avec un fort accent du Norfolk, et en même temps il n'y en a pas.

« Mon Dieu, pensai-je, serais-je encore tombée sur un vieux qui croit avoir le sens de l'humour ? »

— Où est-ce ?

Il but une gorgée de thé.

— Juste derrière vous.

Je vis un terrain vague qui servait de parking, séparé du chemin de halage par un atelier de mécanique en grande partie construit en tôle ondulée rouillée.

— Ça n'existe donc plus, dis-je en me retournant.

— Tant mieux. C'était un endroit terrible. Des familles entières y habitaient, souvent dans une seule pièce, avec juste un robinet d'eau froide au milieu de la cour pour tout le monde. (Il secoua la tête, se plaisant à rappeler l'horreur du lieu.) Ma mère ne me laissait pas aller là-bas à cause de la typhoïde. Il y avait des rats gros comme des chats.

Il m'examina attentivement pour voir comment je réagissais à cette dernière remarque.

— Extraordinaire, dis-je. Une sorte de record.

— Quoi donc ?

— Des rats de cette taille. J'espère que quelqu'un a eu la bonne idée d'en attraper quelques-uns pour les faire empailler. Y a-t-il un musée où on peut les voir ?

— Non.

— C'est bien dommage.

Il entreprit d'allumer sa pipe, un processus laborieux qui m'avertit que la conversation était finie. Je me sentais un peu coupable de lui avoir gâché son plaisir, mais pas tant que ça. Rosie et moi remontâmes la petite route vers Bridge Street.

— Est-ce que les petits rats sont meilleurs à manger que les grands ? demanda Rosie, pas assez fort, malheureusement, pour que le vieux pût entendre.

Nous traversâmes Bridge Street et franchîmes les portes en fer forgé qui menaient à la partie basse de Canons'Meadow. Le terrain s'élevait régulièrement vers la cathédrale et, à gauche de celle-ci, un tertre couvert d'arbres, où se dressait jadis le château de Rosington.

Nous remontâmes l'allée gravillonnée jusqu'à une porte dans la partie sud de l'Enceinte. De l'autre côté, sous les noisetiers, le chanoine Hudson discutait avec l'évêque.

J'essayai de passer inaperçue, mais l'évêque vit Rosie et lui fit signe d'approcher. Il était grand, soigné, le visage rose exempt de la moindre ride, les cheveux blonds et grisonnants. Il portait une soutane rouge qui me rappela une superbe robe que j'avais vue dans une vitrine de Bond Street.

— Bonjour, Rosie-Posie. Comment vas-tu ? Elle leva vers lui un visage rayonnant.

— Très bien, merci, monsieur.

Hudson me présenta à l'évêque, qui me félicita brièvement pour mon travail à la bibliothèque avant de se retourner vers Rosie.

— Quel âge as-tu maintenant, mon petit ?

— Quatre ans, monsieur. Bientôt cinq. Pas la semaine prochaine, celle d'après.

— Cinq ans ! Ça alors ! Tu es *très* grande. Qu'est-ce que tu aimerais recevoir comme cadeaux ?

— Un ange, s'il vous plaît, monsieur

— Un quoi ?

— Un ange.

L'évêque lui tapota la tête en articulant « Ma chère enfant ». Son regard passa de Hudson à moi et il murmura :

— Quelque glorieuse nuée traversant les cieux... Puis il se pencha de nouveau vers Rosie.

— Il faut que tu demandes à ton papa et à ta maman de t'emmener

chez moi un de ces jours. Tu pourras jouer dans le jardin. Il est très joli et très grand ; il y a une balançoire et un bassin avec de gros poissons rouges. Quand tu viendras, je te les présenterai. Tatie Wendy peut venir également. Je suis sûre qu'elle sera contente de faire la connaissance de mes poissons, elle aussi.

Etc., etc. L'évêque semblait avoir une provision inépuisable d'idées saugrenues. Il aurait battu J. M. Barrie à plates coutures. Si, quand j'avais l'âge de Rosie, quelqu'un m'avait dit que je ressemblais à la Reine des Fées, je n'aurais pas su où me mettre, alors qu'elle acceptait le compliment comme un dû.

— Je suis content de vous trouver là, me dit Hudson pendant que se déversait sans fin le flot de paroles épiscopales. Je voulais passer vous voir hier. Tout va bien ?

— Très bien, merci.

— J'ai cru comprendre que David avait trouvé une maquette de l'octogone dans le placard du fond. Pour l'exposition du doyen.

— C'était tout à fait amusant. Ça m'a changée un peu de mon travail. Remarquez, je n'aurais probablement pas su ce que c'était s'il n'avait pas été là. (Quelque chose me revint à l'esprit.) A propos, j'ai découvert un bout de papier avec quelques mots écrits dessus. Dans un livre qui avait appartenu à un certain Youlgreave...

— Ah oui. Sans doute le chanoine Francis Youlgreave. Il était le bibliothécaire, il y a une cinquantaine d'années. Qu'avez-vous trouvé exactement ?

— On dirait un morceau de lettre ou de journal intime. Il raconte avoir donné six pence à un gamin pour le remercier de son aide.

— Il était un peu bizarre, le chanoine Youlgreave. Il a dû prendre sa retraite après une dépression nerveuse. Si vous trouvez autre chose de lui, j'aimerais le voir. N'oubliez pas de m'en parler.

Ce n'était pas tant ce qu'il avait dit que la façon de le dire. Hudson semblait si doux et inoffensif que les rares fois où j'entrevis l'autre côté de sa personnalité, ce fut un choc. Son ton était sec, presque péremptoire. Il venait en fait de me donner un ordre.

— Bien sûr, dis-je. Mais nous ne voulons pas vous retenir davantage. Viens, Rosie, nous allons être en retard pour le goûter.

J'entraînai Rosie loin de ce laudateur pour qui elle avait tant d'admiration, dis au revoir et me dirigeai vers la cathédrale et la Dark Hostelry. En arrivant, j'ouvris la porte du jardin et Rosie courut jusqu'à la maison. Je les trouvai, David et elle, m'attendant dans l'entrée.

David était encore en tenue de tennis, sa raquette sur la commode cirée près de la porte. Je remarquai qu'il avait dû donner par mégarde un coup de raquette dans le vase de fleurs posé sur la commode, car quelques gouttes d'eau brillaient sur le chêne foncé. « Quel idiot, pensai-je. Si je n'essuie pas ça rapidement, ça va laisser des marques. »

— Ah, tu es là, Wendy, dit-il d'un ton désinvolte au point d'en être absurde, un enchevêtrement de voyelles prolongées et de consonnes muettes. J'avais pensé donner son goûter à Rosie.

Je dus paraître surprise, mais réussis à sourire.

— D'accord. C'est gentil.

Il se dirigea vers la cuisine en entraînant sa fille.

— Oh, j'oubliais, dit-il, interrompant Rosie qui lui parlait de l'évêque et des poissons rouges. Janet a demandé si tu pouvais aller la voir quand tu auras un moment. Je crois qu'elle est dans notre chambre.

David donnant son goûter à Rosie ? Ça, c'était une nouveauté. Sans ôter mon chapeau, je grimpai rapidement au premier et frappai à la porte de Janet. Je l'entendis dire quelque chose. Je tournai la poignée et entrai. Elle était assise près de la fenêtre et fixait la cathédrale.

— Ça va ? demandai-je en me dirigeant vers elle. Elle se tourna pour me regarder. Des larmes s'échappèrent de ses yeux, coulèrent le long de ses joues.

— Wendy, dit-elle, je ne sais pas ce que je vais faire. Je regardai les larmes ruisseler sur ses joues.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Elle secoua la tête.

J'allai à elle, la pris par les bras et l'attirai à moi. Elle posa la tête sur mon épaule et se mit à sangloter. Entre ses sanglots, elle murmura quelque chose.

— Je n'ai pas entendu. Qu'as-tu dit ? Elle leva son visage inondé de larmes.

— Je n'en peux plus, hoqueta-t-elle. Un deuxième.

— Un deuxième *quoi* ?

Janet s'écarta de moi et se moucha.

— Un deuxième enfant. Je crois que je suis enceinte.

Le vin exerçait un effet curieux sur le chanoine Osbaston, comme l'eau sur une plante desséchée. Après deux verres de sherry et un premier de bourgogne, il passa à un niveau d'existence supérieur, plus actif. Etant fine connaisseuse des effets de l'alcool, je l'observais avec intérêt.

Osbaston avait le corps grand et lourd, un long cou de poulet et la tête petite et chauve. Il me fit immédiatement penser à une tortue et ce pas seulement à cause de son apparence physique, mais aussi par sa façon de se déplacer. On avait envie de l'encourager à passer l'hiver dans une boîte en carton, dans le garage.

Quand nous en arrivâmes aux côtelettes de veau, nous étions tous passablement gais. Nous n'étions que quatre à table. John Treevor était capable de gâcher n'importe quelle petite réception, mais, heureusement, nous l'avions persuadé qu'il lui serait plus agréable de prendre son repas dans sa chambre. David se montrait charmant – il n'était pas en compétition avec Osbaston, bien au contraire. Je m'étais donné du courage avec une rasade de gin avant le repas, et j'étais donc détendue et disposée à prendre du bon temps. Janet le fut aussi dès que le plat principal fut servi. Après le deuxième verre de bourgogne, Osbaston raconta une vieille blague tout à fait drôle, qui mettait en scène les filles du chœur.

— C'est un plaisir de voir de si charmantes jeunes personnes dans l'Enceinte, déclara-t-il à David, face à lui, d'une voix tonitruante. C'est ce qui manque au collège de théologie, voyez-vous, une touche féminine. M^{me} Elstree fait de son mieux, j'en suis sûr et je ne sous-entends pas qu'elle ne le fait pas. Mais ce n'est pas la même chose. Remarquez, il y a toute la place qu'il faut pour une famille dans les appartements du principal. (Il hocha la tête, et si les hochements de tête avaient été des mots, celui-là aurait signifié : On se comprend. Sa petite tête pivota vers Janet.) A propos... comment va la petite Rosie ?

— Elle dort, j'espère. Elle va très bien.

— Un prénom charmant pour une fillette tout aussi charmante. (Il avala encore quelques gorgées de vin.) Cela me rappelle cette histoire à propos de ce cher vieux Winnington-Ingram lorsqu'il était évêque de Londres. Vous la connaissez ?

— Je ne crois pas, dit David.

— Je la tiens du chapelain. L'évêque croyait dur comme fer aux vertus des bains froids et à leur valeur morale. Un jour qu'il prêchait dans l'East End, il expliquait à son auditoire combien il était agréable d'en prendre un chaque jour. La plupart de ses ouailles n'avaient pas l'eau courante chez elles, mais cela ne lui avait apparemment pas effleuré l'esprit. « Quand je sors de la baignoire, leur dit-il, j'ai l'impression d'être rose. » Sur quoi une voix se fit entendre, à l'arrière de la salle : « Qui c'est cette Rose ? »

Nous rîmes de bon cœur. David amena la conversation sur les occupants précédents du logement du principal, un homme marié et sa famille.

— Oui, l'une des filles mettait de l'ordre dans la bibliothèque. Comment s'appelait-elle ? Sibyl, je crois. (Osbaston inclina la tête vers moi.) Comme vous le faites dans la bibliothèque de la cathédrale, madame

Appleyard. Pensez-vous que le travail de bibliothécaire convienne particulièrement aux femmes ? On pourrait le définir comme une forme spécialisée de ménage appliquée aux livres. Elle exige de l'efficacité et un esprit ordonné. D'excellentes qualités féminines. Qu'en pensez-vous ?

— En effet, dis-je. Selon ma propre expérience, les hommes ont tendance à être à la fois inefficaces et désordonnés.

Ses petits yeux marron luirent à la lumière des chandelles.

— Ce n'est que trop vrai, madame Appleyard. Bien trop vrai.

David se leva pour aller prendre la deuxième bouteille de bourgogne sur le buffet. Janet me lança un regard inquiet. Je levai mon verre à sa santé et vidai ce qui restait de vin. Osbaston se pencha vers moi.

— Quand vous en aurez fini avec la bibliothèque de la cathédrale, madame Appleyard, peut-être pourrions-nous vous demander de mettre de l'ordre dans la nôtre...

— Vous avez donc eu vous aussi à pâtir de bibliothécaires du sexe masculin ?

— Je crois que vous vous apercevriez que nous sommes un peu mieux organisés qu'à la bibliothèque de la cathédrale. (Il se tourna vers David.) La dernière fois que j'y suis allé, j'ai ouvert *Liturgie et Culte* de Lowther Clarke pour vérifier une référence et j'ai constaté que le volume était à moitié mangé... (Un borborygme se fit entendre dans les profondeurs de son corps.) Les souris, je suppose. J'imagine

qu'elles ont trouvé l'ouvrage difficile à digérer. Mais indubitablement édifiant. Non, madame Appleyard, vous trouveriez la tâche beaucoup moins intimidante dans notre bibliothèque.

— Si les bibliothèques fusionnent, l'aide de Wendy pourrait être particulièrement utile, dit David.

— Cela ne dépend-il pas du chanoine Hudson ? s'enquit Janet.

Osbaston acquiesça.

— Et d'autres. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours, n'est-ce pas ?

— Pas de nouvelles de ce côté-là, j'imagine ? demanda David en tendant la bouteille vers le verre d'Osbaston.

— Non, pour autant que je sache. J'ai cru comprendre que Peter Hudson est assez occupé pour le moment par l'exposition. Encore une idée lumineuse du doyen. (Pendant que David remplissait son verre, Osbaston tourna son attention vers Janet et moi.) Trollope avait tout à fait raison, je le crains. Les enceintes de cathédrale sont des terrains propices à l'excentricité. Sauf pour la compagnie ici présente. Espérons que le doyen ne fera pas une exposition de *lui-même*. Ha ha ha !

Janet sourit poliment.

— Je me suis laissé dire que certains des chanoines bibliothécaires ont été un peu excentriques, fis-je. Francis Youlgreave, par exemple.

— Oh, lui... (D'un geste, Osbaston dirigea David et la bouteille vers moi.) Il avait un grain. Naturellement, il écrivait des poèmes, ceci expliquant peut-être cela. En avez-vous lu ?

— Je ne crois pas.

— Il y en a un qui est assez connu, « Le jugement des étrangers ». Voyons, comment était-ce ?... « Puis les ténèbres descendirent et des murmures vicièrent/Le jugement de l'étranger, de la veuve et de l'enfant », récita-t-il en prenant une voix grave. Quelque chose de ce genre...

— Ça parle de quoi ?

— Je ne sais pas trop. Mon prédécesseur prétend que c'est fondé sur une histoire que Youlgreave a découverte dans les archives de la cathédrale. Celle d'une hérétique brûlée sur le bûcher. Je ne suis jamais tombé dessus. (Osbaston but à petites gorgées.) Dommage qu'il ne se soit pas contenté d'écrire des vers. Il ne lui serait rien arrivé.

— Que voulez-vous dire ? Que lui est-il arrivé ? demanda Janet.

— Il est tombé sur la tête, ma chère. Il a fallu qu'il donne sa démission. Malheureusement, on ne pouvait étouffer une affaire pareille. Mais ils ont dû sentir le coup venir. Si seulement ils l'avaient

persuadé de demander un congé. L'ennui, c'est que le doyen était une poule mouillée ; il avait même peur de son ombre. Et je crois qu'il y avait entre eux un lien de parenté. Quoi qu'il en soit, Youlgreave a été autorisé à rester là beaucoup plus longtemps qu'il n'aurait dû. Il y avait des plaintes, naturellement, mais il n'est pas facile de se débarrasser d'un chanoine. Nous sommes protégés par notre statut, vous comprenez. Finalement, le pauvre diable a complètement perdu les pédales et il a bien fallu qu'il s'en aille. A l'époque, ça a paraît-il provoqué un sacré scandale.

— Mais qu'avait-il fait ? demandai-je.

— Il avait prononcé un sermon en faveur de l'ordination des femmes. (Un autre rire sourd gronda, monté du tréfonds du chanoine.) Vous imaginez ?

Après le dîner, David emmena Osbaston au salon et lui servit un verre de cognac pendant que Janet et moi débarrassions la table et préparions le café.

— Tout se passe bien, me dit Janet en empilant les assiettes dans l'évier.

— Si Osbaston boit un verre de plus, il va probablement falloir qu'on le porte jusque chez lui, dis-je. Qui l'aurait cru ? (Je remarquai que Janet s'appuyait sur l'égouttoir.) Ça va ? m'inquiétai-je.

— Seulement un peu de fatigue.

Je la fis asseoir à la table de la cuisine. La station verticale prolongée ne pouvait lui convenir et elle était debout depuis six heures et demie du matin. Je lui suggérai d'aller se coucher mais elle ne voulut pas en entendre parler.

— Ce ne serait pas poli.

— Ce serait surtout raisonnable. Elle secoua la tête.

— Ça va. Un petit peu de repos et tout ira bien.

Je renonçai. Il avait toujours été impossible de détourner Janet de quelque chose qu'elle considérait comme son devoir. La femme qu'on avait brûlée sur le bûcher était sans doute affligée du même état d'esprit.

Je pris le plateau et nous entrâmes au salon. Osbaston et David interrompirent leur conversation avec des airs de conspirateurs. Je me demandai s'ils n'étaient pas en train de comploter quelque chose à propos du collège de théologie. Gentleman comme toujours, David se leva d'un bond pour me prendre le plateau des mains.

— Je disais à David que ma gouvernante se souvient du chanoine Youlgreave, dit Osbaston en faisant tourner le cognac dans son verre.

— Vraiment ?

Il me lança un regard spéculatif que je reconnus soudain. C'était comme si on m'avait jeté un verre d'eau glacée au visage. Pendant la vie que j'avais menée avec Henry, j'avais côtoyé beaucoup d'hommes qui m'avaient regardée de cette façon-là.

— Ce n'est pas étonnant, dit-il en mettant ses lunettes. Je n'ai jamais osé demander son âge à M^{me} Elstree, mais elle ne doit pas avoir beaucoup moins de soixante-dix ans. Youlgreave a dû mourir il y a une cinquantaine d'années.

— On a du mal à imaginer que quelqu'un d'encore vivant l'ait connu. C'est presque un personnage historique.

Osbaston laissa rouler un de ses borborygmes.

— Vous devriez venir la voir. Pourquoi ne venez-vous pas tous prendre le thé demain ? M^{me} Elstree fait de très bons...

Il y eut un grand bruit au-dessus de nos têtes. Janet fut la première à se précipiter dans l'entrée, David, Osbaston et moi sur ses talons.

M. Treevor se trouvait en haut de l'escalier. Il était pieds nus, ses cheveux gras dressés sur la tête, la veste de son pyjama ouverte, découvrant la toison grise de sa poitrine, et le pantalon sur les hanches.

— Qu'y a-t-il, papa ? s'écria Janet. Ça ne va pas ?

— Il y a eu un bruit, des pas, exactement comme l'autre fois, gémit M. Treevor d'une petite voix. Je voulais voir si Rosie allait bien mais je n'arrivais pas à trouver mes lunettes. J'ai dû... j'ai dû renverser quelque chose. Janie, où sont mes lunettes ?

Comme pour lui donner la réplique, de sa chambre, Rosie se mit à pleurer.

19

Je parlai finalement de Janet à David. Ça ne lui plut guère, pas plus qu'à moi. A bien des égards, je commençais à me sentir comme une intruse dans leur couple.

C'était après le petit déjeuner le lendemain, un dimanche, qui se trouvait être le jour du cinquième anniversaire de mon mariage avec Henry. Personne d'autre ne s'en souvenait et je fis mon possible pour l'oublier. David revenait de célébrer l'office de communion du matin, plein des joies de ce monde et de l'autre. Pendant qu'il faisait un sort à plusieurs tasses de café, deux œufs à la coque et une série de toasts, Janet picora une tranche de pain beurré. Après avoir expédié la vaisselle, je le coinçai dans son bureau, où il lisait un livre en prenant des notes.

— Janet ne va pas bien, lui dis-je. Elle a besoin de repos.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle s'est fatiguée hier à tuer le veau gras. Elle l'était déjà avant. Et puis il y a son état...

Ses yeux revinrent nonchalamment à son livre.

— Elle est enceinte, David. Et les trois premiers mois, les femmes sont particulièrement fragiles. Si elle travaille trop, elle risque de perdre le bébé.

Cela capta son attention.

— Je ne m'en étais pas rendu compte. En fait...

A part moi, je pariai sur ce qu'il avait été sur le point de dire : « En fait, j'avais oublié qu'elle était enceinte » ? Il me regarda.

— Que me conseilles-tu ?

— Je pense qu'elle devrait se remettre au lit. Elle s'apprête à aller à l'église. Dis-lui qu'elle doit se reposer. C'est ce dont elle a besoin. Je peux très bien préparer le déjeuner. Il y a plein de restes d'hier.

— Tu crois qu'elle ira assez bien pour aller prendre le thé chez le chanoine Osbaston ?

— Elle n'est pas malade, David, seulement fatiguée. Et je crois vraiment qu'elle a besoin d'un jour de repos. Rosie et moi pouvons

venir, si tu veux.

D'une certaine façon, c'avait très bien marché. Janet passa la plus grande partie de la journée au lit ; nous nous débrouillâmes plutôt bien, David, Rosie et moi. Rétrospectivement, je crois que Rosie était restée renfermée. D'ordinaire, elle aimait être avec son père, mais quand nous allâmes au collège de théologie pour prendre le thé avec Osbaston, c'est ma main qu'elle décida de tenir. Rien de tout cela ne semblait alors significatif, et même maintenant je me demande si je n'y vois pas trop de sens. C'est l'inconvénient d'essayer de se souvenir des choses : on finit par distordre le passé pour lui donner des formes reconnaissables.

Ce que je sais, c'est que le temps était magnifique cet après-midi-là. Je n'ai pas imaginé la sensation produite par le soleil sur mes bras pendant que nous traversions l'Enceinte en direction de la Porta. Nous passâmes à côté de Gotobed, qui était occupé à planter des pensées dans le bac suspendu sous sa fenêtre. Il fit semblant de ne pas nous voir. C'était un homme de haute taille ; il se tenait les épaules voûtées, comme pour essayer de paraître moins grand. Son visage était délicat : de grandes oreilles, mais le nez et le menton menus. Il ressemblait à une souris et peut-être avait-il l'impression d'en être une. Il me parlait quand j'étais seule, mais je crois qu'il avait peur de David. En tout cas, il était à coup sûr terrifié par le bedeau principal, un certain Mepal, un homme au teint basané et peu prolix. Mais il me semble que tout le monde avait un peu peur de Mepal, y compris le doyen.

La Porta ouvrait sur Minster Street, qui longeait une petite pelouse avant de descendre Back Hill vers la gare et la rivière. Le collège de théologie se trouvait de l'autre côté de cette pelouse, une grande bâtisse en brique rouge entourée d'arbustes longs et grêles pareils à des rouleaux de fil barbelé.

David nous guida le long de l'allée et autour de la pelouse à l'arrière. Quatre jeunes gens tout roses jouaient au tennis sur le gazon. Un peu plus loin, quatre autres jouaient au croquet. Le logement du principal, une aile indépendante du bâtiment principal, se trouvait à côté du terrain de croquet.

Le chanoine Osbaston somnolait dans une bergère à oreilles devant les portes-fenêtres ouvertes. La pièce derrière lui était longue, haute de plafond et encombrée de gros meubles en bois foncé. Il avait dû entendre le bruit de nos pas, car ses yeux s'ouvrirent en papillonnant et il se leva avec peine.

— J'ai dû m'assoupir. Je voulais mettre la bouilloire sur le feu avant que vous arriviez. Janet n'est pas avec vous ?

— Elle ne se sent pas très bien, dit David.

— Rien de grave, j'espère. Quelle agréable soirée, hier ! Est-ce que vous me donneriez un petit coup de main pour préparer le thé, madame Appleyard ? demanda le chanoine en me lorgnant. Hier, dans le feu de l'action, il m'est sorti de la tête que M^{me} Elstree prenait ses dimanches après-midi. Je crois qu'elle va rendre visite à sa sœur, qui est veuve.

— Peut-être que Rosie peut aussi nous aider, suggérai-je. Plus on est nombreux, moins le travail pèse.

Nous allâmes finalement tous les quatre à la cuisine. J'avais l'impression d'avoir réveillé la Belle au bois dormant. J'aurais aimé trouver le moyen de la renvoyer dormir. En fait, M^{me} Elstree avait tout préparé pour nous. Dix minutes plus tard, nous étions installés dans des chaises longues sur la pelouse.

Nous bûmes du lapsang souchong et mangeâmes un gâteau de Savoie presque entier. Il faisait chaud au soleil et je ressentais une agréable lassitude. Osbaston trouva du papier et un crayon pour Rosie et, quand elle eut fini son gâteau, elle s'assit dans l'herbe à l'ombre d'un hêtre et se mit à dessiner.

Les jeunes gens continuaient à se dépenser sur la pelouse, et les regarder m'occupait l'esprit. De temps en temps, certains venaient nonchalamment dire quelques mots à Osbaston ou à David. Plusieurs me lancèrent un regard qui me fit plaisir. Les ecclésiastiques d'un certain âge ne me disaient peut-être rien, mais après la morne période qui avait entouré la fin de mon mariage il était agréable d'être de nouveau admirée, même par des étudiants en théologie.

David et Osbaston parlaient du programme de l'année suivante – des avantages et des inconvénients qu'il y avait à donner plus d'importance au grec du Nouveau Testament qu'à la théologie pastorale. C'était une de ces conversations paresseuses pleines de phrases inachevées qui ont lieu entre gens qui se connaissent très bien, de sorte que chacun sait généralement ce que l'autre va dire. Les yeux mi-clos, je regardais David.

Dans un état semi-conscient, je me retrouvai plongée dans une rêverie : j'étais mariée à lui et Rosie était notre fille. Cela suffit à me faire me redresser en sursaut. Je déteste la façon dont l'esprit vous joue des tours quand vous vous détendez. J'entrai dans la maison pour me repoudrer le nez. Quand je ressortis, les parties de tennis et de croquet étaient terminées et il était temps de s'en aller. Les hommes pensaient déjà à l'office du soir.

— Il faudra que vous veniez une autre fois voir M^{me} Elstree, madame Appleyard, me dit Osbaston. En attendant, j'ai trouvé quelque chose qui pourrait vous intéresser. (Il entra sans se presser

dans son salon par la porte-fenêtre et revint quelques instants plus tard avec un livre relié recouvert d'un tissu bleu.) Je pensais avoir vu récemment quelque chose à propos de ce Youlgreave et je ne me trompais pas. Je vous le prête si vous voulez. J'y ai mis un marque-page.

Je pris le livre et l'ouvris automatiquement à la page de titre. *Journal de la Société des amateurs d'antiquités de Rosington.*

— C'est peut-être de là que lui est venue l'idée de ce poème sur le jugement, dit Osbaston. Vous vous souvenez, l'histoire de cette hérétique brûlée sur le bûcher ? Emportez-le, ma chère, et étudiez-le à loisir. (Il se rapprocha un peu de moi.) Peut-être en discuterons-nous quand vous viendrez voir M^{me} Elstree,

Je lui souris.

— Merci. (Je jetai un regard circulaire en quête de diversion et aperçus Rosie.) Quel beau dessin ! Je peux le voir ?

Elle me le tendit, manifestement à contrecœur. David et Osbaston se rapprochèrent et nous regardâmes tous ensemble la feuille de papier que j'avais à la main. C'était un dessin d'enfant, sans la moindre notion de perspective ou de proportion. Après tout, Rosie n'avait pas encore cinq ans, bien qu'à certains égards elle fût particulièrement mûre pour son âge. Les personnages dessinés étaient pareils à des insectes filiformes auxquels étaient attachés quelques appendices. Mais on voyait ce qu'avait voulu rendre Rosie. Un homme qui portait une robe blanche et des ailes s'apprêtait à plonger une épée en forme de tranche de cake dans une petite personne à cheveux longs recroquevillée à ses pieds.

— Laisse-moi deviner, dit le chanoine Osbaston en tournant la tête vers Rosie. Ne serait-ce pas le sacrifice d'Isaac ? (Il fronça les sourcils et tapa de son gros doigt sur l'homme à l'épée.) En ce cas, ce doit être Abraham, bien qu'il ait des ailes. Après tout, ça peut difficilement être l'Ange du Seigneur.

Osbaston avait marqué une lettre parmi celles reproduites à la fin du volume. Je la lus après dîner pendant que David travaillait dans son bureau. Janet était en train de vérifier la note du boucher et elle avait dit qu'elle la regarderait plus tard.

[CORRESPONDANCE REÇUE PAR L'ÉDITEUR] Du rév. chanoine F. St J. Youlgreave

Monsieur,

Je vous écris pour vous informer, ainsi que les autres membres de la Société, d'une découverte intéressante que j'ai faite en ma qualité de bibliothécaire de la cathédrale. J'ai eu l'occasion d'examiner la reliure en mauvais état d'un exemplaire des Sermons du Dr Giles Briscow, le doyen de Rosington sous le règne de la reine Elisabeth, pour voir s'il fallait la faire refaire. J'ai découvert des annotations sur la page de garde à la fin du volume. Elles sont de la main d'un secrétaire et datent selon moi de la première moitié du XVII^e siècle. Ces notes sont en latin et semblent avoir été copiées d'un ouvrage plus ancien, peut-être une chronique de moine traitant de l'histoire de l'abbaye de Rosington.

D'après la page de garde du début, le volume semble avoir été jadis en la possession de Julius Farnworthy, qui a été, comme nous le savons, évêque de 1619 à 1628 et dont la tombe se trouve dans l'aile sud du chœur. Il est possible et même probable que l'évêque Farnworthy, ou l'un de ses contemporains à Rosington, soit l'auteur de la note rédigée en fin de volume.

Pour l'heure, j'ai confié l'ouvrage à une de mes relations, qui possède quelque connaissance en paléographie et a aisément la possibilité d'examiner la Collection Farnworthy à la bibliothèque du British Muséum. J'ai toutefois pris d'abord la précaution de copier la note in extenso. Lorsque les résultats de l'examen paléographique seront connus et lorsque j'aurai pu mener à bien d'autres recherches, j'espère être à même de proposer un article sur le sujet à la Société. J'ai l'intention de vérifier l'authenticité et la provenance de cette curieuse découverte et aussi, dans la mesure du possible, de retracer brièvement le contexte des événements

relatés. En attendant, j'espère que vous me permettrez d'aiguiser l'appétit de mes collègues avec la traduction en anglais de la note :

Dans la troisième année du règne du roi Henri, la peste a ravagé cette partie du pays. Les marchands et les pèlerins n'osaient traverser la Grande Chaussée par crainte de l'infection. Les maisons étaient abandonnées ainsi que les champs et on laissait les bêtes mourir de faim. On disait ouvertement que le pays était sous l'emprise du diable. Au village de Mudgley, le prêtre de la paroisse mourut dans de grandes souffrances. Sa gouvernante se tenait près du calvaire et disait aux survivants que le diable avait emporté son âme tandis qu'un ange protégeait la sienne. Et elle proférait ce blasphème : l'ange lui avait dit qu'elle avait été choisie entre toutes les femmes pour être sa première prêtresse. Et l'ange l'avait ordonnée, lui disant : « Ne suis-je pas plus grand que n'importe quel évêque ? » Sur quoi la femme conduisit les gens dans l'église et célébra la messe. L'apprenant, l'abbé, Robert de Walberswick, envoya des hommes pour la ramener à Rosington où elle fut jugée devant Dieu et les hommes pour blasphème. Mais le diable ne la lâchait pas. Comme elle refusait de confesser ses péchés et de se repentir de son mal, on la brûla sur la place du marché. Elle s'appelait Isabella de Roth.

Robert de Walberswick était abbé de 1392 à 1407. La troisième année du règne du roi Henri, qui doit être Henri IV, permet de fixer la date de l'épisode à 1402. On ne peut dire si le village mentionné est Mudgley Burnham ou Abbots Mudgley. Le latin ne trahit aucunement l'influence de la Renaissance et comporte beaucoup de contractions et de tournures de phrase caractéristiques du Moyen Age. Pour le moment du moins, nous ne pouvons que spéculer sur les raisons qui ont poussé l'auteur inconnu de cette note à recopier le passage. On ne sait pas davantage où se trouve l'original.

S'il m'est permis de conclure par un commentaire personnel, vous aurez remarqué la mention de Roth. Je ne peux que supposer qu'il s'agit du village de Roth, dans le comté du Middlesex. Curieusement, c'est une localité que je connais bien, ma famille y ayant résidé pendant plus de quarante ans.

Je vous prie d'agréer, etc.

F. Youlgreave

Je trouvai aussi le poème de Youlgreave, « Le jugement des étrangers », dans une anthologie de la poésie victorienne provenant de la bibliothèque de la salle à manger. Si je n'avais pas lu la lettre, je crois que je n'aurais rien compris au poème. Mais si l'on suppose qu'il retrace l'histoire d'Isabella, alors tout devient clair. Enfin, peut-être pas tout, car certains passages sont obscurs, presque à dessein. Mais

on voit que le poème peut être le récit impressionniste de ce qui est arrivé à une femme martyrisée à cause de ses croyances, et ce dans un cadre vaguement médiéval.

Une fois au lit, je relus le poème et la lettre après un dernier verre bien mérité. Le gin ne donna une légère gueule de bois et provoqua peut-être le cauchemar qui me réveilla en sueur aux premières heures de la nuit. Quelqu'un brûlait des ordures près du calvaire et des gens criaient après moi. Juste avant de me réveiller, je jetai un coup d'œil dans une boîte à ordures vissée à un lampadaire et y vis une poupée sans bras qui me fixait du regard.

— Sur le plan théologique, l'idée est totalement indéfendable, Youlgreave devait le savoir, dit David. La notion de femmes prêtres n'a tout simplement pas de sens.

— Pourquoi ? demandai-je, non parce que cela m'importait, mais seulement parce que je voulais inciter David à continuer de parler et qu'il était particulièrement séduisant quand il se passionnait pour quelque chose.

Il jeta un coup d'œil à l'horloge de la cathédrale.

— Je ne veux pas entrer dans ce débat maintenant. Ce n'est pas le moment et c'est un sujet très complexe.

— Ça, ce n'est pas une réponse.

Il s'arrêta à la porte du cloître. Nous avons contourné la cathédrale par l'est pour nous rendre à notre travail. Il faisait encore un temps magnifique. Un fin nuage était suspendu derrière la girouette dorée en haut de la flèche de l'octogone. On apercevait avec une grande netteté tous les détails de la maçonnerie. Une hirondelle jaillit de derrière l'un des pinacles à la base de la flèche, vira brusquement sur l'aile et suivit à toute allure la nef vers l'extrémité ouest de l'édifice. David sourit soudain et, comme cela m'était souvent arrivé, je pensai que les gens beaux ont quelque chose de cruel. Leur beauté les place à part des autres. Dès le départ, ils bénéficient d'un régime de faveur.

— Je ne crois pas qu'une femme puisse être prêtre, pas plus qu'elle ne peut être père.

— Mais la prêtrise est un métier. Si une femme peut monter sur le trône, pourquoi pas en chaire ?

— Parce que Dieu a choisi de s'incarner dans une société patriarcale. Il n'a choisi que des hommes comme apôtres. De même qu'il a voulu que ce soit une femme, la Vierge Marie, qui ait la vocation humaine la plus haute.

— Nous ne vivons plus dans la Palestine du I^{er} siècle...

— Je ne crois pas que l'époque et le lieu choisis par Dieu aient été accidentels. Ce serait absurde pour un chrétien de le penser. Il n'y a rien dans les Ecritures pour étayer l'idée de femmes prêtres. On ne peut qu'en conclure que Dieu a voulu une prêtrise masculine. S'il ne s'agissait que d'une tradition humaine, il va de soi qu'elle pourrait être changée. Mais ce n'en est pas une. C'est une institution divine.

— Si tu le dis. Mais l'Eglise ne peut-elle pas admettre parfois qu'elle s'est trompée ? Après tout, il lui est déjà arrivé de changer d'avis. Par exemple, on ne brûle plus les gens sur le bûcher pour la seule raison qu'ils ne sont pas de votre avis.

— Les deux choses ne sont pas analogues.

« On ne peut pas discuter avec les fanatiques », pensai-je. Si David avait envie de vivre dans un univers de contes de fées régi par des règles de contes de fées, ça le regardait.

— Il faut que j'y aille, dis-je. J'ai du travail. Merci pour la leçon de théologie.

J'eus un instant l'impression qu'il était déçu, comme un chien privé de son os. Peut-être avait-il vu en moi une convertie potentielle, la fille rebelle sur le point de trouver la foi. Nous nous dîmes au revoir et il continua son chemin vers la Porta et le collège de théologie.

J'entrai dans le cloître et me dirigeai lentement vers la porte sud de la cathédrale. En chemin, je dépassai l'entrée de la Maison du chapitre, une grande pièce austère avec une arcade normande qui courait autour des murs au-dessous des fenêtres. Le chapitre se réunissait désormais dans un lieu plus confortable et la pièce servait surtout de salle de réunion et de concert. C'était là qu'allait être organisée l'exposition. Hudson y était, en train de discuter avec le doyen, et il me salua d'un mouvement de tête quand je passai devant l'entrée.

Avant de me mettre au travail, je sortis des étagères une ou deux histoires de Rosington et une du comté. On y mentionnait Mudgley, aussi bien Abbots que Burnham, et des épidémies de peste aux XIV^e et XV^e siècles. Mais il n'y avait rien sur Isabella de Roth, ni sur les femmes prêtres ou les visites d'anges.

J'inscrivis ensuite dans le catalogue une demi-douzaine de livres. Mais j'avais l'esprit ailleurs et ne cessais de songer à Francis Youlgreave, à Isabella et au jeune garçon nommé Simon, celui que Youlgreave pensait pouvoir être « utile ». Je décidai finalement d'avancer ma pause-café et d'en profiter pour faire un saut à la bibliothèque publique.

Celle-ci se trouvait dans une hutte préfabriquée reconvertie, dans

une rue adjacente à la place du marché. Janet m'y avait emmenée pour m'y inscrire quelques semaines plus tôt, ce que je n'avais pas encore fait. Le bibliothécaire était un homme trapu à face de limier, les cheveux épais en broussaille de la teinte de la paille de fer. Je lui demandai s'ils avaient quelque chose de Francis Youlgreave.

— Une de ses œuvres ou un ouvrage qui parle de lui ?

— Les deux.

— Nous avons un recueil de poèmes.

— Très bien. Où puis-je le trouver ?

Il me regarda en respirant comme un asthmatique.

— Je crains qu'il ne soit prêté.

Je me sentis comme un enfant privé d'une friandise.

— Puis-je le réserver ?

Le recueil était intitulé *Les Langues des anges*.

— Avez-vous une biographie de lui ? demandai-je en tendant au bibliothécaire ma fiche de réservation et mes six pence.

— Pas à ma connaissance, madame Appleyard, répondit-il après avoir jeté un coup d'œil à ma fiche. Mais il figure dans le *Dictionnaire de biographie nationale* et il y a quelque chose sur lui dans un ouvrage que nous avons en notre possession, intitulé *Personnalités de Rosington*. Au chapitre 9, je crois. Vous le trouverez dans la section « Histoire locale ».

La précision de l'information m'impressionna et je le lui dis.

— Pour être honnête, je n'avais pas entendu parler de lui jusqu'à la semaine dernière. Mais quelqu'un est venu se renseigner à son sujet.

— Ce ne serait pas le chanoine Hudson, par hasard ?

— Non, c'était quelqu'un que je ne connaissais pas. Nouveau petit mystère, qui m'agaça plus qu'il ne m'intrigua. J'étais surprise de constater que l'idée que quelqu'un d'autre s'intéressait à Francis Youlgreave me déplaisait. J'avais le sentiment qu'il était mien. Un remplaçant de Henry, peut-être, mort et donc inoffensif puisque à même de résister aux attraites des veuves dotées de plus d'argent que de sens moral.

Je remerciai le bibliothécaire, me dirigeai vers la section indiquée et exhumai les vestiges de la vie de Youlgreave. Mais, tout comme la maquette de l'octogone, les vestiges ne permettaient guère de se faire une idée de la réalité.

Francis Youlgreave était né en 1863, fils cadet d'un baronnet. Il

avait publié ses *Derniers Poèmes* en 1884 alors qu'il préparait sa licence au Saint John Collège d'Oxford. Au sortir de l'université, il décida d'entrer dans les ordres. Tels sont les faits ; vous pouvez les vérifier vous-même dans le *Dictionnaire de biographie nationale*. Il fut l'un des ordinands du collège de théologie de Rosington. Suivirent plusieurs cures de la banlieue ouest de Londres.

En 1891, toujours à Londres, Francis devint le premier pasteur d'une nouvelle église, celle de Saint Michael, à Beauclerk Place, qui se trouve à l'ouest de Tottenham Court Road. (Soit dit en passant, c'est sous ce nom que j'en suis venue à penser à lui : Francis, comme si je l'avais connu personnellement.) En 1896, il publia son second recueil de poèmes, puis *Les Quatre Fins dernières*. Quatre ans plus tard, il devenait chanoine de Rosington. Osbaston ne s'était pas trompé à propos d'un lien familial. A la fin du XIX^e siècle, le doyen était un cousin de la mère de Francis.

Son dernier livre, *Les Langues des anges*, fut publié en 1903. L'année suivante, la maladie l'obligea à prendre sa retraite. Il alla vivre chez son frère, à Roth Park, dans le Middlesex, où il mourut le 30 juin 1905. De nos jours, il est surtout connu pour son poème « Le jugement des étrangers », que W. B. Yeats aurait admiré.

Nous n'étions en général que trois à déjeuner, à la Dark Hostelry. Rosie était à l'école et David au collège de théologie. Janet avait trouvé le temps de lire la lettre adressée par Youlgreave au *Journal de la Société des amateurs d'antiquités de Rosington*. Tandis que nous mangions du veau froid et une salade, je lui racontai que je n'avais pas réussi à en apprendre davantage sur Isabella. Pendant ce temps-là, M. Treevor ingurgitait une énorme quantité de viande en mâchant méthodiquement.

— Pourquoi t'intéresses-tu à ça ? me demanda Janet.

— C'est une histoire si étrange... Et je ne peux m'empêcher de plaindre cette pauvre femme.

— Si elle a jamais existé.

— Je crois que oui. Pourquoi Francis aurait-il inventé ça ?

Janet me regarda.

— Je n'en sais rien. Tu crois donc que le poème a été inspiré par Isabella ?

— Bien sûr. Tu ne l'as pas lu ?

— Pas encore. Je le lirai après le déjeuner.

— Le poème est en trois parties, dis-je en les comptant sur mes doigts. Dans la première, les soldats viennent la chercher dans l'église.

Ensuite, il y a la scène du procès. Puis il y a un petit morceau à la fin, où elle est brûlée sur le bûcher.

— Quand a-t-il été écrit ?

— C'est un des poèmes du recueil *Les Quatre Fins dernières*, qui a été publié en 1896. Par conséquent...

Je m'interrompis, frappée par ce que cela impliquait.

— Et quand a-t-il écrit la lettre à la Société des amateurs d'antiquités ?

— En 1904. Il est devenu chanoine de Rosington en 1901...

Janet me sourit.

— On voit donc mal comment une découverte qu'il prétend avoir faite à la bibliothèque de la cathédrale aurait pu inspirer un poème publié au moins cinq ans plus tôt, tu ne trouves pas ?

— Est-ce qu'il reste du veau ? demanda M. Treevor en lorgnant les restes du rôti.

Pendant un petit moment, je me sentis ridiculement déprimée. Puis je repris courage.

— Attends... Francis a été au collège de théologie ici. Ce devait être dans les années 1880. Il a donc pu tomber sur le bouquin à cette période. Peut-être les étudiants avaient-ils le droit de consulter les ouvrages de la bibliothèque de la cathédrale. Il a retrouvé la note manuscrite quand il est revenu à Rosington. Ça se tient, non ? Il a dû la rechercher.

Pendant quelques instants, Janet se concentra sur le découpage de la viande.

— En quoi cela a-t-il de l'importance ?

— C'est très intéressant. Surtout en considération de son sermon sur les femmes prêtres qui lui a valu de se faire virer. Il doit y avoir un lien.

— Il y en a encore ? demanda M. Treevor.

Janet reprit son découpage et Francis Youlgreave nous sortit de la tête. Nous parlâmes du logement de fonction du principal au collège de théologie en nous demandant si ce serait plus confortable que la Dark Hostelry.

J'étais contente de changer de sujet. Je ne voulais pas trop penser à la raison pour laquelle Francis m'intéressait ni laisser Janet creuser trop profondément mes motifs. Je m'ennuyais, certes. J'avais besoin de stimulation. Mais une autre de ces raisons m'apparaît maintenant avec une évidence douloureuse. Mais, croyez-moi, ce n'était pas le cas

alors – à l'époque, je m'abusais moi-même, comme tout le monde.

Je voulais trouver un moyen d'impressionner David Byfield. Je voulais l'amener à faire attention à moi. Quoi de mieux que de faire une découverte érudite ? Ça me met au supplice d'y penser. Je ne dirais pas que j'étais amoureuse de David. Pas exactement. Le sentiment que j'éprouvais pour lui était très lié à mon désir de retrouver Henry. Mais ce n'était pas tout à fait cela non plus. Ce qu'il faut bien comprendre à propos de David, le véritable nœud du mystère peut-être, c'est qu'en dépit de son arrogance, de sa tendance à traiter avec condescendance les petites femmes qui l'entouraient, il était très sexy.

Vivant sous le même toit que lui, je ne pouvais l'éviter. Un jour, je le vis nu. Malgré la taille de la maison, la Dark Hostelry ne comportait qu'une salle de bains. Je descendis un matin en chemise de nuit, ouvris la porte : il était là, debout dans la baignoire, son corps blanc ruisselant, tendant la main pour prendre la serviette posée sur le lavabo. Quand la porte s'ouvrit, il s'immobilisa en tournant la tête vers la porte, et en cet instant il était pareil à la statue d'un athlète, un jeune dieu figé à jamais. – Oh, désolée, bredouillai-je.

Je refermai la porte et retournai en vitesse à ma chambre à l'étage au-dessus. C'était de sa faute ; il aurait dû, comme tout le monde, fermer à clé la porte de la salle de bains. Mais, d'une certaine façon, c'était moi que je blâmais d'avoir joué les voyeuses. Vingt minutes plus tard, nous nous retrouvâmes au petit déjeuner et fîmes comme si de rien n'était. Je me demande si l'épisode est resté gravé dans la mémoire de David comme il l'est resté dans la mienne.

21

L'exposition du doyen prenait tournure dans la Maison du chapitre. Janet me raconta que le projet avait soulevé une opposition considérable en raison de son caractère commercial. Je ne savais trop si cette opposition se fondait sur des motifs d'ordre religieux ou social. Dans l'Enceinte, il était souvent difficile de dire où commençait l'un et où finissait l'autre.

Le doyen avait la logique financière de son côté. Il y avait des vrillettes dans la charpente du transept nord. Les plombs des vitraux de la chapelle de la Vierge avaient besoin d'être refaits et les pinacles côté ouest menaçaient de tomber dans Minster Street. D'après David, les revenus disponibles couvriraient tout juste les frais courants et ne permettaient pas de parer aux réparations importantes et aux urgences. Organiser une exposition dans la Maison du chapitre pouvait être le premier pas vers la création d'un musée permanent. La question était de savoir si les touristes seraient disposés à payer l'entrée pour ce qu'on avait à leur montrer.

— Si ça marche, le doyen parle d'ouvrir un café attenant à la cathédrale, nous dit un soir David. Ça ne paraît pas bête. Pourquoi les salons de thé de la ville récolteraient-ils tous les bénéfices provenant des visiteurs ?

— Mais où l'installerait-on ? demanda Janet.

— Si l'on ferme la bibliothèque, il y aura largement la place.

— Mais c'est à l'intérieur de la cathédrale ! Il haussa les épaules.

— On pourrait déplacer l'exposition dans la bibliothèque et installer le café dans la Maison du chapitre, ou ailleurs dans l'Enceinte.

La collection comportait une quantité importante d'ouvrages en pierre du Moyen Age – fragments de colonnes, pierres tombales, effigies –, certains vêtements sacerdotaux magnifiques provenant du grand coffre des chapes, des fragments de verre teinté et bien sûr la maquette de la structure en bois de l'octogone que David avait dénichée dans le placard de la bibliothèque. Le chanoine Hudson me demanda d'essayer de trouver quelques volumes joliment reliés ou illustrés dans la bibliothèque de la cathédrale, traitant de Rosington de

préférence. J'essayai de faire rire David en suggérant d'exposer *L'Amant de lady Chatterley*, mais il resta de marbre et dit qu'il ne pensait pas que cela ferait l'affaire.

Tout fut organisé à moindres frais. Le doyen n'avait pas l'intention de gaspiller de l'argent dans l'achat de vitrines neuves ni d'enrichir la collection tant qu'on n'aurait pas l'assurance que l'exposition rapporterait quelque chose. On avait décidé aussi de ne pas engager de personnel. Les dames de l'Enceinte furent recrutées pour tenir l'exposition à tour de rôle. Il y eut une grande inauguration en juin, en présence de l'évêque. Le *Rosington Observer* avait promis d'envoyer un photographe.

— Je suis désolée que tu aies à te coltiner ça aussi, me dit Janet le jour où je fus sollicitée pour entrer sur la liste du personnel bénévole. David n'aurait pas osé te le demander.

— Ça ne me dérange pas. De toute façon, il se peut que ça ne se fasse pas.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne serai peut-être plus là le moment venu. Mon travail à la bibliothèque ne va pas durer éternellement.

Janet me regarda et je lus la crainte dans ses yeux.

— J'espère que tu ne t'en vas pas. Pas encore, dit-elle.

— Ce n'est pas pour tout de suite, dis-je, sachant que je serais incapable de dire non si Janet me demandait mon aide, me demandait de rester. Et puis, l'établissement du catalogue risque de durer plus longtemps que je ne pensais. On ne sait jamais sur quoi on va tomber.

Ou sur qui. Lorsque je quittai la bibliothèque le lendemain après-midi, je trouvai le chanoine Osbaston qui traînait dans le cloître.

— Ah ! dit-il. Doux Jésus ! J'avais oublié que vous travailliez là. J'étais venu jeter un coup d'œil à l'exposition.

Tout en respirant à la manière d'un asthmatique, il me tint ouverte la porte de l'Enceinte.

— Vous allez à la Dark Hostelry ? me demanda-t-il

— Oui.

Il m'emboîta le pas.

— Peut-être pouvons-nous faire le trajet ensemble. Je vais acheter du tabac dans la grand-rue.

Nous marchâmes un moment sans rien dire.

— Youlgreave était fou, madame Appleyard ! s'écria-t-il à brûle-

pourpoint. Il n'y a absolument aucun doute là-dessus. Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud pour la saison ?

— C'est bien agréable.

— Espérons que le beau temps va durer. Nous avons cette vente de charité samedi, au profit de la Société missionnaire sud-américaine.

Notre progression à travers l'Enceinte baignée de soleil se faisait lentement, par à-coups. Nous nous arrêtâmes pendant qu'Osbaston s'épongeait le visage avec un grand mouchoir. A cause de la chaleur, il portait une veste en lin avachie et un panama au bord cassé.

— Quand vous dites « fou », qu'entendez-vous au juste ? demandai-je au bout d'un moment.

— Si j'ai bien compris, le chanoine était considéré comme un excentrique à son arrivée à Rosington, répondit Osbaston en se rapprochant insensiblement de moi. Puis ça n'a fait qu'empirer. Mais de telle façon qu'il était difficile de lui imposer un traitement approprié. Quand je suis arrivé ici, en 1933, beaucoup de gens l'avaient connu et tout ce que je vous dis était de notoriété publique.

— Que faisait-il donc ?

— Il souffrait d'une forme d'instabilité mentale particulièrement dérangeante. (Osbaston regarda mon visage comme si c'avait été une photo porno.) Il semble que sa vie privée n'ait pas été au-dessus de tout reproche. Et puis il y a eu son dernier sermon. Ça a fait pas mal de bruit – il y a eu des articles dans les journaux. Il a fallu faire intervenir l'évêque et je crois que Lambeth Palace a aussi été consulté. Heureusement, la famille de ce pauvre diable a été tout à fait à la hauteur. Personne ne voulait de scandale. (Il hocha sa petite tête perchée sur son grand corps.) Il faut au moins se féliciter de ça, madame Appleyard. Et nous ne devons pas le juger trop sévèrement, n'est-ce pas ? Je crois qu'il était déjà très maladif quand il était petit.

Nous étions arrivés à la porte dans le mur qui permettait d'accéder à la Dark Hostelry.

— Je dois vous dire au revoir, monsieur Osbaston.

Il s'humecta les lèvres comme il l'avait fait le samedi précédent quand il s'apprêtait à boire une gorgée de bourgogne.

— J'avais l'intention d'aller prendre le thé au Crossed Keys Hôtel. J'imagine que vous ne pouvez pas m'accompagner ?

— C'est très aimable à vous, mais il faut que j'y aille. Janet m'attend.

Il souleva son panama.

— Une autre fois, madame Appleyard. Au plaisir. Il s'éloigna de son pas tranquille.

Janet était à genoux près de la porte de la maison, en train de sarcler un parterre de fleurs.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ? demanda-t-elle.

— C'est un plaisir de vous revoir, madame Byfield, dit M^{me} Elstree. Quel dommage, ce vilain temps.

— Tout bien considéré, ce n'est pas une mauvaise chose, répondit Janet. A propos, voici mon amie, M^{me} Appleyard. Nous étions à l'école ensemble. Wendy, voici M^{me} Elstree.

Je serrai la main de la gouvernante du chanoine Osbaston, une grande femme terne qui semblait sortie d'une vieille photo sépia. Elle regarda la base de mon cou comme s'il avait été sale ou si un bouton de mon chemisier s'était défait, découvrant mon soutien-gorge. Mais elle me sourit affablement puis tourna son attention vers Janet.

— Allons boire une tasse de thé, voulez-vous ? proposa-t-elle. Il faut que je vérifie qu'ils n'aient rien oublié. Je crains qu'il ne faille garder à l'œil certains membres de notre équipe...

Nous nous frayâmes toutes les trois un chemin à travers la foule jusqu'à la fontaine à thé tenue par le cuisinier du collège de théologie. Il pleuvait à verse et la vente de charité avait dû se faire dans le réfectoire. Comme les portes venaient d'ouvrir, il n'y avait pas encore la queue pour la boisson. La plupart des gens qui se trouvaient là étaient des femmes d'un certain âge, en imperméable et chapeau, armées d'un parapluie. Elles avaient la ferme intention de ne rien laisser leur échapper et de faire de bonnes affaires.

Janet insista pour offrir le thé. M^{me} Elstree examina le sucrier, tâta le côté de la fontaine et vérifia le niveau du lait dans le pot.

— Tout est en ordre, j'en suis contente, murmura-t-elle à mon oreille. (Elle avait l'accent du Norfolk, adouci par des années de contact avec les voyelles cléricales.) Ils se gardent bien de tirer au flanc avec moi. (Elle sourit dans le dos de Janet.) Une dame adorable, M^{me} Byfield. Quel plaisir d'avoir une famille si sympathique à Rosington, dit-elle en baissant encore le ton, avant d'ajouter d'une voix plus normale : J'ai entendu dire que vous travaillez à la bibliothèque de la cathédrale, madame Appleyard.

— Pour l'instant. A propos, le chanoine Osbaston m'a dit que vous pourriez me parler du chanoine Youlgreave. Il y a une semaine, je suis tombé sur quelque chose qu'il a écrit.

— C'était un homme bizarre, c'est sûr. (Elle leva les yeux vers moi. Elle avait de grandes pupilles noires.) Mais je ne le connaissais pas très bien.

— Où habitait-il ?

— A Bleeders Hall. Où habitent maintenant les Hudson. Je travaillais juste à côté, chez le doyen. A l'époque, on faisait les choses avec plus de classe qu'aujourd'hui. Le doyen avait un majordome et son propre équipage.

— Ah bon ? Et comment était-ce, chez le chanoine Youlgreave ?

— Je ne saurais dire. Je ne suis jamais allée chez lui. M. Youlgreave était célibataire et n'avait pas besoin de la même domesticité que le doyen. Mais il avait fait redécorer la maison... je me souviens de ça. Il a habité à la Dark Hostelry pendant les travaux.

Janet apporta le thé.

— Qui habitait chez nous ?

— Francis Youlgreave, répondis-je. Mais M^{me} Elstree dit que ça n'a été que pour une courte période. Apparemment, il habitait dans la maison actuelle des Hudson.

— Il n'était pas aimé, dit M^{me} Elstree. Et puis, bien sûr, il a fini par perdre la tête. Ça ne nous a pas surpris. On le sentait venir.

— Vous avez entendu son fameux sermon sur les femmes prêtres ?

Elle secoua la tête, puis, comme pour rattraper ce manquement, ajouta :

— On disait qu'il était familier à l'excès avec les domestiques. Et certaines de ses idées étaient très étranges. Vous saviez qu'il a mis fin à ses jours ?

— Non, je l'ignorais. (Je la regardai verser du sucre dans son thé avec sa cuillère.) Je croyais qu'il avait été malade pendant un certain temps et avait fini par mourir.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire. Et c'était un ecclésiastique, vous vous rendez compte ? Mais ça ne s'est pas passé ici. C'était après qu'on s'est débarrassé de lui. (Elle but une gorgée de thé et se tourna vers Janet.) Ce que je dis, madame Byfield, c'est qu'on trouve toujours quelques pommes pourries dans chaque tonneau.

— J'imagine que vous ne connaissiez pas ce garçon, Simon Martlesham. A l'époque, il travaillait à l'évêché.

— Simon Martlesham ? Oh si. (Elle hésita et remua son thé derechef.) Je crois qu'il lui arrivait de faire des courses pour le chanoine Youlgreave. Mais ça fait des années qu'il a quitté Rosington.

Il habite à Watford, maintenant. Mon frère est tombé sur lui au Swan.

— Je connais. Le pub près de la rivière. Elle hocha la tête.

— Sa famille habitait par là-bas. Il vivait avec sa mère et sa sœur. A l'époque où il était à l'évêché, les domestiques habitaient dans des... Je ne me souviens pas d'un père. J'imagine qu'il était dans le coin et il aura pensé aller voir son ancienne maison. Mais il n'y a plus grand-chose à voir.

Les gens circulaient autour de nous. Quelqu'un me heurta le coude et le thé se renversa dans la soucoupe et sur la manche de mon imper. D'autres conversations s'engageaient. Plus tard, Janet acheta une poupée nègre tricotée en bleu de travail pour l'anniversaire de Rosie et je trouvai une impatience pour le rebord de la fenêtre de la cuisine.

Ensuite, tandis que nous rentrions à la maison bras dessus bras dessous, abritées sous un parapluie, Janet dit :

— Tu t'intéresses donc toujours à Francis Youlgreave ?

— Pour passer le temps. (Je craignis que Janet ne perçoive mon ingratitude, l'ennui que m'inspirait Rosington, mes vilaines petites pensées à l'endroit de David, et je me hâtai de poursuivre :) J'imagine que M^{me} Elstree peut être terrifiante, mais elle s'est montrée agréable avec nous.

— Elle fait tout son possible pour être aimable avec moi. Si David obtient le poste d'Osbaston, elle espère que nous la garderons avec nous.

— Et tu le feras ?

— Non, si je peux m'en passer. Je crois qu'elle est trop habituée à faire marcher la maison à sa façon. M. Osbaston lui laisse entièrement les rênes. Mais elle a raison quand elle dit qu'il y a beaucoup de travail. (Elle me regarda de côté.) De toute manière, je crois que ça n'est pas très marrant d'être la femme d'un principal.

Nous nous hâtâmes sous la pluie. David était à la maison, occupé à travailler à son livre dans le bureau, gardant théoriquement un œil sur M. Treevor et Rosie. Dans l'Enceinte, une voiture nous dépassa, éclaboussant mes chaussures et mes bas.

— Tu ne sens rien ? me demanda Janet pendant que nous ôtions nos impers dans l'entrée.

— Seulement l'humidité. (Je humai l'air.) Et peut-être le lard du petit déjeuner.

— Non, c'est autre chose. Quelque chose de pas très agréable. Du moins, il me semble.

C'était la première fois que l'une de nous parlait d'une odeur. Janet avait bien sûr pu l'imaginer, ou sentir quelque chose de différent de ce que j'avais senti. Cette fois-ci, pourtant, je ne remarquai rien de bizarre.

David sortit du bureau.

— Alors, comment était-ce ?

— Comme tu l'imagines, répondit Janet. En plus humide. Où est Rosie ?

— A l'étage, avec ton père. Je crois qu'ils avaient l'intention de jouer à la bataille. Ah... Wendy, ajouta-t-il d'une voix plus grave.

Surprise, je détournai les yeux de mon reflet dans le miroir. Je me demandai si je n'avais pas le nez particulièrement rouge. S'il n'était pas en train de devenir ce que ma mère aurait appelé un « nez de grand buveur ». Je crus que David posait sur moi un regard accusateur.

— J'ai reçu une lettre ce matin, dit-il. Une lettre de Henry.

Je le fixai, me sentant mal. Ce qu'il venait de dire était aussi inattendu qu'un coup de poing à l'estomac. Mais David et Henry étaient amis, à la façon inexplicable dont les hommes peuvent l'être. Ce qui veut dire que cela n'importait guère qu'ils ne se soient pas vus depuis des années, qu'ils s'écrivent rarement et aient des conceptions totalement différentes de la vie.

— Il demande si tu es là, continua David. Je ne dis rien.

— Il va falloir que je lui réponde et, évidemment, que je lui dise que tu es ici.

— Bien.

— Il veut te voir. Il dit...

— Je ne veux pas le voir, dis-je d'une voix forte. Dis-le-lui clairement. Maintenant, je vais me changer. Je suis trempée comme une soupe.

Je montai en courant au premier, dépassai la porte de la chambre de Rosie, d'où s'échappaient de petits rires, et continuai jusqu'à ma chambre au second. En arrivant, je me mouchai et me détournai de la glace de la coiffeuse. Ce dont j'avais besoin, décidai-je, se prenait dans un verre.

Deux jours plus tard, le lundi, je tombai à la bibliothèque sur un exemplaire d'un livre pour enfants de l'époque édouardienne, d'un certain G. A. Henty, intitulé *Le Drapeau de son pays*. Alors que les couleurs du dos étaient passées, celles de l'image de la couverture

étaient aussi vives que s'il venait de sortir des presses. Elle montrait un jeune Anglais en manteau rouge. Il était en train de tailler en pièces à coups de sabre un groupe de Zoulous terrifiés. J'ouvris et trouvai l'écriture maintenant familière sur la page de garde.

Pour Simon Martlesham, à l'occasion de son treizième anniversaire, avec tous les vœux de F. Youlgreave. Le 17 juillet 1904.

Le cinquième anniversaire de Rosie tombait le mercredi. A l'exception de M. Treevor, nous nous levâmes tous un peu plus tôt que d'habitude afin qu'elle pût recevoir ses cadeaux avant de partir à l'école.

En descendant au rez-de-chaussée, je crus un instant sentir une odeur désagréable, comme de la viande qui commence à ne plus être fraîche. Je me souvins que Janet avait cru percevoir une odeur déplaisante le samedi précédent, à notre retour de la vente de charité au collège de théologie. Mais, quand je m'arrêtai dans l'entrée et humai l'air, je ne sentis rien d'anormal. Seulement l'humidité, la vieille pierre et les légumes de la veille.

Tout excitée, Rosie courait en tous sens dans la cuisine, comme une hirondelle autour de l'octogone. Cadeaux et cartes de vœux formaient un petit tas sur la table.

— Je peux les ouvrir ? demanda-t-elle. Je peux, s'il te plaît ?

— Prends d'abord ton petit déjeuner, lui dit Janet.

— Je les veux maintenant. C'est mon anniversaire.

— Oui, chérie, mais tu dois prendre ton petit déjeuner, même le jour de ton anniversaire.

— Maintenant, s'il te plaît, maman.

Elles se fixaient. Janet détourna le regard la première, prête à baisser pavillon.

— Bon, alors tu n'auras pas besoin de ça, dis-je en ramassant la carte et le paquet que j'avais déposés sur la table. C'était pour une petite fille qui fait ce que lui demande sa maman.

Rosie leva vers moi un regard à la fois étonné et calculateur. Je lui souris, espérant ne pas m'être mêlée de ce qui ne me regardait pas. Rosie était la fille de Janet, pas la mienne. Quelques instants plus tard, elle s'assit à sa place et regarda sa mère verser les corn-flakes dans son bol. Un général eût appelé cela un repli tactique.

Il ne lui fallut pas cinq minutes pour avaler ses corn-flakes. une tranche de pain grillé et son verre de lait. Elle s'attaqua ensuite au tas de cadeaux. Elle ouvrit d'abord les enveloppes, jeta un coup d'œil aux

cartes de vœux et en fit une pile, rangeant les enveloppes de côté. Mais deux mandats postaux furent mis à part ainsi qu'un bon à lots.

Vinrent ensuite les paquets. Elle laissa David les ouvrir avec des ciseaux. Le paquet qui était arrivé par la poste contenait un cardigan marron.

— C'est gentil de la part de mamie Byfield, dit Janet sans enthousiasme.

Rosie ne fit pas de commentaire.

Il restait quatre paquets, ceux des quatre adultes de la maison. Elle ouvrit d'abord celui de M. Treevor. Il avait tenu à offrir à Rosie une pomme prise dans la coupe sur son buffet. La veille au soir, il avait dit à Janet qu'une pomme ferait du bien à Rosie et qu'elle aurait plaisir à la manger. Quand il était petit, avait-il dit, il en avait souvent voulu, mais personne ne lui en avait jamais donné pour son anniversaire. Janet avait répondu que c'était un joli cadeau et une bonne idée. Mais, en enveloppant la pomme, elle avait ajouté dans le paquet la poupée en bleu de travail achetée à la vente de charité.

David lui avait offert les *Contes de Shakespeare* de Lamb, une édition illustrée dans un langage simplifié.

Janet lui avait acheté une robe, très élégante, en velours mille-raies bleu marine, décorée de chevaux rose pâle et bordée de dentelle rose. Elle avait des manches bouffantes et un col Claudine. Rosie était enchantée. Avant d'aller à l'école, elle emmena la robe dans la chambre de ses parents pour pouvoir la mettre et se regarder dans le grand miroir.

Mais d'abord, elle ouvrit mon paquet. J'avais demandé à Janet d'essayer de trouver de quoi Rosie avait envie. Il s'avéra qu'elle voulait un ange. Janet et moi décidâmes qu'une poupée serait un compromis acceptable. J'en trouvai une au magasin de jouets de la grand-rue, plutôt chère, avec de longs cheveux blonds et des yeux bleus qui se fermaient quand on la couchait. Les jambes et les bras étaient articulés au buste et la tête pivotait sur le cou. Quand on lui appuyait sur la poitrine, elle disait « Maman » d'une voix rauque.

Elle était vendue avec une robe rose, des sous-vêtements, des chaussettes et des chaussures. Cela ne semblait pas tout à fait être la mise convenant à une créature céleste et nous confectionnâmes une robe longue blanche avec de vieux mouchoirs et brodâmes un A, comme Angel, en coton bleu sur le cœur, ou plutôt à l'endroit où se serait trouvé le cœur si l'ange en avait eu un. Nous habillâmes la poupée avec la robe et rangeâmes les vêtements roses dans une vieille boîte à cigares.

« Ce sera son trousseau, avait dit Janet.

— Ou son déguisement quand elle se mêlera aux humains », répliquai-je.

Lorsque Rosie ouvrit la boîte et y vit l'ange couché, elle ne dit rien pendant un moment. Puis, très lentement et très délicatement, elle le prit et le berça dans ses bras.

— Il te plaît ? demanda Janet. Va dire merci à tatie Wendy.

Sans lâcher la poupée, Rosie vint se placer près de ma chaise et attendit que je l'embrasse sur la joue.

— Bon anniversaire, dis-je. Je suis contente qu'il te plaise.

Janet expliqua que la poupée avait un trousseau, que j'avais confectionné sa robe et qu'elle disait « Maman ». Rosie hocha la tête.

— Mais où sont ses ailes ?

— Tous les anges n'en ont pas, dis-je.

— Si, rétorqua Rosie.

— Demande à ton père, chérie, suggéra Janet. Il sait ce genre de choses. Et je suis sûre qu'il sera content de regarder ton ange de près.

En fait, l'attention de David était maintenant accaparée par le *Times* et une tranche de pain grillé tartinée de confiture d'oranges. Mais il se laissa distraire assez longtemps pour confirmer que tous les anges n'avaient pas des ailes, ce qui apaisa les doutes de Rosie pendant un certain temps.

— Tatie Wendy, mon ange est mon cadeau préféré, me dit-elle quand Janet l'emmena à l'école.

Le soir, je ne rentrai pas à l'heure habituelle. C'était son anniversaire et elle méritait d'avoir son père et sa mère pour elle seule à l'heure du goûter et de manger son gâteau avec eux. A déjeuner, j'annonçai donc à Janet que j'avais des courses à faire et rentrerais un peu plus tard que d'ordinaire.

En fin d'après-midi, je dénichai un autre volume ayant appartenu à Francis Youlgreave, le *Religio Medici* de sir Thomas Browne, dans une édition de 1889. Je dressai une liste séparée de tout ce qu'il avait eu en sa possession et il me semblait que tout ce que je trouvais m'en apprenait un peu plus sur lui. La reliure en cuir du livre s'écaillait et me laissait des particules de peau morte sur les doigts, son dos se fendillait. Je parcourus rapidement les pages qui bruissaient comme des feuilles d'automne.

Je tombai sur un passage marqué dans la marge par un trait sinueux à l'encre marron.

Nous sommes ce que nous abhorrons tous, des anthropophages et des cannibales, qui dévorons non seulement nos semblables mais nous-mêmes ; et cela n'est point une allégorie, mais une vérité positive, car toute cette masse de chair que nous voyons est entrée par notre bouche, cette carcasse que nous regardons s'est trouvée sur nos tranchoirs ; en bref, nous nous sommes dévorés nous-mêmes.

Il me fallut un certain temps pour comprendre ce que l'auteur voulait dire, et quand j'eus compris, il me vint un frisson. Je pensai à ces images de serpents qui se mordent la queue.

— C'est pas joli joli, ça, Francis, dis-je tout haut. Et pourquoi as-tu marqué ce passage ?

Les paroles attendirent une réponse dans l'air immobile de la bibliothèque de la cathédrale. « Doux Jésus, pensai-je en frissonnant de nouveau, voilà que je me mets à parler toute seule, c'est ridicule. »

Je me levai et allai jusqu'au vieux catalogue en papier ministre. Y étaient répertoriés les livres appartenant au legs d'origine du doyen Pellew, ainsi que certaines acquisitions plus récentes. La dernière entrée était datée de 1889. Pas trace du *Religio Medici*. Je regardai dans le meuble-classeur près de la porte, qui contenait les dernières acquisitions. Le premier ouvrage répertorié était un commentaire du Pentateuque. L'entrée datait de novembre 1904, rédigée dans une écriture bien nette d'écolier, très différente du gribouillage de Francis.

Je savais par le *Dictionnaire de biographie nationale* que Francis était arrivé à Rosington en 1900 et en était parti en 1904. Il se pouvait qu'il ait laissé des livres à la bibliothèque, mais je n'avais trouvé aucune trace de son écriture dans aucun des catalogues. Il me vint soudain à l'idée que l'entrée de novembre 1904 marquait peut-être le moment où quelqu'un de plus consciencieux avait commencé à s'occuper du fonds. Ce qui donnait à penser que Francis avait probablement été obligé de donner sa démission à la fin de l'été ou au début de l'automne de cette même année. Cette dernière conclusion devait à son tour signifier que ma tâche serait simplifiée si jamais je décidais de rechercher un compte rendu de son dernier sermon.

Jusque-là, l'idée ne m'en était pas venue, mais pourquoi pas ? Selon Osbaston, on avait parlé du sermon dans les journaux. Il y avait eu sans aucun doute un article là-dessus dans le *Rosington Observer*.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. J'avais projeté de passer trois quarts d'heure à flâner dans les magasins avant de rentrer à la Dark Hostelry. Mais rien de ce que j'avais l'intention d'acheter ne nécessitait que je m'y précipite.

Les bureaux du *Rosington Observer* se trouvaient dans Market Street.

C'était un hebdomadaire qui vous disait tout sur les marchés et les réunions, annonçait les ventes aux enchères, les naissances, les décès et les mariages. Il assurait la couverture des enterrements avec un souci obsessionnel du détail. Sa politique éditoriale consistait avant tout à citer les noms du plus grand nombre possible de personnes habitant la localité et à mentionner Rosington au moins une fois dans le premier paragraphe de chaque article.

Deux dames étaient assises derrière un long comptoir ciré dans la pièce qui donnait sur la rue. Elles parlaient d'une certaine Edna pendant que l'une tapait à la machine avec deux doigts et que l'autre tricotait. Je demandai s'ils gardaient les anciens numéros du journal et la tricoteuse m'emmena dans une pièce dont les murs étaient couverts d'étagères profondes. Il y avait une table et une unique chaise sous la fenêtre. Les journaux étaient rangés par ordre chronologique.

— C'est sale, m'avertit la dame. Je vous laisse faire. Nous fermons à cinq heures.

Je m'étais munie de mes gants ; la poussière et l'encre ne me gênaient pas. Je cherchai parmi les étagères celle où se trouvaient les numéros de 1904. Et c'est là que mes soupçons s'éveillèrent.

D'abord, il n'y avait pas de poussière sur le dessus de la pile, alors qu'il y en avait sur celles de gauche et de droite, et sur toutes les autres rangées dans cette partie des étagères. La pile comprenait les numéros de 1903 à la première moitié de 1906, et on pouvait donc s'attendre à ce que ceux de 1904 soient au milieu. Or, ils n'y étaient pas. Ils se trouvaient dessus.

Je les portai sur la table et commençai à les feuilleter en remontant en arrière à partir de novembre. Je trouvai presque tout de suite le nom de Francis mentionné dans un entrefilet à la cinquième page.

Le rév. J. Heckstall donnera une série de quatre conférences sur la signification de l'Avent La première aura lieu mardi prochain à 19 h 30 à l'aumônerie. Entrée libre. Nous avons antérieurement annoncé par erreur que les conférences seraient données par le chanoine Youlgreave. Une quête sera faite au profit de la Church Empire Society.

J'entrepris de remonter dans le temps. Courant octobre, le journal annonçait à ses lecteurs que le chanoine Youlgreave avait donné sa démission et quitté Rosington pour raisons de santé, et que le doyen et le chapitre jugeaient peu probable que son successeur soit nommé avant la fin de l'année.

Dans les numéros de septembre, je m'attendais à trouver des détails sur le sermon qui avait entraîné sa démission et ses conséquences. Au lieu de cela, je constatai que deux numéros avaient été mutilés.

Quelqu'un s'était servi d'un canif pour découper cinq articles en tout, dont deux étaient sans doute des courriers de lecteurs. La personne avait appuyé si fort que la lame avait entaillé deux ou trois pages dessous.

J'emportai le journal dans la pièce d'accueil. La tricoteuse et la dactylo interrompirent leur conversation et me regardèrent.

— On ne peut pas les sortir des archives, me dit la tricoteuse. C'est le règlement.

J'étais le journal sur le comptoir.

— Regardez. Quelqu'un en a découpé des morceaux.

— Les gens ne respectent rien, dit la dactylo. Il n'y a qu'à voir tous ces blousons noirs...

La tricoteuse se fourra une pastille de menthe dans la bouche.

— Il n'aura pas voulu se donner la peine de recopier les articles, j'imagine.

— Quelqu'un est venu consulter les archives, ces derniers temps ?

— Ça a pu être fait il y a des années.

J'en doutai car les bords découpés du papier jauni étaient très nets.

— Peut-être. Mais quelqu'un est-il entré là récemment... disons ces dernières semaines ?

— Il y a eu M^{me} Vosper, répondit la dactylo. Elle voulait connaître la date du mariage de ses beaux-parents...

La tricoteuse éclata de rire.

— Un peu tard pour faire opposition !

— Et le clerc de notaire est venu vendredi, n'est-ce pas ? continua la dactylo.

— Quel notaire ? demandai-je.

— Aucune idée.

— Il avait *l'air* d'un clerc de notaire, expliqua la tricoteuse. Un tout petit bonhomme, avec une veste noire et un pantalon rayé.

— Et qu'est-ce qu'il voulait ?

— On ne le lui a pas demandé. Nous étions trop occupées. Deux ou trois personnes étaient venues commander des petites annonces et quelqu'un d'autre se plaignait de quelque chose qu'avait dit le rédacteur en chef – je ne sais d'ailleurs pas pourquoi il s'adressait à nous...

— De toute façon, pourquoi voulez-vous le savoir ? demanda la

dactylo, reprenant la direction de la conversation en élevant la voix.

— C'est simplement que ça me paraît bizarre qu'on ait fait ça...

— Les gens font des choses bizarres tous les jours, dit la tricoteuse. Vous ne croiriez pas les histoires qu'on peut entendre.

— J'imagine bien.

— Il est presque cinq heures, dit la dactylo. Nous allons fermer dans quelques minutes.

Je partis donc faire des emplettes. J'achetai du coton pour Janet, une tablette de chocolat pour Rosie et une bouteille de gin pour moi. Chez le marchand de vin et spiritueux, M. Cromwell me regarda curieusement et je crus un instant qu'il allait dire quelque chose. « La prochaine fois que j'aurai besoin de gin, je l'achèterai à Cambridge », pensai-je.

Pendant tout ce temps-là, j'avais du mal à me concentrer parce que je me demandais qui avait découpé des morceaux du *Rosington Observer*, pourquoi, et si cela avait quelque chose à voir avec Francis Youlgreave.

Il devait être près de six heures quand j'arrivai à la Dark Hostelry. Lorsque j'entrai, Janet se précipita dans le vestibule. La déception se lut sur son visage quand elle me vit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Une fraction de seconde plus tard, j'ajoutai :

— Où est Rosie ? Qu'est-il arrivé ?

— Elle va bien. Elle est à la cuisine. C'est papa. Tu ne l'as pas vu ?

— Non.

— Il était dans le jardin avec Rosie pendant que je préparais le thé. Lorsque je les ai appelés, il n'y avait plus que Rosie. Elle a dit qu'il était sorti. Et c'était il y a près de deux heures. David est parti à sa recherche.

M. Treevor sortait rarement de la maison et du jardin, et quand il le faisait, l'un de nous l'accompagnait toujours. Il n'était pas sorti seul depuis son emménagement à la Dark Hostelry.

— Il n'a pas pu aller bien loin. Tu as prévenu la police ?

— Pas encore. David a estimé que nous devons attendre encore un peu.

Nous allâmes à la cuisine. Rosie parlait à sa nouvelle poupée et ne leva pas les yeux quand nous entrâmes. Les restes du goûter d'anniversaire étaient encore sur la table. Mon sac tinta quand je le

posai sur le buffet. Je me demandai si David avait préféré attendre avant d'appeler la police parce qu'il avait peur du scandale.

— Rosie, tu es sûre que papy n'a pas dit où il allait ? demanda Janet.

Elle leva les yeux et secoua la tête.

— Non, il n'a pas dit où.

Elle avait légèrement appuyé sur le dernier mot, ce qui m'amena à lui demander :

— Mais il a dit *pourquoi* il sortait ?

— Il a dit qu'il voulait trouver des ailes, répondit Rosie en caressant les cheveux de sa poupée. Pour Angel. Il dit que les anges doivent avoir des ailes.

Au même moment, nous entendîmes une clé tourner dans la porte de derrière, qui donnait sur la grand-rue et la place du marché.

— J'ai très faim. Ce n'est pas encore l'heure du thé ? demanda la voix de M. Treevor.

David manquait de franchise, ainsi que me le démontra l'histoire du coup de téléphone.

Janet participait à un comité, présidé par M^{me} Forbury, la femme du doyen, comité qui se réunissait à l'heure du thé le jeudi après-midi au doyenné. La cathédrale, disait Janet, avait besoin de ce que M^{me} Forbury appelait une touche féminine. Les membres du comité, qui s'étaient surnommés les Veilleuses, s'occupaient des fleurs à tour de rôle, veillaient au nettoyage des diverses étoffes, qu'il s'agisse des nappes de l'autel ou des collerettes des enfants de chœur. Il existait même un sous-comité chargé de la question complexe de la fabrication, de l'entretien et de la disposition des prie-Dieu. Selon Janet, c'était au doyenné qu'un cercle restreint de Veilleuses décidait des problèmes importants.

C'est la raison pour laquelle je quittai mon travail tôt ce jour-là. Pendant que Janet allait à sa réunion, je préparai le thé pour Rosie et M. Treevor. Entre quatre heures et cinq heures et demie, j'étais généralement la seule adulte responsable à la Dark Hostelry.

David le savait.

Le téléphone sonna pendant que je faisais la vaisselle. Rosie jouait avec Angel à la table de la cuisine et M. Treevor faisait un somme dans sa chambre. Son expédition de la veille l'avait épuisé. David avait fini par le trouver dans la grand-rue. M. Treevor avait dit qu'il cherchait des canards pour leur donner à manger. Mais il n'y avait pas de canards dans la grand-rue et, de toute façon, il n'avait rien pour les nourrir.

Je montai au bureau, où se trouvait le téléphone. C'était le domaine réservé de David, une pièce sombre, austère, pleine de livres, où j'avais toujours eu l'impression d'être une intruse. Je décrochai l'appareil et annonçai le numéro.

— Wendy, c'est moi, dit Henry.

Je sentis la sueur suinter de mon front et de la paume de ma main qui tenait le combiné.

— Wendy, ne raccroche pas, je t'en prie. Tu es là ? Je fixai le crucifix suspendu au mur au-dessus de la cheminée. Le visage du

Christ de cuivre était déformé. Le pauvre homme avait vraiment l'air de souffrir.

— Wendy ?

— Je n'ai rien à te dire.

— Je suis désolé. J'ai été stupide. Tu me manques. Je t'aime.

— Va te faire foutre.

Je raccrochai. Je restai près du bureau en lançant un regard mauvais au téléphone. Je tremblais et les larmes me brouillaient la vue. Au bout d'un moment, le téléphone sonna de nouveau. Je le laissai sonner. J'avais l'impression d'être un élastique et chaque sonnerie me tendait un peu plus. David avait dû arranger ça. Henry et lui étaient amis et David avait sans aucun doute estimé qu'il était de son devoir pastoral de faire de son mieux pour aider à rabibocher un ménage qui battait de l'aile. Quand le téléphone cessa enfin de sonner, c'était comme si on avait arrêté un marteau-piqueur. Je me tournai pour m'en aller. Rosie était sur le pas de la porte, Angel dans les bras. Je lui jetai un regard noir.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Le téléphone n'arrêtait pas de sonner.

— Je sais.

— Alors, pourquoi tu n'as pas répondu ?

— J'étais... j'étais occupée.

Rosie pressa sa poupée, qui dit « Maman ». Le petit monstre noir se remit à sonner.

— Tu vas répondre, maintenant ? demanda Rosie. Je me tournai et pris le combiné.

— Wendy ? On peut parler ? S'il te plaît.

Parler de quoi ? avais-je envie de dire. De divorce ? Des fesses de Henry qui rebondissaient en tremblotant sur la veuve velue ? De la façon dont mon argent avait disparu ? Mais je ne pouvais rien dire de tout cela car Rosie était toujours à la porte.

— J'ai besoin de te voir, continua-t-il. Quand tu veux. On ne pourrait pas se retrouver à déjeuner ? J'ai des choses à toi. Quelques bijoux...

— Je suis étonnée que tu ne les aies pas encore vendus, dis-je. Peut-être que tu n'en as pas eu besoin...

— Tu penses encore à cette femme. Je ne l'ai pas revue depuis ce jour sur la plage. Je te le jure.

Je me détournai de la porte parce que je ne voulais pas que Rosie me voie pleurer.

— On pourrait se retrouver à Cambridge, proposa-t-il. Ça te serait plus facile ? Je t'en prie, Wendy.

— A Londres.

— Très bien. Lundi, ça te va ? On n'a qu'à se donner rendez-vous au Café Royal. Quelle heure te conviendrait ?

— Midi et demi. Et si tu n'es pas là quand j'arriverai, je n'attendrai pas. J'ai attendu trop souvent.

Je raccrochai. Rosie et moi retournâmes à la cuisine et je finis la vaisselle. Je montai ensuite dans ma chambre et m'accordai un petit verre. J'avais l'impression de ne plus rien avoir à perdre. Peu importait si je passais pour une imbécile. Ce ne serait pas la première fois : un peu plus, un peu moins, ça ne comptait pas.

Après avoir vidé le verre et m'être brossé les dents, je retournai dans le bureau et appelai les renseignements. Ce fut très facile : ils trouvèrent le numéro presque tout de suite. Assise de travers sur le bord du bureau, j'écoutai le téléphone sonner dans une maison inconnue, dans une ville inconnue.

— Allô, dit une voix de femme, haut perchée et haletante. Qui est à l'appareil ?

— Bonjour, dis-je. Puis-je parler à M. Simon Martlesham ?

— Non, désolée, il n'habite pas ici. Nous lui louons la maison.

— Y a-t-il un numéro ou une adresse où je pourrais le joindre ?

— Vous ne le connaissez pas, alors ?

— Pas exactement. Mais nous avons une sorte d'ami commun et j'ai quelque chose à lui rendre.

— Ne quittez pas. (Un moment de silence, puis un bruit de papier froissé.) Vous êtes prête à noter ?

— Je ne l'ai jamais autant été.

Elle ne rit pas mais me donna le numéro.

Le samedi matin, je reçus un avis de la bibliothèque. Le livre que j'avais réservé le lundi précédent m'attendait. J'allai le chercher tout de suite après le déjeuner.

Il faisait encore une chaude journée et le même bibliothécaire était de service. Il respirait avec encore plus de difficultés que la première fois et ses cheveux avaient besoin d'un bon coup de brosse. Il était assis à la table près de la porte, ses mains voletant au-dessus des fichiers posés devant lui. La bibliothèque était presque vide, les gens n'avaient pas fini de déjeuner. Il leva les yeux vers moi ; les plis et les rides de sa face de limier composèrent un sourire.

— Je suis venue chercher le livre, dis-je en posant l'avis sur le bureau. C'a été rapide.

— Nous faisons notre possible pour être agréables aux gens, madame Appleyard, répondit-il tristement. Il n'y a pas grand-chose à faire de plus dans cette vallée de larmes, n'est-ce pas ?

— Si vous le dites...

Il prit un petit livre vert relié sur l'étagère derrière lui et en tamponna la fiche. Je lus, à l'envers, la dernière date à laquelle il avait été rapporté et calculai que le précédent emprunteur avait dû le prendre au milieu de la semaine d'avant.

— Qui l'avait emprunté ? demandai-je. Le monsieur dont vous m'avez parlé l'autre fois ? Celui qui cherchait des informations sur Francis Youlgreave ?

— Qu'est-ce qui se passe avec ce Francis Youlgreave ? Pourquoi intéresse-t-il tant tout le monde ?

— Je peux vous dire pourquoi *je* suis intéressée. Je travaille à la bibliothèque de la cathédrale et il y a là des livres qui lui appartenaient. C'est seulement de la curiosité de ma part.

— Seulement de la curiosité ? (Il avait une façon de parler qui donnait l'impression qu'il analysait toute chose, comme un chercheur dans un laboratoire bourré d'instruments.) Je vous l'ai déjà dit, je ne connaissais pas l'emprunteur.

— Mais son nom n'était pas sur la fiche ?

— Bien sûr que si. Mais je n'ai pas vu la fiche. Une de mes collègues l'a tamponnée. Il y avait beaucoup de monde et elle n'arrivait pas à se rappeler le nom. Elle pensait que c'était quelque chose comme Brown. Ou Smith. Pas le genre de nom dont on se souvient.

Il avait donc pris la peine de demander qui c'était. Lui aussi devenait curieux.

— Vous ne savez donc pas si c'était la même personne ?

— Ça paraît probable. Le monsieur à qui j'ai parlé était d'un certain âge. Un petit brun. Je crois qu'il portait des lunettes et qu'il était un peu chauve. Il était bien habillé, l'air tout à fait respectable.

— Une veste noire et un pantalon rayé ? Un peu comme un clerc de notaire ?

— Quelque chose comme ça, j'imagine. Mais je ne connais pas de clerc de notaire.

Je le remerciai et fourrai le livre dans mon sac

— A propos, dit-il, seriez-vous par hasard apparentée à Henry Appleyard ?

C'était comme si le limier m'avait donné une gifle.

— Effectivement. Comment le connaissez-vous ?

Le bibliothécaire agita ses doigts teintés d'orange.

— Nous nous croisions de temps en temps... Aux guichets des champs de course ? Au pub ?

Il attendait des explications. Il était curieux de cela aussi.

— Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, dis-je. En tout cas, merci pour le livre. Au revoir.

Je retrouvai le soleil, m'arrêtai un peu plus loin pour acheter des bas, extra-fins et extra-chers, et aussi un nouveau rouge à lèvres. En retournant vers l'Enceinte, je traversai le marché. Il y avait des étals autour du calvaire et les pavés étaient jonchés de légumes à moitié pourris et de cartons. Une poubelle accrochée à un réverbère me rappela mon rêve, mais dans celle-ci il n'y avait pas de poupée, seulement une chaussure de femme sans talon et du papier journal chiffonné et graisseux qui avait servi à emballer du poisson frit et des frites. Je me demandai si Isabella de Roth était vraiment morte là plus de cinq siècles plus tôt et, dans l'affirmative, s'il restait des traces de son supplice en dehors de la lettre adressée par Francis au *Journal de la Société des amateurs d'antiquités de Rosington*. « La souffrance est quelque chose qui compte, pensai-je, elle ne doit pas passer inaperçue

et il faut s'en souvenir. »

Du marché, je n'étais qu'à quelques mètres de la porte de derrière de la Dark Hostelry sur la grand-rue. J'entrai. La maison était fraîche et silencieuse. Il n'y avait personne. Je montai dans ma chambre pour enlever mon chapeau et mes gants. De la fenêtre, je vis David, Janet et Rosie assis dans l'ombre tachetée du pommier. Ils avaient l'air de la famille idéale, se suffisant à eux-mêmes dans leur beauté. On ne les voyait pas souvent ainsi réunis.

Je m'allongeai sur mon lit et résistai à la tentation de boire un petit verre de gin pour me récompenser de ne pas me sentir malheureuse sans famille idéale. Je jetai un coup d'œil au livre. *Les Langues des anges* sentait le tabac, un tabac fort et étranger, comme les Gauloises ou les cigarettes turques. J'essayai de lire un poème, « Les enfants d'Héraclès », mais ne parvins pas à me concentrer. Je reposai donc le recueil sur la table de nuit et descendis rejoindre les autres.

David était assis sur une chaise longue, un livre sur son giron, le col de sa chemise déboutonné, les manches retroussées. Un Laurence Olivier de très bonne humeur. Assise sur un tapis, Janet brossait les cheveux de Rosie. Celle-ci portait sa nouvelle robe car elle était invitée à un goûter. Elle brossait les cheveux d'Angel, ses coups de brosse exactement synchronisés avec ceux de Janet. J'avais le sentiment d'être une intruse, comme je l'avais été l'autre jour dans le bureau de David.

— Ah, Wendy, dit Janet. Est-ce que tu trouves que ces rubans vont bien ?

David se redressa sur sa chaise longue.

— Viens t'asseoir. Je vais me mettre dans l'herbe.

— Je t'en prie, ne bouge pas. Les rubans vont très bien, dis-je en m'agenouillant sur le tapis à côté de Janet et en allumant une cigarette.

— David vient de recevoir un coup de téléphone de Gervase Haselbury-Finch, dit Janet. Tiens-toi tranquille, mon chou. Tu sais, le chapelain de l'évêque...

— En un sens, ça te regarde, me dit David, et puis il n'y a aucune raison pour que tu ne sois pas tenue au courant. Il semble que l'évêque soit nettement en faveur de la fusion de la bibliothèque de la cathédrale avec celle du collège de théologie. Il a écrit au doyen et au chapitre à ce propos.

— Super, fis-je, ne trouvant rien de mieux à dire.

— Tiens-toi tranquille, mon chou, dit Rosie à Angel.

— Gervase était dans la même école que David, dit Janet en reprenant le brosseage.

— Le monde est petit, déclarai-je en faisant tomber la cendre de ma cigarette sur une feuille morte.

— Il n'a pas d'influence directe sur les décisions du doyen et du chapitre, poursuivit David en se penchant vers moi, mais ils doivent tenir compte de son opinion. L'important est que l'évêque ne proposerait pas la fusion des fonds des deux bibliothèques s'il n'avait pas l'intention de laisser ouvert le collège de théologie.

— Mais je croyais que tu savais déjà qu'il y était favorable...

— Oui... il me l'avait dit. Mais cela montre qu'il est prêt à faire quelque chose dans ce sens. C'est un pas en avant, crois-moi.

L'horloge de la cathédrale sonna la demi-heure. Janet se leva brusquement et remit de l'ordre à sa jupe.

— Il faut qu'on y aille. Il est temps de te brosser les dents, mon chou.

— Il est temps de te brosser les dents, mon chou, dit en écho Rosie à Angel.

— Maman ! répondit la poupée.

Elles entrèrent dans la maison. David me dit qu'il était parfaitement possible non seulement de garder le collège de théologie ouvert, mais aussi d'augmenter le nombre d'élèves. Le tout était d'attirer la bonne catégorie d'ordinands et il avait quelques idées pour y parvenir. Le logement ne poserait pas de problème, il suffirait d'aménager le grenier en dortoirs.

— Nous serons de retour vers cinq heures ! lança Janet depuis la maison. J'ai été réquisitionnée pour aider à animer les jeux, ajouta-t-elle à mon intention en faisant la grimace.

David me parla d'un programme de conférences avec des intervenants extérieurs qu'il projetait de mettre sur pied, de changements dans l'organisation des cours pour refléter les nouvelles tendances de la théologie, d'améliorations à apporter aux activités sportives et sociales du collège. Il gesticulait avec ses longues mains élégantes.

— Après tout, ce n'est pas un couvent, dit-il. Il n'y a aucune raison pour qu'ils ne s'amuse pas un peu.

— Oh oui, dis-je. Nous en avons tous besoin. Pendant que David parlait, je hochais la tête et, de temps à autre, émettais un commentaire ou posais une question pertinente quand il s'interrompait. J'étais très occupée à admirer la ligne de sa mâchoire,

la couleur de ses yeux, la jolie forme de ses ongles bien soignés. Je me demandais s'il parlait ainsi à Janet quand ils étaient tous les deux. Ils ne parlaient pas beaucoup quand j'étais là.

— A propos, dit-il en se penchant pour m'offrir une cigarette, je sais que Henry avait l'intention de téléphoner.

— Oui, il a appelé jeudi, répondis-je en me redressant et en refusant la cigarette d'un signe de tête.

— Janet me l'a dit. J'espère que ça ne t'a pas dérangée que je lui aie dit que tu étais là ?

— Si ça m'avait dérangée, ce serait trop tard. Je dois le voir lundi. Il hocha la tête.

— J'en suis content.

— Je ne sais pas ce que ça me fait, dis-je, soudain téméraire. Tout ça est si compliqué...

— Wendy, tu sais que...

A cet instant intéressant, la porte de la maison s'ouvrit. Nous nous retournâmes tous les deux, comme pris en flagrant délit.

— Il est là, dit M. Treevor d'une petite voix chevrotante.

— Qui ça ? demanda David en se levant.

— Le cambrioleur. Il était devant chez Chase & Cromwell et il regardait la fenêtre de ma chambre.

— L'homme que vous avez vu ? demandai-je. Celui qui était pareil à une ombre ?

— Oui. Je vous l'ai dit. Il est là. Il nous épie. Il attend son heure pour frapper de nouveau.

— Ça ne me semble guère probable, dit David. M. Treevor fit la moue.

— Si. Je l'ai vu.

— Pourquoi n'allons-nous pas jeter un coup d'œil ? suggérai-je. Les traits du vieillard se décomposèrent.

— Ne me laissez pas, dit-il.

— Vous pouvez venir, vous aussi. David soupira.

— C'est absurde, me murmura-t-il.

— Peut-être, mais ça ne fera de mal à personne.

— Qu'est-ce que vous dites ? Pourquoi chuchotez-vous ? glapit M. Treevor. Tout le monde chuchote toujours !

— Nous parlions seulement d'aller voir, dis-je. Allons-y.

Nous sortîmes dans l'Enceinte et nous dirigeâmes vers la porte dite du Sacristain et la grand-rue. C'était samedi après-midi et les trottoirs étaient pleins de gens qui faisaient leurs courses. Mais il n'y avait pas trace du moindre petit homme vêtu de noir devant chez Chase & Cromwell, ni ailleurs. M. Treevor faisait des petits mouvements saccadés de la tête, comme s'il avait picoré l'air avec son nez.

— Il n'est pas là, me semble-t-il, dit David.

— Il y était ! s'écria M. Treevor. Je l'ai vu, je l'ai vu...

— Très bien, dis-je en lui tapotant le bras qu'il avait passé sous le mien. Rentrons à la maison.

Il y avait moins d'agitation dans l'Enceinte et il se calma presque tout de suite. Nous marchions bras dessus bras dessous, à trois de front, M. Treevor au milieu, notre prisonnier. Le chanoine Hudson arrivait dans l'autre direction. Il nous fit signe et nous nous arrê tâmes pour parler près de la porte de la Dark Hostelry.

— J'allais vous téléphoner ce soir, lui dis-je après que nous fumes tombés d'accord sur le fait que le temps était particulièrement chaud pour la saison et que M. Treevor avait l'air en forme. Ça vous ennuie si je ne travaille pas lundi ? Je dois me rendre à Londres.

— Bien sûr que non. Pour affaires ou pour le plaisir ?

— Affaires, répondis-je en évitant le regard de David. Il y eut du bruit derrière nous et je me retournai.

Gotobed arrivait de la porte nord, portant un seau et une petite pelle. D'ordinaire, il marchait très dignement dans l'Enceinte, comme s'il avait conduit une procession invisible, mais ce jour-là il se dépêchait.

— Ça va ? lui lança Hudson. Gotobed se tourna vers lui.

— Moi ça va, monsieur, mais y en a qui ne vont pas bien.

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, regardez.

Il invita du geste Hudson à venir à l'écart, tourna le dos aux autres et leva le seau.

— Ce n'est pas beau à voir, je vous l'accorde, dit le chanoine en plissant le nez. Mais il y a beaucoup de pigeons dans l'Enceinte et il arrive qu'ils meurent...

— Il était sous le banc du porche nord, monsieur.

— Il semble qu'il y soit resté un certain temps.

— Il était fourré sous l'un des pieds du banc. Je ne l'aurais pas vu si je n'avais pas laissé tomber mes clés. Il n'a pas pu arriver là tout seul.

— Peut-être qu'un visiteur l'a poussé là pour...

— On ne l'a pas seulement poussé sous le banc, monsieur, coupa Gotobed, les mains tremblantes mais sans aucune trace de sa timidité habituelle. Regardez bien.

Hudson jeta un coup d'œil dans le seau.

— Oui, dit-il lentement. Je vois.

— Laissez-moi regarder, dit M. Treevor en se dégageant du bras de David et du mien.

Il traversa l'allée pour venir à côté de Hudson. David et moi, pris par surprise, lui emboîtâmes le pas. Je regardai dans le seau.

— Vous ne devriez pas, madame Appleyard, ce n'est pas joli à voir, me dit Gotobed, le nez frémissant.

C'était un pigeon très maigre, au plumage miteux, qui se décomposait déjà. L'une de ses pattes était réduite à un moignon. Je crus un instant qu'il était mort de mort naturelle.

M. Treevor secouait la tête de haut en bas et il se détourna.

— Pouah ! fit-il. Il n'est pas temps de rentrer à la maison ? Nous ne devons pas être en retard pour le thé.

Le seau se balança dans la main de Gotobed et le pigeon roula lentement sur lui-même. Il commençait à sentir mauvais. Je compris alors pourquoi il avait l'air si maigre. Sur ses flancs, des plaies, des entailles aux bords déchiquetés, découvraient sa chair, ses os et ses tendons. Quelqu'un lui avait coupé les ailes.

Le lundi matin, je me sentais toute bête et en même temps excitée comme si j'allais à une fête.

Lorsque le train partit de Cambridge, je longuai le couloir pour me rendre aux toilettes. J'en profitai pour retirer mon alliance, ce qui ne fut pas facile, et la fourrai dans mon sac. A l'endroit où elle se trouvait, la peau était plus claire que le reste du doigt. Pour le monde extérieur, madame s'était changée en mademoiselle, une transformation magique, comme celle du crapaud en prince, ou l'inverse. Peut-être les serpents avaient-ils la même sensation après avoir mué, la sensation d'avoir moins chaud, d'être soudain plus vulnérables, mais aussi plus légers que l'air.

Je jetai un coup d'œil à mon maquillage dans la glace des toilettes pour la troisième fois depuis mon départ de la Dark Hostelry et retournai à mon compartiment. Il y avait là deux hommes, l'un de mon âge, l'autre un peu plus vieux, et tous les deux m'observèrent quand j'entrai. Le plus jeune des deux était beau garçon. Il regarda discrètement quand je croisai les jambes ; j'étais contente de porter des bas neufs.

Les Langues des anges était l'un des deux livres que j'avais serrés dans mon cabas. Je le pris et parcourus les poèmes. Je croyais savoir où Francis avait péché le titre – j'avais vérifié l'expression dans le dictionnaire des citations de David. Elle venait presque à coup sûr du Nouveau Testament, de la première phrase du treizième chapitre de la Première Épître aux Corinthiens. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit. »

Mais la matière des poèmes n'avait pas grand-chose à voir avec la charité, en apparence du moins. Ils étaient répartis en sept sections, chacune portant le nom d'un archange : Uriel, Raphaël, Raguel, Michael, Sariel, Gabriel et Remiel. Curieusement, les poèmes ne parlaient pas d'anges, de démons ou autres. Il s'agissait surtout d'enfants ou d'animaux, parfois des deux. Je les avais lus tous au moins trois fois et je ne savais toujours pas de quoi parlaient la plupart.

Mais il y avait une chose que j'appréciais. Il n'y avait aucune de ces

mièvreries absurdes à la J. M. Barrie dans les propos de Francis. Dans « Les enfants d'Héraclès », les enfants étaient taillés en pièces par leur père parce que la déesse lui avait jeté un sort, lui faisant croire qu'ils étaient ses ennemis. Un autre poème évoquait un jeune Spartiate qui avait couru pendant qu'un renard lui rongeaient les entrailles et avait sauvé son pays au prix de sa vie. A la fin, le renard sortait de son ventre en riant. Un troisième poème parlait d'un chat à la cour d'Egypte, un chat plus vieux et mystérieux que le Sphinx, un chat qui regardait sans ciller les enfants du pharaon mourir de la peste.

Le poème le plus long était intitulé « La colline Crève-cœur ». Il racontait une chasse dans une pseudo-forêt médiévale, où l'on disait « Dieu vous protège » ou « par ma gente dame » pour un oui ou pour un non, et où des pages rôdaient sous les grands chênes. La proie était un cerf, le plus noble du pays. Le roi, ses chasseurs et ses chiens l'avaient poursuivi toute la journée sur des kilomètres et des kilomètres. Le jour commençait à décliner quand le roi ordonna à ses chasseurs de rabattre le cerf en haut d'une colline escarpée près du pavillon de chasse royal, car l'heure était venue pour lui de mourir.

Le fils du roi, qui participait à sa première chasse, pria son père d'épargner le cerf qui les avait tant fait courir. Mais le roi ne voulut pas. La meute poussa le cerf vers le haut de la colline et là, au sommet, son grand cœur lâcha et il mourut d'épuisement juste avant que les chiens ne lui sautent à la gorge. Le jeune prince pleura.

Le roi ordonna à ses chasseurs de rappeler les chiens. Puis il prit son fils par la main et l'emmena jusqu'au cerf. Il tira sa dague, ouvrit le poitrail de l'animal et trancha les chairs jusqu'au cœur. Il mit la main dans le cœur fendu et le sortit, ruisselant de sang. Le prince regardait. Le roi lui enduisit le visage de sang et l'embrassa sur le front.

Car le sang du cœur renforce les jeunes cœurs, cita-t-il. Dieu l'a voulu ainsi. Il mourra, celui que tu combattras, Mon fils, et sa force te libérera.

Qu'avaient donc à voir les anges avec tout cela ? Peut-être Francis croyait-il avoir déchiffré leur code et exprimer ce qu'ils se disaient entre eux quand ils n'étaient pas en mission officielle. Et leur sujet de conversation favori consistait en de cruelles anecdotes qui mettaient en scène des enfants et des animaux.

Ou bien était-ce l'inverse, et le message était-il tout ce qu'il y a de chrétien. Héraclès, le renard, le chat du pharaon et le roi chasseur étaient tous des personnages dominateurs qui restaient à l'écart de la foule ou imposaient leur volonté. Mais, sans la charité, de quelle utilité cette attitude était-elle, pour eux ou pour les autres ? demandait Francis.

Rien de tout cela n'avait grand sens. Mais, avec Francis, je commençais à avoir l'habitude. Je sentais que nous étions un peu pareils pour cette raison. Ma vie n'avait pas grand sens, elle non plus. Au moins allais-je à Londres passer la journée. Je croisai de nouveau les jambes, levai les yeux vers le plus jeune des deux hommes et le surpris en train de me lorgner.

Le train ralentissait à l'approche de Liverpool Street Station. Je rangeai le livre dans mon sac et regardai par la fenêtre les ruines de la guerre, l'arrière des maisons noircies par la fumée, les immeubles neufs. La dernière fois que ce paysage avait défilé sous mes yeux, j'avais une gueule de bois carabinée et j'étais plus malheureuse qu'à aucun autre moment de ma vie. Les choses s'étaient améliorées. Londres était immense et offrait d'innombrables possibilités. L'excitation bouillonnait en moi comme si le serpent était en train de se débarrasser d'une autre peau.

Je pris le métro pour Chancery Lane. Le bruit, la cohue et le mouvement incessant étaient en même temps effrayants et stimulants. L'était aussi le fait que personne ne savait qui j'étais. J'avais l'impression d'avoir passé plusieurs mois retirée du monde – dans un monastère, un hôpital ou une prison. Rosington était tout cela à la fois pour moi.

En sortant de la station, je dus demander à trois reprises la direction de Fetter Passage. Les gens croyaient savoir où c'était mais se trompaient. J'y arrivai enfin, une ruelle courbe en forme de boomerang, au nord d'Holborn, dans le dédale de rues entre Hatton Garden et Gray's Inn Road. D'un côté, il y avait des entrepôts et des bureaux, de l'autre, une petite rangée de maisons victoriennes attenantes, désormais incomplète, car une bombe en avait détruit une extrémité. La plupart des maisons avaient des devantures. Le commerce le plus proche de la partie atteinte par la bombe était le Blue Dahlia Café, son mur latéral étayé par des billes de bois qui sortaient d'une mer d'herbes folles. Je m'attardai un moment devant, regardant à l'intérieur.

Le café était à moitié plein. Les clients, des hommes et des femmes, semblaient respectables. « Des employés de bureau, pensai-je, peut-être à l'heure de la pause-café. » L'un des hommes était-il Simon Martlesham ? J'entrai.

Des nappes de fumée flottaient paresseusement à travers la salle. Dans le fond, de longues bandes de nylon multicolores qui frémissaient dans les courants d'air masquaient l'arrière-salle. Une radio jouait en sourdine. Peu de gens parlaient. Une femme au visage triste lavait des verres dans l'évier derrière le comptoir et un homme

préparait des sandwiches. Ils m'ignorèrent.

J'attendis au comptoir. Enfin, la femme s'essuya les mains et s'approcha de moi en traînant les pieds. Elle avait le teint cireux et des cheveux noirs raides et ternes.

— Je suis madame Appleyard. J'ai rendez-vous avec un M. Martlesham, mais je suis un peu en avance. Vous le connaissez ? (Elle hocha la tête.) Il est déjà là ?

— Asseyez-vous et attendez, répondit-elle. Vous voulez quelque chose ?

Je commandai un café. Elle m'indiqua une table et dit quelques mots, apparemment en italien, à l'homme qui faisait les sandwiches. Elle se glissa ensuite à travers les rubans dans la pièce de derrière, ses mules claquant sur le linoléum. Un petit homme en imper lisait le journal à la table voisine. Il leva les yeux vers moi, les plissa pour voir à travers la fumée de cigarette et se détourna quand il croisa mon regard.

En attendant, je me plongeai dans *Le Drapeau de son pays*, le deuxième livre que j'avais emporté dans mon cabas. Je ne tardai pas à apprendre que le jeune Harry Verderer était récemment devenu orphelin, mais que son riche oncle avait l'intention de l'envoyer au Cap, où il avait des ouvertures dans une banque au sein de laquelle il avait des relations. C'était de circonstance car l'homme assis à la table voisine se dégarnissait et le morceau de peau chauve sur le dessus de son crâne avait un peu la forme d'une carte d'Afrique. Harry était terriblement fâché parce qu'il voulait entrer dans l'armée et devenir un héros, comme son père et son grand-père avant lui. Il lui fallut cependant se coller au boulot dans la banque pour le bien de sa petite sœur Maud.

A ce moment-là, la femme m'apporta mon café. Mon voisin se tortilla sur sa chaise et chassa la cendre tombée sur son pantalon.

Les rubans de nylon s'agitèrent de nouveau et un homme se dirigea en traînant la jambe vers ma table. Son bras gauche pendait à son côté, le *Daily Telegraph* coincé sous l'aisselle. Il portait un costume en worsted et s'aidait d'une canne. Ses yeux étaient fixés sur le livre, pas sur moi.

— Mademoiselle Appleyard ? s'enquit-il, ayant dû regarder si j'avais une alliance.

— Monsieur Martlesham ? En fait, c'est « madame ».

Nous nous serrâmes la main. Je me demandai pourquoi j'avais tenu à revendiquer mon titre de femme mariée, que j'aurais pu jeter aux orties aussi aisément que l'alliance.

Martlesham appuya sa canne contre la table et s'assit avec difficulté sur la chaise. S'il avait eu treize ans en juillet 1904, il devait approcher de soixante-sept. Il avait des traits fins, bien proportionnés, qui avaient dû être beaux. Ils le seraient encore si son visage n'avait pas été plus court du côté gauche. Mais son costume était brossé et repassé, ses cheveux coupés de frais et son col impeccable. Il portait une épingle de cravate en or, une tête de cheval incrustée d'émail. Il sentait la crème à raser et non la graisse rance.

Une fois installé, il jeta un coup d'œil à la serveuse et elle disparut à nouveau derrière les rubans de nylon.

— Vous l'avez bien dressée, dis-je.

— Comment ?

— La serveuse. Elle est allée vous chercher quelque chose ?

— Un café. Désolé. Vous désirez autre chose ?

— Non, merci. Vous habitez dans le coin ?

— D'une certaine façon. (Il lissa en arrière ses cheveux argentés et montra le livre d'un signe de tête.) C'est celui dont vous m'avez parlé ?

— Oui.

Martlesham avait paru soupçonneux quand je lui avais téléphoné le jeudi, mais il avait été trop surpris pour me poser beaucoup de questions. Je ne savais pas trop comment il allait prendre la chose – tout le monde n'apprécie pas qu'on lui rappelle son enfance, moi la première. Mais il avait dit qu'il aimerait bien voir le livre, si ça ne me dérangeait pas. Je lui avais proposé une heure de rendez-vous et dit que j'allais à Liverpool Street. Il avait suggéré qu'on se retrouve au Blue Dahlia Café. Je supposais que c'était près de l'endroit où il habitait ou travaillait, mais peut-être avait-il seulement pensé que ce serait plus pratique pour moi.

— Je dois dire que votre coup de téléphone m'a surpris. (Il avait un curieux accent, aussi soigné qu'une haie de pavillon de banlieue, mais l'attaque qui l'avait laissé avec le visage déformé, le bras et la jambe gauches à moitié paralysés, l'empêchait d'articuler convenablement.) En tout cas, c'est très gentil à vous de vous être déplacée.

— Ce n'est rien. De toute façon, je devais venir en ville.

— Quand même.

— En fait, j'étais curieuse.

— Pourquoi ?

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, je suis en train de dresser

le catalogue de la bibliothèque de la cathédrale.

Il hocha la tête avec impatience.

— C'est là que vous avez trouvé le livre.

— Oui. De manière générale, ça n'est pas vraiment un travail excitant. Tout ce qui sort de l'ordinaire est donc bienvenu, vous comprenez ?

— Puis-je y jeter un coup d'œil ?

— Bien sûr. (Je poussai le livre vers lui.) Après tout, votre nom est écrit dessus.

Il ouvrit le livre et lut ce que Francis avait écrit sur la page de garde. Je tirai sur ma cigarette. Je ne savais pas à qui appartenait ce livre. Je n'avais pas demandé au chanoine Hudson si je pouvais le donner à Simon Martlesham. Cela aurait impliqué que je lui montre l'inscription, or j'étais certaine qu'il aurait désapprouvé ma tentative de rechercher tout ce qui était lié à Francis.

La serveuse apporta le café de Martlesham et une assiette avec deux Rich Tea et deux biscuits au gingembre. Aucun des deux ne sembla remarquer l'autre, comme s'ils avaient été mutuellement invisibles l'un pour l'autre.

Il leva les yeux et me regarda. Je fus toute retournée de voir des larmes dans ses yeux. Il n'y avait pas de raison qu'il soit triste. Peut-être que l'attaque avait affecté ses conduits lacrymaux.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment vous m'avez trouvé, dit-il. J'ai oublié de vous le demander. Je veux dire que votre coup de téléphone était complètement inattendu.

— M^{me} Elstree m'a dit que vous habitiez à Watford. J'ai donc demandé aux renseignements et votre locataire m'a donné votre numéro à Londres.

— Qui est M^{me} Elstree ?

— Je ne sais pas quel était son nom de jeune fille, mais elle vous connaissait quand vous étiez adolescent, lorsqu'elle travaillait chez le doyen. Et elle a dit que son frère vous avait rencontré il y a un an ou deux, alors que vous étiez de passage à Rosington.

— Ah oui. Ça doit être Alf Butler. La première et dernière fois où je suis revenu à Rosington. Je passais par là et je me suis dit que j'allais jeter un coup d'œil à l'endroit où j'avais habité. Il était près du Swan et il m'a reconnu tout de suite. (Il caressa la poignée de sa canne de la main droite.) Je n'étais pas comme ça à ce moment-là.

— Vous le connaissiez quand vous étiez enfants ?

— Les parents d'Alf avaient un magasin dans Bridge Street. M^{me} Je-ne-sais-plus-comment devait être Enid. (M. Martlesham me fit un sourire contraint.) Je me souviens d'elle. Elle avait toujours l'air sinistre, celle-là.

Je lui rendis son sourire.

— Elle est maintenant gouvernante du chanoine Osbaston. C'est le principal du collège de théologie.

— Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous lui ayez parlé de moi ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Je ne lui ai pas parlé de vous. Pas exactement. Je lui posais des questions sur le chanoine Youlgreave. Parce que c'est lui qui vous a offert le livre.

Il fit un mouvement brusque. La canne appuyée contre la table commença à glisser et le café oscilla dans les tasses.

— En quoi le chanoine Youlgreave vous intéresse-t-il, madame Appleyard ?

Je rattrapai la canne avant qu'elle ne dégringole. Une goutte de café était tombée sur le bout d'une des chaussures de M. Martiesham. On aurait dit une étoile grise sur un miroir noir convexe.

— A une époque, il a été le bibliothécaire de la cathédrale, répondis-je. J'ai trouvé certains livres qui lui ont appartenu. C'était apparemment quelqu'un de très intéressant.

Martiesham regardait par la fenêtre.

— En comparaison des autres, il l'était certainement.

Vous vivez à l'intérieur de l'Enceinte, madame Appleyard ? demanda-t-il en se retournant vers moi.

— J'habite à la Dark Hostelry.

— Je m'en souviens. Quand j'étais gamin, je crois que le maître de chapelle habitait là. Le chanoine Youlgreave aussi y a vécu quelques mois, je me souviens. Votre mari est donc pasteur ?

— Non.

Je me hâtai de passer à autre chose :

— J'imagine que l'Enceinte a dû pas mal changer, au fil des années...

— J'en doute. Mais je ne sais pas comment c'est, maintenant. (Il me jeta un coup d'œil et enchaîna, en parlant plus vite qu'avant :) Pour être honnête, je n'ai jamais aimé l'ambiance. Quand j'étais gamin, ce n'était pas le grand amour entre l'Enceinte et le reste de la

ville. On était d'un côté ou de l'autre. Ce qui rendait la situation délicate pour les gens comme moi. Pour les domestiques.

— Ça, ça a changé. (Je pensai à Janet emprisonnée dans sa cuisine.) Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de domestiques dans l'Enceinte de nos jours.

— J'ai eu de la chance.

— D'avoir travaillé au palais épiscopal ? Il secoua la tête.

— Il n'y avait pas de pire endroit. Le majordome de l'évêque aurait pu en remonter à Staline. Non, je dis que j'ai eu de la chance parce que je n'ai pas eu à travailler là très longtemps. Pas plus d'un an. Et je dois en remercier le chanoine Youlgreave. Mais je doute que quelqu'un se souvienne de lui, maintenant. (Sa voix se fit plus dure.) Tel qu'il était, en tout cas. Après tout, ça doit faire plus de cinquante ans.

— Certains se souviennent encore de lui.

— Pas de lui. Pas de l'homme. S'ils se souviennent de quelque chose, c'est de ce qui s'est passé. Mais ça ne le résume pas du tout. Ces gens-là sont censés être des chrétiens, et pourtant ils aiment le scandale comme tous les autres.

— Quand vous dites que ça ne le résume pas, vous pensez à sa poésie ?

— Oui, il y a ça aussi. Mais je ne m'intéresse pas beaucoup à ce genre de choses moi-même. Non, ce que je veux dire c'est qu'il faisait beaucoup de bien autour de lui sans le crier sur les toits. Je sais que les gens le croyaient bizarre. D'accord, il l'était bien un peu. Mais le fin mot de l'histoire, c'est que s'il n'avait pas été là, je ne serais pas ici.

— Que s'est-il passé ?

— Comme qui dirait, il s'était pris d'affection pour moi. La première fois que nous nous sommes rencontrés, il avait fait une chute dans l'Enceinte – il avait glissé sur du verglas et je l'avais aidé à rentrer chez lui. Ensuite, il m'a envoyé des livres. Vous savez, il m'incitait à penser que la vie ne consistait pas seulement à cirer les chaussures des autres. (Il sortit de sa poche un étui en argent et chercha une cigarette maladroitement, d'une seule main.) Beaucoup de gens étaient pauvres, à l'époque. Vraiment pauvres. C'est difficile à imaginer maintenant, n'est-ce pas ? Plus personne ne souffre de la faim. On ne meurt plus parce qu'on ne peut pas se payer le médecin.

— C'est le progrès, dis-je.

Il acquiesça, mais il avait l'esprit ailleurs, accaparé par ses souvenirs.

— Dans l'Enceinte, la plupart des gens se fichaient de ce qui se passait devant leur porte. Ils s'en lavaient les mains comme si c'avait lieu ailleurs. En Inde ou même dans l'East End. Mais ils ne voulaient pas voir ce qui se passait à quelques centaines de mètres de l'Enceinte...

— Dans Swan Alley ?

— Peut-être croyaient-ils que la pauvreté était contagieuse, comme la peste. Ou peut-être que ça les aurait obligés à se rendre compte que c'était de leur faute. (Pendant quelques mots, son accent changea – les voyelles se firent plus traînantes et le nasillement du Norfolk de son enfance réapparut.) Mais M. Youlgreave n'était pas comme ça.

Il porta enfin la cigarette à sa bouche et alluma le briquet sous son nez.

— Avez-vous entendu son dernier sermon ? Celui qui a fait tant de foin ? demandai-je au bout d'un moment.

— Quel sermon ?

— Il a apparemment déclaré qu'il n'y avait aucune raison pour que les femmes ne puissent pas être prêtres comme les hommes.

Martlesham secoua la tête.

— J'étais au Canada à ce moment-là. Je n'avais plus de contacts avec lui. Par contre, je l'ai entendu prononcer un sermon à propos de Swan Alley. Il a dit que c'était une tache sur la Terre de Dieu. Ça n'a pas été apprécié non plus. C'était un homme bon.

Un homme bon ? Ça changeait des autres épitaphes de Francis Youlgreave.

— A quoi pensiez-vous quand vous parliez de scandale ? Vous disiez que c'était ce dont se souvenaient les gens.

— Le scandale... Tout est là. Quel scandale ? Si vous voulez mon avis, ça ne reposait sur rien. Il n'était pas bien intégré. Et on lui en a fait baver à cause de ça.

Pourquoi n'était-il pas bien intégré ? Son père n'était-il pas baronnet et sa mère cousine du doyen ? Cinquante ans plus tard, moi non plus je ne suis pas bien intégrée. Mais au moins je sais pourquoi. Mon rouge à lèvres était trop brillant et j'ai induit mon mari en erreur. Quelque chose d'autre me travaillait, quelque chose en rapport avec le présent, avec le Blue Dahlia Café.

— M. Youlgreave a payé les frais de mon émigration, poursuivit Martlesham. Il avait un ami au comité de cette organisation, la Church Empire Society. Quand vous leur plaisiez, quand vous aviez de bonnes références, ils mettaient la moitié de la somme si quelqu'un d'autre

mettait le reste. (Il posa la main droite sur le livre, la cigarette encore en train de se consumer entre ses doigts.) C'est pourquoi je suis content d'avoir ça. Un peu tard, mais, en un sens, ce n'en est que plus appréciable.

— Vous ne l'avez pas eu, à l'époque ? Il secoua la tête.

— Vous savez où j'étais le jour de mon treizième anniversaire ? Au milieu de l'Atlantique, sur *l'Hesperides*. Il l'avait probablement acheté, puis a oublié de me le donner avant que nous nous embarquions. Mais comment a-t-il atterri à la bibliothèque ?

— Il y avait là plusieurs de ses livres. Il était malade quand il a quitté Rosington et il les a peut-être tout simplement oubliés. Cela n'a rien d'extraordinaire. Personne n'a rangé la bibliothèque pendant des années et j'y ai trouvé toutes sortes de choses bizarres...

Comme *L'Amant de lady Chatterley*, par exemple, non expurgé mais très ennuyeux. Mon impression de malaise ne faisait cependant que croître. Je jetai un coup d'œil circulaire dans la salle. Qu'avait donc le Blue Dahlia Café de si familier ? Il y avait moins de clients, maintenant. Probablement l'accalmie avant le déjeuner. La serveuse croisa mon regard un instant, puis se détourna. L'homme à la calvitie en forme de carte d'Afrique tourna la page de son *Daily Express*. Je regardai ma montre. J'allais arriver en retard à mon rendez-vous avec Henry si je ne faisais pas attention. Peu important, d'ailleurs. Il pouvait aussi bien attendre ou s'en aller si ça lui chantait.

— Il voulait que j'aie la possibilité de faire quelque chose de ma vie, disait M. Martlesham. Dans les colonies, tout le monde était sur un pied d'égalité. On se fichait de savoir qui étaient vos parents. La Church Empire Society s'assurait que vous appreniez un métier.

(Il regarda ses mains.) Je suis devenu menuisier. Je m'en suis bien sorti. J'avais ma propre affaire à Toronto. Puis la guerre est arrivée, la Grande Guerre, je veux dire, et c'a été la fin de tout ça.

— Vous vous êtes engagé ?

— C'était difficile de ne pas le faire. Je suis donc retourné en Angleterre. Mais du moins avais-je un métier. Ça m'a sans doute sauvé la vie. La plupart des gars avec qui je me suis engagé sont morts dans les tranchées. Moi, j'ai passé la majeure partie de la guerre dans des camps d'entraînement sur la plaine de Salisbury, à apprendre à des héros comme eux à scier des supports pour les abris de tranchées.

— Vous deviez être content de revoir votre famille.

— Quelle famille ?

— Je croyais... M^{me} Elstree a parlé de votre mère et d'une sœur.

Il éteignit sa cigarette.

— Ma mère est morte avant que je parte pour le Canada. Quant à Nancy, elle était à Toronto. M. Youlgreave y avait veillé aussi.

— Elle est partie avec vous ?

— Oui. La société avait un orphelinat. Elle a été adoptée presque tout de suite après notre arrivée. C'est le mieux qui pouvait lui arriver.

— Ça a dû quand même être un déchirement pour vous. Votre dernier lien avec votre famille...

Il haussa les épaules.

— C'était il y a longtemps. Je ne m'en souviens plus. Je ne suis pas retourné à Rosington. Il n'y avait pas de raison. Rien ne m'attirait plus là-bas. Mais je suis resté ici.

— Pourquoi ?

— J'ai rencontré une fille dans un bal à Winchester. (Il ne me regardait pas, il regardait à travers moi.) C'était le jour de l'Armistice. Vera. (Il avala sa salive et me fixa de nouveau.) Elle est morte l'année dernière.

— Je suis désolée.

— C'est comme ça. J'ai donc quitté la maison de Watford et suis revenu m'installer à Londres. J'ai l'appartement au-dessus du café. Voilà l'histoire de ma vie... pour ce qu'elle vaut. (Il sourit, révélant un instant le charme qu'il avait dû posséder dans sa jeunesse.) Je ne sais pas pourquoi une jolie jeune femme comme vous prend la peine de m'écouter, mais merci. Et je suis content d'avoir le livre.

— Ce n'est rien. (Je jetai un nouveau coup d'œil à ma montre, cette fois-ci de manière plus évidente.) Il faut vraiment que j'y aille. J'ai un autre rendez-vous.

— J'espère que je ne vous ai pas mise en retard. (Il repoussa sa chaise pour se lever.) Le café, c'est pour moi, madame Appleyard. C'est le moins que je puisse faire.

— Merci. C'est très gentil. Ne bougez pas, je vous en prie.

Nous nous serrâmes la main et je sortis du café presque en courant. Il était midi et demi et j'allais vraiment être en retard. Mais ce n'était pas la raison de ma hâte. Je venais de comprendre pourquoi le Blue Dahlia Café me mettait mal à l'aise.

Du tabac turc, ou quelque chose d'approchant. Quelqu'un en avait fumé dans le café. Peut-être M. Martlesham lui-même. Il avait en effet un petit air de dandy – l'épingle de cravate, les chaussures archi-cirées, le col impeccable et l'étui à cigarettes en argent. Il était

parfaitement possible que Francis Youlgreave ait fumé des cigarettes du même genre au début du siècle, peut-être des Sullivan Powells ou des Kyprinos, de Chypre.

Le genre de cigarettes qui avait donné au Blue Dahlia Café la même odeur que *Les Langues des anges*, le livre qui se trouvait dans mon sac.

Une bohémienne vendait de la lavande à Piccadilly Circus.

— Achetez un brin, monsieur, dit-elle à l'homme qui était devant moi. Ça porte chance.

Il tenta de la contourner pour l'éviter, mais elle ne l'entendait pas ainsi.

— Juste un petit brin, insista-t-elle d'une voix geignarde, et la chance vous sourira.

Il se dégagea car elle l'avait saisi par la manche et se hâta vers l'entrée du métro.

— Va pourrir en enfer ! hurla-t-elle à sa suite. M'apercevant, elle recomposa son expression et reprit son ton geignard :

— Un petit brin de lavande, mademoiselle ? Ça vous portera chance. Les jeunes dames ont autant besoin de chance que d'un joli visage.

Je n'avais pas envie qu'elle me voue aux gémonies. Il me semblait que j'avais déjà eu mon lot de malchance. La rencontre avec Maitlesham n'avait rien arrangé, bien au contraire. Et maintenant, j'allais devoir affronter Henry.

Je sortis mon porte-monnaie et donnai six pence à la bohémienne. Une main pareille à celle d'un singe s'empara prestement de la pièce et laissa tomber la lavande dans ma paume. La main était moite et laissa une trace sur le cuir clair de mon gant.

Je remontai rapidement Regent Street. Il était près d'une heure moins dix. Etreignant toujours le brin de lavande, je franchis comme une flèche le tambour du Café Royal.

Si Henry n'était pas parti, je m'attendais à le trouver au bar. Mais il était là, juste devant moi, dans l'entrée, et avec son costume bleu foncé à rayures discrètes, il semblait presque aussi soigné de sa personne que Simon Martlesham. Il avait un œillet blanc à la boutonnière, une pochette de soie dépassait de sa poche de poitrine. L'espace d'un instant, je le vis avec les yeux de quelqu'un de Rosington. M^{me} Forbury et ses Veilleuses lui auraient sûrement trouvé des airs de malfrat.

— Wendy, tu es superbe ! lança-t-il en se précipitant vers moi.

Je ne pus l'empêcher de m'embrasser mais tournai la tête, et il ne réussit qu'à déposer son baiser sur mon oreille. Son odeur m'était familière, mais comme le sont les odeurs du passé. Comme un effluve qui appartenait à votre univers à une autre époque, quand vous étiez quelqu'un d'autre.

— Il faut fêter ça, disait-il. Buvons un verre. Pourquoi portes-tu ce brin de lavande ?

Je regardai le brin. Je l'avais serré si fort que la tache s'était élargie sur mon gant, qui était sans doute fichu.

— Je viens de l'acheter à une bohémienne.

— Ça ne te ressemble pas d'être superstitieuse. (Henry avait toujours l'esprit vif.) C'est l'effet que te fait Rosington ?

Je secouai la tête et dis :

— Alors, et ce verre ?

Nous entrâmes dans le bar. J'enveloppai la lavande dans un mouchoir et la fourrai dans mon sac. Quand le garçon arriva, Henry commanda deux martinis dry.

— Comme la fois où nous nous sommes rencontrés, murmura-t-il.

— Ne joue pas les sentimentaux. Ça ne te va pas. Mais j'étais contente qu'il ait choisi des martinis dry.

J'avais besoin de boire un petit coup.

— On peut déjeuner ici si tu veux, dit-il. Mais si tu préfères, on va ailleurs. J'avais pensé au Savoy.

— D'où vient tout cet argent ? demandai-je. Ta veuve velue ?

— Je te l'ai dit au téléphone. Je ne l'ai pas revue depuis... depuis le jour où je t'ai vue la dernière fois.

Heureusement, les boissons arrivèrent à ce moment-là.

— A ta santé, dit Henry.

Pendant les minutes qui suivirent, aucun de nous deux ne trouva grand-chose à dire. Nous fumâmes, finîmes nos verres, en commandâmes d'autres. Henry me demanda comment allaient les Byfield et je lui répondis qu'ils allaient très bien, que Janet et David lui transmettaient le bonjour.

— Et comment va Rosie ? Très bien.

— C'est bientôt son anniversaire, non ?

— C'était mercredi dernier.

— Ça lui fait... heu...

— Cinq ans.

— Je devrais peut-être lui envoyer un cadeau. La conversation redevint languissante.

— Nous devrions parler du divorce, dis-je enfin.

— Je pensais vraiment ce que je t'ai dit au téléphone. Je t'aime. (Il se redressa.) J'ai été stupide. Ne pourrait-on pas recommencer ?

— Je n'en vois pas l'utilité. Il y aura quelqu'un d'autre. Une autre grosse veuve, avec un gros compte en banque.

— Non. Parce que...

— Et où étais-tu passé, à propos ? Ton avocat a dit au mien que tu avais disparu dans la nature.

— J'étais en voyage d'affaires et un peu à court d'argent. (Henry regardait ses mains.) Je lui avais laissé une lettre pour toi. Il ne te l'a pas remise ?

— J'ai dit à mon avocat de la mettre au panier. C'était à peu près la seule chose utile que ce pauvre Fielder ait jamais faite pour moi. Sa note d'honoraires impayée traînait toujours dans ma chambre, à la Dark Hostelry. La somme réclamée semblait passablement importante eu égard à ce qu'il avait accompli.

— Je fais des économies pour divorcer, dis-je.

— Il y a quelqu'un d'autre ?

Je regardai Henry. Sa petite fossette au menton le faisait ressembler à un bébé monté en graine. Je l'avais toujours trouvée séduisante. Je me demande ce qu'il aurait dit si je lui avais répondu : « Oui, il y a quelqu'un d'autre. David. »

— Ça ne te regarde plus.

— Je te dois de l'argent.

— Tu en dois à beaucoup de gens.

— Tu te souviens de Grady-Goldman Associates ?

— J'aurais du mal à oublier. Il hocha la tête.

— Quand Grady a fait faillite, je me suis retrouvé avec trente pour cent des actions de la société.

Aloysius Grady avait un train de vie et un discours de riche. Il avait voulu que Henry lui monte un portefeuille d'investissements immobiliers en Europe et le gère pour son compte. Henry y avait beaucoup travaillé. Il avait même prêté de l'argent à Grady pour sa fille, qui faisait ses études en Angleterre, et il avait pris des actions de

la société en garantie du prêt. Lorsqu'il avait fait faillite, l'argent s'était volatilisé et les actions avaient chuté.

— Juste après que tu... après ton départ, poursuivit Henry, j'ai reçu un télégramme de Louis Goldman. Une filiale d'Unilever voulait acheter la société et les actions étaient montées en flèche. Il était l'autre principal actionnaire et il pensait que nous pouvions les faire grimper encore si nous nous concertions.

— Allez, Henry...

— Quoi ?

— Ça ressemble encore à un de tes contes de fées.

— Ce n'est pas le cas, je te le jure. C'est pour ça que j'ai dû quitter le pays. Louis m'a acheté le billet d'avion. Je te racontais tout dans ma lettre.

J'essayai de me souvenir du siège de la société Grady-Goldman. Une vaste enceinte avec une clôture en grillage et des tas de baraquements à toiture de tôle ondulée. Un gardien noir qui faisait le thé. La Rover de Grady qui entraînait dans l'enceinte dans un nuage de poussière. La fumée de cigare qui m'irritait la gorge dans un petit bureau surchauffé. Et Grady lui-même, un grand gaillard qui perdait ses fins cheveux roux et essayait de me pincer les fesses.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquaient ? Pourquoi Unilever voulait-il racheter la société ?

— Des machines-outils. C'est pour ça que Grady-Goldman m'avait semblé être une bonne affaire au départ. Il n'y a pas beaucoup de gens qui en fabriquent au sud du Sahara. Louis avait remonté la société et la faisait tourner. Il n'y avait pas beaucoup de bénéfices à cause des dettes laissées par Grady. Mais ils avaient des ouvriers compétents, ils avaient l'usine et des clients.

— Si tu essaies de me dire que ton sens aigu des affaires t'a enrichi, je peux t'assurer que j'ai du mal à te croire...

— Ce n'est pas mon sens des affaires, mais celui de Louis. C'a été ma chance. Une chance qui m'a valu un peu plus de quarante-sept mille livres, pour être précis.

— Doux Jésus. (Je songeai au brin de lavande dans mon sac. Il semblait avoir eu un effet rétrospectif, mais pas sur la bonne personne.) Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Je vais t'en donner une partie. Je ne dis rien.

— J'ai pensé à des tas de choses ces derniers temps, continua Henry, apparemment content de lui.

— Grand bien te fasse. C'est une grosse responsabilité d'avoir tout cet argent à dépenser.

— C'est tout à fait ça. Changement de plan. J'en suis arrivé à la conclusion que faire carrière dans les spéculations ne me convenait pas. Je songe à reprendre l'enseignement...

Là, je me mis à rire.

— Ce n'est pas une idée aussi bête qu'elle en a l'air, se défendit-il. J'étais prof quand nous nous sommes rencontrés et ça me plaisait assez.

— Henry, tu as oublié ce qui s'est passé à la Choir School ? Ils t'ont plus ou moins flanqué à la porte. Personne ne te donnera de travail sans références.

Il prit un air suffisant.

— J'y ai pensé. Bien que, pour être honnête, je n'aie pas eu à y penser beaucoup. Quelqu'un d'autre l'a fait pour moi.

— Quelqu'un comme Louis Goldman ? J'aimerais que tu cesses de faire tant de mystères.

— Tu te rappelles que j'avais enseigné dans une autre école avant de m'installer à Rosington ? Veeton Hall. Les Cuthbertson veulent la vendre. Un de mes amis, qui fait toujours partie de l'équipe, m'a écrit alors que je ne m'y attendais pas, pour me demander si je connaîtrais quelqu'un que cela intéresserait de s'associer avec lui. C'est une affaire florissante, il y a une liste d'attente longue comme le bras et le vieux M. Cuthbertson a toujours eu un faible pour moi. Le prix aussi est super intéressant. Il suffit de trente mille livres.

— Rien ne t'empêche donc d'aller de l'avant.

— Je ne veux pas faire ça seul. Je voudrais que nous le fassions ensemble. (Je secouai la tête.) Tu sais, ça n'est pas comme s'enterrer en pleine cambrousse. (Il tendit vers moi une main que je fis semblant de ne pas voir.) Ce n'est pas loin de Basingstoke. Tu peux être en ville en un rien de temps.

— C'est trop tard.

— Je n'aurais pas dû te dire tout ça aussi vite. Excuse-moi. Ecoute, pourquoi n'y réfléchirais-tu pas pendant quelques jours ? Quelques semaines même, si tu veux. Parles-en à Janet. Maintenant, allons déjeuner.

Après cela, mon humeur changea. Je ne sais pas si c'était l'alcool ou ce qu'avait dit Henry, mais je me sentais plus heureuse. Peut-être la lavande remplissait-elle son office. Nous prîmes un taxi jusqu'au Savoy et déjeunâmes à la pâtisserie. Henry voulut du Champagne.

— Pas de Veuve Clicquot, dis-je. J'en ai ma claque, des veuves.

Il commanda une bouteille de Røederer.

— A propos de veuves... dit-il. Cela me fait penser à quelque chose.

Il se lança dans une histoire longue et compliquée sur la veuve de Grady et ses tentatives de prendre au piège un cadre supérieur d'Unilever pour elle-même d'abord, puis, n'y réussissant pas, pour sa fille. Il finit par me faire rire. Je lui parlai ensuite de la Dark Hostelry et de mon travail. Nous fîmes des commentaires sur les habitants de l'Enceinte.

— Tu n'as pas besoin de continuer à faire ce travail si tu n'en as pas envie, dit Henry au moment du café.

— J'ai besoin de gagner ma vie maintenant, dis-je, aussi légèrement que possible.

Il sortit une enveloppe de la poche de sa veste et la posa sur la table entre nous.

— Ça dépend de toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un chèque de dix mille livres.

— Tu me donnes mon compte ? C'est ça ?

— Ne dis pas de bêtises, Wendy. C'est à toi. Je veux que tu le prennes.

— Une compensation pour le divorce ? C'est ça ? demandai-je en haussant le ton.

Il serra les lèvres.

— Au moins tu n'auras pas à garder ce travail sans débouchés si tu ne le veux pas, et tu ne seras pas obligée de vivre à Rosington.

— Je vais finir ce travail.

— Rien ne t'y contraint. Tu peux très bien t'arrêter maintenant.

— Ce ne serait pas correct vis-à-vis de Hudson.

— Tu ne lui dois rien, Wendy. Tu as effectué un certain travail pour lui, il t'a payée, mais il n'y a aucune raison pour que tu travailles plus longtemps que tu ne le désires.

— Je sais, mais j'aimerais le finir.

Henry mit deux cigarettes dans sa bouche, les alluma et m'en tendit une. Ça semblait tout à fait naturel. Il ne m'avait rien demandé, considérant comme allant de soi que s'il fumait une cigarette j'allais

en fumer une aussi.

— En fait, il y a une autre raison, ajoutai-je.

— Je le savais bien. Il y a quelqu'un d'autre, hein ?

— Ça ne te regarde pas. Pas maintenant. (Je ris en voyant sa tête, rose sous l'effet du Champagne et de la colère.) C'est vrai, il y a quelqu'un. Il s'appelle Francis Youlgreave.

Il passa la main dans ses cheveux, laissant un épi vertical, comme il le faisait toujours quand il était perplexe.

— Tu l'as peut-être côtoyé à Rosington.

— Le salaud, marmonna Henry.

— Il est mort depuis cinquante-deux ans. C'était l'un des chanoines, au début du siècle, et aussi un poète mineur. Il a également fait un peu scandale et on l'a obligé à partir.

Le visage de Henry s'éclaira.

— Francis et moi avons donc quelque chose en commun. En dehors de toi, je veux dire.

— Il y a beaucoup de choses inexplicables le concernant. Par exemple, personne ne semble savoir s'il est mort de mort naturelle ou s'il s'est suicidé.

— A Rosington ?

— Non... il est mort un peu plus tard, après qu'on l'eut obligé à donner sa démission. On raconte qu'on l'y a obligé parce qu'il avait fait un sermon en faveur des femmes prêtres.

Henry leva les sourcils.

— Si on faisait ça à Rosington encore aujourd'hui, on se ferait probablement rouler dans le goudron et les plumes...

— Ce n'est pas tout. Je n'arrête pas de trouver des traces de lui. Mais le plus curieux, ce qui me préoccupe, c'est qu'il se passe quelque chose, quelque chose que je ne comprends pas.

— Que veux-tu dire ?

— Quelqu'un d'autre s'intéresse à Francis Youlgreave, quelqu'un d'autre essaie d'en savoir davantage sur lui.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas, en effet. Mais il semble qu'il le fasse en se cachant.

— Tu n'en as pas l'air très sûre.

Je soupirai. Je ne l'étais pas. Personne ne semblait connaître le

petit homme qui avait l'air d'un clerc de notaire, mais cela ne voulait pas dire pour autant qu'il essayait de cacher son identité. L'intérêt qu'il manifestait pour Francis pouvait s'expliquer de manière parfaitement innocente. En dehors de lui, qu'y avait-il d'autre de préoccupant ? Le fait que M. Treavor ne cessait de voir de petits bonshommes traîner autour de la Dark Hostelry ? La démence sénile ne contribue pas à faire des témoins dignes de foi. Le pigeon aux ailes coupées ? Peut-être l'idée que quelqu'un se faisait d'une bonne blague, ou tout simplement le fait d'un écolier particulièrement féru de biologie. Rien qui soit de nature à éveiller des soupçons, rien qui ait un rapport avec Francis. L'odeur tenace de ce qui pouvait être du tabac turc sur mon exemplaire des *Langues des anges* ? Pure coïncidence.

— Rien d'important, dis-je. En tout cas, merci pour le déjeuner. Il faut vraiment que j'y aille.

— Ne pars pas tout de suite. Rien ne presse.

— J'ai des courses à faire avant de reprendre le train.

— Où ?

— Je pensais commencer par Piccadilly, puis remonter Bond Street et Oxford Street avant de prendre le bus ou le métro jusqu'à Liverpool Street.

— Ça me paraît difficile. Je peux venir avec toi ? Porter les paquets ? Ecarter les malandrins ?

— Non, Henry. De toute manière, tu t'ennuierais.

— Je voudrais t'offrir un cadeau...

— Je ne veux pas de cadeau, merci. Je ne sais même pas si je vais acheter quelque chose. Tu ne comprendrais pas... j'ai seulement envie de faire du lèche-vitrines. Quand on fait ses courses à Rosington, on a l'impression d'être au début du siècle.

— Tu sais quoi ? Je vais t'acheter des gants. (Il prit la paire posée sur la table.) Regarde-moi ceux-là. Ils sont tout sales. Il t'en faut des neufs.

— Bon, d'accord. (Je lui souris. Si l'argent ne comptait pas, autant en profiter.) En ce cas, tu peux m'en acheter à la Regent Glove Company. Mais ce n'est pas donné.

— J'espère que non.

Henry paya l'addition et nous remontâmes le Strand.

Il voulut héler un taxi mais j'eus des remords et l'en empêchai.

— Ecoute, Henry, tu prends des taxis à tout bout de champ, tu

viens de m'offrir à déjeuner au Savoy, tu es sur le point de m'acheter les gants les plus chers que j'aie jamais eus... à ce train-là, tu n'auras plus un penny dans quelques mois. Et pourquoi un taxi ? Ce n'est pas déshonorant de prendre le bus.

— J'ai l'impression que Rosington t'a donné des habitudes en dessous de ton rang, dit-il en me prenant le bras et en m'entraînant vers l'arrêt de bus. Quand tu auras fini tes emplettes, nous irons boire un verre. On peut même dîner ensemble. Ou aller au spectacle ?

— Arrête, Henry. De toute façon, je n'aurai pas le temps.

— On peut juste prendre un verre en vitesse dans Liverpool Street, si tu veux.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi pas ?

Je m'arrêtai si brusquement qu'un monsieur qui arrivait derrière nous se cogna contre Henry et jura.

— Henry, rien n'a changé. C'est fini entre nous. J'ai accepté de déjeuner avec toi, mais c'est tout. Je repensai à la veuve velue pour m'endurcir le cœur.) Je ne prendrai pas de verre avec toi.

Il me regarda, l'air à la fois peiné et en colère.

— Mais, Wendy...

— Je regrette, rien de ce que tu pourras dire ne me fera changer d'avis.

Je dégageai mon bras et nous fîmes le reste du trajet jusqu'à l'arrêt de bus sans dire un mot.

C'est à peu près une minute plus tard que je changeai d'avis. Le bus arriva presque tout de suite. C'était un autobus à impériale et je m'engageai la première dans l'escalier. J'avais envie de regarder par la fenêtre les rues de Londres, de jouer les touristes sans avoir à parler à mon mari.

Henry me suivit. Il me collait plus que je n'aurais voulu. Cela me rendait nerveuse et me procurait aussi un plaisir dont je ne voulais pas. Je me retournai dans l'intention de lui décocher un regard noir. Au même instant, quelque chose m'attira l'œil.

Des passagers faisaient encore la queue pour monter dans le bus. Juste à temps, j'aperçus un petit brun en imper qui se dirigeait vers un siège au niveau inférieur. Il ne portait pas de chapeau et était chauve.

De mon poste d'observation en haut de l'escalier, je vis très distinctement que sa calvitie dessinait grosso modo la forme d'une carte d'Afrique.

Le soleil du soir dorait le côté ouest de la flèche de la cathédrale d'une lumière aussi lourde que du miel. Je grimpai la colline depuis la gare en jetant de temps à autre un coup d'œil à mes gants neufs, en fin daim noir doublé de soie. C'était presque un crime de les porter.

En un sens, c'avait été une erreur de revoir Henry, je le savais, du genre gratter une croûte jusqu'à ce que ça se remette à saigner. Dans le train, je n'avais cessé de le revoir jouer à la bête à deux dos avec la veuve velue, ses fesses tremblotant comme celles d'un bébé potelé, et la veuve qui agitait ses jambes en l'air, ses pieds chaussés de superbes talons hauts bleu foncé. Ils étaient toujours sur la photo, immortalisés pour l'éternité en noir et blanc, dans le tiroir de ma table de nuit à la Dark Hostelry.

Je montai péniblement vers la Porta. Je n'étais pas saoule et n'avais pas la gueule de bois, ce qui était plus un coup de chance que le résultat d'une attitude raisonnable. Mais je n'étais pas non plus vraiment à jeun. Ce n'était pas seulement l'effet de l'alcool. Les émotions peuvent aussi vous enivrer, même la tristesse.

Une partie de cette tristesse, liée à Henry de manière inexplicable, provenait du fait que j'étais de retour à Rosington. C'était l'une des raisons pour lesquelles je marchais si lentement. J'avais l'impression de me retrouver à treize ans, quand j'essayais de retarder le moment de retourner à Hillgard House au début du trimestre.

Dans l'Enceinte, Gotobed fut la première personne que je vis. Il était assis sur un banc près de la porte de sa maison, en train de lire la page des sports du *Rosington Observer* et de caresser un gros chat roux. Il était encore en soutane, qu'il portait quand il remplissait ses fonctions de bedeau et accompagnait des membres du clergé autour de la cathédrale. Quand il entendit le bruit de mes pas, il jeta un coup d'œil par-dessus son journal.

— Madame Appleyard. Quelle belle soirée ! lança-t-il en se levant précipitamment, délogeant le chat.

— Magnifique. (Le chat se frotta contre ma jambe et je me baissai pour le caresser.) Quel bel animal. Il est à vous ?

— A ma mère. Il ne vous importune pas ?

— Pas du tout. (Le chat ronronnait comme un avion passant au loin.) Comment s'appelle-t-il ?

— Percy. Ma mère dit qu'il faut l'écrire avec U et S. Je le regardai quelques instants sans comprendre, puis me rendis compte que c'était une plaisanterie, un jeu de mots.

— Ah, je vois ! Pursy. Parce qu'il ronronne. Excellent.

— Elle a quatre-vingt-treize ans, ma mère, confia Gotobed. Mais elle a gardé son sens de l'humour et elle est gaie comme un pinson. A propos, je lui ai parlé du pigeon. Vous vous souvenez du pigeon ?

— Ce n'est pas quelque chose qu'on oublie facilement.

— Désolé... je n'aurais peut-être pas dû vous rappeler ça.

— Non, non. Ça m'intéresse. Qu'a dit votre mère ?

— Qu'il y avait peut-être un cinglé dans l'Enceinte. Comme la dernière fois.

— La dernière fois ?

— Il y a cinquante ou soixante ans. Quelqu'un s'était mis à faire de drôles de choses aux animaux. C'était pas joli du tout.

— Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ?

Il serra ses mains devant lui et son nez tressauta. Il avait l'air si malheureux que j'avais plus envie de le caresser, lui, que le chat.

— N'ayez pas peur de me dégoûter, dis-je. Je suis vaccinée.

Il m'adressa un sourire hésitant.

— Vous êtes sûre que vous voulez... Eh bien, on trouva un matin un rat sans pattes devant Bleeders Hall. Et aussi un chat sans tête sous le porche nord. Ma mère n'en est pas certaine, mais il se pourrait qu'il y ait eu aussi un oiseau sans ailes.

— Et a-t-on découvert qui avait fait cela ?

— Il s'est avéré que c'était l'un des chanoines. Il était devenu un peu bizarre, le pauvre. (Gotobed me fixait maintenant de ses yeux clairs et intelligents.) On ne penserait pas que beaucoup de gens se souviennent de ça maintenant. C'est si vieux. Mais s'il y en a qui s'en rappellent encore, peut-être essaient-ils de nous jouer des tours, vous ne croyez pas ? Comme faire semblant d'être un fantôme...

— Vous croyez aux fantômes, monsieur Gotobed ?

— Pas moi, madame Appleyard. (Il se tapa sur la cuisse et le mur de la Porta répercuta le claquement.) Je ne crois que ce que je peux voir et toucher.

J'effectuai un rapide calcul. Si M^{me} Gotobed avait maintenant

quatre-vingt-treize ans, elle devait avoir la quarantaine quand Francis était parti de Rosington.

— Est-ce que votre mère habitait dans l'Enceinte à l'époque ?

— Je ne sais pas très bien. C'est à peu près quand elle a épousé papa. Mais à la façon dont elle en parle, tout le monde savait ce qui se passait.

— Elle doit bien se souvenir de ce temps-là...

— Elle se souvient mieux de ce qui se passait quand elle était petite que de ce qui est arrivé hier. Vous savez, les personnes âgées sont souvent comme ça. (Le visage de Gotobed s'épanouit en un large sourire, comme celui d'un parent fier de son rejeton.) Evidemment, elle mélange un peu tout. Elle me prend parfois pour papa.

— Vous croyez qu'elle accepterait de bavarder avec moi ? m'empressai-je d'ajouter. Je m'intéresse au temps passé à cause de la bibliothèque de la cathédrale et de l'exposition du doyen.

— Je peux lui poser la question. Remarquez, elle ne voit plus grand monde maintenant.

Je lui dis que ça n'avait pas d'importance et le saluai.

L'horloge de la cathédrale sonna huit heures et demie. Comme chaque soir, les hirondelles faisaient leurs acrobaties autour de l'octogone. Je marchai lentement, sentant la fatigue. A Londres, j'avais eu du mal à concentrer mon attention sur ce qu'il y avait dans les boutiques. J'imagine que l'alcool n'avait rien arrangé. Et la rencontre avec Henry m'avait aussi éprouvée, ainsi que, de manière différente, celles avec Martlesham et le petit monsieur dans le bus.

La fatigue expliquait certainement mon impression d'être observée. Cette impression se renforça à mesure que j'approchais de la porte du cloître. C'était presque comme si Francis me poursuivait, et non l'inverse. Ce qui était absurde, bien sûr. Les fantômes n'étaient pas plus plausibles que les dieux, et l'idée que les uns et les autres, s'ils existaient, s'intéressent aux vivants était tout aussi idiote. Je me souvins du brin de lavande dans mon sac et me demandai comment j'avais pu être assez bête pour l'acheter.

Mieux valait se concentrer sur les questions liées au présent. Que faisait Simon Martlesham ? Etait-ce le petit chauve qui avait emprunté le livre à la bibliothèque et découpé les numéros de 1904 du *Rosington Observer* ?

Etait-ce lui que M. Treevor avait vu à l'intérieur et autour de la Dark Hostelry, l'homme qui ressemblait à un fantôme ?

La cathédrale se trouvait maintenant entre le soleil et moi. L'allée

qui contournait l'extrémité est était dans l'ombre. Je pressai le pas. J'étais à une cinquantaine de mètres de la porte du jardin de la Dark Hostelry quand j'entendis un bruit d'ailes.

Je crus d'abord qu'une hirondelle avait fait une descente en piqué pour attraper des insectes au ras du sol et qu'elle était passée près de mon oreille. Mais le battement d'ailes était plus lent et plus ample que celui d'une hirondelle et j'aurais juré avoir senti l'air bouger. Je me trouvais certes dans un état influençable et tout le monde savait que l'acoustique de l'Enceinte était presque aussi étrange que celle de la cathédrale elle-même. L'Enceinte était un réseau de passages encaissés, avec toute une gamme d'effets sonores idiosyncratiques. D'après David, il y avait un endroit près de la porte nord où l'on entendait un murmure aussi nettement que la cloche à la porte du Sacristain.

Toutes ces pensées me traversèrent l'esprit en une seconde. Je levai les yeux, m'attendant à moitié à voir un oiseau s'éloigner à tire-d'aile. Mais rien. Un effet de mon imagination, me dis-je. La fatigue. »

Je poussai la porte de la Dark Hostelry. Le soleil tombait sur les fenêtres des étages, qui miroitaient comme des plaques de cuivre poli. Le jardin était dans l'ombre. Je remarquai, comme je l'avais fait le premier jour, trois mois plus tôt, à quel point il était bien entretenu. Les Byfield ne pouvaient s'offrir les services d'un jardinier et Janet faisait tout elle-même. Comment y arrivait-elle, surtout maintenant qu'elle était enceinte ? Et pourquoi se donnait-elle tout ce mal ? Elle avait toujours été parfaitement soignée de sa personne et ordonnée avec ses affaires. A Hillgard House, on nous montrait son casier dans le dortoir des troisièmes comme le modèle de rangement à suivre.

Je pris la résolution, à l'avenir, d'au moins tondre la pelouse. Je remontai l'allée. J'arrivais trop tard pour le dîner, mais peu m'importait. De longues heures avaient passé depuis le déjeuner au Savoy, pourtant je n'avais pas faim.

Comme d'habitude, la porte n'était pas fermée à clé. J'entrai dans le vestibule. La maison était silencieuse. Il y avait maintenant de toute évidence une mauvaise odeur. C'était peut-être les canalisations, ou un rat mort sous le parquet. Sauf qu'il n'y avait pas de parquet dans le vestibule, seulement des dalles de pierre. Il faudrait que David en parle à l'employé du chapitre.

L'espace d'un instant, je craignis que l'histoire ne se répète, qu'il n'y ait à nouveau un cri d'enfant à l'étage. Les portes du salon, de la salle à manger et du bureau étaient ouvertes. Je posai mon chapeau sur la console de l'entrée et allai à la cuisine pour montrer mes gants neufs à Janet.

Elle était assise à la table, les livres de comptes des fournisseurs devant elle. Ils étaient fermés et elle fumait une cigarette. Elle était très pâle.

— Bonsoir. Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle.

— Je suis contente que ce soit fini...

— Je vais mettre de l'eau à bouillir, dit-elle en commençant à se lever.

— Ne te dérange pas. (Je m'assis à côté d'elle.) Comment ça va ?

— Fatiguée. Je m'étais assise un peu pour me reposer.

— Tu aurais dû te mettre au lit.

— Ça ira mieux dans un moment.

— Où est David ?

— Il avait une réunion au collège. (Elle poussa les cigarettes et les allumettes vers moi.) Mais, dis-moi, comment ça s'est passé avec Henry ?

— Il m'a acheté de très jolis gants. Janet caressa le daim.

— Ils sont superbes. Je ne te demande pas combien ils ont coûté.

— Il m'a aussi donné ça.

Je sortis l'enveloppe de mon sac et la tendis à Janet. Je la regardai l'ouvrir et vis ses yeux s'agrandir.

— Wendy, c'est une blague ?

— Je ne crois pas. (Je lui racontai l'histoire de Louis Goldman et du voyage de Henry en Afrique du Sud.) De toute façon, si je le présente à l'encaissement, j'en aurai vite le cœur net.

— « Si » ? Pourquoi « si » ?

J'allumai une cigarette avant de répondre.

— Il veut acheter des parts d'une école primaire privée, Veedon Hall, celle où il a enseigné avant de venir ici. Il m'a demandé si je voulais recommencer avec lui.

— Et tu vas le faire ?

— Je ne sais pas, répondis-je en soufflant la fumée. D'un côté, je me dis : à quoi bon ? On ne peut pas effacer le passé. Je ne suis même pas certaine de le vouloir

Janet resta silencieuse.

— Tu crois que je devrais me remettre avec lui, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. (Soudain son visage se chiffonna comme une

feuille de papier.) Je ne sais pas ce que je pense de quoi que ce soit.

— Tout ira bien, tu verras.

Elle renifla et une larme tomba sur la table, manquant de peu le chèque de Henry.

— C'est probablement parce que je suis enceinte. C'est comme si toutes tes émotions étaient celles de quelqu'un d'autre.

Je me penchai et passai un bras autour d'elle. Ses épaules tremblaient.

— Désolée, dit-elle. Désolée. Je ne suis pas vraiment comme ça, mais je crois que j'ai tout refoulé jusqu'à ce que tu reviennes. Je ne veux pas ennuyer David avec ça en ce moment. Il est si occupé...

— Ce n'est pas de ta faute. C'est à cause du bébé. Quand elle était enceinte de moi, ma mère crevait d'envie de manger de l'herbe.

Elle se cramponna à moi quelques instants, puis se détendit. Comment David pouvait-il la laisser dans cet état ?

— Tu en as trop fait, dis-je d'un ton dur.

— Ne te mets pas en colère.

— Je ne suis pas en colère contre toi, mais contre moi.

— Ne sois pas bête. (Elle s'écarta et me regarda.) Que se passe-t-il ? Il y a quelque chose qui ne va pas, hein ? C'est parce que tu as vu Henry ?

— Je croyais que c'était fini. Je croyais que le pire était passé. (J'écrasai ma cigarette en souhaitant que le cendrier fut le visage de la veuve velue.) Mais dans le train, en revenant ici, je n'arrêtais pas de penser à... à cette femme. Au moins, David ne...

— David a Dieu à la place.

Elle me sourit pour montrer qu'elle plaisantait.

— J'aimerais tuer cette fichue bonne femme. Et torturer Henry un bon moment.

— Tu parles !

— Je crois que je deviens cinglée. Quand j'ai traversé l'Enceinte, tout à l'heure, j'ai eu une sensation très bizarre. J'ai entendu un battement d'ailes. Comme si un oiseau était descendu en piqué juste derrière moi. Pas une hirondelle ou l'équivalent, mais quelque chose de beaucoup plus gros.

— C'est l'acoustique. Et tu es fatiguée.

— C'est ce que je me suis dit. (Je la regardai.) Et pour être honnête, j'ai un peu abusé de la boisson à Londres. Ça ne doit pas

arranger les choses.

— Ne t'en fais pas. C'est une période difficile.

— Mais c'est *toujours* difficile.

— Tu as besoin de te coucher tôt. Et moi aussi. Aucune de nous deux ne parla pendant quelque temps.

C'était la première fois que j'évoquais la boisson, bien qu'elle dût être au courant. Mais Janet n'essayait jamais de me transformer. Elle me prenait toujours comme j'étais. Elle me laissait croire que j'étais la plus solide des deux.

Au bout d'un moment, elle regarda sa montre.

— Il faut que j'aille voir comment va Rosie. Je lui ai promis de remonter la voir dans dix minutes quand je l'ai mise au lit, et ça fait déjà un bon moment...

— Je m'en occupe, dis-je en me levant, désireuse de montrer que je n'étais pas si nulle que ça. Je lui ai acheté des cartes postales, et si elle ne dort pas déjà, je vais les lui donner. De toute façon, il faut que je monte mes affaires.

Je retrouvai cette odeur, vague mais assurément de plus en plus forte, dans le vestibule. Le soleil avait maintenant complètement disparu derrière la cathédrale et toute la maison était dans l'ombre. Dans l'escalier, j'entendis Rosie glousser de rire, un bruit inhabituel – ce n'était pas une enfant qui riait beaucoup, en partie parce qu'elle avait un sens aigu de sa dignité. Je longuai le palier jusqu'à la porte ouverte de sa chambre. Les rideaux n'étaient pas encore tirés et, par la fenêtre, je voyais l'octogone et la flèche, silhouettes sombres sur le fond du ciel qui s'assombrissait. Rosie se remit à rire.

— Bonsoir, Rosie. Je t'ai...

Je m'interrompis brusquement. Une douce lumière grise baignait la chambre et il était parfaitement évident qu'il y avait deux têtes sur l'oreiller.

— Monsieur Treevor, dis-je.

Il se dressa sur son séant. Rosie riait toujours, encore sous l'effet de l'excitation. M. Treevor portait son pyjama rayé marron. Il avait les cheveux en broussaille et n'avait pas son dentier. Ses yeux paraissaient immenses dans son visage ratatiné.

— Que faites-vous là ? demandai-je.

— J'avais froid, dit-il en faisant ressortir sa lèvre inférieure. Rosie me tient chaud.

— Je chatouille papy et papy me chatouille, annonça Rosie.

— J'ai bien chaud maintenant, dit M. Treevor.

— Peut-être pourriez-vous alors retourner dans votre lit, suggérai-je. Je crois qu'il est l'heure de dormir, pour Rosie.

Il s'extirpa avec quelque difficulté d'entre les draps. Il fallut finalement que je l'aide. Il sortit de la chambre et traversa le palier d'un pas chancelant. Rosie et lui ne se dirent pas bonne nuit. Sa porte se referma doucement. Je décidai que les cartes postales attendraient le lendemain.

— Ça va ? demandai-je à Rosie en la rebordant. Elle acquiesça en posant la tête sur l'oreiller. Elle tourna son visage vers moi. L'excitation s'était évaporée.

— Où est maman ?

— En bas. Elle va monter te voir.

— Mais pourquoi elle est pas là *maintenant* ?

— Elle va venir. Elle...

— Mais je veux qu'elle vienne !

— Pourquoi ? Une raison particulière ?

— Elle venait toujours me voir, avant.

— Avant quoi, ma chérie ?

— Avant que tu arrives.

— Et elle continue à le faire maintenant. Je vous ai entendus, ton grand-père et toi, en passant dans le couloir et...

— Tu m'enlèves ma maman, coupa-t-elle. Tu m'empêches de la voir. Tu la *fais* rester en bas.

— Ne dis pas de bêtises, Rosie. Ce n'est pas vrai. Elle mit son pouce dans sa bouche comme si en la bouchant elle empêcherait d'autres paroles d'en sortir.

Dans la lumière déclinante, son visage avait pris la couleur du saindoux, la couleur dure des statues en marbre de la cathédrale. Je lui caressai les cheveux. Elle détourna la tête, délogeant ma main.

— Maman, murmura-t-elle, si doucement que je pus faire semblant de ne pas avoir entendu. Je veux maman.

Rosie ne comprenait pas que j'essayais d'aider Janet. Croyait-elle vraiment que je tentais d'éloigner sa mère d'elle ? « L'ennui avec les enfants, pensai-je, c'est qu'ils voient les choses différemment des adultes, et il est très facile pour eux de les comprendre de travers. »

Elle marmonna autre chose, d'une voix encore plus basse, et cette fois-ci je ne compris pas ce qu'elle disait. Du moins, pas avec

certitude. Mais ça pouvait être : Je te déteste. »

— Maman va bientôt monter. Ne t'inquiète pas et dors bien.

Je lui pressai l'épaule et sortis de la chambre. En pareil cas, moins on en dit et mieux ça vaut. « Il faut que je dise à Janet que Rosie la réclame », pensai-je en montant dans ma chambre au deuxième. Mais peut-être valait-il mieux ne pas parler de M. Treevor et de la séance de chatouilles. Janet craindrait que Rosie n'ait eu peur. Elle s'inquiéterait pour son père, de ce nouveau signe de l'aggravation de son état.

C'était en 1958. A l'époque, on était innocent. Et il arrive que les adultes aussi comprennent les choses de travers.

Le lendemain matin, je repris mon travail. Ma virée à Londres semblait m'avoir donné un regain d'énergie. Je cataloguai plus de livres que je ne l'avais encore jamais fait, et ce, malgré trois visites.

La première fut celle du chanoine Hudson, qui voulait que je jette un coup d'œil au projet de brochure pour l'exposition, au cas où il y aurait eu des erreurs.

Mon visiteur suivant fut M. Gotobed, qui, sur le pas de la porte, attendait en tripotant l'insigne de la cathédrale qu'il portait au bout d'une chaîne autour du cou, élément de son uniforme de bedeau.

— J'ai parlé à ma mère de ce que vous avez dit, madame Appleyard, lâcha-t-il avec volubilité comme si les mots lui avaient brûlé la bouche. Elle a dit qu'elle serait heureuse de vous recevoir si vous voulez bien venir prendre le thé avec elle, demain après-midi. Mais elle espère que ça ne vous dérangera pas si elle ne se lève pas et ne s'habille pas. Si vous trouvez le temps de venir, naturellement...

— C'est très gentil de sa part. Dites-lui que je viendrai avec plaisir.

M. Gotobed rougit légèrement.

— Elle est un peu sourde, il vous faudra parler fort.

— Très bien. Dites-lui que j'ai hâte de faire sa connaissance.

Enfin, au moment où je pensais m'en aller, en fin d'après-midi, arriva le chanoine Osbaston. Il portait sous le bras un grand paquet plat enveloppé dans du papier kraft et attaché avec une ficelle.

— Bonsoir, madame Appleyard. J'espère que je n'interromps pas votre travail à un moment crucial.

— Pas du tout, répondis-je en le regardant traverser la bibliothèque à la manière d'un tank.

— M^{me} Elstree savait que je passais par là et elle m'a chargé d'une commission...

Il haletait. Je tirai une chaise à son intention ; il s'assit lourdement, posa le paquet sur la table. C'était une grande chaise, mais son corps débordait de toutes parts. Il sortit un mouchoir et tapota son petit crâne chauve.

— Pauvre de moi, madame Appleyard, il fait encore chaud pour la saison !

— L'un des avantages qu'il y a à travailler ici, c'est que la température ne dépasse jamais de beaucoup celle de l'ère glaciaire...

Il gloussa comme un écolier dans un internat anglais.

— Très drôle, madame Appleyard. Et où en sont vos recherches sur le chanoine Youlgreave ?

— Elles progressent lentement, répondis-je avec prudence.

Il rapprocha un peu sa chaise de la mienne et se pencha vers moi.

— C'est vraiment étrange, mais quelqu'un d'autre a cherché à se renseigner sur lui.

— Auprès de vous ? Il secoua la tête.

— De M^{me} Elstree. Apparemment un homme est venu la voir alors qu'elle sortait du collège de théologie. C'était le matin, elle allait faire des courses. Il a dit qu'il écrivait un livre sur lui. D'après M^{me} Elstree, il avait l'air tout à fait respectable, mais ne correspondait pas du tout à l'idée qu'elle se fait d'un écrivain.

— Comme c'est curieux... A-t-elle dit autre chose sur lui ?

— Pas vraiment. Elle l'a envoyé promener.

Le chanoine Osbaston chaussa ses lunettes plus fermement sur son nez pour mieux me voir.

— Je me demande si ce ne serait pas quelque journaliste. Mais pourquoi un journaliste s'intéresserait-il au chanoine Youlgreave ?

— Je n'en ai aucune idée, dis-je en toute sincérité.

— Bien sûr, dans votre cas, c'est très différent. En un sens, vous le suivez à la trace. Ce qui m'amène à la raison de ma venue...

Il sourit. Si une tortue avait eu des dents, elles auraient été comme celles du chanoine Osbaston.

— M^{me} Elstree est montée au grenier, l'autre jour, poursuivit-il. Il se peut que nous en transformions une partie en dortoir. Quoi qu'il en soit, elle est tombée sur quelque chose qui pourrait vous intéresser. Comme elle savait que je passais pratiquement devant la bibliothèque, elle m'a demandé de vous remettre ceci...

Il approcha le paquet de moi. J'étais manifestement censée regarder tout de suite ce qu'il contenait. Cela prit un certain temps, car le chanoine Osbaston estimait apparemment que défaire des nœuds est un travail d'homme. Autrement dit, il lui fallut mettre la main sur son canif, couper la ficelle, refermer le canif, rouler la ficelle

en boule et déplier le papier kraft, processus bien moins laborieux à décrire qu'à contempler. Résultat de ce travail pénible, il exhuma une photo encadrée d'environ quarante-cinq centimètres sur trente-cinq. Le cadre était lourd et sombre, son vernis terni et la photo elle-même couverte de taches d'humidité. Elle montrait une vingtaine de personnes sur une pelouse, devant un bâtiment dans lequel je reconnus presque tout de suite le collège de théologie. Ils étaient sur la pelouse de croquet, devant les portes-fenêtres du logement du principal. Sur la gauche de la photo, on distinguait les branches de ce qui était sans doute le hêtre sous lequel Rosie s'était installée pour dessiner un ange avec une épée. Plusieurs personnes sur la photo étaient déguisées. Parmi celles qui ne l'étaient pas, trois hommes portaient des vêtements de pasteur.

Le chanoine Osbaston se pencha encore plus près. Son haleine était aigre et sentait le gingembre. Il tapota de son long index nouveau l'un des ecclésiastiques.

— D'après M^{me} Elstree, voilà le chanoine Youlgreave.

Je voyais donc enfin Francis, bien que pas aussi distinctement que je l'eusse souhaité. Il était le plus petit des hommes présents, et il se penchait vers l'appareil comme s'il avait vu quelque chose d'intéressant à la base du trépied. Il portait un chapeau, mais ce que l'on apercevait de ses cheveux était foncé. Son nez était long et ses yeux pareils à deux trous sombres.

Le chanoine Osbaston se pencha encore un peu pour regarder la photo de près. Ce faisant, il posa sa main droite sur mon genou gauche, comme pour se soutenir.

— Avez-vous vu ces curieuses vêtements, madame Appleyard ? Je me demande s'ils ne sont pas en train de faire du théâtre...

— Excusez-moi, dis-je. Votre main.

Il jeta un coup d'œil à sa main et à mon genou comme s'il les voyait pour la première fois.

— Juste ciel ! Je suis désolé. (Il enleva sa main, sans hâte cependant, et m'adressa un autre de ses sourires de tortue.) L'ecclésiastique au centre doit être le chanoine Murtagh-Smith, l'un de mes prédécesseurs.

Je me levai, fis le tour de la table et m'étirai.

— J'ai des fourmis, expliquai-je.

— C'est agaçant. Je crois que le seul remède est l'exercice régulier. Quant au troisième pasteur, nous ne savons pas trop, M^{me} Elstree et moi. A l'époque, nous avions notre propre chapelain, c'est donc peut-

être lui, ou l'un des assistants. (Saisissant le dossier de sa chaise d'une main et l'autre posée sur la table, il se releva.) Mais je ne veux pas vous prendre davantage de votre temps, madame Appleyard.

— Ne manquez pas de remercier M^{me} Elstree de ma part. Et dites-lui que M^{me} Byfield sera elle aussi contente de voir la photo.

— Oui, bien sûr, dit le chanoine Osbaston avec un regard de compréhension.

Il savait aussi bien que moi que M^{me} Elstree lui avait transmis la photo à l'intention de Janet. C'était Janet qui avait des chances de devenir la femme du prochain principal.

Il traversa la bibliothèque en traînant les pieds, me fit au revoir de la main et s'en alla. Je revins à la photo. Il y avait dessus plusieurs enfants, notamment deux petites filles en robe blanche. L'une d'elles se trouvait près de Francis, en partie cachée par le bras droit de celui-ci. Je la regardai, regrettant de ne pas mieux distinguer les détails. Je me souvins alors qu'il y avait une loupe dans le tiroir où je rangeais mes crayons et mes stylos. Je vis chacun des personnages un peu plus nettement à travers la lentille. « Si seulement je pouvais pénétrer dans la photo, me dis-je, je comprendrais tout. » Tout ce que je voyais, pour l'heure, c'était que les deux fillettes semblaient avoir des protubérances blanches fixées aux épaules. Quelques instants plus tard, je me rendis compte de ce que c'était. Des ailes.

Les deux petites filles étaient déguisées en anges.

— Vous êtes une grande et forte fille, fit observer M^{me} Gotobed. C'est bien.

— Mère ! (M. Gotobed posa le plateau à thé sur une table en cuivre entre ma chaise et la sienne.) Elle ne se rend pas toujours très bien compte de ce qu'elle dit, me chuchota-t-il.

— Comme moi, continua M^{me} Gotobed. Le père de Wilfred disait que j'étais bâtie comme une reine.

— C'est charmant, fis-je. On ne m'avait encore jamais dit cela, mais j'aurais bien aimé qu'on le fasse avant.

M^{me} Gotobed hocha la tête. Elle était assise dans un fauteuil à oreilles, les pieds quasiment dans le petit feu qui couvait dans la cheminée. Une couverture au crochet cachait ses jambes. Elle portait ce qui ressemblait à un manteau en tweed. Son visage était long et osseux, sa peau pâle et poussiéreuse comme du papier de soie.

— Du lait, madame Appleyard ? Du sucre ? Surveillé par Pursy, couché au soleil sur le rebord de la fenêtre, M. Gotobed s'affairait en se cognant partout dans la petite pièce encombrée de meubles. Il portait un tablier sur un costume sombre en tissu raide et brillant qui, semblait-il, aurait tenu debout tout seul si son propriétaire s'était soudain évaporé. Le service à thé était en porcelaine semée de petites roses roses. Nous avions des serviettes repassées avec amour, si vieilles que les plis laissés par le fer étaient désormais permanents, des cuillères à thé décorées d'une figure d'apôtre, deux sortes de sandwiches et deux sortes de cakes.

— Vous vous êtes donné énormément de mal, dis-je en acceptant un sandwich à la pâte d'anchois.

— Ce n'est rien, répliqua M^{me} Gotobed. Wilfred adore ça. Je dis toujours qu'il ferait une très bonne épouse.

— Mère !

Pendant un moment, nous mangeâmes et bûmes en silence. La maison des Gotobed se trouvait près de la Porta. Par la fenêtre de Pursy, on voyait le collège de théologie de l'autre côté de la pelouse. La pluie tombait sans discontinuer d'un ciel de la même couleur que

les ardoises du toit du collège. Deux personnages familiers apparurent dans l'allée, l'un s'abritant sous le parapluie que lui tenait l'autre.

— Voilà l'évêque, dis-je. M^{me} Gotobed leva les yeux.

— Et M. Haselbury-Finch. Le doyen et le chanoine Hudson sont partis un peu plus tôt.

— Mère sait tout ce qui se passe, dit fièrement M. Gotobed. A l'intérieur comme à l'extérieur de l'Enceinte.

Juste en face de la fenêtre de Pursy, une autre donnait sur les noisetiers, l'entrée de Canons'Meadow et la route qui menait aux cloîtres et à la porte sud.

— Vous habitez donc à la Dark Hostelry, avec M. et M^{me} Byfield ?

— C'est exact.

— Quel joli couple ! Et leur petite fille est une vraie beauté. Je vous ai vue avec elle l'autre jour, en train de parler avec Monseigneur et le chanoine Hudson.

— M^{me} Appleyard travaille à la bibliothèque de la cathédrale pour le chanoine Hudson, dit M. Gotobed d'une voix forte, l'équivalent vocal de lettres majuscules.

— Je le sais. Je ne suis pas stupide.

— Non, mère. Prenez donc une tranche de cake, madame Appleyard. C'est l'une des dames de l'Union des Mères qui l'a fait.

— Juste une petite tranche, dis-je. Sinon ça va me couper l'appétit pour le dîner.

M. Gotobed coupa trois bonnes tranches et les fit passer. Le silence retomba. Dans cette maison, on ne parlait manifestement pas en mangeant.

— Pas mal, dit M^{me} Gotobed en s'essuyant les doigts sur sa serviette, mais pas aussi bon que ceux que je faisais. On ne met pas assez de fruits confits, de nos jours.

— M^{me} Appleyard s'intéresse beaucoup à *l'ancien* temps, annonça M. Gotobed.

— Inutile de crier, Wilfred.

— C'est parce qu'elle travaille à la bibliothèque et aide à préparer l'exposition. Vous vous rappelez l'exposition, mère ? Celle que le doyen organise dans la Maison du chapitre...

Elle renifla.

— On apprendra bientôt que la chapelle de la Vierge a été transformée en salon de thé. Je me demande ce qu'aurait dit ton père

de tout cela.

— Le doyen et le chapitre doivent joindre les deux bouts, comme tout le monde.

— Ce n'est pas bien, dit M^{me} Gotobed. C'est s'engager sur la pente savonneuse, rappelez-vous ce que je dis. (Elle leva les yeux au plafond comme si elle y cherchait une consolation.) On pourrait penser, ayant reçu une éducation et tout, que ces messieurs se souviendraient que Jésus a chassé les marchands du temple.

— Ce n'est pas du tout la même chose, mère.

— Et pourquoi ?

— Vous avez dû assister à beaucoup de changements au fil des ans, madame Gotobed, dis-je.

— Des changements ?

Elle grogna, puis commença à s'étrangler. En fait, elle ne s'étranglait pas, mais riait, je m'en rendis compte l'instant d'après. Elle essuya ses larmes avec un doigt pas très propre.

— C'est le genre d'endroit où tout change et où tout reste pareil.

— Mère, ça ne veut rien dire du tout. Voulez-vous dire...

— M^{me} Appleyard sait ce que je veux dire.

— Vous songiez au pigeon trouvé par votre fils ? demandai-je.

— Ah oui, le pigeon... Je suppose que oui. A ça et à d'autres choses.

— M. Gotobed dit que vous lui avez raconté que cela s'est déjà produit il y a une cinquantaine d'années.

— Ce n'étaient pas des pigeons, je crois. (Elle but une gorgée de thé et regarda les braises dans le foyer.) Je me souviens d'un chat. Il était sans tête. On l'avait trouvé sous le porche nord. Il y a eu aussi un rat... on l'avait trouvé dans Canons'Meadow. Et je crois qu'il y avait également une pie qui avait perdu ses pattes. Mais pas de pigeons.

— Et on avait découvert le responsable ? demandai-je. L'un des chanoines, qui n'avait pas toute sa tête...

— Oh non. (M^{me} Gotobed tendit sa tasse à son fils.) Encore.

Il prit la tasse.

— Mais, mère, je suis pourtant sûr que vous avez dit...

— Tu t'embrouilles de nouveau, Wilfred. (Elle se tourna vers moi.) Il dit parfois que je m'embrouille, mais une fois sur deux c'est lui qui cafouille, madame Appleyard.

— Je suis certain que vous avez dit que c'était l'un des chanoines...

— J'ai dit qu'on *pensait* que c'était peut-être l'un des chanoines, Wilfred. Ce n'est pas du tout la même chose. Les commérages allaient bon train, les mauvaises langues s'agitaient terriblement, je m'en souviens très bien.

— Le chanoine était M. Youlgreave ?

— Oui, c'était lui. Comment le savez-vous ?

— Une supposition. Il a été le bibliothécaire de la cathédrale et je suis tombée sur des choses se rapportant à lui.

— Ils ne l'aimaient pas, c'est ça le fin mot de l'histoire. Il a essayé de semer la perturbation, madame Appleyard, et on n'aime pas les trouble-fête par ici.

— Comment a-t-il semé la perturbation ?

— A l'époque, il y avait des endroits épouvantables à Rosington. Près de la rivière. Il a protesté, il voulait qu'on y fasse quelque chose.

— Des endroits comme Swan Alley ?

— Comment connaissez-vous Swan Alley ? fit-elle sèchement.

— Quelqu'un m'a dit qu'il y avait là des taudis.

— Dans le quartier, tout le terrain appartenait au doyen et au chapitre. Ils le louaient, certes, mais c'était à eux. Ça n'a donc pas plu qu'il le montre du doigt. C'est bien normal. C'est dans la nature humaine, non ? Remarquez bien, le chanoine Youlgreave avait de drôles d'idées. Ils ont fini par se débarrasser de lui. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils se soient ligués contre lui. C'est un homme qui avait des problèmes. (Elle secoua la tête tristement.) Mais un gentleman si charmant...

M. Gotobed semblait perplexe.

— Ce n'était donc pas lui, finalement.

— Lui quoi ?

— Qui a mutilé des oiseaux et des animaux.

— Comment cela se pourrait-il ? Il est mort il y a cinquante ans.

— Je ne parle pas de maintenant, mère. Je veux dire, à l'époque.

— Quelqu'un imite, si tu veux savoir. (Elle regarda dans sa tasse d'un air rêveur, puis leva les yeux vers moi.) Comme je l'ai dit, madame Appleyard, rien ne change, pas ici en tout cas. J'ai dit la même chose au Dr Flaxman pas plus tard que l'autre jour.

— Mais qui aurait envie d'imiter des actes de ce genre ? demandai-je. Et, d'abord, qui en aurait eu connaissance ?

— Beaucoup de gens, rétorqua-t-elle du tac au tac. Vous seriez surprise. Cinquante ans, ce n'est pas vraiment long.

— Pas quand on a votre âge, mère, dit M. Gotobed en souriant nerveusement et en époussetant les miettes sur son tablier. On va bientôt voir votre photo et le télégramme de félicitations de la reine dans *l'Observer*...

Elle écarta la remarque comme on chasse une mouche.

— Cinquante ans, ce n'est pas long à Rosington. Surtout *ici*, ajouta-t-elle en montrant la fenêtre qui donnait sur l'Enceinte.

— Je pense qu'il s'agit d'un gamin qui a joué avec son canif, dit M. Gotobed. Il ne pensait pas à mal.

M^{me} Gotobed plissa le nez, but son thé à petites gorgées et plissa encore le nez.

— Il est trop infusé, Wilfred. Ce n'est pas très gentil pour notre invitée. Tu ne pourrais pas en refaire ?

La seconde d'après, M. Gotobed était debout, s'excusait, rassemblait les tasses, faisait tomber les petites cuillères et déclarait que ça ne le dérangeait pas le moins du monde de refaire du thé. Il prit le plateau, puis se rendit compte qu'avec les deux mains occupées il allait avoir du mal à ouvrir la porte. Je me levai pour la lui ouvrir. Il se glissa hors de la pièce en passant le plus loin possible de moi.

— Refermez la porte, me dit M^{me} Gotobed. Il y a des courants d'air.

En regagnant ma chaise, je m'arrêtai près de la cheminée, sur laquelle était posée la photo d'un jeune choriste en soutane et collerette.

— C'est Wilfred, madame Gotobed ? Elle acquiesça.

— Il a pleuré quand sa voix a mué. Il a toujours été nigaud. Mais il a bon cœur, je peux le dire.

Je m'assis. Maintenant que nous étions toutes les deux, elle paraissait plus jeune, comme si l'âge faisait partie d'un déguisement qu'elle portait en présence de son fils.

— Vous habitez cette maison depuis longtemps ? demandai-je.

— C'est un des bons côtés d'un endroit comme celui-ci, du fait qu'il ne change pas. Il y a un Gotobed dans l'Enceinte depuis un siècle, et ils ne voulaient pas que ça change quand son papa est mort. Tant mieux. Sinon, je ne sais pas ce que j'aurais fait. J'ignore où nous aurions habité.

Suivit un court silence gêné. Pursy se réveilla et regarda d'abord M^{me} Gotobed, puis moi. Les braises rougeoyaient doucement dans la

cheminée et la fenêtre donnant sur l'Enceinte bringuebala sur son châssis, secouée par une rafale de pluie qui crépita contre les carreaux.

— Si ce n'était pas le chanoine Youlgreave qui amputait ces animaux, qui était-ce ? demandai-je. L'a-t-on découvert ?

Elle me jeta un coup d'œil, pas du tout surprise, d'un air soudain rusé.

— Pas avec certitude.

— Mais vous aviez bien une idée, vous ?

— On a pensé à un gamin.

— Comment s'appelait-il ?

— Simon. Était-ce bien Simon ? (Sa tête tomba sur sa poitrine et elle ferma les yeux.) Ne faites pas attention si je fais un petit somme, marmonna-t-elle. Et ne partez pas. Wilfred va apporter le thé d'un instant à l'autre. Ça me réveillera.

— Simon comment ?

— Simon, répéta-t-elle. Un joli garçon. Il est parti. La porte s'ouvrit alors et M. Gotobed entra dans la chambre à reculons en portant le plateau. Jusqu'à la fin de ma visite, la conversation à trois se prolongea par périodes animées, entrecoupées de pauses quand M^{me} Gotobed s'assoupissait.

M. Treevor excitait sa curiosité. Elle avait entendu dire qu'il habitait à la Dark Hostelry.

— Je crois l'avoir vu l'autre jour, dit-elle. Un vieux monsieur avec une grosse tête, pas très assuré sur ses pattes. Il allait à Canons'Meadow. Il était seul.

— M. Treevor ne sort pas beaucoup, dis-je. Pas seul, en tout cas.

Il l'avait pourtant fait le jour de l'anniversaire de Rosie. Pour aller donner à manger à des canards, avait-il dit.

— Ça, c'est tout à fait ma mère, me chuchota M. Gotobed en me raccompagnant jusqu'à la porte. Elle veut tout savoir sur tout le monde.

C'est seulement sur le chemin du retour à travers l'Enceinte que je me rendis compte que M^{me} Gotobed ne m'avait pas posé beaucoup de questions sur moi et aucune sur la raison qui m'avait poussée à venir à la Dark Hostelry ou sur l'endroit où se trouvait mon mari. Elle devait savoir que Henry s'était fait mettre à la porte de la Choir School. Elle avait dû remarquer mon nom de famille. Si elle ne m'avait pas posé de questions, c'est qu'elle connaissait sans doute déjà les réponses.

A la Dark Hostelry, je trouvai Janet, Rosie et M. Treevor à la

cuisine. Rosie et M. Treevor mangeaient du fromage sur du pain grillé. La poupée de Rosie était assise sur la chaise à côté d'elle.

— Comment ça s'est passé ? demanda Janet.

Rosie pressa la poitrine de sa poupée, qui dit : « Maman ! »

— Angel en veut encore, interpréta Rosie.

— Ça vient, chérie, répondit Janet machinalement.

— C'était intéressant. (Je m'assis à la table.) Elle se montre très protectrice avec Wilfred.

— Wilfred ?

— M. Gotobed. M^{me} Gotobed est une vraie mère poule. Je crois qu'elle m'a jaugée.

Janet eut un petit rire.

— En tant que future M^{me} Gotobed ?

C'était la première fois que je l'entendais rire depuis des jours.

— Je ne crois que M. Gotobed ait une très bonne opinion d'une femme dans ma situation.

Je m'efforçai de prendre un ton léger, mais Janet n'était pas dupe. Sa gaieté disparut.

— Tu as appris quelque chose sur Francis Youlgreave ?

— Pas vraiment. Si ce n'est que M^{me} Gotobed le défend. Un vrai gentleman, à l'en croire. Elle pense qu'il n'était pas aimé dans l'Enceinte parce qu'il contrariait trop de gens en pointant du doigt les taudis près de la rivière. Le doyen et le chapitre étaient apparemment propriétaires du terrain.

Je n'évoquai pas Simon. David avait parlé à Janet du pigeon trouvé par M. Gotobed, mais je ne leur avais pas encore dit que cinquante ans plus tôt, selon M. Gotobed, quelqu'un d'autre avait montré un certain penchant pour l'amputation de petits animaux. Pour l'heure, les Byfield avaient d'autres chats à fouetter, et, de plus, je ne croyais pas que Janet me serait reconnaissante d'avoir fait cette révélation, ni que David l'approuverait. Pendant mon séjour à Rosington, cette année-là, j'avais souvent le sentiment qu'il cherchait des raisons de trouver à redire à mon comportement.

— Le chanoine Youlgreave reste donc nimbé de mystère, dit Janet en coupant une tranche de pain en deux, une moitié pour Rosie, l'autre pour Angel.

— Et la mienne ? demanda M. Treevor.

— Ça vient, papa.

Quelque chose dans sa voix m’alerta.

— Et toi, comment ça a été ?

Elle repoussa les cheveux retombés sur son visage.

— Bien, vraiment. Juste un peu fatiguée.

Nos regards se croisèrent. Si elle était fatiguée, il fallait qu’elle se repose. Mais comment pouvait-elle le faire avec tant de gens dans la maison ?

— Quand il ne pleuvra plus, je tondrai la pelouse, dis-je.

Janet commença une phrase, mais fut interrompue par le claquement de la porte d’entrée. Elle se redressa. Sa fatigue semblait avoir soudain disparu.

— David rentre plus tôt que d’habitude, dit-elle. C’est chouette, hein, mon chou ?

Rosie hocha la tête.

— Tu as des miettes sur le menton, poursuivit Janet. Essuie-les avec ta serviette et tiens-toi droite.

Rosie obéit.

David descendait d’ordinaire à la cuisine dire bonjour quand il revenait du collège de théologie, même s’il ne restait qu’un instant. Cette fois-ci, il n’en fit rien.

Janet retira un toast du grille-pain, y répandit une couche de fromage râpé et le remit sur la plaque.

— Je vais voir s’il veut une tasse de thé.

— Je surveille le pain, dis-je.

J’écoutai les pas de Janet monter lentement l’escalier jusqu’à l’entrée. Quelques instants plus tard, je donnai à M. Treavor sa deuxième tranche de pain grillé au fromage.

— Merci, maman, dit-il en la prenant des deux mains.

Il l’avait presque finie quand Janet redescendit. Je vis à son air que quelque chose n’allait pas.

— Janet...

— Il y a eu une réunion du conseil d’administration cet après-midi, dit-elle avec lassitude en s’appuyant sur la table pour soulager ses jambes. Ils ont finalement décidé de fermer le collège de théologie.

Ma colère n'était pas encore retombée le jeudi matin quand le colis arriva. J'étais en train de faire la poussière au salon. Le facteur frappa à la porte de derrière et David alla ouvrir. Il m'apporta le paquet, geste qui revenait à se présenter avec un rameau d'olivier à la main. Je reconnus tout de suite l'écriture.

Il me tendit le paquet et dit :

— Wendy, je te dois des excuses...

— Pour quoi ?

— A cause d'hier soir. J'étais contrarié, mais je n'aurais pas dû me décharger sur toi.

— Et sur Janet et Rosie, lui rappelai-je, retournant le couteau dans la plaie.

Je n'étais guère d'humeur à pardonner. Puisqu'il se mettait sur un piédestal en tant que pasteur, il devait d'autant plus se comporter en chrétien et en homme civilisé.

— Oui, dit-il doucement. Tu as raison. (Ses narines se dilatèrent un instant, à la Laurence Olivier, et je compris que j'avais une fois de plus dépassé les bornes. Ce dont, d'ailleurs, je me fichais totalement.) Quoi qu'il en soit, c'était impardonnable de ma part.

— N'en parlons plus. Et puis, ce n'est pas de moi que tu dois te soucier, mais de Janet.

Il hocha sèchement la tête et sortit de la pièce. Je savais qu'il ne servait à rien de l'asticoter, mais s'il était en colère contre moi, eh bien, je l'étais contre lui. A quoi lui avait servi de se mettre à crier après Janet pendant le dîner, la veille, et de sortir de la cuisine comme un ouragan en plein milieu du repas, en claquant la porte derrière lui ?

Si David n'avait pas été pasteur, s'il n'avait pas été homme à se contrôler habituellement, c'eût été moins choquant. Après son départ, Janet avait pleuré dans une serviette à thé, Rosie avait joué avec Angel dans le coin près du buffet et M. Treevor avait tranquillement fini ce que les autres avaient laissé dans leur assiette.

Je m'assis sur le canapé, tournant et retournant le paquet de Henry

entre mes mains. Le lundi, il avait émis le désir d'acheter un cadeau à Rosie pour son anniversaire et finalement n'avait pas trouvé le temps de le faire dans l'après-midi. Il avait eu le toupet de me demander de l'acheter à sa place, mais j'avais refusé.

Cela me faisait un drôle d'effet de voir mon nom écrit de la main de Henry, un peu comme de recevoir une lettre qu'on s'est adressée à soi-même. Je défis la ficelle et le papier kraft. A l'intérieur, il y avait trois livres et une lettre. *Oui-Oui au Pays des Jouets* et *Vive le petit Oui-Oui*, d'Enid Blyton. Il avait écrit le nom de Rosie à l'intérieur, mais en un sens ils m'étaient destinés. Le troisième livre était un mince volume vert presque identique à celui de la bibliothèque. *Les Langues des anges*, de Francis Youlgreave.

J'ouvris la lettre, écrite sur du papier à en-tête du Brown's Hôtel. Il continuait manifestement à faire de son mieux pour venir à bout de son argent au plus vite.

Ma chère Wendy,

J'espère que Rosie aimera les livres de Oui-Oui. Ce Oui-Oui me fait l'effet d'être un odieux petit imbécile, mais peut-être ne suis-je pas le meilleur juge.

Quoi qu'il en soit, venons-en à Youlgreave. J'ai effectué quelques vérifications. Il y a bien une collection Farnworthy dans le catalogue de la bibliothèque du British Muséum – des ouvrages de théologie, pour l'essentiel. Elle comprend les Sermons du Dr Giles Briscow, bien que la bibliothèque en ait un exemplaire de la fin du dix-septième. Ce n'est donc probablement pas celui que Youlgreave avait eu en sa possession, s'il en a jamais eu un.

Maintenant, les grandes nouvelles. Mardi, je suis allé au Blue Dahlia et, à mon arrivée, le petit chauve en partait. Je l'ai suivi jusqu'à Holborn. Il a un bureau au-dessus d'un tabac. Harold Munro, ancien inspecteur de la police métropolitaine, enquêtes privées et confidentielles. C'est ce qui est marqué sur sa carte dans la vitrine du bureau de tabac. Et je sais que c'est lui, car lorsque je suis entré acheter des cigarettes, le buraliste l'a appelé « monsieur Munro ».

Munro lui a demandé de prendre ses messages le lendemain, c'est-à-dire mardi, parce qu'il ne serait pas à son bureau. Le buraliste lui a demandé où il allait et dit qu'il espérait que c'était un bel endroit. Munro a répondu que ça s'appelait Roth, près de Shepperton, en remontant la Tamise.

Il y eut un bruit de pas dans l'entrée et je levai les yeux. M. Treevor remontait de la cuisine et se dirigeait vers les toilettes du rez-de-chaussée.

Je l'appelai. Il s'arrêta, la main sur la poignée de porte.

— Oui ?

— Vous connaissez l'homme que vous avez vu regarder la maison de la grand-rue ?

— Je l'avais déjà vu. Je suis quasiment sûr que c'est un fantôme.

— Est-ce qu'il était chauve ?

— C'est possible. (M. Treevor tourna la poignée de la porte des toilettes.) Oui, je crois qu'il l'était.

— Et vous vous rappelez la forme de sa calvitie ? Vous avez dû le voir d'en haut puisqu'il était dans la rue.

— Ce n'était pas une belle forme, pas un bel homme.

— Etait-elle triangulaire ? Un peu comme une carte d'Afrique ?

— Je pense, répondit obligeamment M. Treevor en disparaissant dans les toilettes et en refermant la porte derrière lui.

Je repris ma lecture de la lettre de Henry.

Le lendemain, je suis donc allé à Waterloo et j'ai pris un train pour Shepperton – Roth est trop petit pour avoir une gare. En fait, il n'y a pas grand-chose en dehors de l'église, de l'abribus et d'un pub. C'est l'un de ces villages qui ont été absorbés par la banlieue, et à part un énorme réservoir et un ou deux champs oubliés par les lotisseurs, on ne voit que des maisons.

Mais il y a une sorte de place gazonnée où se trouvent l'abribus et le pub. Cela semble être le centre du village et j'estimais que si Munro venait à Roth, il passerait tôt ou tard par là. Je restai une heure dans un affreux petit café, avec du chintz et des médaillons de cuivre pour chevaux partout. Il ne se passa rien de nouveau. A l'heure de l'ouverture, j'allai au pub. Heureusement, notre Harold avait eu la même idée. Il parlait à un drôle de vieux bonhomme dans la petite arrière-salle. J'entrai donc dans le bar, commandai à boire et cherchai un endroit d'où je pourrais écouter leur conversation.

Je me demandais pourquoi il n'était plus inspecteur, me disant qu'il s'était peut-être fait virer pour inefficacité. Je m'assis au bar en faisant semblant de lire le journal. J'entendais une partie de ce qu'ils disaient. Munro paraissait se renseigner sur les Youlgreave. Ils parlèrent d'une certaine lady Youlgreave qui habitait le vieux manoir (au bout de la rue). Malheureusement, d'autres gens sont arrivés et je n'ai plus entendu très bien parce qu'ils parlaient fort à côté de moi.

Mais j'ai entendu mentionner le nom de Francis Youlgreave plusieurs fois. Le vieux bonhomme ne cessait de parler d'un endroit appelé Carter's Meadow. Youlgreave semblait avoir fâché un voisin en y faisant subir un traitement bestial à un chat.

Munro est parti peu après. La dernière fois que je l'ai vu, il marchait rapidement le long de la route menant à la gare.

Je n'ai pas voulu le suivre, pour ne pas me faire repérer. Je suis donc allé visiter l'église, qui est petite et vieille. Francis est enterré là – il y a une plaque commémorative dans le chœur. Très discrète : seulement les armoiries familiales, son nom et ses dates de naissance et de mort.

La seule autre chose que j'ai trouvée, ce sont les poèmes. Il y avait une boîte de livres d'occasion près de la porte, à trois pence chacun, tous les bénéfices allant au fonds de restauration de l'église. L'un d'eux était un recueil de poèmes de Francis Youlgreave, et j'ai pensé que tu serais contente de l'avoir. J'y ai jeté un coup d'œil dans le train pendant le trajet de retour. A mon sens, ça n'a ni queue ni tête. Complètement dingue, comme disait ta mère.

Jeudi, j'essaierai de trouver quelque chose sur Martlesham et je te passerai un coup de fil dans la soirée. Avec un peu de chance, tu auras le colis avant mon appel.

Je pense tout ce que je t'ai dit lundi. Je sais que je me suis comporté comme un imbécile, mais ne gâche pas tout à cause de ça. Si tu n'as pas encore encaissé le chèque, fais-le, s'il te plaît.

Je t'embrasse,

Henry

Je ne sais pas pourquoi, mais cette lettre me donna envie de pleurer. J'imagine qu'elle mettait en évidence tout le chemin que nous avons parcouru depuis notre mariage, et surtout depuis que je l'avais surpris sur la plage avec la veuve velue.

Je montai dans ma chambre avec le paquet. Il fallait que je trouve du papier-cadeau pour envelopper les livres de Rosie. La maison était silencieuse. Janet avait emmené Rosie à l'école, David était dans son bureau et

M. Treevor dans sa chambre. Je grimpai au deuxième étage. En déposant les livres sur ma table de nuit, je remarquai le brin de lavande posé sur le chèque de Henry près de la bouteille de gin. Je n'avais pas l'impression d'être si chanceuse que ça et me sentais même malheureuse.

J'allumai une cigarette. Je n'étais pas pressée d'aller travailler. Je regardai la photo prêtée par le chanoine Osbaston. Elle était posée sur un vieux meuble de toilette, dans un coin de la chambre derrière la porte. L'ennui était que rien n'avait de sens, alors comme maintenant. Qu'est-ce que pouvaient bien fabriquer Martlesham et Munro ? S'ils voulaient obtenir des renseignements sur Francis, pourquoi ne le faisaient-ils pas ouvertement ? Peut-être y avait-il une explication

évidente que je ne voyais pas parce que j'étais trop occupée à gâcher ma vie et à regarder Janet et David gâcher la leur. Qu'est-ce que venait faire là-dedans le pigeon mutilé ? Et le petit homme qu'avait vu M. Treevor, l'homme pareil à un fantôme, qui pouvait être ou ne pas être Harold Munro, le détective privé à la calvitie en forme de carte d'Afrique ?

Je pris la photo et m'approchai de la fenêtre pour mieux la voir. A en croire M^{me} Elstree, j'avais devant moi Francis Youlgreave. Héros ou scélérat ? Fou ou saint ? Si j'avais pu m'introduire dans l'univers monochrome et brouillé de la photo pour lui parler cinq minutes, j'aurais enfin reçu les réponses à ces questions. Et peut-être aussi à d'autres concernant le présent.

J'écrasai ma cigarette et me préparai à aller à la bibliothèque. En descendant, je trouvai David dans l'entrée. Il avait son chapeau et son imper et, penché par-dessus la commode, farfouillait entre le meuble et le mur avec son parapluie.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je. Tu as perdu quelque chose ?

— C'est cette odeur. (Il donna un coup sec vers le bas avec le parapluie.) Je me demande s'il n'y a pas un machin coincé là, derrière. Je *sens* quelque chose.

— Pourquoi ne déplace-t-on pas la commode ?

— Il se pourrait que la découverte ne soit pas particulièrement agréable. Un rat mort, par exemple. Et la commode ne sera-t-elle pas trop lourde pour toi ?

— Ça ira. Et toi, tu es sûr que tu peux y arriver ? Ses narines se dilatèrent, mais il se maîtrisa et hocha la tête. Il y avait des poignées de chaque côté de la commode. Nous la soulevâmes pour l'écarter du mur de quelques centimètres, assez aisément à nous deux, alors que seul il eût été difficile d'y arriver sans que les pieds de la commode raclent sur les dalles. Une masse de plumes et d'os était fourrée contre la plinthe. L'odeur était soudain devenue beaucoup plus forte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit David.

— Nous devons l'enlever de là avant que Janet le voie, dis-je en lui touchant le bras.

Qu'elle les voie.

Comme sur un signal, la porte de la cuisine claqua et nous entendîmes Janet monter l'escalier vers le vestibule.

— Il va falloir qu'il parte, dit David. Tu dois le comprendre, Janet. Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Nous ne savons pas si c'est lui.

— Qui d'autre ? (Il eut un soupir assez théâtral.) Rosie ?

— Bien sûr que non.

— C'est un symptôme de maladie mentale grave. Il a besoin d'être sous une surveillance médicale appropriée.

— Mais il ne supportera pas qu'on le mette dans une maison de santé !

Il y eut soudain un bruit de chasse d'eau et le verrou de la porte fut tiré brusquement. M. Treevor se glissa dehors à reculons, comme en présence d'un roi, jeta un coup d'œil dans les toilettes vides et referma soigneusement la porte. Seulement alors, il se retourna et nous vit tous les trois.

La commode était encore écartée du mur. David et Janet se trouvaient face à face, séparés par le meuble. J'étais à quatre pattes, écoutant leur conversation tout en balayant les immondices avec la pelle à charbon et la balayette de la cheminée du salon. L'odeur avait empiré, m'obligeant à respirer par la bouche. J'essayai de ne pas regarder les ailes de trop près, craignant qu'il n'y ait des vers.

M. Treevor avait le *Times* à la main. Il le tapota d'un air important et dit :

— Bonjour. Désolé, je ne peux pas m'arrêter bavarder avec vous. Il faut que je voie où en sont mes actions.

— Papa... commença Janet.

Il s'arrêta, un pied déjà sur la première marche de l'escalier.

— Oui, ma fille ?

— Rien.

Il nous sourit.

— Bon. J'y vais.

Nous écoutâmes le bruit de ses pas décroître dans l'escalier et attendîmes le claquement de la porte de sa chambre. Je balayai les ailes sur une page du *Times* de la veille et les enveloppai. J'aurais pu en faire un paquet avec du papier kraft et une ficelle, coller un timbre et l'envoyer par la poste. A Henry ? A sa veuve velue ? Je secouai la tête pour en chasser ces folles pensées. Peut-être la folie était-elle contagieuse, peut-être cette maison était-elle infestée de germes...

David jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous en reparlerons ce soir, dit-il à Janet. Mais je crains qu'il ne puisse rester ici plus...

— Ça peut être n'importe qui ! éclata Janet. Nous ne fermons pas la porte à clé dans la journée. Quelqu'un a pu entrer...

— Pourquoi faire une chose pareille ? dit David en prenant sa serviette. Il faut que j'y aille. Le chanoine Osbaston m'attend.

David et lui avaient rendez-vous pour discuter des moyens de convaincre le conseil d'administration du collège de théologie de revenir sur sa décision de fermer l'établissement. Le changement d'attitude du conseil avait été motivé par le rapport particulièrement défavorable de l'architecte du diocèse sur la structure du collège. Sa remise en état nécessaire exigeait apparemment des milliers de livres. Mais il y avait un certain nombre d'autres considérations qui n'avaient pas été prises en compte. La veille au soir, David avait expliqué à Janet et à moi en quoi elles consistaient. Il y avait la question de savoir si le conseil d'administration était juridiquement habilité à fermer le collège et à affecter sa dotation aux besoins plus généraux du diocèse. En tout cas, ne devrait-il pas chercher un deuxième avis auprès d'un autre expert, plus objectif ? Il fallait considérer aussi qu'un des membres du conseil était absent. Peut-être était-il possible de trouver de l'argent à l'extérieur du diocèse. Et enfin, il y avait l'évêque. David avait été très déçu par lui. Au lieu d'user de son influence pour défendre le collège de théologie, ainsi qu'il avait laissé entendre à tout le monde, il s'était abstenu au moment du vote. Si l'on votait de nouveau, peut-être pourrait-on le persuader de changer d'avis.

« Ce sont le doyen et Hudson qui posent véritablement problème, nous avait dit David à plusieurs reprises. Ce n'est pas ce rapport d'architecte – il leur sert seulement d'excuse. Mais ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils fichent en l'air. Une fois que le collège sera fermé, ils ne pourront jamais le remettre en marche. »

Je le regardai par la porte vitrée descendre à grands pas l'allée vers la porte de l'Enceinte, la pluie battant sur son parapluie. Ce qu'il n'avait pas dit la veille au soir, mais que Janet et moi savions fort

bien, c'est que sa carrière était en péril. Le poste de principal lui eût parfaitement convenu et, selon Janet, il eût débouché presque certainement sur des fonctions plus importantes.

Maintenant que cela semblait exclu, qu'est-ce que David allait faire ? Il ne pouvait rester ici *ad vitam æternam* comme chanoine mineur. A moins de convaincre un évêque bien disposé à son égard d'aider à sa promotion d'un coup de baguette magique, au mieux il deviendrait aumônier d'une école ou d'un collège, au pire il finirait comme pasteur d'une paroisse dans un trou perdu.

Je mis le paquet à la poubelle. Avant d'aller à la bibliothèque de la cathédrale, je pris une tasse de café avec Janet, parce que c'était le seul moyen de la convaincre de s'asseoir pendant dix minutes.

— Je suis désolée que David se soit montré si désagréable, dit-elle. Il est si contrarié qu'il ne sait plus ce qu'il fait.

— Ça n'a rien d'étonnant.

— Mais ce n'est pas juste qu'il s'en prenne ainsi à tout le monde !

— Je ne suis pas certaine que je me comporterais mieux si j'étais à sa place. Perdre son travail...

— Ce n'est pas seulement son travail, mais aussi Peter Hudson.

— Je ne comprends pas. Le front de Janet se plissa.

— C'est la seule personne dans l'Enceinte qu'il admire vraiment. Il dit que c'est un esprit de premier ordre.

— Tant mieux pour lui.

— David le respecte et l'apprécie. Il aimerait que la réciproque soit vraie.

— Ça a donc dû être d'autant plus cruel que c'est lui qui tenait à fermer le collège de théologie...

Elle acquiesça.

— Je crois qu'il espérait que Peter changerait d'avis au dernier moment. Mais il n'y avait pas beaucoup de chances que ça arrive.

— Les hommes se comportent parfois comme des gamins, dis-je en déposant nos tasses et nos sous-tasses dans l'évier.

— Je crois que Peter *aime bien* David, c'est ça le plus drôle. June a dit un jour... Wendy, laisse la vaisselle. Tu dois partir à ton travail.

Janet se fâchait presque quand j'essayais de l'aider. Je la laissai donc à la cuisine, de l'eau savonneuse jusqu'aux coudes. A la bibliothèque, je commençai par jeter un coup d'œil aux épreuves de la brochure pour l'exposition de la Maison du chapitre, ce qui ne me prit

pas longtemps. En dépit de sa poésie, Francis n'avait pas eu l'honneur d'y être cité par le doyen. Quand j'eus fini, je portai les épreuves corrigées à la Maison du chapitre. Le chanoine Hudson s'y trouvait, en compagnie de M. Gotobed, donnant des directives à deux ouvriers, attachés à la cathédrale, qui déplaçaient des vitrines dans la grande salle. A mon entrée, M. Gotobed me sourit timidement.

— Merci pour le thé d'hier, dis-je. Ça m'a fait plaisir de rencontrer votre mère.

Hudson me regarda avec intérêt. J'étais sur le point de lui remettre les épreuves quand je m'aperçus qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la pièce. Tel un petit oiseau noir, M. Treevor était perché dans l'une des niches qui entouraient la pièce sous les grandes fenêtres. Il était tout près de la maquette de l'octogone et la regardait, fasciné, les yeux écarquillés.

— Merci pour ce travail, me dit Hudson en parcourant rapidement les épreuves. Pas trop de problèmes ?

— Non. Comment est M. Treevor ?

— Il ne nous dérange pas. (Hudson leva les yeux.) Il est entré tranquillement il y a quelques minutes.

— Ce qu'il y a, c'est que normalement il ne sort plus tout seul.

— En ce cas, si M^{me} Byfield est à la Dark Hostelry, peut-être devriez-vous le ramener là-bas ? Je ne voudrais pas qu'elle s'inquiète.

Je m'approchai de M. Treevor, posai la main sur son bras, lui souris et lui dis qu'il était temps de rentrer. Il hocha la tête et me suivit. Sous la voûte qui menait aux cloîtres, il s'arrêta pour faire au revoir de la main aux messieurs présents dans la Maison du chapitre. Ils répondirent à son salut.

Dehors, il pleuvait. J'ouvris mon parapluie et nous traversâmes lentement l'Enceinte.

— Je l'ai vu entrer dans la Maison du chapitre, me confia M. Treevor.

— Qui cela ?

— Le petit brun. Je l'ai aperçu dans le jardin et je l'ai suivi. Il est entré dans la Maison du chapitre, mais il a dû en ressortir quand je regardais ailleurs. Il n'était plus là quand nous sommes partis.

— Vous le voyez souvent...

M. Treevor réfléchit à la question. Il avait une goutte au bout du nez et je ne crois pas que c'était la pluie. Je la regardai trembler et aurais aimé qu'elle tombe.

— Oui, il est souvent dans les parages. Vous ne croyez pas que ce pourrait être mon frère ?

— Je ne savais pas que vous en aviez un.

— Moi non plus. Il se peut qu'on ne m'en ait rien dit. C'est bien possible, vous ne croyez pas ?

A la Dark Hostelry, nous trouvâmes Janet en train de frotter le sol de la cuisine. Elle n'avait pas remarqué le départ de son père.

— Tu ne devrais pas faire ça, dis-je. Laisse ça à la femme de ménage.

— J'en avais l'intention, mais papa a renversé du porridge par terre ce matin et Rosie a marché dedans.

— Alors, tu aurais dû me demander de le faire.

— Je ne peux pas te demander de tout faire. Ce n'est pas juste.

— Pourquoi pas ? Après tout, tu ne seras pas enceinte éternellement. Bon, il faut que je me dépêche. Je te vois au déjeuner ?

— J'ai ma réunion des Veilleuses, cet après-midi.

M. Treevor entra sans se presser dans la cuisine. Il remonta la manche de sa veste et consulta sa montre avec ostentation.

— Je vois qu'il est l'heure du déjeuner. Je me suis lavé les mains.

Janet regarda sa montre.

— Tu n'as pas oublié de la remonter hier soir ? Il n'est que dix heures et quart.

— Mais j'ai faim !

— D'accord papa. Ne t'en fais pas. Tu peux manger une tartine de rillettes.

M. Treevor regarda de nouveau sa montre.

— J'étais pourtant sûr qu'il était une heure.

— Qu'as-tu au poignet ? demanda Janet en s'approchant de lui. Tu t'es coupé ?

Il tendit le bras et attendit ; tête baissée ; qu'elle l'examine. Janet poussa la montre en arrière. Le bracelet avait caché en partie une éraflure légèrement incurvée de cinq centimètres de long. Elle avait été assez profonde pour que coule le sang ; maintenant séché. L'intérieur du poignet de sa chemise en était aussi taché. L'aiguille des minutes indiquait à présent dix heures dix-sept.

— Comment t'es-tu fait ça ? demanda Janet.

— J'ai dû m'accrocher à un clou quand je suis allé faire ma

promenade.

Janet et moi échangeâmes un regard. M. Treevor s'assit à la table de la cuisine et demanda combien de tranches de pain il pourrait avoir. Je retournai travailler. Pendant les deux heures qui suivirent, je cataloguai des livres de la bibliothèque. Il n'y eut pas de surprise ; à moins de compter comme telle un volume relié de *Punch* de 1923. Je m'ennuyais, mais c'était une sorte de soulagement. Mieux valait s'ennuyer que se faire du souci à propos de Janet de M. Treevor ; de son frère fantomatique et de ce que Simon Martlesham était en train de manigancer.

A une heure moins le quart ; je fermai la bibliothèque et retournai déjeuner à la Dark Hostelry. Nous eûmes de la soupe avec du pain, puis du fromage et un fruit. M. Treevor mangea en silence, comme si sa vie en dépendait. Janet et moi fîmes des tentatives sporadiques pour lancer la conversation, mais comme nous avions l'esprit occupé par des sujets différents, nous finîmes par renoncer.

Après le déjeuner, je fis la vaisselle pendant que Janet allait s'allonger un moment. Je lui apportai une tasse de thé, mais elle dormait profondément et je repartis sur la pointe des pieds sans la réveiller.

Je bus mon thé en solitaire dans le salon. J'avais pris dans ma chambre *Les Langues des anges*, l'exemplaire que m'avait envoyé Henry. Il n'était pas impossible, pensais-je, que je puisse retrouver le précédent propriétaire du recueil, qui peut-être avait connu Francis. Ou bien peut-être allais-je dénicher des annotations dans la marge. Ou encore peut-être allait-il s'avérer que c'était l'exemplaire personnel de Francis.

Mais Francis n'avait pas lu ce livre. Personne ne l'avait fait, car les pages n'avaient pas été coupées. J'allai chercher le coupe-papier sur le bureau de Janet et commençai le travail, lisant des bribes de vers à chaque page. Je retrouvai mes vieux amis Uriel, Raphaël, Raguel et compagnie, ainsi que les enfants d'Héraclès, coupés en petits morceaux par leur père ensorcelé, et le chat qui regardait mourir les enfants du pharaon. Il y avait aussi le cerf poursuivi par les chasseurs.

Je revins au début du recueil et remarquai quelque chose qui m'avait échappé lorsque je l'avais regardé auparavant. Il y avait une épigraphe et je sus tout de suite d'où elle venait, de quel livre elle avait été tirée.

Nous sommes ce que nous abhorrons tous, des anthropophages et des cannibales, qui dévorons non seulement nos semblables mais nous-mêmes ; et cela n'est point une allégorie. mais une vérité positive, car toute cette masse de chair que nous voyons est entrée par notre bouche, cette carcasse

que nous regardons s'est trouvée sur nos tranchoirs ; en bref, nous nous sommes dévorés nous-mêmes.

J'avais trouvé le même passage ; au mot près souligné dans le *Religio Medici* qui avait appartenu à Francis. C'était une découverte étrangement intime ; comme si j'avais pénétré dans son esprit avec le coupe-papier de Janet ; et je voyais maintenant quelque chose qu'il avait peut-être été le seul à voir jusque-là.

Je tournai la page et jetai un coup d'œil à la table des matières. Pendant un instant de vertige ; je crus que je tombais. Ou plutôt que tout tombait autour de moi. C'était exactement la sensation que j'avais eue à Rosington lorsque David nous avait emmenées Janet et moi au sommet de la tour ouest de la cathédrale. Cette fois-ci ; il n'y avait pas Janet pour me poser la main sur le bras et me chuchoter que le chanoine Osbaston ressemblait à une tortue qui se dandine. Je fermai les yeux ; les rouvris.

Rien n'avait changé. Ce n'était pas un effet de mon imagination. Comme avant ; tous les poèmes du recueil étaient énumérés sous leur sous-titre archangélique. Cependant il n'y avait pas sept sous-titres ; comme dans l'exemplaire emprunté à la bibliothèque de Rosington mais huit. Le nouveau se trouvait à la fin. « Le Fils du matin » ; un pseudonyme convenant bien à un ange et il ne contenait qu'un seul poème ; « L'office des morts ».

Je crois maintenant que le plus curieux dans tout cela fut la violence de ma réaction. Le poème me choqua avant même de l'avoir lu avant de savoir en quoi il était choquant. Cela ne s'expliquait pas pas plus que le fait que j'aie senti une odeur déplaisante dans le vestibule de la Dark Hostelry avant que M. Treevor ait pu y mettre les ailes du pigeon. Il y a certaines choses que je ne comprends toujours pas.

Je revins à la page de titre. Je vis enfin ce qui aurait dû me sauter aux yeux dès que j'avais ouvert le paquet. Je m'étais attendue à ce que ce livre soit intitulé *Les Langues des anges*. Après tout, il y ressemblait et Henry avait dit qu'il s'agissait des *Langues des anges*. Et la plus grande partie de son contenu était identique en tous points à celui de ce recueil.

Mais le titre de celui-ci était *La Voix des anges*.

Au lieu d'être publié par Gasset & Lode, il l'avait été à compte d'auteur. Pour autant que je pouvais en juger, tout le reste était identique : la date de publication, le caractère, et même le papier.

J'allai à la fin du livre. La nouvelle section avait sa propre épigraphe, empruntée apparemment à la quatrième partie de la

Hiérarchie céleste, souvent attribuée à Denys l'Aréopagite.

Ils sont avant tout dignes du nom d'Ange parce qu'ils reçoivent la Lumière divine et qu'à travers eux nous sont transmises les révélations d'En-Haut.

Le poème était long et très obscur, même selon la norme de Francis, et écrit dans la langue archaïque difficile et peu lisible qu'il affectionnait tant. Je le parcourus. Il s'agissait apparemment d'une conversation entre le poète et un ange de passage. L'ange expliquait à Francis pourquoi il avait quitté sa principauté pour venir parmi les fils et les filles des hommes. Les anges avaient le don de vie éternelle, semblait-il, et ils voulaient le partager avec une poignée d'humains convenablement qualifiés. En fait, selon l'ange, ses amis et lui pouvaient à discrétion distribuer presque tous les bienfaits.

Ce poème ne me plaisait pas – il me mettait mal à l'aise et j'étais à cent lieues de le comprendre. En gros, il me paraissait être une version de plus du baratin chrétien habituel sur la mort en tant que passage vers la vie éternelle. Qu'est-ce que la vie avait de si merveilleux pour qu'on veuille qu'elle dure à jamais ?

Je refermai le livre d'un coup sec et le jetai sur la table près du canapé. Il glissa sur le bois ciré et faillit tomber. Pourquoi Francis s'était-il mis en peine de publier une autre édition des *Langues des anges*. Y avait-il quelque chose dans « L'office des morts » qu'il ne voulait pas révéler au grand public ? Et si oui, qu'est-ce que c'était ? Ou bien, tout simplement était-ce que Gasset & Lode avaient refusé de l'insérer dans leur édition parce que le poème était particulièrement mauvais ?

La pluie avait enfin cessé et un soleil pâle tentait de percer les nuages. Je décidai de faire une promenade avant de retourner travailler. J'avais besoin de me changer les idées. Je mis mon chapeau et mon imper et sortis dans l'Enceinte. Il y avait une ferme de l'autre côté du collège de théologie. Le sol n'était pas trop boueux, j'avais envie de sortir de la ville pendant une demi-heure et d'aller marcher à travers champs, le long des fossés et des haies, vers les plaines marécageuses.

Mais je ne quittai pas l'Enceinte. Au moment où j'arrivai à la Porta, j'entendis le tintement d'une cloche, étrangement semblable à celle que nous utilisions à la Dark Hostelry pour avertir que le repas était prêt. Suivit un fracas discordant. Je regardai vers le cottage des Gotobed. L'une des fenêtres du premier était ouverte. Une main s'agita dans la pièce derrière la fenêtre.

Je m'approchai de la maison et levai les yeux.

— Bonjour, madame Gotobed. Comment allez-vous ? La main réapparut, me faisant signe. Je ne voyais pas son visage mais le son de sa voix me parvint :

— La porte n'est pas fermée à clé. Montez.

Je ramassai la cloche tombée dans l'allée dallée de pierre, entrai et montai au petit salon. Il y avait eu plusieurs changements depuis que j'y étais venue. Pour commencer, M^{me} Gotobed était assise près de la fenêtre donnant sur l'Enceinte, Pursy couché sur le rebord entre son fauteuil et les carreaux. Ensuite, la pièce n'avait pas été apprêtée pour recevoir de la visite. Les restes de son déjeuner se trouvaient sur un plateau à côté d'elle, la chaise percée n'était pas couverte et elle semblait ne pas avoir pris la peine de s'être brossé les cheveux depuis la veille.

— Puis-je vous être utile ?

— Vous l'avez vu ? me demanda-t-elle d'une voix sifflante.

— M. Gotobed ? Pas récemment, pas depuis cet...

— Pas lui. Cet homme qui essayait d'entrer...

— Quel homme ?

— Il y avait un individu en pardessus noir qui essayait d'entrer. (Sa voix tremblait et elle semblait plus vieille que la veille.) Je ne l'avais jamais vu. Comme il portait un chapeau, je n'ai pas bien vu de quoi il avait l'air.

— Que s'est-il passé ?

— Il a frappé à la porte. Je m'étais endormie après le déjeuner, et au début je ne l'ai pas entendu. Puis j'ai regardé dehors pour voir qui c'était et il était là. Il essayait de tourner la poignée. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait tenté d'entrer pour m'assassiner pendant mon sommeil. J'ai crié : « Qu'est-ce que vous faites là ? » Il m'a regardée et a décampé. Il a filé par la Porta et Dieu sait où ensuite. Si j'avais eu quelques années de moins, j'aurais pu me précipiter à l'autre fenêtre pour voir où il allait.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je en approchant une chaise pour m'asseoir près d'elle. (Je pris une de ses mains dans les miennes. Sa peau était froide comme celle d'une morte.) Voulez-vous que j'appelle M. Gotobed ou la police ?

Elle secoua la tête avec véhémence.

— Ne partez pas. (Ses doigts s'agrippèrent aux miens.) Chapeau noir, pardessus noir. Je crois qu'il était petit, mais comme j'étais au-dessus de lui, je ne peux pas en être sûre. (Elle respira profondément.) Quelle impudence ! marmonna-t-elle. En plein jour et au milieu de

l'Enceinte, vous vous rendez compte ? C'est le genre de choses qui ne serait pas arrivé quand j'étais petite, je peux vous le dire ! Quelle journée, madame Appleyard ! J'ai été toute secouée pour commencer, mais je ne m'attendais pas à quelque chose comme ça !

— Voulez-vous que je vous fasse du thé ?

— Pas maintenant.

— Je suis certaine qu'il ne reviendra pas. Pas après que vous l'avez effrayé.

— Comment en être sûre ?

Il n'y avait pas moyen de l'être. Quand on a peur, on a peur, et le sens commun n'a rien à voir là-dedans.

— C'était peut-être un clochard...

— On aurait plutôt dit un pasteur. Il avait un chapeau et un manteau noirs, je vous l'ai dit. (Elle s'arrêta brusquement et me regarda.) Je peux vous dire une chose, en tout cas : ses chaussures étaient propres. Si c'était un clochard, c'était un clochard pas comme les autres.

Il était aussi possible que Mme Gotobed ait mal interprété la situation. C'était peut-être un représentant de commerce qui faisait du porte-à-porte. Peut-être avait-il été aussi effrayé qu'elle ?

— Quelle journée, hein ? dit Mme Gotobed. D'abord Pursy, et maintenant ça.

Nous regardâmes le chat toujours vautré sur le rebord de la fenêtre. Il n'avait fait attention à aucune de nous deux depuis mon arrivée.

— Il est entré dans la maison ce matin comme une flèche, dit Mme Gotobed. Par la fenêtre de la cuisine qu'on laisse entrebâillée pour lui, et Wilfred dit qu'il a cassé un vase tant il était pressé. Il est monté ici à toute vitesse et a sauté sur mes genoux. Il ne fait pas ça très souvent, sauf quand il veut quelque chose. Les chats ne sont pas bêtes.

Elle posa la main sur la fourrure du chat, qui tourna la tête et regarda par la fenêtre, l'ignorant. Alors seulement je vis qu'il avait l'oreille gauche couverte de sang séché.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il a dû se battre. L'autre matou a failli lui arracher l'oreille.

Je grattai doucement le chat sous le menton d'une main et de l'autre écartai le poil autour de la base de l'oreille. On avait l'impression qu'un coup de griffe avait fendu la peau à l'endroit où l'oreille se rattache à la tête. Un coup de griffe... ou de couteau ? Le sang avait séché et si la blessure n'était pas infectée, elle allait

cicatriser facilement. Pursy écarta sa tête de ma main et me regarda avec ses yeux d'ambre.

— Pauvre petit père, marmonna M^{me} Gotobed. Quand c'était un chaton, c'était une boule de poil. Un vrai bébé. (Ses mains se tournaient et se tordaient sur ses genoux.) Vous n'avez pas d'enfants, M. Appleyard et vous ?

— Non.

— Pas encore, corrigea-t-elle. N'attendez pas trop. J'ai eu Wilfred à quarante ans et ensuite c'était trop tard pour en avoir d'autres. (Sa mâchoire montait et descendait comme si elle était occupée à mastiquer sa langue.) Je n'ai jamais eu trop de temps pour les enfants. Mais, avec les siens, ce n'est pas pareil. On ne voit plus les choses de la même manière. Et ça dure. Parfois, je regarde Wilfred et j'ai l'impression que c'est encore un bébé.

— Je suis certaine que c'est un bon fils.

— Oui. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'est pas parfois un peu bête. Je ne sais pas comment il fera pour se débrouiller seul quand je ne serai plus là. Il laisse son cœur commander sa tête, voilà le problème. S'il pouvait se trouver une gentille femme, je mourrais heureuse.

Je me demandai si elle me soupçonnait d'avoir des visées sur son fils et ne m'avertissait pas ainsi de rester au large. Nous restâmes assises sans mot dire pendant un moment. Je caressais Pursy, qui me gratifia de son ronronnement.

— Cette coupure, je me demande si elle n'a pas été faite avec un couteau, dis-je enfin.

— Ça ne me surprendrait pas, dit M^{me} Gotobed en plissant le nez. Ils sont partout, vous savez.

— Qui ?

— Les fous. Faudrait les enfermer.

— Cela vous rappelle-t-il ce qui s'est passé auparavant ?

— Le pigeon trouvé par Wilfred ? (J'acquiesçai.) Ce que j'aimerais savoir, c'est ce que sont devenues les ailes.

— Mais il n'y a pas que le pigeon, n'est-ce pas ? Je pensais aussi à tout ce qui s'est passé il y a cinquante ans.

Ses épaules se contractèrent.

— C'était la même chose, mais quelqu'un d'autre.

— Vous disiez qu'à l'époque, c'est un gamin qui faisait cela. Un certain Simon.

— J'ai dit ça ?

— Ça ne peut pas être lui, cette fois-ci, n'est-ce pas ? Elle secoua la tête.

— Il est parti. Ça fait des années.

— Mais il pourrait revenir.

— Pourquoi le ferait-il ? Rien ne l'attirerait ici.

— Je ne sais pas. A propos, il ne s'appelait pas Martlesham ? Simon Martlesham ?

— Ça se peut. Je ne me souviens pas. Pourquoi ?

— J'ai trouvé à la bibliothèque de la cathédrale un écrit qui évoque sa rencontre avec le chanoine Youlgreave. Y avait-il un jeune garçon appelé Martlesham ?

— Oh oui.

— Qui était-ce ?

— Il cirait les chaussures et faisait du nettoyage au palais épiscopal.

— Où habitiez-vous, à l'époque ?

— Près de la rivière.

— Dans Swan Alley ?

Elle soupira, un soupir pareil au froissement d'un journal.

— Non, dans Bridge Street. Au-dessus d'une boutique.

— Pas très loin, donc. Vous connaissiez la famille Martlesham ?

— Tout le monde connaissait les Martlesham. (Elle passa sa langue sur ses lèvres.) La mère n'était pas entièrement respectable. Elle se faisait appeler Madame, mais elle n'était pas plus mariée que moi à l'époque.

— Voyons si je ne me trompe pas... Simon était l'aîné et il travaillait au palais épiscopal. Et puis il y avait une sœur...

— Simon a toujours voulu arriver à quelque chose. Il avait des idées au-dessus de sa condition. Nancy devait avoir cinq ou six ans de moins. Drôle de petite bonne femme, les cheveux noirs et raides, toujours à observer les gens. Parlait pas beaucoup. Je ne l'ai jamais entendue rire, mais c'est vrai qu'il n'y avait pas vraiment de quoi rire à Swan Alley.

— Que leur est-il arrivé ?

— La mère est morte en couches. Je ne sais pas qui était le père. C'est vers cette époque que Simon est devenu un peu bizarre. Mais le

chanoine Youlgreave l'a aidé.

J'attendis. Pursy donna un coup de patte à une mouche sur le carreau de la fenêtre. Le soleil avait percé les nuages. Il y avait une grande flaque près des noisetiers et deux gamins en culotte courte s'aspergeaient.

— Il avait entendu dire que leur mère était morte et il a aidé Simon à émigrer. Il a aussi payé son apprentissage et trouvé une famille adoptive à Nancy.

— Nancy a donc émigré, elle aussi ?

— Ça se peut. (Ses paupières parcourues de veines bleues se fermèrent.) Je ne m'en souviens plus.

La porte d'entrée s'ouvrit. Je me tournai sur ma chaise, crainte et espoir mêlés à la pensée que le petit homme en noir était revenu. M^{me} Gotobed ne réagit pas. Il y eut un bruit de pas dans l'escalier, lourds et assurés. Puis M. Gotobed entra dans la pièce. Quand il me vit, il poussa une petite exclamation de surprise.

— Tout va bien, dis-je. Votre mère a eu un petit choc, mais elle s'en est remise, maintenant.

— Ce n'est pas bien de faire peur aux gens comme ça, dit M. Gotobed.

A mesure que l'après-midi avançait, j'étais de plus en plus contrariée à cause de Henry. Il est vrai que nous n'avions pas convenu qu'il appelle, mais j'avais supposé tout naturellement qu'il téléphonerait pendant que Janet était à sa réunion avec les Veilleuses, comme il l'avait fait la semaine précédente. Mais il n'appelait pas.

Je préparai des haricots sur du pain grillé pour Rosie et M. Treevor. Je posai les assiettes bruyamment sur la table, ce qu'ils ne remarquèrent pas, et me mis en colère en ne trouvant pas le couteau à légumes. Ils ne le remarquèrent pas davantage. C'était stupide, mais je voulais lui parler. Peut-être serait-il à même de mieux comprendre que moi *La Voix des anges* et ce qu'avait dit M^{me} Gotobed.

Après avoir fait la vaisselle et cuit les légumes pour le dîner des adultes, j'allai chercher le livre et relus « L'office des morts ». Il y avait des passages macabres qui me rappelèrent « Les enfants d'Héraclès » et « La colline Crèvecœur ». Des lames coupaient la chair, des os se brisaient en morceaux. Il y avait un passage particulièrement dégoûtant, à propos d'un cœur sanguinolent. J'essayai de comprendre ce que l'ange voulait que le poète fasse de tout cela lorsque M. Treevor entra dans la cuisine d'un pas chancelant.

— Est-ce que je suis Francis Youlgreave ? demanda-t-il.

— Non. Vous êtes John Treevor, répondis-je.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument certaine.

— J'ai seulement cru que quelqu'un disait que j'étais Francis Youlgreave. Mais si vous êtes sûre que ce n'est pas moi, je dois être John, après tout.

— Qui a dit que vous étiez Francis Youlgreave ?

— Quelqu'un que j'ai vu ce matin quand je suis sorti.

— A la Maison du chapitre, vous voulez dire ?

— Oui. C'était un petit monsieur, près du zob.

— Du quoi ?

— Vous savez, cette chose qui ressemble un peu à un zizi quand il

est gros. (Il me regarda, l'air soudain épouvanté.) Oh, je n'aurais pas dû dire ça, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas grave, ne vous inquiétez pas. Ce dont il faut vous souvenir, c'est que vous êtes John Treevor.

— Oui, je sais, dit M. Treevor.

Il monta au premier et j'eus tout le loisir de me rappeler la scène à la Maison du chapitre, avec la maquette de l'octogone, qui ne ressemblait à aucun zizi que j'eusse jamais vu. En dehors de M. Treevor, il y avait là M. Gotobed, le chanoine Hudson et deux ouvriers de la cathédrale. M. Gotobed et les ouvriers étaient de grands gaillards. Le chanoine Hudson était petit, mais pas particulièrement brun. Je renonçai à trouver la clé de l'énigme au moment où la porte du jardin s'ouvrit. Janet cria d'en bas qu'elle venait de rentrer.

— C'est extraordinaire, dit-elle en arrivant dans la cuisine. Tu ne devineras jamais de qui ont parlé les Veilleuses !

— De Henry ?

— De Francis Youlgreave. (Elle remplit la bouilloire au robinet de l'évier, élevant la voix pour se faire entendre malgré l'eau courante.) D'après M^{me} Forbury, on l'appelait le chanoine rouge.

— Comment le sait-elle ?

— Parce qu'elle a passé son enfance à Rosington. Son père était le pasteur de Saint Mary.

— Elle ne peut pas l'avoir connu personnellement, n'est-ce pas ? Elle n'a pas l'air d'avoir plus de cinquante ans.

Janet secoua la tête.

— Elle se souvient de gens qui parlaient de lui quand elle était petite. Tu savais qu'il fumait de l'opium ?

— Elle t'a fait marcher...

— Non. Elle le croit, et les autres Veilleuses aussi.

— Le chanoine rouge... un communiste, ou un révolutionnaire ?

Janet haussa les épaules.

— Ou bien il avait une ou deux idées vaguement socialistes... Je doute qu'elles paraissent très radicales maintenant. Il y avait cette histoire de taudis près de la rivière. Youlgreave s'est rendu impopulaire en revenant là-dessus *ad nauseam* aux réunions du chapitre. Et ce qui est pire, bien pire, il montrait un peu trop de libertés avec les domestiques. M^{me} Forbury dit qu'il invitait des enfants pauvres chez lui et leur donnait des idées pas comme il faut.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elle joue beaucoup trop les effarouchées pour oser s'expliquer. Mais elle a parlé de ses expériences avec les animaux. Quelqu'un avait prétendu qu'il avait coupé un chat en morceaux, et les gens ont commencé aussi sec à parler de sorcellerie. Certains s'étaient plaints auprès du doyen, qui était dans une position très inconfortable parce que Youlgreave était quelque chose comme son cousin. Mais il a fallu qu'il agisse parce que la police avait été alertée. Pas officiellement, je crois, mais quelqu'un en avait touché un mot au directeur.

— Ils en ont sûrement rajouté, dis-je. Un drogué, un révolutionnaire, et qui en plus pratiquait la magie noire...

— Il était aussi hérétique, ou pas loin de l'être. Lorsqu'il a prononcé ce sermon sur les femmes prêtres, il a fait le jeu de tout le monde. M^{me} Forbury a dit que c'était si manifestement dingue que ça a rendu sa position intenable.

— C'est la logique de Rosington, dis-je. La drogue et la sorcellerie, passe encore, mais l'hérésie, ils ne sauraient l'admettre.

— Il a dû faire partie de ces hommes qui n'ont pas vécu à la bonne époque.

— Ni au bon endroit. N'oublie pas le lieu.

Je me sentis déprimée, d'un seul coup. Je songeai aux Veilleuses, qui se léchaient les babines autour d'une table à thé au doyné. A quelle aune évalue-t-on la culpabilité ? Comment comparer deux coupables ?

— Je suppose qu'elles n'ont mentionné le nom d'aucun enfant, n'est-ce pas ? Un jeune garçon nommé Simon Martlesham ?

— Je ne le crois pas. Et était-ce bien un garçon ? Il me semble que M^{me} Forbury a parlé d'une petite fille...

Rosie arriva alors de l'étage et nous parlâmes d'autres choses. L'une d'elles était M. Treevor. Je ne rapportai pas à Janet sa remarque à propos de la maquette ressemblant à un zizi, car cela n'aurait fait qu'ajouter à ses soucis. Mais elle était préoccupée par le fait qu'il était de nouveau sorti seul le matin. Je proposai de fermer les portes à clé, même quand l'un de nous était à la maison ; ainsi, il ne pourrait s'éclipser sans que nous nous en rendions compte.

Dessous, il y avait la conversation que nous n'avions pas. La découverte des ailes avait précipité la crise. Bien que je ne fusse pas prête à le dire à qui que ce soit, et surtout pas à Janet, pour une fois j'étais du même avis que David. Il fallait placer M. Treevor dans une maison de santé, pour son bien et celui d'autrui.

Je savais qu'il serait malheureux, mais s'il restait ici, il ne serait pas particulièrement heureux non plus, et il rendrait au moins deux personnes malheureuses. De plus, à mesure que la démence augmenterait son emprise, le risque grandirait qu'il fasse quelque chose de bien pire que ce qu'il avait fait jusque-là. Dans un coin de mon esprit, je me disais que, déjà, il ne s'était peut-être pas contenté de tuer un pigeon et de lui couper les ailes.

— Ça va devenir difficile quand le bébé va naître, disait Janet. Je vais devoir aller à l'hôpital pendant quelques jours, je ne vois pas comment faire autrement.

— Je tiendrai la place, ne t'inquiète pas.

Je vis une expression alarmée sur le visage de Janet. Elle regardait par-dessus mon épaule. Je me retournai. Rosie était dans la pièce, assise par terre dans son coin habituel près du buffet, Angel sur ses genoux. Nos regards se croisèrent et je sus qu'elle nous avait entendues parler du bébé et qu'elle comprenait ce que cela signifiait. Quoi qu'elle fut par ailleurs, Rosie n'était pas bête. Janet et David avaient décidé de ne pas lui en parler avant que la grossesse ait franchi le cap des douze semaines.

— Oh, ma chérie, je ne t'avais pas vue, dit Janet. J'aimerais que tu ne restes pas assise par terre. Tu vas salir la robe avec laquelle tu vas en classe.

— D'accord.

Elle se leva et fit lentement le tour de la table en suçant son pouce.

— Où vas-tu ? demanda Janet.

— Dans ma chambre.

En arrivant à la porte, Rosie se mit à courir et ses pieds trottinèrent dans l'escalier.

— Oh, Jésus, dit Janet. Il fallait vraiment que ça arrive maintenant ?

En début de soirée, les choses n'allèrent pas en s'améliorant, au contraire. David rentra à la maison, mais se contenta de communiquer sous forme de grognements avant de se replier dans son bureau. Rosie piqua une colère et finit couchée par terre, toute rigide et écarlate, à crier aussi fort qu'elle pouvait. M. Treevor courut se mettre au lit et tira les couvertures par-dessus sa tête pour ne plus l'entendre. David sortit de son bureau et cria de là-haut :

— Tu ne peux pas la calmer, Janet ? J'essaie de travailler...

Pendant ce temps-là, je préparais une quiche au lard avec trop peu d'œufs et pas assez de lard.

Je montai dans ma chambre pour me donner un coup de fouet avec un petit verre de gin. Je n'avais pas touché à ma bouteille depuis ma virée à Londres le lundi, mais les circonstances étaient particulières. J'entendis des voix au premier dans la chambre de Rosie et tendis l'oreille pour écouter.

— On va vraiment avoir un bébé ? demanda Rosie d'une voix chantante et enfantine.

— Oui, chérie, répondit Janet. C'est sympa, non ?

— Ça va être un garçon ou une fille ?

— Nous ne le savons pas encore. Il va falloir attendre qu'il arrive. Nous ne sommes même pas encore certains qu'il va venir... c'est pour ça que papa et moi ne t'en avons pas encore parlé. Tu aimerais un petit frère ou une petite sœur ?

— Rosie ne veut pas de bébé, répondit Rosie de la même voix bêtifiante. Angel n'en veut pas non plus. Jamais, jamais, jamais.

Les choses s'améliorèrent légèrement au dîner, en partie grâce au gin. M. Treevor fut tiré de son lit par la pensée de la nourriture. Rosie était si épuisée qu'elle s'endormit. Même David s'égaya un peu, après que nous eûmes bu deux verres de sherry en guise d'apéritif. Pendant ce temps-là, Janet restait égale à elle-même. Elle était la seule personne dans la maison à ne pas avoir le droit d'être déprimée ou de piquer des colères, de se comporter bizarrement ou de se remonter le moral avec un petit coup de gin. Il fallait qu'on puisse compter sur quelqu'un à la Dark Hostelry, et nous l'avions choisie.

Après dîner, pendant qu'elle montait voir si Rosie dormait bien avant d'installer M. Treevor pour la nuit, je fis la vaisselle, préparai du café et l'emportai au salon. David lisait *La Voix des anges*. Je versai le café. Il leva les yeux quand je lui tendis une tasse.

— Merci. C'est à toi ?

— Oui. Henry me l'a envoyé. Il l'a trouvé dans une boîte de livres d'occasion.

— C'est complètement abracadabrant, non ? (Il me souriait tout en parlant, pour me faire comprendre que la critique ne s'adressait pas à moi.) Je savais que Youlgreave était un excentrique, mais je ne m'étais pas rendu compte que c'était un aussi mauvais poète.

— Je crois qu'il était malheureux.

— Tout à fait possible. Mais est-ce une excuse ? J'étais un peu contrariée parce que David critiquait

Francis et, en même temps, j'abdiquais traîtreusement mes responsabilités et fondais parce qu'il me souriait. Je m'assis et allumai

une cigarette. David referma le livre et le posa doucement sur le guéridon près de son fauteuil. Il maniait toujours les livres comme s'ils étaient en verre filé.

— Pourquoi consacres-tu tant de temps à Youlgreave ?

— Il m'intéresse, répondis-je en soufflant la fumée par les narines tel un dragon outragé. C'était un personnage hors du commun.

David me sourit derechef. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais Janet entra à ce moment-là. Je finis mon café et dis que j'avais quelque chose à faire à l'étage. Je ne savais trop si le fait de laisser David et Janet seuls allait aboutir à une querelle ou à une réconciliation, mais je sentais que je devais les laisser découvrir eux-mêmes la réponse.

Au premier, la chambre de Rosie était plongée dans l'obscurité et le silence, la porte de celle de M. Treevor fermée. Je montai dans ma chambre, au second. La première chose que je fis fut d'ouvrir ma table de nuit et d'en sortir la bouteille de gin. La lumière luisait sur le verre, rassurante comme un sourire épanoui sur le visage d'un ami bienvenu. Je me servis deux bons doigts d'alcool et, assise sur le lit, je bus à petites gorgées, laissant le feu liquide couler dans ma gorge et mon ventre. Qu'a-t-on besoin de bébés quand on a du gin de Londres dans sa table de chevet ?

Fichu Henry.

Je sortis la photo de Henry et de sa veuve velue et la regardai une nouvelle fois, ce que je m'étais juré de ne plus faire. Je regardai les jambes de la bonne femme et, entre elles, les fesses tremblotantes de Henry, et je me fis la réflexion que j'allais avoir besoin d'un autre verre de gin d'ici pas longtemps. Pour retarder ce moment, je reposai la photo et cherchai un sujet de distraction autour de moi.

Mon regard tomba sur l'autre photo, posée sur le meuble de toilette, celle des ecclésiastiques et des enfants devant le collège de théologie. Je la pris et la tins sous la lampe de chevet. Francis, le petit homme à long nez, avec des ombres noires à la place des yeux, me faisait face.

Je frottai le verre avec le doigt pour essayer de mieux voir. Une fois encore, j'aurais aimé pouvoir le traverser pour pénétrer dans cet univers, découvrir ce qu'ils faisaient sur la photo, qui ils étaient. Je bus une autre gorgée de gin et au même instant, comme si l'alcool m'avait inspirée, je compris qu'il y avait un moyen d'y parvenir.

Je retournai la photo. Prise dans le cadre en bois, la photo était doublée par un fin morceau de contre-plaqué maintenu par des punaises. Je poussai le verre par-dessous et retirai le carton de

montage et la photo en même temps. Il y avait quelque chose d'écrit derrière le cliché. J'étais passée à travers le verre.

On était en plein été. « Tableaux vivants à la garden party du principal. Premier prix : Oberon, Titania et l'escorte des fées. 6 août 1904. »

Finalement, ce n'étaient pas des anges.

Dessous, écrits avec la même encre brune passée, des noms étaient énumérés : « rév. chanoine Murtagh-Smith, principal ; rév. J. R. Heckstall, vice-principal ; chanoine Youlgreave... ». C'est le nom suivant qui me sauta aux yeux :

« N. Martlesham. »

Dans ma hâte à retourner la photo, je heurtai mon verre. Des gouttes de gin tombèrent sur le cadre. C'était donc Nancy, la petite fille debout littéralement dans l'ombre de Francis. Que faisait une fillette de Swan Alley avec des ailes lui sortant des épaules à une fête du collège de théologie ?

Il y avait quelque chose d'autre, quelque chose dont la signification dérangeante m'apparut peu à peu. Je tendis la main vers mon verre. Au même moment, le téléphone se mit à sonner, dans les profondeurs de la maison.

Je sortis sur le palier et me penchai par-dessus la rampe. David alla répondre. La sonnerie s'arrêta et, quelques instants plus tard, David ressortit du bureau et m'appela doucement. Quand j'arrivai dans le vestibule, la porte du salon avait été refermée avec tact sur Janet et lui.

— Wendy chérie ! fit la voix désincarnée de Henry.

— Un personnage de *Peter Pan*.

C'était une vieille plaisanterie, qui datait de l'époque de nos fiançailles. Elle n'avait plus rien de drôle, mais était devenue pour nous une sorte de nourriture émotionnelle infantile, que l'un des deux sortait quand l'autre n'avait pas le moral, une façon de dire que tout allait bien et que certaines choses restaient immuables. Je ne sais pas ce qui m'avait pris de le dire, et si j'avais pu retirer ces paroles, je l'aurais fait. Henry leur prêta sans doute un sens qu'elles n'avaient pas.

— Comment vas-tu, ma chérie ? Tu as reçu mon colis ?

— Il est arrivé ce matin. Ecoute, il faut que je te voie. Tu peux venir en ville demain ?

— Super ! Viens plutôt ce soir. Je louerai une voiture et viendrai te chercher...

— Ce n'est pas ce que tu crois. Il y a plusieurs choses que je veux faire.

— Concernant ton ami Francis ?

— Oui. Le livre que tu m'as envoyé est très intéressant. Il n'est pas identique à celui que j'ai emprunté à la bibliothèque. Le titre diffère et il comprend un poème qu'on ne retrouve pas dans l'autre. Je viendrai par le même train... On peut se retrouver à Liverpool Street ?

— Bien sûr. Mais qu'est-ce que... ?

— Le plus important est de parler à Simon Martlesham. Il faudra donc aller au Blue Dahlia. Mais d'abord j'aimerais...

— Attends un peu. Pourquoi veux-tu revoir Martlesham ?

— Parce qu'il m'a raconté que le jour de son treizième anniversaire il se trouvait à bord de *l'Hesperides* au milieu de l'Atlantique.

— Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Il a dit que sa sœur Nancy était aussi du voyage et nous savons, par ce livre d'enfants que Francis avait l'intention de lui donner, que son anniversaire tombe en juillet.

— Et alors ?

— Je viens de trouver une photo qui montre Nancy sur la pelouse du collège de théologie. Elle est datée du 6 août. Pourquoi Simon a-t-il menti ? Et qu'est-il arrivé à Nancy ?

J'aimerais ne pas être allée à Londres ce vendredi-là.

Les cris commencèrent à se faire entendre un peu après six heures du matin. J'étais dans cet état pénible entre la veille et le sommeil et je crus d'abord qu'ils venaient de mon rêve. J'étais avec Simon Martlesham sur *l'Hesperides* ; il y avait des icebergs devant nous et tout le monde, lui compris, disait que nous allions faire naufrage, et je n'arrêtais pas de répéter que nous étions en juillet et qu'il ne pouvait pas y avoir d'icebergs à cette période de l'année.

Je sortis brusquement de mon rêve. J'avais mal dormi. « Trop excitée, pensai-je, et trop curieuse. » Il y avait aussi la question de Henry. Tout en étant impatiente de le voir, je répugnais à le faire.

Après une seconde ou deux, je me rendis compte que les cris ne venaient pas de mon rêve. Je sortis précipitamment de mon lit et enfilai ma robe de chambre. Je ne parvenais pas encore à distinguer les paroles ni qui criait. J'ouvris la porte et sortis sur le palier.

— Espèce de vieux saligaud ! (C'était la voix de David.) Retournez dans votre chambre et restez-y !

Un son plaintif, comme le vent dans la cheminée. M. Treevor ?

Un bruit de course, des pieds nus sur le linoléum, puis Janet disant :

— Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ?

Je m'arrêtai en haut de l'escalier. Elle n'avait sans doute pas envie que je descende maintenant.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda-t-elle.

— Dieu seul le sait, répondit David d'une voix rageuse. Il était dans le lit de Rosie. En train de la câliner !

— Il se sentait probablement seul, ou il avait froid. Tu sais combien il aime...

— Je ne veux plus discuter. Il faut qu'il s'en aille. Le son plaintif s'amplifia.

— David, je...

— La question est de savoir ce qui est le mieux pour lui et pour

tous les autres dans cette maison. A terme, il est préférable pour tout le monde qu'il parte dans un établissement spécialisé.

— Qu'est-ce qui arrive ? gémit M. Treevor.

— Fermez-la et allez dans votre chambre ! rugit David.

La porte claqua.

— Tu ne peux pas faire ça, dit Janet.

— Ah non ? Et pourquoi pas ?

Je rentrai discrètement dans ma chambre et refermai la porte sans bruit. Je me mis au lit, allumai une cigarette et me dis que Janet aimait David. Si j'étais vraiment l'amie de Janet, je ne m'immiscerais pas entre elle et lui, aussi bien intentionnée que je puisse être. On est deux dans un couple, jamais trois. La veuve velue m'avait au moins appris ça.

Je ne sais pas ce qu'avait vraiment vu David. Jamais je n'ai osé le lui demander, ni alors ni plus tard. La possibilité qu'il y ait eu un contact sexuel entre M. Treevor et Rosie ne m'effleura l'esprit que beaucoup plus tard. A l'époque, je pensai seulement qu'il avait fait l'idiot d'une façon ou d'une autre, qu'il y avait là simplement la preuve qu'il était retombé en enfance encore un peu plus.

Mais si cela était arrivé aujourd'hui, plus de quarante ans plus tard, j'aurais automatiquement donné une interprétation sexuelle à l'événement. A tort ou à raison, c'est une autre question. Je ne sais absolument pas ce qui s'est passé dans la chambre de Rosie.

Je fis donc semblant de ne rien avoir entendu. C'était le comportement d'une personne lâche, mais également celui d'une invitée bien élevée, et même d'une amie fidèle. J'étais tout cela, bien que d'ordinaire pas en même temps. Je restai au lit jusqu'à ce que mon réveil sonne. Lorsque je descendis au rez-de-chaussée, seules Janet et Rosie étaient à la cuisine.

— Tu as bien dormi ? demanda Janet.

— Comme un plomb, merci. Et toi ?

— Pas mal. (Janet tapota son ventre.) J'ai eu un peu envie de vomir, mais ça a passé. Contrairement à hier. Je me demande si c'est un signe d'amélioration ou non.

— David n'est pas encore descendu ?

— Il s'est levé tôt. Il avait un travail à faire au collège. Ensuite, il a rendez-vous avec l'architecte du diocèse.

— Que de soucis en ce moment, dis-je.

— J'espère qu'il va en sortir quelque chose. David a déjà tâté le

terrain.

Le petit déjeuner se déroula comme d'habitude. Janet monta un plateau à son père. Elle me demanda si je voulais emporter des sandwiches pour le voyage et me chargea de transmettre ses amitiés à Henry. Elle évita soigneusement de dire quoi que ce soit que j'aurais pu interpréter comme l'espoir de nous voir renouer. Et j'évitai soigneusement de parler des cris entendus un peu plus tôt. Dans notre amitié, l'important était aussi bien ce que nous nous disions que ce que nous ne nous disions pas.

— Ma virée à Londres n'a rien d'urgent, dis-je en faisant la vaisselle. Peut-être ferais-je mieux d'y aller la semaine prochaine. Le temps n'est pas mauvais et je pourrais te donner un coup de main au jardin...

— Le jardin peut attendre. Va à Londres et amuse-toi. A propos, tu as averti le chanoine Hudson ?

— Non, pas encore. Je lui téléphonerai après le petit déjeuner. Mais je me demande vraiment si je ne ferais pas mieux de tondre la pelouse plutôt que d'aller là-bas...

Janet jeta un coup d'œil par le soupirail de la cuisine. Si on se penchait assez, on apercevait un rectangle de ciel au-dessus des toits des maisons, de l'autre côté de la grand-rue.

— De toute façon, je crois qu'il va pleuvoir. Il n'y a aucune raison que tu restes là.

— Alors laisse-moi conduire Rosie à l'école avant que je parte. J'ai tout le temps.

Elle accepta, disant qu'elle était un peu fatiguée. Je me demande maintenant si elle ne me connaissait pas mieux que je ne me connaissais et si elle ne me laissait pas emmener Rosie à l'école pour apaiser ma conscience.

A mon retour, j'appelai Simon Martlesham et pris rendez-vous avec lui au Blue Dahlia à deux heures et demie. Il ne montra aucun signe de surprise. Quand il me demanda pourquoi je voulais le voir, je lui répondis que j'avais trouvé quelque chose concernant sa sœur qui l'intéresserait et raccrochai. Je savais que c'était un peu mélodramatique, mais j'avais le sentiment que Simon Martlesham s'était payé ma tête et que maintenant c'était mon tour de lui rendre la monnaie de sa pièce.

J'empruntai un porte-musique à Janet pour y ranger la photo et les deux livres, *Les Langues des anges* et *La Voix des anges*. Dans le train, je relus les poèmes, mais plus je les lisais, moins je les comprenais. A un certain moment, je me persuadai que « L'office des morts » était un jeu

de mots, désignant à la fois le service funèbre pour les défunts et le travail accompli par les morts pour les vivants. Cependant, si Francis était non seulement mentalement déséquilibré mais aussi opiomane, il était tout à fait possible que le poème n'ait réellement aucun sens.

Le voyage en train passa rapidement. Aller à Londres prenait déjà des allures de routine, et en plus de routine agréable. Quoi que je décide de faire avec Henry, il était certain que la vie en dehors de Rosington redevenait pour moi une possibilité.

Henry m'attendait au portillon, ce qui me surprit car la ponctualité n'était pas son fort. Il me prit le bras et insista pour porter le portemusique.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-il. Boire un café ?

— J'aimerais aller à la Church Empire Society.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Nous nous arrê tâmes pour laisser passer un porteur qui poussait un diable.

— L'organisme qui a envoyé Simon Martlesham à Toronto avec un coup de pouce de Francis Youlgreave. D'après lui, sa sœur a été recueillie dans l'un des orphelinats de l'association.

— On ne peut pas les appeler ?

J'avais cherché la Church Empire Society dans l'exemplaire de *l'Annuaire du clergé de Crockford* que David avait en sa possession. Il y avait une adresse à Westminster, mais pas de numéro de téléphone.

— Je crois qu'il vaut mieux y aller. Je lui souris.) J'ai pensé que tu te plairais dans le rôle du parent essayant de retrouver un oncle et une tante depuis longtemps perdus de vue.

Il me rendit mon sourire.

— Et toi, quel rôle joueras-tu ?

— Je serai ta petite femme, bien sûr. Cédant à contrecœur aux caprices de son mari.

— Ça me va.

Nos regards se croisèrent à nouveau, mais cette fois-ci aucun de nous ne sourit. Nous prîmes un taxi à la gare.

— Je suis allé à Senate House hier, dit Henry comme nous arrivions à Blackfriars.

— Senate House ?

— C'est la bibliothèque de l'université de Londres à Bloomsbury. Je voulais voir si je pouvais trouver quelque chose sur Isabella de Roth.

En vain.

— Ça ne me surprend pas. C'est probablement l'une des inventions de Francis.

— Mais j'ai trouvé quelque chose qui pourrait se rapporter à ton histoire dans *Les Précurseurs anglais du protestantisme à la fin du Moyen Age*. (Il me regarda d'un air avantageux.) De Murtagh-Smith et Babcock, Londres, 1898. Peut-être devrais-je renoncer à l'enseignement pour me lancer dans des recherches éru...

— Attends. Quel est le nom du premier auteur ? Son sourire s'évanouit.

— Murtagh-Smith. Ça te dit quelque chose ?

— C'était le principal du collège de théologie du temps de Youlgreave. Et alors, que dit-il ?

— Pas grand-chose d'utile, je le crains. Apparemment, à la fin du XIV^e siècle, le mouvement lollard a tenté de réformer l'Eglise. Ils avaient des tas d'idées révolutionnaires. Ils pensaient que l'on devait lire la Bible dans sa propre langue et que la guerre n'était pas chrétienne. Oh, et ils n'aimaient pas le pape. Ils estimaient que tout chrétien était fondé à découvrir ce qu'il croyait vraiment en lisant et méditant la Bible. D'après Murtagh-Smith et son collègue, les révoltes paysannes avaient un lien avec les lollards. Les autorités ne les appréciaient pas, évidemment, et en 1401 elles édictèrent une loi autorisant à brûler les hérétiques.

— Eh bien, jusque-là, ça colle. Mais les lollards étaient-ils en faveur des femmes prêtres ?

— J'en doute. Mais ils n'approuvaient pas le célibat des prêtres. (Il me fit un grand sourire.) Selon eux, il suscitait des appétits contre nature. Murtagh-Smith affirme que plusieurs personnes furent brûlées sur le bûcher à Rosington pour avoir prêché les hérésies des lollards.

— Quand ?

— En 1402.

— La même date... Mais rien sur les femmes prêtres ? Il secoua la tête.

— C'était peut-être une autre des petites idées de Francis. Une légère modification de l'histoire. Après tout, c'est ça la licence poétique. (Il changea brusquement de sujet :) Tu crois que c'est une bonne idée d'aller au siècle de cette société ? Qu'essaies-tu de prouver ?

— Que Simon Martlesham a menti.

— Il a pu se tromper. Et puis, pourquoi remuer le passé ? Ça ne sera plus utile à personne.

Je ne répondis pas. Je regardais par la portière. Nous étions maintenant le long de la Tamise, sur le quai Victoria, et Big Ben se dressait devant nous. Comment expliquer à Henry que lorsque tout allait de travers Francis m'avait servi de bouée de sauvetage en piquant ma curiosité ? Et puis, j'éprouvais pour Francis le sentiment que j'avais eu pour Janet au cours de nos années à Hillgard House. Il était sans défense et j'avais envie de le protéger.

— Excuse-moi, dit le nouvel Henry amendé. Je ne veux pas fourrer mon nez partout. Ça ne me regarde pas.

La Church Empire Society occupait une petite maison minable dans une rue adjacente à Horseferry Road. Deux poubelles et une bicyclette trônaient dans ce qui avait été un jardinet de devant. Je sonnai et, quelques instants plus tard, une dame en tweed, grande et très maigre, le nez et le menton pointus encadrés par des joues gonflées comme par des bonbons mangés en cachette, vint ouvrir.

Henry ôta son chapeau.

— Bonjour, madame. Désolé de vous déranger. Peut-être pourrez-vous nous aider...

Soudain, et de manière inattendue, Henry et moi faisons de nouveau équipe, exactement comme naguère avec ses clients. Ma partie se limitait à peu de chose car Henry se chargeait pour l'essentiel du texte. J'étais confinée dans le rôle de l'épouse renfrognée, qui trouvait stupide que son mari perde tant de temps à effectuer des recherches sur la brebis galeuse de la famille. Il avait donc doublement droit à la sympathie de la dame en tweed.

C'était la seule employée permanente de la société ; elle s'appelait M^{lle} Hermione Findhorn. Son bureau occupait la pièce de devant du rez-de-chaussée. Elle devait faire dans les deux mètres carrés, et il y avait tout juste assez de place pour deux personnes. C'était dû en partie au fait que le bureau, et, pour autant que je pus en juger, tout le reste de la maison, était plein de meubles et de tableaux gigantesques.

— Je suis terriblement désolée, monsieur Appleyard, mais le problème est que nous avons été bombardés, dit M^{lle} Findhorn d'une voix qui semblait sortir de son nez. Nous occupions des locaux beaucoup plus spacieux dans Horseferry Road. Nous avons réussi à sauver une part importante du mobilier, comme vous le voyez, dit-elle en montrant la pièce et la maison d'un geste ample de sa main gercée aux ongles rongés. Mais hélas, nos archives étaient entreposées au grenier et nous n'en avons rien récupéré.

Henry insista. M^{lle} Findhorn dit qu'il était parfaitement possible que la société ait arrangé le passage de deux orphelins à Toronto en 1904. A l'époque, ils enseignaient des métiers utiles à des jeunes gens. Ils avaient en fait entretenu un orphelinat à Toronto, qui avait été malheureusement fermé dans les années vingt. Mais ils avaient réussi à sauver un album dans lequel la société gardait des coupures de journaux et autres documents qui témoignaient de ses réalisations. M^{lle} Findhorn sortit un grand volume relié pleine peau correspondant à l'année 1904. Henry et elle tournèrent les pages. Je savais à la façon dont il se tenait qu'il ne trouvait rien, que c'était une perte de temps. Puis il se raidit et montra une coupure de presse. Je tendis le cou pour voir ce qu'il regardait. Un nom me sauta aux yeux. *Sir Charles Youlgreave, baronnet.*

— Il y avait quelqu'un de ce nom-là à Rosington, dit-il comme en passant. Un chanoine Youlgreave, je crois. Je me demande s'ils étaient apparentés...

— C'est tout à fait possible, dit M^{lle} Findhorn en inclinant ses lunettes pour lire l'article. Sir Charles faisait partie de notre comité de gestion. Les membres y siègent d'ordinaire pour trois ans et je crois qu'en ce temps-là ils s'intéressaient personnellement aux jeunes gens qu'ils aidaient. Peut-être le chanoine Youlgreave avait-il recommandé votre oncle et votre tante.

— C'est fort probable, dit Henry.

Nous prîmes congé et trouvâmes un autre taxi dans Horseferry Road. Henry proposa d'aller déjeuner au Ritz, mais je ne le laissai pas faire. Nous allâmes finalement dans une gargote près du Strand, un endroit sombre, bas de plafond, divisé en deux alcôves en bois où l'on pouvait jouir d'une certaine intimité. Nous y arrivâmes avant une heure, ce qui nous permit de trouver une table tranquille sans difficulté.

— Tu continues à flanquer ton argent par les fenêtres au Brown's Hôtel ? demandai-je.

— Je le quitte aujourd'hui, répondit Henry en m'offrant une cigarette. Je vais trouver un petit hôtel sympa dont la patronne me dorlotera. (Il se pencha avec son briquet.) Tu as mis ton alliance aujourd'hui.

— C'était nécessaire, devant M^{lle} Findhorn. Nous étions censés être mari et femme.

— Nous le sommes toujours. As-tu encaissé le chèque ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas certaine de vouloir le faire.

— Mais il s'agit de dix mille livres ! Où l'as-tu mis ?

— Dans ma table de nuit.

Avec un brin de lavande dessus pour qu'il sente bon.

— Ecoute, Wendy, mieux vaut que tu aies cet argent par-devers toi. Ça m'évitera de le dépenser. Et puis, c'est normal que tu l'aies.

— Je croyais que tu voulais prendre une participation dans cette école privée...

— Je le veux toujours. Les choses avancent. Mais si je disposais de cet argent supplémentaire, je me connais, je le dépenserais aussi sec...

— Je vais y réfléchir, dis-je en lui souriant.

— Tu as changé.

— Et à quoi crois-tu que cela tient ?

Nous étions soudain au bord d'une querelle dont aucun des deux ne voulait. Il avait dû le sentir lui aussi, car il me posa à brûle-pourpoint une question sur Janet et David. Je lui parlai de la Dark Hostelry, de l'effondrement des espérances de David concernant le collège de théologie et du comportement bizarre de M. Treevor.

Je lui montrai ensuite les deux recueils de poèmes, les *Langues* et la *Voix*, et aussi la photo. Henry lut « L'office des morts » tout en mettant à mal une tourte à la viande de bœuf et aux rognons.

— En un sens, c'est le christianisme qui perd les pédales, dit-il en se redressant et s'essuyant la bouche avec sa serviette. Tu manges le corps et le sang et, en retour, tu obtiens la vie éternelle. (Il jeta un coup d'œil au livre ouvert.) Le secret de l'éternelle jeunesse ou quelque chose comme ça. Difficile de savoir exactement ce qu'il *veut* dire. (Il tourna la page.) Et qu'est-ce que c'est que cette histoire d'ange assis sur son épaule qui lui dicte ce qu'il doit écrire ? Il donne l'impression d'avoir son ange du Seigneur personnel. Il devait être complètement tombé sur la tête.

— Je ne sais pas. De toute évidence, il était un peu excentrique...

— On peut le dire comme ça.

— Mais tu ne peux nier qu'il a fait beaucoup de bien. Certaines de ses idées étaient seulement un peu en avance sur son temps,

— Et sur le nôtre, renchérit Henry. J'imagine ce que pense David des femmes prêtres...

— Ce qui me tracasse, c'est la fillette, dis-je en montrant la petite silhouette près de Francis. Qu'est-elle devenue ? Pourquoi Martlesham

ment-il quand il parle d'elle ?

— Il y a probablement une explication parfaitement innocente. Et puis, il a pu se tromper.

— Se tromper à propos de quelque chose comme ça, le fait que sa sœur ait fait le voyage au Canada avec lui ?

— Ça s'est passé il y a plus de cinquante ans, Wendy. Et n'oublie pas que depuis il a eu une attaque.

Henry commanda deux autres bières et d'un commun accord nous parlâmes d'autre chose, surtout de ses projets concernant Veedon Hall. Nous éludâmes tous deux le rôle que j'étais appelée à y jouer, si tant est que j'en aie eu un. A deux heures dix, nous retournâmes au Strand et prîmes un taxi pour le Blue Dahlia Café.

Au moment où la voiture s'arrêtait devant, Henry me toucha le bras.

— Regarde !

Je suivis la direction de son doigt. Plusieurs personnes descendaient Fetter Passage, mais je n'en reconnus aucune.

— Au bout de la rue, dit Henry. Il vient de tourner le coin.

— Qui était-ce ?

— Munro. J'en suis certain.

— Qu'est-ce que tu en penses ? reprit Henry quand nous nous retrouvâmes sur le trottoir après avoir payé le taxi. Tu crois que Martlesham a chargé Munro de nous suivre après notre rendez-vous ?

Je secouai la tête.

— Il est plus probable qu'il nous suivait déjà.

— Mais comment ?

— Si Martlesham lui a dit que je venais lui rendre visite cet après-midi, il ne restait plus à Munro qu'à se rendre à Liverpool Street et à surveiller les trains en provenance de Rosington.

Fetter Passage était très calme après l'agitation de Holbom. Mais quelqu'un nous observait-il, Munro ou un de ses collègues ? Je jetai un coup d'œil aux fenêtres au-dessus du café en me demandant laquelle était celle de l'appartement de Martlesham.

— En ce cas, il est au courant, pour la Church Empire Society.

— Il était peut-être même au restaurant. S'il était assis dans l'alcôve voisine, il a pu entendre ce que nous disions.

— On ne peut plus rien y faire. (Il jeta un coup d'œil sur les maisons de la rue.) Ça fait un peu zone, dis donc.

— Pas autant que Swan Alley.

J'ouvris la porte du café. Les rubans de plastique se balançaient comme des algues devant l'entrée de l'arrière-salle. Nous arrivions pendant l'heure creuse entre le déjeuner et le thé, et il y avait peu de clients. La femme au visage lugubre coupait du pain au comptoir. Elle ne leva pas les yeux à notre entrée.

— Je viens voir M. Martlesham, lui dis-je.

— Je vais dire au patron que vous êtes là.

Sans me regarder, elle posa son couteau et passa dans l'arrière-salle en traînant les pieds. Quelques instants plus tard, elle écarta le rideau de rubans et nous fit signe de venir.

Nous nous retrouvâmes dans une petite pièce où l'on servait à manger. Face à nous, une porte ouvrait sur la cuisine. Elle montra du geste une autre porte sur la gauche.

— Frappez, commanda-t-elle.

Je toquai à la porte et entendis Martlesham qui nous disait d'entrer.

La pièce était aménagée en bureau, avec ce qui ressemblait à des meubles du ministère de la Guerre mis au rebut. Martlesham était assis derrière une table face à nous. Derrière lui, une fenêtre ouverte donnait sur une cour encombrée de bicyclettes et de poubelles. Il ne se leva pas et regarda Henry derrière moi.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Mon mari, Henry Appleyard. Henry, voici M. Martlesham.

Henry lui sourit et tendit la main par-dessus le bureau. Martlesham la serra le plus brièvement possible.

— Vous m'excuserez si je ne me lève pas. Asseyez-vous, je vous en prie.

Je choisis une chaise dure face au bureau. J'avais l'impression de passer un interrogatoire.

— Vous êtes propriétaire du café ? demandai-je.

— Je suis propriétaire de toute la rangée de maisons, répondit-il d'un ton las, comme si le fait d'être à la tête de ce patrimoine l'ennuyait.

J'entendis Henry aspirer son souffle à côté de moi.

— Ça doit vous donner beaucoup de travail, dis-je. Pas formidable, mais c'était la première pensée qui m'était venue à l'esprit.

— Pas vraiment. J'ai quelqu'un qui s'occupe des détails. C'est un

investissement à long terme.

— Vous projetez de construire ? demanda Henry.

— Oui. Tous les occupants sont là à titre précaire, sauf un ou deux qui ont des baux, au bout de la rue. J'attends qu'ils meurent ou déménagent. (Il nous gratifia d'un sourire mi-figue mi-raisin.) Et ils attendent probablement que je fasse la même chose.

Une cendre était tombée sur le poignet gauche, blanc immaculé, de sa chemise. Il posa sa cigarette et l'essuya soigneusement. Il avait une pochette repassée de frais dans la poche de poitrine de sa veste et ses mains étaient manucurées. Je me demandai qui s'occupait de son apparence maintenant que Vera était morte. Peut-être avait-il projeté de faire de Fetter Passage une source de revenus pour leurs vieux jours. Pour la première fois, il me vint à l'esprit que le décès de Vera pouvait être lié au fait qu'il ait engagé Munro. Peut-être cherchait-il à savoir s'il lui restait des parents. Il n'est pas facile de vivre seul. J'étais bien placée pour le savoir.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— A propos de Nancy, répondis-je. Je me demandais si elle se souviendrait du chanoine Youlgreave.

Il haussa les épaules.

— C'est fort possible. Mais il vous faudra d'abord la trouver.

— Vous n'avez pas son adresse ? Il secoua la tête.

— Je vous l'ai dit, elle a été adoptée dès notre arrivée à Toronto. Ses parents adoptifs partaient s'installer aux Etats-Unis, et la dame de l'orphelinat disait que mieux valait pour elle qu'elle coupe les ponts avec son ancienne vie.

— Ça a dû être terrible pour tous les deux.

Ses lourdes paupières tombèrent sur ses yeux sombres.

— Ce n'était pas pire que Swan Alley, madame Appleyard, vous pouvez me croire. Elle allait habiter dans une bonne maison, avec des gens bien. J'avais un travail, un endroit où vivre et des perspectives d'avenir. De toute façon, on ne nous laissa guère le temps de penser à ça. Je l'ai peut-être vue deux fois au cours des six semaines qui ont suivi l'arrivée de *l'Hesperides*, et puis c'est tout.

— C'est dommage, dis-je.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous aviez eu son adresse, elle aurait peut-être été en mesure de nous expliquer cela... (Je posai le porte-musique sur le bureau et en sortis la photo, que je posai devant lui sur son sous-main

impeccable.) Mais peut-être pourrez-vous le faire à sa place ?

Il mit lentement ses lunettes et fixa la photo pendant ce qui parut être de longues minutes. Il ne changea pas d'expression. Henry farfouilla dans sa poche et quelques instants plus tard alluma une cigarette. Comme si la flamme de l'allumette avait été un signal, Martlesham leva la tête et porta son regard vers moi.

— Et alors ?

— Je me demandais si vous reconnaîtriez ?

— L'endroit ? Non.

— C'est le collège de théologie de Rosington. La pelouse à l'arrière de la bâtisse.

— C'est très possible. Je n'y suis jamais allé. C'était cette construction en brique près de la Porta ?

— Vous reconnaissez quelqu'un ?

— Le chanoine Youlgreave, bien sûr. Et je crois que cet homme, là, le vieil ecclésiastique, était un autre chanoine. Certaines dames ne me sont pas inconnues, mais je serais incapable de mettre un nom sur leur visage. Plus maintenant.

— Et les enfants ?

Pour la première fois, il y eut comme une ombre de colère dans ses yeux sombres.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Regardez la fillette à côté du chanoine Youlgreave, dis-je.

Ses yeux se tournèrent vers la photo, puis de nouveau vers moi. Il resta coi.

— Est-ce votre sœur ?

— Ça se pourrait. (Il parlait comme s'il lâchait les mots laborieusement, un à un.) C'est difficile à dire.

— Elle est déguisée, monsieur Martlesham. On dirait une paire d'ailes. Cela ne vous rappelle rien ?

— Ils étaient peut-être en train de jouer une pièce de théâtre. Le chanoine Youlgreave était un poète, il se lançait sans cesse dans des activités artistiques. C'était peut-être pas une pièce... de la danse ou quelque chose comme ça, et il leur fallait une petite fille...

— D'après ce qui est écrit au dos de la photo, c'est votre sœur.

Il me regarda comme si je l'avais piqué. Puis, maladroitement, avec son unique main valide, il retourna la photo et lut la rangée de noms.

— Vous saviez donc que c'était Nancy, madame Appleyard, dit-il en me lançant un regard mauvais, qui me rendit soudain contente d'avoir Henry à mes côtés. Pourquoi venir me harceler avec ça ?

— A cause de la date, là, au-dessus... (Je lui laissai le temps de bien la regarder avant de poursuivre :) Votre anniversaire tombe le 17 juillet. Selon vous, à cette date, votre sœur et vous étiez au milieu de l'Atlantique, sur *l'Hesperides*. Que faisait-elle alors avec des ailes collées dans le dos sur la pelouse du collège de théologie, plus de deux semaines plus tard ?

Martlesham ôta ses lunettes, les plia et les remit dans leur étui. Ensuite seulement, il me regarda.

— J'ai dû me tromper de date.

— C'est facile à vérifier, dit Henry à brûle-pourpoint.

La date de départ du bateau devait être dans les journaux.

Martlesham l'ignora.

— Ou celui qui a noté les noms au dos de la photo s'est trompé. C'est pas plus compliqué que ça. Ou bien il n'a pas mis la bonne date.

— Ça ne me semble guère probable, monsieur Martlesham. Vous croyez que c'est Nancy et il y a beaucoup de gens à Rosington à qui nous pouvons poser la question, des gens qui se rappelleront comment elle était à l'époque. A commencer par M^{me} Elstree, Et j'imagine que l'on peut aussi vérifier, si besoin est, la date à laquelle a eu lieu la garden party du principal.

Martlesham soupira et prit son étui à cigarettes.

— Je pourrais vous demander de vous en aller, dit-il à voix basse, presque comme s'il se parlait à lui-même.

— Votre détective privé pourrait alors nous suivre et voir ce que nous faisons ensuite.

— De qui parlez-vous ?

— Harold Munro, ex-inspecteur de la police métropolitaine.

— Jamais entendu parler de lui.

— Qui d'autre aurait pu se donner la peine de l'engager ?

— Pourquoi le ferais-je, moi ? (Il tapota une cigarette sur l'étui et la porta à sa bouche.) Et qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il s'est rendu plusieurs fois à Rosington ces dernières semaines. Il a dérobé des coupures de presse concernant Francis Youlgreave dans les archives du *Rosington Observer*. Il a emprunté un livre dudit Youlgreave à la bibliothèque municipale. Il a essayé d'interroger

plusieurs personnes, y compris M^{me} Elstree, et a failli faire mourir de peur une vieille dame. On l'a vu surveiller la Dark Hostelry, et il est même possible qu'il se soit introduit dans la maison. Il m'a suivie après notre rendez-vous de lundi et il a un bureau à Holborn. Mon mari l'a vu il y a dix minutes à l'autre bout de Fetter Passage.

— Très mystérieux, madame Appleyard. Il semble que cela concerne la police, surtout si vous croyez que cet homme s'est introduit à la Dark Hostelry.

Je ramassai la photo et la rangeai dans le porte-musique. Au moment où je la pris, sa main eut un petit mouvement et je me demandai un instant s'il n'allait pas m'empêcher de l'emporter.

— Qu'en penseriez-vous si vous étiez à notre place, monsieur Martlesham ? dit Henry.

— Qu'il est grand temps d'arrêter de fourrer mon nez dans les affaires des autres.

— Vous n'avez pas d'enfants, n'est-ce pas ? Martlesham secoua la tête.

— Et Wendy m'a dit que votre femme vient de mourir, continua Henry. Ce serait très naturel que vous ayez envie de retrouver des membres de votre famille.

— Ce n'est pas ce que je fais. A quoi cela servirait-il ?

— Il me semble que la réponse coule de source, dit gentiment Henry. Ce n'est pas très drôle d'être seul.

Martlesham tripota son briquet, puis me regarda et soupira.

— Vous vous trompez complètement. Je n'ai aucune raison de cacher plus longtemps la vérité. Je ne veux pas retrouver Nancy maintenant pour la même raison que je n'ai pas voulu le faire quand je suis rentré en Angleterre, en 1917. Le fin mot de l'histoire, c'est que je ne veux pas la gêner.

— La gêner ? répétais-je. Je ne comprends pas. Sa bouche se tordit.

— La dernière chose qu'elle m'a dite, c'est : « Tu m'as vendue. Je te déteste. »

— A l'orphelinat ?

— Il n'y a jamais eu d'orphelinat, madame Appleyard.

Et elle n'est pas venue au Canada. Elle est restée ici. C'est pour ça qu'elle est sur la photo.

Il alluma une cigarette et aspira furieusement la fumée, qui tournoya au-dessus du bureau, poussée par un courant d'air de la fenêtre. Je reniflai.

Du tabac de Virginie. Pas du tabac turc.

— Tu Tas cru ? demanda Henry.

— Je ne sais pas, répondis-je en caressant le verre frais et soyeux que j'avais devant moi. Je suis certaine qu'une partie est vraie. Le problème est de connaître la proportion.

Henry s'y entendait à trouver des petits pubs sympa. Il en avait déniché un près de Liverpool Street Station, avec miroirs gravés, cuir poli, bois sombre reluisant et vitraux à toutes les fenêtres. Le bar du rez-de-chaussée était plein d'employés de bureau venus boire un verre à la hâte avant de rentrer chez eux. Henry et moi étions dans le petit bar du premier, beaucoup plus tranquille. Nous avions une table près de la fenêtre et pouvions parler sans risquer d'être entendus. Il n'y avait cependant plus de Harold Munro à l'horizon.

— Je crois que c'est un joueur, dit Henry. On ne commence pas sa vie dans Swan Alley pour se retrouver cinquante ans plus tard propriétaire d'un coin de Holborn si l'on n'est pas prêt à prendre des risques.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Henry haussa les épaules.

— Qu'il a peut-être tenté un coup de plus avec nous en reconnaissant la vérité d'une partie de l'histoire pour mieux dissimuler le reste. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne pouvait pas vraiment contester la date au dos de la photo. Tu lui as tendu un piège et il est tombé en plein dedans. Si tu y réfléchis, il n'y a pas grand-chose de ce qu'il nous a dit qui peut être prouvé. Tous ceux qui auraient pu corroborer ses dires sont morts.

— Sauf peut-être sa sœur.

Henry leva un sourcil, un truc auquel je l'avais vu s'exercer devant la glace.

— Tu crois qu'elle est encore en vie ? Après ce que nous a dit Martlesham ?

L'histoire semblait avoir pris corps par à-coups. Ça s'était passé comme si Martlesham avait été à la barre des témoins, livrant les informations à contrecœur, n'en fournissant aucune de son plein gré et donnant au procureur le plus de travail possible. La mère des enfants

Martlesham était morte en couches. A l'époque, il n'y avait pas d'homme à la maison. « J'imagine que la grossesse les faisait fuir, nous avait dit Martlesham. Et elle était très mal en point. » Il ne l'avait pas dit explicitement, mais il était évident que l'on n'avait pas vu M. Martlesham père depuis des années. Simon soupçonnait que ses parents n'avaient jamais été mariés et se demandait même si son père était aussi celui de Nancy.

Simon avait rencontré Francis durant l'hiver précédant le décès de sa mère. Leur relation semblait innocente, voire louable. Francis prêtait des livres à Simon et l'encourageait à aller aux cours du soir de littérature anglaise et d'arithmétique. Il invitait Simon et Nancy à venir prendre le thé à la Dark Hostelry, où il habitait à l'époque. Deux domestiques âgées s'occupaient alors de Francis, une cuisinière-gouvernante et une servante, qui toutes deux désapprouvaient la présence des enfants Martlesham.

« Pour Nancy et moi, c'était comme un aperçu du paradis, nous avait dit Martlesham. Assis dans un fauteuil confortable dans une maison propre. Le goûter avec des sandwiches et du cake à volonté. Youlgreave m'avait donné un canif et permis de graver mes initiales sur le tronc d'un noyer dans le jardin pour voir si j'arrivais bien à tracer les lettres. Il prenait souvent Nancy sur ses genoux et nous lisait des histoires. Est-ce que le noyer est toujours là ?

— Non, avais-je répondu. Il n'y a plus qu'un pommier. »

Lorsque leur mère était morte – « Je l'ai entendue crier », avait raconté Martlesham d'une voix neutre –, leur seul autre parent à Rosington était une tante, la sœur aînée de leur mère, qui travaillait dans une mercerie de la grand-rue. « Elle avait fait du chemin depuis Swan Alley, la tante Em, avait dit Martlesham. Nous étions un fardeau pour elle. Elle sortait avec quelqu'un qui voulait l'épouser, un monsieur très respectable, avec une maison et tout. Elle ne voulait pas qu'on lui coupe l'herbe sous le pied. Une femme dure. Mais je ne la blâme pas. »

C'est à ce moment-là que Francis était entré en scène. Il avait aidé à payer l'enterrement de la mère. Un soir, il était venu chez la tante Em avec une proposition. Il était prêt à arranger le voyage de Simon pour le Canada, où il pourrait apprendre un métier et prendre un nouveau départ dans la vie. Et il avait une offre encore plus séduisante concernant Nancy. Une dame et un monsieur qui vivaient près de chez son frère, dans le Middlesex, ne pouvaient pas avoir d'enfants. Ils souhaitaient adopter une petite fille et lui donner une bonne éducation. Nancy leur conviendrait parfaitement. Elle était vive, intelligente et jolie. Ses yeux étaient de la même couleur que ceux de

la dame. Elle habiterait une maison avec un grand jardin, elle aurait un poney et une chambre à elle.

Tante Em était très contente, évidemment. Elle a dit que j'étais assez grand pour décider de ce que je voulais faire. Nancy voulait rester avec moi, mais je ne pouvais rien pour elle. Du moins pendant des années, jusqu'à ce que je sois établi. Non, c'était le bon choix, ça ne fait aucun doute.

— Vous disiez qu'elle vous a accusé de l'avoir vendue, avais-je observé. Qu'entendiez-vous par là ? »

Son visage s'était rembruni. Je suppose qu'il n'avait pas voulu nous dire cela, que les mots lui avaient échappé. Il n'était pas en colère, mais embarrassé, je m'en rendis compte quelques instants plus tard.

« Juste avant mon départ de Rosington, M. Youlgreave m'a donné quinze livres. (Il avait hésité, cherchant les mots justes.) Pour m'aider à m'installer au Canada. Mais Nancy était une gamine et elle a mal interprété ce geste. »

Tandis que je réfléchissais à tout ça, Henry me dit :

— C'est Martlesham qui affirme que Nancy a été adoptée, nous n'en avons aucune preuve. Pareil pour pas mal d'autres choses qu'il affirme. Il peut y avoir une autre raison pour laquelle il n'a pas essayé d'entrer en contact avec sa sœur quand il est rentré en Angleterre. Peut-être savait-il que c'était inutile.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il *savait* peut-être qu'elle était morte.

— C'est horrible.

— C'est à cela que tout mène, si tu veux mon avis. (Henry alluma deux cigarettes et m'en tendit une.) Francis Youlgreave avait un côté très bizarre – ça ressort manifestement de ses poèmes. Et Martlesham s'est mis dans tous ses états quand tu lui as posé des questions sur les animaux.

C'était en effet le moment où il avait été le plus près de se mettre en colère. Il avait déclaré que c'était typique de tout ce qu'il haïssait dans Rosington. Les gens disaient que le chanoine Youlgreave était fou, qu'il mutilait des animaux par sadisme. Mais lui, Simon Martlesham, savait ce qu'il en était vraiment, comme le savaient bien d'autres personnes, y compris les domestiques du chanoine. M. Youlgreave s'intéressait à la physiologie animale. Une ou deux fois, Simon l'avait aidé à disséquer de petits animaux. Un jour, il avait trouvé un chaton noyé flottant dans la rivière ; il l'avait repêché pour Youlgreave, qui lui avait donné un demi-souverain pour la peine. Mais

d'autres, à l'esprit tordu, n'avaient pas tardé à voir dans ce passe-temps scientifique absolument innocent quelque chose de sinistre.

« Et ils se disaient chrétiens, avait lancé Martlesham, comme il l'avait fait la première fois que je l'avais rencontré, faisant écho aux propos de Janet quelques heures plus tôt. Ils n'étaient pas plus chrétiens que ce bureau. Et d'après ce que vous me dites, il semble que ça n'ait guère changé. »

— Tu crois qu'il se sent coupable ? demandai-je à Henry tout en me demandant à moi-même si nous avions le temps de prendre un deuxième verre. Il a eu une attaque, il a perdu sa femme, il n'a pas d'enfants. C'est peut-être la première fois de sa vie qu'il a eu le temps de penser à ce qu'il a fait à sa sœur. Je crois qu'il a besoin de savoir si elle est toujours vivante.

— Parce qu'il veut la revoir ?

— Pas nécessairement. Il veut peut-être seulement s'assurer que Francis disait la vérité, qu'elle a été adoptée, qu'elle a reçu une bonne éducation. Il se sent coupable. Il ne *sait* tout simplement pas ce qu'il est advenu d'elle.

Henry retira un morceau de tabac de sa lèvre.

— Ça expliquerait beaucoup de choses. Le détective privé qui va à Roth et à Rosington, qui s'intéresse à nous. Il ne se renseigne pas uniquement sur Youlgreave.

— Si elle... si elle est décédée en 1904, tu crois que *La Voix des anges* nous apprend quelque chose sur la façon dont elle est morte ?

— Pour l'amour du ciel, Wendy, fit Henry en me fixant. Tu n'insinues tout de même pas que Youlgreave a pris ces foutaises au pied de la lettre ? Je haussai les épaules et écartai mon verre vide.

— Il est temps que je m'en aille.

Je prenais un certain plaisir à l'idée d'avoir choqué Henry. En général, c'était l'inverse. Il m'accompagna jusqu'à la gare, mais je ne le laissai pas m'accompagner au train. Je m'arrêtai au portillon pour lui dire au revoir. Il se pencha soudain en avant et me prit dans ses bras. Maladroitement, ce qui ne lui ressemblait pas. Il essaya de m'embrasser sur la bouche. Je détournai la tête et il dut se contenter de me déposer un baiser sur le lobe de l'oreille droite. J'écartai ses bras et me reculai.

— Ecoute, Wendy, quand est-ce qu'on peut se revoir ?

— Je ne sais pas. J' imagine que je referai un saut à Londres un de ces quatre.

— On ne peut pas fixer un jour ? Si ça t'est plus facile, je peux

venir à Rosington.

Si Henry faisait une apparition là-bas, les Veilleuses auraient de quoi cancaner pendant des semaines.

— Ça ne me paraît pas une bonne idée.

— Je croyais que l'alliance voulait dire que. Tu t'es fait des idées.

— Wendy, je t'en prie...

Soudain furieuse, je tournai les talons et le plantai là. Je fis poinçonner mon billet au portillon et longuai le train. Je savais que Henry me regardait mais je ne me retournai pas pour lui faire au revoir de la main.

Comment osait-il penser qu'il lui suffisait de claquer des doigts pour que je revienne en courant ?

« Qu'il aille se faire fiche, pensai-je en me glissant dans un compartiment déjà bondé de banlieusards. Et Francis aussi et tout le reste. »

Entre Cambridge et Rosington, je me lançai dans une conversation imaginaire avec Henry. Je lui disais que son ami David me plaisait beaucoup plus que lui, que David était beaucoup plus beau et mieux fichu. Que les fesses de David ne tremblotaient pas comme de la gelée de groseilles, que sa peau n'était pas flasque et ne donnait pas l'impression d'avoir besoin d'un bon coup de fer. Je savais bien que je ne lui dirais jamais rien de pareil et me sentis mal de l'avoir seulement pensé.

A Rosington, je grimpai rapidement la colline et entrai dans l'Enceinte par la Porta. Il n'y avait pas de M. Gotobed en vue, ni qui que ce soit d'autre de ma connaissance. J'en fus contente, n'ayant aucune envie de faire la conversation.

J'ouvris la porte du jardin de la Dark Hostelry. Le tricycle de Rosie était abandonné sur la pelouse. Janet faisait toute une histoire quand des choses étaient laissées dans le jardin pendant la nuit ; je ramassai donc le tricycle et le rangeai dans le cabanon près du chèvrefeuille.

La porte de la maison n'était pas fermée à clé et j'entrai dans le vestibule.

— Infirmière ? lança une voix d'homme depuis le palier du premier. C'est vous ?

La tête du Dr Flaxman apparut au-dessus de la rampe. Il fronça les sourcils en me voyant.

— Montez ici ! aboya-t-il. Rendez-vous utile.

Le bébé ne fut pas seul à mourir.

La fausse couche de Janet a été le moment décisif de toute l'histoire. Jusque-là, je n'avais guère songé aux fausses couches. C'était quelque chose qui arrivait dans les pages des livres d'histoire, aux reines dont les maris étaient en mal d'héritier. Ou à des personnages de roman. Ou encore à des petites femmes tranquilles que je ne connaissais pas très bien parce qu'elles ne sortaient pas beaucoup. Une fausse couche, c'était un coup de malchance pour toutes celles à qui cela arrivait, supposais-je dans la mesure où il m'arrivait d'y penser, mais sûrement pas la fin du monde.

C'était un jour ou deux avant que j'apprenne toute l'histoire. Le matin, après mon départ pour Londres, Janet avait fini le ménage avant d'aller au jardin pour tondre la pelouse. Les douleurs commencèrent à l'heure du thé. Elles devinrent de plus en plus fortes en début de soirée. David était en retard ; Rosie et M. Treevor réclamaient à manger et de l'attention, et je n'étais pas là pour partager son fardeau. Janet avait envie de s'asseoir pour se reposer un moment, mais chaque fois qu'elle était sur le point de le faire, il y avait une nouvelle exigence à satisfaire.

— De toute façon, je croyais que j'avais seulement quelques élancements, gémit-elle quand j'allai la voir à l'hôpital le lendemain matin. C'est comme les règles... tu prends ton mal en patience et, tôt ou tard, ça s'arrête. Mais cette fois-ci, ça ne s'est pas arrêté et ça n'a fait qu'empirer...

Janet était allée aux toilettes et c'est là qu'elle s'était rendu compte que ça n'allait pas du tout. Même alors, elle n'avait pas téléphoné à David. Mais elle avait appelé le cabinet du médecin et avait réussi à attraper Flaxman au moment où il s'apprêtait à rentrer chez lui. C'était le seul moment de chance qu'elle avait eu ce jour-là.

— Tout est de ma faute, me dit-elle à l'hôpital. Je l'ai tué.

— C'est absurde, fis-je d'un ton embarrassé. Ce n'est pas de ta faute. Et, d'une certaine façon, ce n'était pas encore un vrai bébé. Tu ne sais même pas si c'était un garçon.

— Bien sûr que si, c'était un vrai bébé ! rétorqua-t-elle d'une voix

rageuse. Et je sais que c'était un garçon. Je l'ai toujours su. Il allait s'appeler Michael. *Michael*.

Pendant quelques instants, elle me fixa comme si elle avait eu envie de m'étrangler, puis elle se remit à pleurer et me tendit les bras pour que je la réconforte.

Un peu plus tard, elle me rapporta ce que Flaxman lui avait dit quand il lui avait rendu visite un peu plus tôt dans la matinée.

— Il m'a dit de ne plus y penser et de retomber enceinte. Qu'est-ce qu'il en sait ? Il disait cela comme si on m'avait arraché une dent et qu'une autre allait pousser à la place.

J'eus beau lui répéter de ne pas dire de bêtises, que personne n'était à blâmer pour cette fausse couche, elle eut beau en convenir maintes et maintes fois, elle avait toujours le sentiment qu'elle en était responsable, sur un certain plan où je n'arrivais pas à la rejoindre. A la fin, plus personne ne put l'y rejoindre.

Pendant ce temps-là, je dois avouer que je m'amusais assez. J'avais l'agréable sentiment que les autres me trouvaient à la hauteur de la situation. J'essayais de consoler Janet. Je m'occupais de Rosie et de M. Treevor, dont les besoins étaient presque identiques. Je tenais tant bien que mal la Dark Hostelry. Et j'écoutais David quand il avait besoin de parler.

— J'ai reçu un mot de l'évêque cet après-midi, m'annonça-t-il le samedi soir. Il demandait des nouvelles de Janet. Il a dit aussi qu'une cure allait être vacante à la fin de l'été. Il m'a demandé si ça m'intéressait.

— Où est-ce ?

— Tattisham et Ditchford. C'est à une trentaine de miles d'ici. Près de Wisbech.

— Au fin fond des plaines marécageuses ? Il acquiesça.

— On ne peut guère trouver de coin plus perdu. Ça ne semble pas facile, financièrement non plus : le traitement n'a rien d'exceptionnel et il faut avoir une voiture. Je ne sais pas comment Janet s'en sortirait. Elle n'aurait personne à qui parler.

« Lui non plus n'aurait personne à qui parler, pensai-je, alors qu'il fait partie de ces gens qui, où qu'ils vivent, ne quittent jamais vraiment l'université. »

— Peut-être que le changement lui plairait quand même, poursuivit-il. L'occasion de prendre un nouveau départ. Comment trouves-tu Rosie ? Tout cela doit être très perturbant pour elle...

— Ça va, répondis-je avec l'assurance de ceux qui n'ont pas

d'enfant. Elle est encore toute petite, et à cet âge les enfants sont égocentriques.

— Elle est au courant à propos du bébé ?

— Je lui ai dit que sa mère devait aller à l'hôpital et que, finalement, elle n'allait pas avoir de bébé.

— Comment elle a pris ça ?

— Comme si de rien n'était.

C'était tout à fait vrai. Quand j'avais annoncé la nouvelle à Rosie, elle m'avait souri et dit : « Très bien. » Je pensais que David aurait trouvé cela affligeant. Maintenant que je suis vieille et que les temps ont changé, je vois les choses d'un autre œil. Je trouve un peu ridicule que Janet et moi, deux femmes adultes, ayons consacré tant de temps et d'efforts à nous soucier des sentiments de David. Nous le trahissions comme s'il avait eu le cœur aussi fragile qu'une coquille d'œuf.

Janet rentra à la maison le dimanche matin, avec la consigne de se reposer le plus possible pendant quelques jours. Elle était très faible et particulièrement déprimée. Flaxman nous dit que le mieux à faire était d'essayer de l'égayer. David et moi nous associâmes à ce projet. Je crois que c'est le pire que nous ayons pu faire. Chaque fois que Flaxman, quand ce n'était pas David, déclarait « Ne vous en faites pas, Janet, vous n'allez pas tarder à vous remettre. Ensuite, vous pourrez avoir un autre bébé », il lui disait en fait qu'elle n'avait pas le droit de pleurer celui qu'elle venait de perdre. Personne d'autre ne le pleurait vraiment. Nous étions d'une humeur impitoyablement enjouée. Janet devait donc ravalier son chagrin et, quand il ne peut sortir, le chagrin se fait plus violent.

Un dimanche après-midi, Janet me dit :

— Je me fais du souci pour David.

— A cause de Tattisham et Ditchford ? Elle secoua la tête.

— Parce que je suis malade, je ne serai pas capable de... enfin, il faudra qu'il s'en passe pendant un certain temps.

— Je suis certaine qu'il s'en remettra.

Dire « faire l'amour » nous eût écorché les oreilles.

— Ce n'est pas pareil pour les hommes, j'imagine.

— Possible, dis-je tout en me demandant si Henry arrivait à s'en passer en ce moment et pourquoi il ne m'avait pas téléphoné.

J'avais essayé de l'appeler au Brown's le samedi, mais il avait déjà payé sa note et quitté l'hôtel. Il n'avait pas laissé sa nouvelle adresse. Peut-être en avait-il assez de moi.

Ce dimanche-là, les choses allèrent de mal en pis. M. Treevor partit se coucher tôt, Janet dîna au lit ; David et moi prîmes notre repas dans la cuisine. David monta ensuite chercher le plateau de Janet. Je le suivis quelques instants plus tard, car il avait oublié de lui apporter son café. Je trouvai David faisant traverser le palier à un M. Treevor geignard. Le vieux monsieur n'avait pas son dentier et son visage s'était recroquevillé sur lui-même.

— Que se passe-t-il ?

— Il était encore dans la chambre de Rosie, répondit David en me lançant un regard noir comme si c'était de ma faute. Je ne tolère pas ça.

M. Treevor se jeta soudain à genoux et étreignit les jambes de David.

— Ne me mettez pas dehors, pleurnicha-t-il. Ne m'envoyez pas dans une maison de santé...

J'essayai de l'aider à se relever, mais il se cramponnait aux jambes de David.

— Allons, monsieur Treevor, l'exhortai-je. Pourquoi ne retournez-vous pas dans votre lit ? Je vous apporterai une bonne bouillotte et une tasse de chocolat chaud.

— Ne me mettez pas dehors !

Je remarquai que Rosie regardait depuis la porte de sa chambre. Janet n'allait peut-être pas tarder à apparaître.

Le visage blanc, David se pencha, saisit les poignets de M. Treevor et l'obligea à le lâcher. Il le releva. Les yeux de David étaient si brillants que j'eus l'impression que ce n'était pas lui qui regardait à travers eux mais quelqu'un d'autre.

— Retournez dans votre chambre, vous avez causé assez d'ennuis comme ça, dit-il doucement en serrant les frêles poignets du vieillard jusqu'à ce qu'il se mette à glapir.

Il poussa M. Treevor, qui serait tombé si je ne l'avais pas retenu. Il regarda David comme s'il voyait son gendre pour la première fois, ce qui en un sens était vrai.

— J'aimerais être mort, dit-il. Tuez-moi, je vous en prie. Je ne veux plus vivre.

— Mais si, dis-je vivement en le prenant par le bras pour l'entraîner vers sa chambre. Nous vous aimons tous beaucoup, monsieur Treevor, mais nous sommes un peu contrariés parce que Janet ne va pas bien. Tout ira mieux demain matin.

Il cessa soudain d'opposer une résistance. Je le conduisis dans sa chambre. Il se laissa mettre au lit et je le bordai.

— Bonne nuit, dis-je. Ne ressortez pas de votre lit. Je reviendrai bientôt vous voir.

— Un baiser, commanda-t-il en levant son visage vers moi.

Je me baissai et l'embrassai sur le front. C'était comme déposer un baiser sur un vieux journal. Je retournai ensuite sur le palier, maintenant désert. Je jetai un coup d'œil dans la chambre de Rosie. Elle était au lit et faisait semblant de dormir, Angel sur l'oreiller à côté d'elle. Rosie ne m'avait jamais demandé de l'embrasser en levant son visage vers moi. La porte de la chambre de Janet et David était fermée, et je les entendais parler de l'autre côté.

Tout en m'apitoyant sur mon sort, je descendis au salon, me préparai un grand cocktail gin-angustura, m'allongeai sur le canapé et allumai une cigarette. « Les choses vont s'arranger », me dis-je sans conviction. Je trouvais que David s'était comporté de manière épouvantable. Et je pensai aussi que dans des circonstances semblables je me serais comportée exactement de la même manière.

Au bout d'un moment, il descendit au rez-de-chaussée. Je ne pris pas la peine de retirer mes pieds du canapé ni d'essayer de cacher mon verre. Il s'assit près de la cheminée vide.

— Je suis désolé de ce qui s'est passé, dit-il. Je me suis mis en colère. J'aurais pu faire ça avec n'importe qui, mais avec ce pauvre John, c'est encore plus inexcusable.

J'allumai une autre cigarette et le laissai mijoter dans son jus.

— Tu ne le sais sans doute pas, mais je l'ai déjà surpris avec Rosie. Ce n'est pas... disons, un comportement normal, mais de toute évidence un symptôme de démence.

— Mais tout cela était inoffensif, n'est-ce pas ? Il ne lui faisait pas de mal.

— Je ne crois pas nécessaire de continuer à parler de cela. C'est un problème d'ordre médical. A vrai dire, Janet et moi avons déjà décidé de le mettre dans une maison de santé. La question ne se pose plus maintenant. J'appellerai Flaxman demain matin.

Il y eut un silence. Je cherchais désespérément quelque chose à dire.

— Es-tu sûr que c'est ce qu'il y a de mieux à faire ?

— Tu insinues que ça ne l'est pas ? (Sa voix se durcit et l'inconnu regarda avec ses yeux.) L'état de John ne peut qu'empirer. Il a besoin de l'assistance de gens compétents. Et puis Janet et moi devons aussi

penser à Rosie.

Je hochai la tête.

— Je sais. Tu as raison. Mais ça va le chavirer.

— La question est de savoir ce qu'il y a de mieux pour tout le monde, fit David d'un ton plus doux. Il va de soi que nous irons le voir souvent. Mais il est probable qu'il ne va pas tarder à ne plus nous reconnaître, et ça ne changera donc pas grand-chose qu'il ne soit plus ici. Cette fois-ci, le silence dura plus longtemps.

— Je ne t'ai pas posé la question, dit David brusquement. Comment allait Henry quand tu l'as vu l'autre jour ?

— Toujours le même. Il t'envoie ses amitiés.

— Et il t'aide dans tes recherches ?

Il me paraissait étrange que David fût incapable de parler de mon enquête sur Francis sans prendre un ton condescendant, même quand il voulait essayer de se montrer agréable avec moi.

— Oui, efficacement, dis-je d'une manière contrainte. Mais maintenant il y a une autre énigme. Quelqu'un d'autre semble intéressé...

— Par Youlgreave ?

— Oui. Un détective privé appelé Harold Munro a été engagé, et il fourre son nez partout.

David fronça les sourcils.

— Mais c'est absurde. On n'engage pas un détective privé pour enquêter sur un poète disparu.

— C'est vrai. Henry a dit à peu près la même chose vendredi soir.

— Il est donc au courant ?

Ce que voulait dire David, c'est que si Henry connaissait l'existence de cet Harold Munro, le détective privé ne pouvait être éliminé de la scène d'un revers de main, comme le pur produit de l'imagination d'une femme crédule.

— C'est Henry qui a suivi Munro et qui a découvert qui il était.

— A Londres ?

— Oui. Mais Munro est aussi venu à Rosington. Il se peut qu'il ait observé la Dark Hostelry l'autre jour... tu te souviens, quand M. Treevor a vu un homme en train de regarder la maison ?

— Tu ne crois pas que tu l'intéresses plus que Youlgreave ?

— Il a emprunté l'un des livres de Youlgreave à la bibliothèque

municipale. Il a pris des coupures de journaux se rapportant à lui dans les archives du *Rosington Observer*. Il a même importuné M^{me} Gotobed et M^{me} Elstree.

— C'est étrange... Peut-être serait-il bon d'en toucher un mot à la police...

— Pour leur dire quoi ? demandai-je. Quelqu'un a commis un crime ?

David haussa de nouveau les épaules. Je savais qu'il pensait maintenant à autre chose, probablement au collège de théologie ou à sa brillante carrière plutôt qu'à M. Treevor, à Janet ou au bébé mort. Je restai donc là à faire durer mon verre de gin-angustura, en me demandant s'il y avait eu crime, non pas en 1958 mais plus de cinquante ans plus tôt.

David aurait sans doute dit que je me faisais des idées. Mais je n'avais pas rêvé Nancy Martlesham, qui était bel et bien partie en fumée, sur la pelouse du collège de théologie, le 6 août 1904.

J'avais parlé pendant le week-end au chanoine Hudson et il m'avait dit de prendre autant de temps libre que je le désirais. Le lundi matin, je conduisis Rosie à l'école. David était déjà parti au collège de théologie, et je dus donc laisser Janet seule avec son père à la Dark Hostelry.

— Tu es sûre que tu vas y arriver ? demandai-je.

— Très bien. De toute façon, je voulais rester avec papa.

M. Treevor avait refusé de sortir de son lit. David avait déjà téléphoné au Dr Flaxman à propos d'une maison de santé.

La matinée était belle. Rosie répondait par monosyllabes à mes tentatives pour entamer la conversation. Quand nous arrivâmes à la porte de Saint Tumwulf, elle ne voulut pas que j'entre. Mais elle me confia Angel et m'observa attentivement pendant que je mettais la poupée dans le sac à provisions que j'avais pris à cet effet. Elle me laissa lui déposer un baiser sur le sommet de la tête. Je la regardai entrer dans la cour de récréation, qui était pleine d'enfants immobiles ou en train de jouer en groupes. Elle ne parla à aucun d'eux et se faufila jusqu'à la porte de l'école.

Le trajet de retour vers l'Enceinte faisait près d'un kilomètre et demi. J'en passai la plus grande partie à penser aux achats et aux menus des jours suivants, et aussi à l'effet que cela ferait de prendre les repas à la cuisine sans John Treevor sur son fauteuil en bois en bout de table.

Après avoir traversé la grand-route, je dépassai Saint Mary et entrai dans Palace Square. Droit devant moi se trouvait Minster Street, la façade ouest de la cathédrale dressée de l'autre côté de la rue. J'arrivai juste à temps pour arrêter au passage M^{me} Elstree.

— Bonjour, dis-je. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci.

Elle allait repartir sans même demander de nouvelles de Janet. Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs jours et dans l'intervalle elle semblait avoir pris une teinte de plus en plus sépia, comme si elle avait perdu toutes ses couleurs à l'exception du marron.

— Je voulais vous demander quelque chose, dis-je.

— Je suis un peu pressée...

— C'était à propos des enfants Martlesham, Simon et Nancy. Apparemment, ils avaient une tante qui travaillait dans une mercerie.

— Ah oui ?

Elle m'avait déjà dépassée et se dirigeait vers la grand-rue. Je fis demi-tour et marchai à son côté.

— Je me demandais si vous vous souviendriez d'elle.

— Cela fait très longtemps, madame Appleyard. Je crains de ne pas pouvoir vous être utile. Maintenant, excusez-moi, il faut que j'y aille.

Elle accéléra le pas. A moins de la prendre par le bras, il n'y avait pas grand-chose à faire pour l'arrêter. Je croyais savoir ce qui s'était passé. Maintenant que la décision avait été prise de fermer le collège de théologie, M^{me} Elstree n'avait plus besoin de perdre son temps à se montrer aimable avec les Byfield, sans parler de moi, l'amie de Janet. A moins qu'il n'y ait eu autre chose, ou que M^{me} Elstree n'en ait eu assez de parler de Francis Youlgreave.

Mais quelqu'un d'autre se souvenait peut-être de la tante de Martlesham. Je remontai Minster Street et entrai dans l'Enceinte par la Porta. La Riley du Dr Flaxman était garée devant chez les Gotobed. Je me dirigeai vers les châtaigniers dans l'intention de couper par les cloîtres. J'entendis une porte claquer derrière moi.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Le Dr Flaxman faisait le tour de sa voiture et venait dans ma direction de son pas rapide habituel.

— Je crois que j'ai trouvé une place pour M. Treevor, annonça-t-il en touchant son chapeau pour me saluer. Voulez-vous le dire à M^{me} Byfield ? C'est aux Cèdres et donc tout à fait commode.

— Où est-ce ?

— Dans la périphérie immédiate de la ville. A deux cents mètres derrière la maternelle. Mais la chambre ne sera disponible qu'en début de semaine prochaine. Il faudrait que les Byfield appellent la directrice. Je me demande si, en attendant, on ne devrait pas le mettre à l'hôpital. J'aimerais l'examiner de près et cela ferait un souci de moins pour M^{me} Byfield.

— Voulez-vous que je lui dise cela aussi ?

— Oui, s'il vous plaît. Il se peut qu'elle veuille en discuter avec son mari. Dites-lui d'appeler mon cabinet dès que possible pour me faire savoir si cela leur convient.

Il me salua de la tête et retourna à sa voiture.

— M^{me} Gotobed va bien ? me hâtai-je de demander. J'avais l'intention de lui rendre visite ce matin.

— A votre place, je m'abstiendrais. (Il fit tinter ses clés de voiture.) Je viens de la voir... elle a eu une de ses crises cette nuit.

Je rentrai à la Dark Hostelry. M. Treevor était toujours dans sa chambre, mais Janet s'était traînée à la cuisine, où elle était assise à la table et regardait la vaisselle du petit déjeuner que je n'avais pas encore eu le temps de laver.

— Tu devrais te remettre au lit, dis-je, ou du moins te reposer.

— Il y a tant à faire...

— Oui, et je vais m'en charger. (Je mis la bouilloire sur le feu.) Allez... va te détendre au salon, je vais faire un peu de café.

Elle obtempéra. Je fis la vaisselle en attendant que l'eau bouille. Je lui montai son café et lui transmis le message du Dr Flaxman.

— Je persiste à penser que nous devrions le garder avec nous encore un peu, dit-elle. Je me sentirais si coupable s'il partait maintenant. Ce serait bien que j'aie une semaine ou deux pour lui parler et le préparer.

— Ça ne servirait pas à grand-chose. (J'allumai une cigarette et m'assis sur la banquette sous la fenêtre avec mon café.) Il représente une trop grosse charge pour vous.

Janet se renversa sur le canapé en tordant entre ses doigts un mouchoir humide. J'avais l'impression de la trahir, et elle avait l'impression de trahir son père.

— Janet, crois-moi, c'est la bonne décision. Et dans une semaine ou deux, tu en conviendras toi-même. C'est tout simplement que tu te sens affreusement mal en ce moment à cause du bébé.

Elle ne put retenir ses larmes. Je m'agenouillai près du canapé et l'entourai de mes bras. C'est ce que David et Flaxman ne comprenaient pas : Janet avait besoin de pleurer. Quelqu'un qu'elle aimait était mort. Le fait que cette personne ait eu moins de trois mois et qu'elle ne l'ait jamais vue n'y changeait rien.

Après un moment, elle s'écarta de moi et se moucha.

— Je méprise les gens qui fondent en larmes à tout bout de champ, dit-elle.

— Pleure autant que tu veux.

Je me détournai afin qu'elle ne voie pas mes larmes et bus une gorgée de café froid. Ma cigarette s'était consumée dans le cendrier

sur le rebord de la fenêtre. Je pris le paquet et en sortis une autre. Au même instant, j'entendis claquer le loquet de la porte. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. La femme du doyen venait d'entrer dans le jardin et remontait l'allée à grandes enjambées vers la maison.

— Bon sang de bon sang, c'est M^{me} Forbury, dis-je d'une voix mauvaise, concentrant toute ma colère sur cette pauvre femme. Je lui dis que tu es en train de te reposer ?

Janet secoua la tête.

— Mieux vaut que je la reçoive. C'est très gentil de sa part de venir.

— C'est surtout qu'elle aime bien fourrer son nez partout !

— Il faudra que je la voie tôt ou tard, alors autant en finir tout de suite.

Je fis bonne figure et allai ouvrir. M^{me} Forbury entra rapidement.

— Bonjour. Madame Appleyard, n'est-ce pas ?

— Oui, et vous êtes sans doute madame Forbury, répondis-je pour ne pas être en reste. Janet m'a parlé de vous.

Elle enlevait déjà ses gants. Je la conduisis au salon. Janet me demanda si je voulais bien refaire du café. Lorsque je revins de la cuisine, M^{me} Forbury expliquait que sa mère supportait les fausses couches avec un sang-froid admirable, insistant sur le fait qu'elles étaient ennuyeuses mais pas bien graves, comme le rhume de cerveau. Janet le prit bien, mais il y eut un petit froid entre les deux femmes quand elle annonça qu'elle ne serait pas d'attaque pour aller à la réunion des Veilleuses le jeudi après-midi et s'occuper des fleurs dans la chapelle de la Vierge la semaine suivante.

De manière perverse, affronter M^{me} Forbury semblait faire du bien à Janet. Elle se comportait avec elle à peu près de la même manière qu'avec M^{lle} Esk, la directrice de Hillgard House, c'est-à-dire avec une déférence apparente qui masquait une calme détermination à faire autant que possible ce qui lui plaisait. D'ailleurs, la femme du doyen ne lui en tenait aucune rigueur. Bien au contraire. Je me rendis compte que Janet était bien dans ce rôle. M^{me} Forbury l'aimait bien. On pouvait faire confiance à Janet pour respecter les règles du jeu de l'Enceinte. Janet s'était adaptée à Rosington comme je n'aurais jamais été capable de le faire.

M^{me} Forbury s'adoucit. Elle accepta même une de mes cigarettes.

— Généralement, je ne fume pas avant le déjeuner, mais je suis d'humeur à faire des bêtises aujourd'hui. (Elle se renversa dans son fauteuil, la fumée s'échappant doucement de ses narines, et me

gratifica d'un sourire.) Janet m'a dit que vous aviez trouvé des traces du chanoine rouge à la bibliothèque de la cathédrale.

— Quelques livres. Je suppose qu'on parlait encore de lui quand vous étiez enfant.

Elle eut un petit rire.

— Ce n'est guère surprenant, madame Appleyard. Il avait fait quelques vagues de son temps. Pas seulement à cause de ses idées socialistes, bien que celles-ci aient été déjà assez répréhensibles. Sur le plan religieux, il était devenu très excentrique. Mon pauvre père disait qu'on n'aurait jamais dû lui permettre de rester aussi longtemps. Surtout après l'histoire des animaux.

— Des animaux découpés en morceaux ? M^{me} Forbury leva les sourcils.

— Je vois que vous connaissez bien la question. Si je me souviens bien, on se demandait s'il faisait cela lui-même ou s'il incitait un gamin de la ville à le faire à sa place. Quoi qu'il en soit, tout cela était assez déplaisant. Il était beaucoup trop ami avec ces enfants.

— Ces enfants ?

— Il y avait aussi une fillette. (Son regard croisa le mien un instant, puis se détourna.) La sœur du gamin. Le chanoine Youlgreave en avait fait sa chouchoute, un peu comme Lewis Carroll et cette petite fille d'Oxford. Vous savez, celle dont on dit qu'elle était Alice. Mais ce n'était pas vraiment pareil, bien sûr... après tout, Alice était la fille d'un professeur d'université.

— Que sont devenus ces enfants ?

— Dieu seul le sait, dit M^{me} Forbury en éteignant le mégot de sa cigarette. Ils sont repartis d'où ils venaient, je suppose. (Elle s'étrangla de rire, mais son expression n'était pas amusée.) Ma vieille nounou disait que si je n'étais pas sage, le chanoine rouge viendrait me chercher. Il y avait beaucoup de racontars. (Elle prit un des biscuits Rich Tea que j'avais sortis en son honneur.) Mais on a finalement persuadé M. Youlgreave de donner sa démission et de quitter Rosington. Ensuite, tout s'est tassé.

Le sermon sur les femmes prêtres n'avait donc peut-être été qu'un prétexte pour l'évincer en douceur de Rosington, un scandale ecclésiastique commode utilisé comme écran de fumée pour cacher quelque chose de pire. Mais avait-il quitté Rosington avec ou sans Nancy ?

M^{me} Forbury leva les yeux vers une pendulette argentée posée sur la cheminée, que Janet avait récupérée parmi les affaires de son père.

— Il faut que je file, dit-elle. Je n'ai même pas encore pensé à ce que je vais faire pour le déjeuner.

Je la raccompagnai à la porte. Sur le seuil, elle me fit signe de la suivre dehors.

— Je suis contente que vous soyez là, madame Appleyard, chuchota-t-elle, bien que Janet ne risquât pas de nous entendre. Si Janet a besoin d'une amie, c'est bien en ce moment.

Je clignai des yeux.

— Je fais de mon mieux.

— J'en suis persuadée. Ça n'est pas une période facile pour elle, avec son père et la fermeture du collège de théologie. (Son visage se plissa soudain, des rides se formèrent, si bien qu'elle ressemblait à une noix rose.) J'ai fait trois fausses couches, alors je sais ce que c'est, dit-elle. On essaie de prendre ça à la légère, mais ce n'est pas facile. Veuillez bien sur elle.

Elle me tapota le bras et descendit l'allée au pas de charge vers la porte du jardin. Un moment sidérée, je la suivis du regard. J'avais dès le début estimé que Mme Forbury était un chameau dépourvu de sensibilité, une femme dominatrice et snob. Peut-être l'était-elle, mais je venais d'apprendre qu'elle n'était pas que cela. C'était dérangent. J'aurais préféré que les gens ne soient pas aussi compliqués et déroutants.

En rentrant, je constatai que M. Treevor était descendu sans se faire remarquer au salon. Il s'était habillé seul. Sa braguette était ouverte et il avait boutonné son cardigan de travers. Il était assis dans le fauteuil qu'avait occupé la femme du doyen, et les jambes remontées de son pantalon montraient qu'il ne portait qu'une chaussette. A mon entrée, il se tourna vers moi avec empressement.

— C'est l'heure du déjeuner, maman ?

— Non, mon cher, pas encore, répondis-je. Janet et moi échangeâmes un regard, puis elle dit :

— Papa, il y a quelque chose...

— Papa ? répéta-t-il d'un air étonné en jetant un coup d'œil circulaire dans la pièce.

Janet me regarda de nouveau et secoua imperceptiblement la tête.

— J'ai cru un instant que tu me parlais. (M. Treevor fronça les sourcils et se mordilla la lèvre inférieure, comme le faisait parfois Janet.) Mais je ne suis pas papa, n'est-ce pas ? Je suis Francis.

Quelques heures plus tard, juste avant que David rentre à la maison, Janet réussit finalement à dire à son père qu'il allait à l'hôpital. Il le prit mal. Je ne suis pas même certaine qu'il ait compris ce qu'elle lui disait, mais il avait dû la sentir peinée.

— J'ai l'impression d'avoir commis un meurtre, me dit-elle plus tard. Comment pouvons-nous lui faire ça ?

A son retour, David fit de son mieux pour rassurer Janet et M. Treevor, mais en vain. Rosie sentit la tension qui régnait dans la maison et commença à faire des siennes ; elle renversa son lait sur la table de la cuisine et se mit à parler en zozotant comme un bébé, alors que son élocution était normalement très précise. Je l'emmenai à l'étage, lui donnai un bain et lui lus l'une des histoires de Oui-Oui envoyées par Henry.

Vive le petit Oui-Oui était celle d'un petit pantin qui vivait au Pays des Jouets. Une bande de sinistres lutins volait un plein garage de voitures. Oui-Oui était accusé à tort du forfait et jeté en prison. Heureusement, son meilleur ami, un gnome nommé Potiron, réussissait à l'innocenter. Après l'arrestation des lutins, Oui-Oui recevait une voiture en guise de récompense. « Si seulement la vie était aussi simple », pensai-je.

Pendant que je lisais, Rosie berçait Angel et me regardait avec de grands yeux. Alors que j'approchais de la fin de l'histoire, j'entendis Janet monter au premier avec M. Treevor. Il sanglotait doucement.

— J'aimerais être mort, disait-il. J'aimerais être mort. J'élevai la voix et me hâtai de reprendre ma lecture.

— C'est bête, dit Rosie quand j'eus fini.

— Qu'est-ce qui est bête ?

— Ce livre. Comment ont-ils pu croire qu'il avait volé toutes les voitures ? Il ne pouvait pas les conduire toutes en même temps.

— Peut-être ont-ils pensé qu'il les avait volées l'une après l'autre. Ou qu'il s'était fait aider par des amis.

— C'est bête. Je n'aime pas ça.

— Personne n'aime ça, dis-je en me levant pour fermer les rideaux.

Il est temps de se préparer à dormir, maintenant. Je vais demander à maman et papa de venir te dire bonne nuit, tu veux bien ?

— Pourquoi papy veut mourir ? J'hésitai sur le pas de la porte.

— Je ne crois pas qu'il le veuille vraiment.

— Mais il n'arrête pas de dire qu'il le veut. C'est bien d'être mort ?

Rosie n'était pas ma fille et je ne lui dis pas ce que je pensais.

— Quand on est mort, on va au paradis. C'est ce que croient papa et maman.

— Je sais. Mais est-ce que c'est *bien* ?

— Très bien, j'imagine.

Si ça existait, ça ne pouvait pas être pire que la vie laissée derrière eux par certains. Comme la pauvre Isabella de Roth, si elle avait existé, réduite en cendres sur la place du marché de Rosington pour avoir cru ce qu'il ne fallait pas au mauvais moment à propos de quelque chose qui n'existait pas.

— Est-ce qu'on mange bien au paradis ? demanda Rosie en s'installant au fond de son lit.

— J'en suis certaine. Tout ce qu'il y a de meilleur.

— Les anges aussi mangent de la nourriture, hein, c'est vrai ? Elle n'est pas seulement pour les morts ?

— Il faut que tu demandes à papa. C'est lui le spécialiste. Bon, dors bien et à demain.

Je me penchai pour l'embrasser. La chemise de nuit de Rosie et le costume angélique de la poupée se confondaient avec la taie d'oreiller et le drap. L'espace d'une seconde, dans la pénombre, ce fut comme si deux têtes désincarnées reposaient sur l'oreiller, tels des trophées de chasseurs de têtes. Cela éveilla un souvenir en moi. Le père de quelqu'un de ma connaissance, à une réception à Durban, avait parlé des chasseurs de têtes et des raisons de leur pratique.

Le téléphone sonna. J'entendis Janet parler dans la chambre de M. Treavor et David traverser le vestibule. Je descendis au salon. Quelques instants plus tard, David passa la tête par la porte.

— C'est Henry.

J'allai dans le bureau en regrettant de ne pas avoir eu le temps de boire un verre ou de fumer une cigarette, ou même de toucher le brin de lavande pour me porter chance.

— Wendy ! (L'enthousiasme de Henry déborda sur la ligne.) Comment ça va, ma chérie ?

— Très bien, merci. (J'étais si contente de l'entendre que je décidai d'attendre pour lui rappeler que je n'étais plus sa chérie.) Qu'est-ce que tu fabriquais ?

— Je vais te le dire dans une minute. Qu'est-ce qui ne va pas avec David ?

— Je suis désolée. J'ai essayé de te mettre au courant.

— Au courant de quoi ? Qu'est-il arrivé ? Tu vas bien ?

— Il ne s'agit pas de moi. A mon retour, vendredi, Janet avait perdu son bébé.

Henry émit un sifflement.

— Un malheur n'arrive jamais seul, hein ?

— Ce n'est pas tout. M. Treevor entre à l'hôpital demain matin, puis dans une maison de santé la semaine prochaine.

— Ça paraît tout à fait raisonnable... J'aurais pensé que c'était plutôt un soulagement.

— C'est raisonnable et ce sera un soulagement, mais ça n'empêche pas Janet de se sentir affreusement mal. Et M. Treevor ne l'a pas bien pris non plus.

— Pourquoi David ne m'a-t-il rien dit ? Je suis censé être son ami...

— Tu le connais. Pour lui, parler à cœur ouvert, ça consiste à te demander si la pluie a cessé.

Aucun de nous deux ne dit mot pendant un moment. C'était une communication interurbaine. Je me demandai combien coûtait le silence.

— Wendy ?

— Quoi ?

— Excuse-moi pour l'autre jour. A Liverpool Street. Je n'aurais pas dû te dire tout ça.

— C'est pas grave. (J'eus une bouffée de plaisir auquel je ne voulus pas trop penser.) Je me suis un peu emballée, moi aussi.

Il y eut une autre pause. J'entendis Henry gratter une allumette pour allumer une cigarette.

— J'imagine que l'ambiance ne doit pas être joyeuse. Tu dois avoir besoin de vacances.

— Ça paraît être une bonne idée. Quand Janet ira mieux, je crois que j'en prendrai un peu.

— Tu as encaissé ton chèque ?

— Non.

— Bon sang, mais pourquoi ?

— Je n'ai pas eu le temps.

— Tu veux que je le dépose en banque pour toi ? Je me mis à rire.

— Ça ne te ressemble pas de faire attention à l'argent.

— Je me suis amendé. J'économise comme un fou. J'ai quitté le Brown's.

— Je sais. J'ai essayé de te téléphoner samedi. Un autre silence onéreux traîna en longueur.

— Je voulais t'appeler, dit enfin Henry. Mais je n'étais pas sûr que tu aies envie de m'entendre.

— Où habites-tu, maintenant ?

— C'est pour ça que je t'appelais, en fait. Pour te le dire. J'ai pris une chambre au Queen's Head.

— Où ça ?

— C'est le pub de Roth.

— Que diable fais-tu là-bas ?

— Je furète. C'est comme ça qu'on dit, non ? Il fallait bien que j'aille quelque part, alors je me suis dit : pourquoi pas là ? Le Queen's Head est très bon marché, comparé au Brown's en tout cas. La nourriture n'est pas mauvaise et il s'avère qu'ils ont une bonne cave. Je suis allé à l'église hier – le pasteur doit avoir dans les quatre-vingt-dix-neuf ans et il est parfaitement inaudible – et j'ai pris un thé au café sur la place, qui est tenu par des dames terriblement raffinées.

— Combien de temps vas-tu rester là ?

— Je n'ai pas encore décidé. Pourquoi ?

— Je me posais seulement la question...

— Tu vois, chérie, se hâta de dire Henry, sans tes talents d'organisatrice, je fais n'importe quoi. J'ai besoin de toi pour prendre les décisions. J'aimerais que tu sois là.

— Moi aussi. (J'avais dit ça sans réfléchir, mais je m'étais immédiatement rendu compte qu'il risquait de se méprendre sur mes paroles. Je m'empressai de continuer avant qu'il ait eu le temps de faire un commentaire :) Tu es arrivé à quelque chose ? En furetant, je veux dire.

— Je suis allé au vieux manoir, ce matin. J'avais tout préparé.

J'étais censé être un historien de l'architecture qui écrivait un article sur les demeures intéressantes de la région. Mais une femme en tablier m'a ouvert et a dit que lady Youlgreave n'était pas là. Il y avait aussi deux chiens, ajouta-t-il d'une voix plaintive. Deux molosses. L'un était un berger allemand. Il n'a pas arrêté d'essayer de me mordre.

Je crois qu'en dehors de moi personne ne savait que Henry avait peur des chiens. Il avait été mordu à un endroit sensible par un colley à poils longs quand il était petit.

— J'ai essayé aussi la bibliothèque. Ça n'a pas été un échec total. Il y avait une pile de vieux journaux sur une table à l'arrière. Le torchon local, le *Courier*.

— Non ! ? Les numéros des années 1904 ou 1905, je parie.

— Les deux. La bibliothécaire a dit qu'un autre lecteur les avait laissés là.

— Munro est donc retourné à Roth...

— Sans doute. Mais rien n'a été découpé. Il n'a pas pu, j'imagine. J'ai feuilleté les canards. J'ai trouvé plusieurs choses sur les Youlgreave et Roth Park, surtout à propos d'actions charitables, mais rien concernant le départ de Francis de Rosington.

— Les Youlgreave devaient avoir une participation dans le journal...

— Et ils auraient étouffé l'affaire de Rosington dans la mesure du possible ? Peut-être... En tout cas, son nom est mentionné en décembre 1904 sur une liste de notables locaux qui ont donné de l'argent à l'école du village. Puis plus rien jusqu'à son avis de décès, l'été suivant.

— C'est déjà ça. Que s'est-il passé exactement ?

— Il y a eu une enquête, mais la thèse officielle est celle de l'accident. La chambre de Youlgreave se trouvait tout en haut de la maison et apparemment il serait tombé par la fenêtre, une nuit. Une servante a trouvé le corps le lendemain matin. Mort accidentelle. D'après le coroner, il a dû se pencher un peu trop pour respirer l'air nocturne. La nuit était très chaude.

— Quand reviens-tu à Londres ?

— Demain matin, probablement. Il y a des chances que tu y fasses un saut toi aussi dans les jours qui viennent ?

— Ça m'étonnerait. J'ai trop à faire ici.

— Et si je venais te voir ?

— A Rosington ? dis-je sans pouvoir dissimuler mon incrédulité. Ils

ont la mémoire tenace par ici, tu sais. Si Oliver Cromwell faisait une apparition, ils lui présenteraient probablement la facture pour avoir détérioré les sculptures en 1640 et quelque...

— Ça m'est égal. Pourquoi ne viendrais-je pas demain ? J'ai rendez-vous avec les Cuthbertson, mais je peux facilement le reporter. On pourrait déjeuner au Crossed Keys...

— Les Cuthbertson ?

— Je te l'ai dit... les propriétaires de Veedon Hall. Nous étions convenus que j'irais là-bas et passerais la journée avec eux pour visiter l'école, etc. Mais ça ne les dérangera pas si...

— Non, il ne faut pas que tu annules.

— Bon, d'accord. Alors je t'emmènerai déjeuner mercredi. C'est réglé. J'ai regardé les horaires des trains. Il y en a un qui arrive à Rosington à midi trente-cinq.

— Mais Janet...

— Elle n'a qu'à venir, si tu veux. Et David aussi, bien sûr. Mais je préférerais déjeuner en tête à tête avec toi.

J'acceptai, surtout, me disais-je, parce que je n'aurais pas à préparer le déjeuner.

— Super, dit-il. Et ensuite, on pourra passer à la banque pour déposer ton chèque.

Je ne pus m'empêcher de rire. Henry était pareil à un terrier doué du sens de l'humour. Il me faisait rire et ne renonçait jamais. Il s'éclaircit la gorge.

— Bon, je vais te laisser à ton chocolat chaud et à tes autres distractions. Je t'aime. Je vais raccrocher pour que tu n'aies pas le temps de répondre à ça.

Il y eut un déclic. La communication était coupée. Je regardai le combiné quelques instants puis le remis en place. Je me sentais plus heureuse que je ne l'avais été depuis des mois, ce qui était parfaitement stupide de ma part. J'entendis les pas de Janet dans l'escalier et allai lui dire que Henry nous invitait à déjeuner le surlendemain. Elle avait dû prendre un bain pendant que je téléphonais, car elle était déjà en chemise de nuit, une chemise de nuit en pilou léger de couleur crème avec des petits arcs roses imprimés, sous sa robe de chambre. C'était une grosse robe de chambre d'hiver, ce qui m'amena à penser que même un bain n'avait pas réussi à la réchauffer. Mais son visage s'éclaira quand je lui annonçai la venue de Henry.

— Formidable, dit-elle. Je suis vraiment contente.

— Ça ne veut pas dire que quelque chose ait changé entre nous, l'avertis-je. Mais il n'y a pas de raison pour que nous ne nous comportions pas comme des gens civilisés, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non.

— On est mardi demain, je vais sortir la poubelle avant d'oublier, me hâtai-je de dire, sachant que je me mettais à rougir et saisissant le premier prétexte pour disparaître.

Je me sentais toujours heureuse en me mettant au lit, ce soir-là. Avant de m'endormir, je relus *L'office des morts* » en fumant une dernière cigarette.

Assez ! crierai-je. Consomme la meilleure part, Pas plus. Car là réside le suprême art.

Ces mots rappelèrent le souvenir qui avait commencé à me revenir en parlant avec Rosie. Ou plutôt des fragments de ce souvenir, de la conversation avec le père d'une connaissance à Durban, le monsieur qui avait étudié les chasseurs de têtes, un ancien administrateur des colonies, venu d'Angleterre en visite.

C'était à une réception chez Grady. Elle avait eu lieu juste avant la débâcle de sa société, qui avait entraîné celle de l'investissement de Henry. Mon souvenir n'en était que partiel, car, même pour une fête chez Grady, on avait beaucoup bu.

L'ancien administrateur des colonies m'avait intéressée en ce qu'il était différent de tous les autres invités. Il était petit, voûté, le visage jaune et ridé. Je me souvenais de lui au début de la soirée, debout dans un coin, un verre de jus d'orange à la main, qui nous regardait nous rendre ridicules. J'étais désolée pour lui parce qu'il était manifestement seul, et de toute manière je voulais échapper à Grady. J'étais donc allée lui parler. Je lui avais demandé s'il ne s'ennuyait pas trop.

« Pas du tout, m'avait-il répondu. C'est un spectacle fascinant.

— Quoi donc ? »

Souriant, son verre à la main, il m'avait montré du geste la foule de gens qui tourbillonnait à travers la pièce, se répandait sur la terrasse et dans le jardin, autour de la piscine.

« Tout ça. Les comportements rituels m'intéressent beaucoup.

— Vous vous moquez de moi ? » avais-je dit en riant. Il avait secoué la tête puis m'avait expliqué que son travail l'avait amené à s'intéresser à l'anthropologie.

« D'accord, mais il s'agit de sauvages... de peuples primitifs, je veux dire.

— Toutes les sociétés humaines ont leurs rituels, madame Appleyard, aussi évoluées qu'elles paraissent de l'extérieur. Songez au deuil rituel que nous portions à la mort du roi. Et regardez cela : ivresse, parade sexuelle formalisée et jeux puérils, dont beaucoup à caractère agressif. Je pourrais faire de nombreux parallèles avec les cultures tribales d'Afrique de l'Ouest.

— Mais ça ne peut pas être pareil. Les raisons de leurs comportements sont entièrement différentes des nôtres.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes des Européens et eux, des Africains.

— Cela ne fait aucune différence. C'est l'une des choses intéressantes que montre l'anthropologie. Au niveau rituel, toutes les sociétés humaines sont remarquablement semblables sous bien des aspects. Prenez le cannibalisme, par exemple... »

J'avais dû faire une grimace. « Je vous le laisse.

— Je ne parle pas du cannibalisme par nécessité ou par goût, bien sûr, où le fait de manger d'autres êtres humains est une question de survie ou répond au désir de compléter son alimentation. Non, je veux parler du cannibalisme rituel, qui n'a rien à voir avec la nourriture. Il est souvent associé à la chasse aux têtes. Je l'ai vu pratiqué en Afrique de l'Ouest et aux Indes orientales. Diverses raisons l'expliquaient, mais la plus courante, qu'on retrouve dans la plupart des cultures à un moment ou à un autre, est qu'en mangeant une partie d'une personne on acquiert son âme, ou un trait de sa personnalité auquel on attribue une valeur particulière. Son courage, par exemple, ou ses prouesses au combat.

— Pas en Europe, tout de même ? Ou du moins, plus depuis l'époque où nous vivions dans des cavernes et sortions nous taper sur la tête à coups de pierre...

— Il a été prouvé que cette pratique a perduré en Angleterre et en Ecosse jusqu'au Moyen Age. Et des cas bien plus récents ont été signalés dans d'autres parties de l'Europe. L'un dans les Balkans, au Monténégro, en 1912. Et une version édulcorée a survécu encore plus longtemps. Songez aux cheveux, par exemple. Aux cheveux des autres. (Il me sourit d'un air résolu.) Bien sûr, de nos jours, on ne les mange pas nécessairement. Mais je me souviens de mes tantes, qui portaient des broches et des bagues de deuil contenant une mèche de cheveux coupée sur la tête de leur cher disparu. En réalité, l'intention profonde était de porter sur elles un peu de l'âme du défunt. A peu près ce que font les chasseurs de têtes dans certaines régions de Bornéo. C'est plus convenable que de lui manger le cerveau, comme elles l'auraient peut-

être fait en d'autres temps et d'autres lieux, mais le principe est exactement le même. »

Le reste de ce qu'il avait dit avait été noyé dans les martinis dry ou perdu dans la brume bleutée de la fumée de cigarette. Peu importait. La question était de savoir ce que Francis avait désiré et qu'un enfant avait pu posséder. La jeunesse, la santé, la vie ? Francis avait-il cru que la fonction des enfants morts était de nourrir les vivants ? Cela pouvait-il se comparer au fait d'acheter un brin de lavande à une vieille femme désagréable dans l'espoir que ça vous porte chance ?

Je tournai les pages de *La Voix des anges* jusqu'à arriver au poème « La colline Crève-cœur ».

Car le sang de cerf rend forts les jeunes cœurs, dit-il Dieu en a décidé ainsi. Le cerf meurt afin, mon fils. Que tu puisses chasser et, grâce à sa force, être libre.

Le temps aseptise tout, sauf les pires horreurs. J'étais là à considérer l'idée bizarre qu'un pasteur de l'Eglise anglicane avait peut-être envisagé de manger des morceaux d'enfants dans l'espoir dément d'obtenir la longévité. Mais ce n'était qu'une supposition, et le fait que Francis soit mort plus d'un demi-siècle plus tôt l'éloignait encore de la réalité présente. J'étais contente de moi et même impatiente d'exposer mon idée à Henry le lendemain.

J'éteignis ma cigarette et m'installai pour la nuit. Je pensai rapidement à Henry, qu'il avait ses bons et ses mauvais côtés, puis glissai dans un sommeil profond. Bien que je ne me souvienne d'aucun d'eux, j'avais dû faire des rêves agréables car je me sentais toujours heureuse à mon réveil.

Comme cela arrive parfois, il n'y eut guère de transition entre le sommeil et l'état de veille. C'est comme remonter rapidement du fond d'une piscine, l'impression de passer à toute allure d'un élément à l'autre en arrivant à la surface.

La chambre était baignée de lumière. Je savais qu'il était encore tôt parce que le jour était doux, presque incolore, comme il l'est une heure ou deux après l'aube. J'ouvris les yeux et vis Janet sur le pas de la porte. Elle portait une chemise de nuit en nylon bleu pâle et avait les cheveux défaits.

— Wendy, dit-elle. Wendy.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fis-je en me dressant sur mon séant.

Elle sembla ne pas m'avoir entendue. Elle avait l'air toute froide, une femme de glace. J'apercevais la silhouette de son corps à travers le nylon de la chemise de nuit. Avec une pointe de jalousie, je me demandai si elle l'avait achetée pour se faire belle pour David.

— Janet, que se passe-t-il ?

— Wendy. (Elle fit un pas dans la chambre, puis s'arrêta et cligna des yeux.) Papa est *mort*.

Le sang a la couleur d'un cri.

Aucune de nous deux ne dit quoi que ce soit tandis que, debout sur le pas de la porte, nous regardions le corps de John Treevor. Mais c'est ce que je pensais. *Le sang a la couleur d'un cri*. Cela n'avait rien de logique, rien de rationnel. Je ne pouvais crier, de crainte de réveiller Rosie.

Qui aurait cru qu'il avait tant de sang en lui ?

« On devrait vraiment mettre dès que possible les draps et la taie d'oreiller à tremper dans de l'eau froide », songeai-je. « Diluer le sang dans l'eau froide », disait ma mère, qui était une sorte de manuel ambulante de la parfaite maîtresse de maison. Mais la literie était si imbibée que je doutais qu'elle pût être jamais nettoyée. Et il n'y avait rien à faire pour le matelas. Ce n'était pas seulement la toile ; le sang avait dû imprégner le crin de cheval à l'intérieur.

Je savais que Janet avait raison, qu'il était mort. Il était d'une telle immobilité, vous comprenez, et le sang s'était arrêté de couler.

Il y avait des éclaboussures rouges sur la descente de lit, qu'il faudrait mettre à la poubelle elle aussi. Le dentier de M. Treevor, les mâchoires serrées à jamais, se trouvait dans un verre sur la table de chevet. Ses genoux étaient remontés sous l'édredon. Il était couché sur le dos et il semblait avoir deux bouches ouvertes. L'une plus rouge que l'autre. Tout ce rouge jetait une lueur sombre à travers la pièce, neutralisant la pâle lumière de l'aube.

Sur la descente de lit il y avait un couteau, le couteau à légumes que nous avions perdu. Aucun des autres qui se trouvaient dans le tiroir de la cuisine n'était aussi pratique pour éplucher les pommes de terre. M. Treevor avait les yeux ouverts et il fixait le plafond, en direction du paradis de David. Sauf que David était beaucoup trop raffiné pour croire en l'image d'Épinal d'un paradis situé au-dessus du ciel.

— Au moins est-il en paix maintenant, dit Janet au bout d'un moment.

En paix ? C'est ce que tu appelles la paix ?

— Je crois que je vais vomir, dis-je.

Je la dépassai, entrai dans la salle de bains, où je m'enfermai. Quand j'en ressortis, Janet m'attendait sur le palier. Elle avait une clé à la main et la porte de la chambre de M. Treevor était fermée. Sans échanger un mot, nous descendîmes à la cuisine.

Je remplis la bouilloire et la mis sur la cuisinière. Appuyée contre l'évier, je regardai Janet charger le plateau à thé. Je la revois allant chercher les tasses et les soucoupes, les alignant sur le plateau, disposant les petites cuillères bien astiquées sur la serviette à thé, je la revois remplir la cruche de lait, puis la couvrir d'un petit tissu à dentelle pour empêcher les mouches d'y entrer. Je me souviens combien ses gestes étaient prestes, et qu'elle formait comme un îlot d'ordre au milieu du chaos, je me souviens combien elle était belle, bien qu'elle fut encore pâle et que le choc eût figé son visage.

Elle avait dû sentir que je la regardais, car elle leva les yeux vers moi et me sourit. L'espace d'un instant, elle donna l'impression d'avoir gratté une allumette derrière son visage ; la flamme jaillit, réchauffa l'air frais un moment et mourut.

Je fis du thé. Janet le versa et ajouta trois cuillerées de sucre dans chaque tasse.

— C'est de ma faute, dit-elle après la première gorgée.

— Bien sûr que non. Elle secoua la tête.

— Il ne supportait pas l'idée de partir. C'était comme si nous le mettions au rebut. Mon père.

— Il entrait à l'hôpital pour son bien autant que pour le nôtre. (Je tendis le bras par-dessus la table et lui touchai la main.) Tu sais bien comment il était, ces derniers temps. Il aurait pu faire ça n'importe quand, pour n'importe quelle raison. Ou sans raison du tout. Il n'était plus lui-même.

Janet poussa un sanglot saccadé.

— Qui était-il alors ?

— A un certain moment, il était Francis Youlgreave. Ecoute, tout ce que je veux dire, c'est qu'une partie de lui était déjà morte. La part importante, celle qui faisait de lui ton père.

Janet prit une profonde inspiration.

— Il faut que j'appelle quelqu'un. Le Dr Flaxman, je suppose.

Je touchai la clé posée sur la table.

— Tu as fermé la porte de sa chambre ? Elle acquiesça.

— Au cas où Rosie...

— Et David ?

Janet cligna des yeux, fronça les sourcils et regarda la pendule sur le buffet.

— Il ne va pas tarder à se lever pour l'office du matin.

— Janet, pourquoi es-tu entrée dans la chambre de ton père ?

— Je me suis réveillée et je n'arrivais pas à me rendormir. Je... je voulais seulement jeter un coup d'œil dans sa chambre et voir s'il allait bien. Il était si contrarié. Quand crois-tu qu'il... ?

— Je ne sais pas. (Je me rappelai combien tout était immobile dans la chambre de M. Treevor, que le sang avait imprégné la literie et était très sombre.) Il y a sans doute plusieurs heures.

— Quelle façon de finir sa...

— S'il avait eu le choix, c'est probablement celle qu'il aurait préférée. Je préférerais m'en aller comme ça plutôt que de devenir de plus en plus sénile.

L'eau coula dans les canalisations.

— C'est David, dit-elle.

Je me demandais pourquoi elle était venue me chercher plutôt que David quand elle avait découvert son père.

Je n'avais pas eu souvent affaire à la mort. Je n'avais pas l'habitude et ne connaissais pas la procédure. Il me semblait que M. Treevor avait en quelque sorte trompé la mort en mettant fin à ses jours. Une partie de moi-même, l'enfant égoïste qui vit en chacun de nous, était contente qu'il soit mort. A terme, ça épargnait beaucoup de tracas à tout le monde.

J'aurais seulement souhaité qu'il s'en aille en faisant moins de gâchis. Au sens littéral du terme. Pourquoi n'avait-il pas choisi une fin raisonnable, discrète ? Disons, une dose massive de barbituriques, entraînant une mort qui peut se confondre aisément avec une mort naturelle, ou du moins quelque chose que Janet aurait pu prendre pour un accident, comme se jeter sous un bus. En des moments comme ceux-là, j'étais contente de jouir de l'intimité de mon esprit. Si mes pensées avaient été connues de tous, on m'aurait collé l'étiquette « psychopathe ».

Janet s'éclipsa pour aller parler à David. Je montai m'habiller. Je pris ensuite une autre tasse de thé et fumai une cigarette au salon. David était maintenant dans le bureau en train de parler au téléphone. Les portes étaient ouvertes et j'entendais ce qu'il disait.

— Non, il n'y a aucun doute, je le crains... Ne pouvez-vous pas

venir plus tôt que ça ?

Je regardai par la fenêtre le jardin luisant de rosée. La flèche de la cathédrale resplendissait dans le soleil matinal. Francis avait dû se trouver dans cette pièce à regarder par la fenêtre, la même vue sous les yeux.

— Je vous en suis reconnaissant, disait David. Très bien... Oui, très bien, je vais les appeler tout de suite... Au revoir.

Il raccrocha et vint me rejoindre au salon.

— Flaxman ne peut pas être ici avant huit heures et demie.

— Je vais conduire Rosie à l'école.

— Merci. (Je doutais qu'il ait entendu ce que j'avais dit.) Pauvre Janet. Tout ça en plus de sa fausse couche...

— Je crois qu'elle a besoin de rester au lit.

— Tu veux lui dire que Flaxman va venir ? Il faut que j'appelle la police et le doyen.

Je persuadai Janet de se remettre au lit. Je fis ensuite lever Rosie, lui donnai son petit déjeuner et l'accompagnai à l'école. Faire quelque chose de normal ne semblait pas naturel. Tout aurait dû être anormal, par respect pour le décès de M. Treevor. Mais Rosington ignorait son absence. La ville était la même ce jour-là que la veille, ce qui n'était pas bien.

Tandis que nous descendions la colline vers Saint Tumwulf, j'observais Rosie. Elle serrait Angel sous un bras et suçait son pouce. Elle avait mis sa tenue rose à la poupée parce qu'elle devait être déguisée pour se mêler aux mortels et elle allait donc bien avec Rosie dans sa robe d'écolière en vichy rose. Je trouvais la fillette plus pâle que d'habitude. Elle avait de l'affection pour M. Treevor, autant que nous tous.

Au petit déjeuner, David lui avait dit que son papy était monté au ciel dans la nuit.

« Est-ce qu'il va revenir ? avait-elle demandé.

— Non » avait répondu David.

Rosie avait hoché la tête avant de retourner à ses corn-flakes.

A la porte de l'école, je lui demandai si elle se sentait bien.

— *Je* vais bien. Mais Angel a mal au ventre.

— C'est grave ?

— Un petit peu grave. (Son visage s'éclaira.) Je vais finir de coudre son châle aujourd'hui et il ira bien avec sa robe. Elle sera contente.

— Elle sera très jolie.

— Nous sommes sœurs maintenant. Toutes les deux en rose.

Elle me donna la poupée et entra dans la cour de récréation. Il me sembla que les autres enfants s'écartaient devant elle comme les flots de la mer Rouge. J'allai trouver la directrice dans son bureau, lui expliquai ce qui s'était passé et lui demandai de garder un œil sur Rosie.

— Un mort dans la famille, qui plus est à la maison, dit la directrice. C'est terrible pour un enfant.

A mon retour à la Dark Hostelry, je trouvai le Dr Flaxman au salon en train de parler à David et Janet.

— Si ça ne vous dérange pas, il vaudrait mieux que je garde la clé, disait-il.

David le regarda en fronçant les sourcils. Janet changea de place sur le canapé et tapota le coussin à côté d'elle pour m'inviter à m'asseoir, ce que je fis.

— Je ne comprends pas, dit David.

— Ça se fait couramment, dans des cas comme celui-ci, monsieur Byfield.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Eh bien, les cas devant être signalés au coroner...

— Je comprends ça, naturellement, mais...

— En particulier, quand il y a un doute sur la cause du décès.

— Il me semblait que celle-ci est évidente.

Le regard de Flaxman se tourna brièvement vers moi avant de revenir à David.

— Pourrais-je vous entretenir en particulier ?

— Ce n'est pas nécessaire, dit Janet. Vous pouvez dire devant M^{me} Appleyard et moi tout ce que vous souhaitez dire à mon mari.

David acquiesça.

— Bien sûr.

— Très bien. (Flaxman continua à s'adresser à David, nous ignorant Janet et moi.) Il se peut que M. Treevor se soit suicidé, mais tout décès de ce genre nécessite une enquête approfondie.

— Vous n'êtes quand même pas en train de sous-entendre... ?

— Je ne sous-entends rien, dit Flaxman. Je fais seulement mon travail. Puis-je me servir de votre téléphone ?

Flaxman attendit avec nous jusqu'à ce que deux policiers en uniforme apparaissent sur le seuil. David les emmena voir M. Treevor. Ils ne restèrent pas longtemps dans la chambre et ne dirent pas grand-chose. Mais quand ils sortirent de la pièce, l'un des deux s'en alla et l'autre s'attarda comme un fantôme sur le palier devant la porte refermée.

Je lui montai une tasse de café et un biscuit. Il me regarda comme si j'étais une Martienne et rougit. Mais il dit merci et lâcha un vent, ce qui parut l'embarrasser plus que moi.

Nos visiteurs suivants étaient aussi de la police, des inspecteurs en civil cette fois-ci. L'inspecteur Humphries était grand et voûté, avec des cheveux blonds et courts qui semblaient aussi doux que ceux d'un bébé. L'autre, un certain Pate, tout en os et muscles, avait le nez cassé. J'appris plus tard qu'il jouait demi d'ouverture dans l'équipe de rugby de la ville. David me présenta et expliqua que sa femme était alitée. Humphries grogna.

— Voulez-vous nous conduire à l'étage, monsieur ? demanda-t-il. Qui a trouvé le corps ?

— Ma femme. Ensuite, elle nous a réveillés, M^{me} Appleyard et moi.

— Je vois. (L'inspecteur avait un accent des Midlands et une façon de marmonner donnant l'impression qu'il parlait la bouche pleine de soupe épaisse.) Et quand M. Treevor a-t-il été vu vivant pour la dernière fois ?

— Vers dix heures et demie, hier soir. Ma femme est allée lui dire bonne nuit dans sa chambre.

Humphries grogna derechef. Nous étions arrivés sur le palier. Sur un signe de tête de l'inspecteur, l'agent en faction ouvrit la porte de la chambre de M. Treevor. J'entendis Pate aspirer une bouffée d'air. Puis les deux inspecteurs entrèrent dans la chambre et refermèrent la porte derrière eux. Quand on sonna de nouveau à l'entrée, David et moi descendîmes ouvrir ensemble.

Ce fut un défilé toute la matinée. Arriva d'abord un autre médecin, de la police lui aussi. Puis Peter Hudson, qui demanda s'il pouvait faire quelque chose et dit qu'il se chargeait d'assurer pour l'instant les fonctions de David à la cathédrale. Plus tard, nous trouvâmes dans la boîte aux lettres un petit mot guindé du doyen, adressé à Janet, avec ses condoléances.

Le chanoine Osbaston vint en personne, l'air soudain frêle, hochant sa petite tête comme une fleur fanée sur la longue tige qu'était son cou. David le fit entrer dans le salon et lui apporta un verre de cognac.

— Pauvre Janet, c'est si dur, dit-il. Parfois, ça semble absurde.

— Oui, dit David.

— Si gratuit, murmura Osbaston. On se demande pourquoi. (Puis il jeta un coup d'œil à sa montre, finit son cognac et se releva avec peine.) Faites part à Janet de toute mon affection et faites-moi savoir si je peux vous être utile à quelque chose. Je repasserai demain, si vous voulez bien. Peut-être vous verrai-je à l'office du soir, David ?

En cet instant, je l'aimai davantage que je ne l'avais jamais fait.

June Hudson apparut au moment où Osbaston s'en allait. Elle portait un grand plat en terre cuite.

— C'est un petit ragoût, dit-elle en me le tendant. J'ai pensé que vous n'auriez pas le temps de préparer un dîner convenable... Comment est Janet ?

— Très secouée, naturellement, répondit David. Elle se repose, pour l'instant.

— Prévenez-moi si vous pensez que de la visite lui ferait plaisir.

— C'est très aimable à vous, dit David sur un ton qui était plutôt celui d'une accusation.

June Hudson nous adressa un sourire à tous les deux et s'enfuit presque à travers le jardin, vers la porte donnant sur l'Enceinte.

Le corps fut emporté peu après. On fit venir dans l'Enceinte une ambulance, qui se gara en marche arrière devant la porte du jardin. Des gens s'arrêtèrent pour regarder et, quand la police installa des écrans, il y avait une petite foule rassemblée là. L'inspecteur Pate suggéra que nous ne restions pas dans le passage. Nous allâmes donc tous trois nous asseoir dans la chambre de David et Janet, en résistant à la tentation de regarder par la fenêtre.

Il y avait des bruits de pas dans l'escalier. Ils emportèrent également le matelas et la literie, ainsi que quelques-uns des effets personnels de M. Treevor. On donna un reçu à David. Janet voulut dire adieu à son père, mais David l'en empêcha. Il argua qu'elle aurait le temps de le faire plus tard, voulant dire par là quand on lui aurait fait sa toilette mortuaire.

— j'essaie de me souvenir de lui tel qu'il était d'habitude, dit Janet avec application, comme une enfant répétant une leçon. Avant la mort de maman.

Puis l'heure arriva pour moi d'aller chercher Rosie. David me proposa de prendre la voiture, mais je refusai parce qu'elle était garée au collège de théologie et qu'il m'aurait fallu traverser l'Enceinte à pied pour aller la chercher. Par ailleurs, mieux valait pour Rosie que tout ce qui pouvait être normal le reste.

Sur le chemin de l'école avec Angel, je ne rencontrai personne de connaissance. Aucune des mères ou grand-mères à la porte de l'école ne me parla, bien qu'une ou deux m'aient jeté des regards curieux. Mais elles le faisaient de toute façon. Quand Rosie sortit, je lui donnai sa poupée.

— J'ai fait le châle, me dit-elle. Il est rose. Il est dans mon cartable. Où est maman ?

— Elle se repose à la maison.

— Mais on n'est pas la nuit.

— Tu sais qu'elle n'allait pas très bien ces derniers temps. Et puis, bien sûr, elle est très triste à cause de papy.

— Papy est au paradis, annonça Rosie, avec une pointe d'interrogation dans la voix.

— Oui, c'est ce qu'a dit ton papa.

Elle me prit par la main parce qu'elle avait moins d'efforts à faire si je la tirais dans la côte jusqu'à la ville.

— Angel dit qu'il est peut-être allé en enfer.

— Pourquoi y serait-il allé ?

— Si on fait de vilaines choses, on va en enfer.

— Papy a fait de vilaines choses ? Rosie consulta en silence sa poupée.

— Angel ne sait pas. Qu'est-ce que je vais avoir pour goûter ?

— Je ne sais pas. J'espère qu'on va trouver quelque chose.

Nous ne parlâmes plus le reste du chemin. Il y avait un magasin de confection pour hommes dans la grand-rue avec une grande vitrine et, comme d'habitude, Rosie s'attarda pour y admirer son reflet. Le propriétaire était venu chercher un porte-cravates dans la vitrine pour un client qui attendait, un mètre ou deux derrière lui. C'était le doyen. Nos regards se croisèrent un instant, puis il se détourna pour examiner des boutons de manchette et des épingles à cravate dans une vitrine.

Nous entrâmes dans l'Enceinte par la porte du Sacristain. M. Gotobed chassait un groupe d'écoliers de la sacro-sainte pelouse autour de l'extrémité est de la cathédrale, les pans de sa soutane voletant dans la brise. En entendant le bruit de nos pas sur le gravier, il se retourna, abandonna les enfants et se dirigea vers nous d'un pas rapide et gauche.

— Madame Appleyard, dit-il en guise de salutation. Je lui souris.

— Nous avons été désolés d'apprendre la nouvelle, ma mère et

moi. Elle m'a demandé de transmettre ses condoléances aux Byfield.

— Merci. Je le leur dirai.

Ses yeux étaient pleins de tendresse. Je lui dis que Rosie devait prendre son goûter et qu'il fallait que je me dépêche.

En arrivant à la maison, Rosie monta voir sa mère. Quelqu'un frappa à la porte du jardin. Un petit homme sans menton, à la pomme d'Adam très proéminente, se trouvait sur le seuil. Il me fit signe. Quand j'ouvris, il s'avança tout doucement en me souriant et je me reculai machinalement dans le vestibule.

— Le *Rosington Observer*, mademoiselle. Je suis Jim Filey. Je viens à propos du triste événement.

— Je vois.

— J'ai cru comprendre qu'il allait y avoir une enquête. C'est très pénible pour la famille, j'imagine. (Il sortit un calepin de sa poche.) Et vous êtes... ?

C'est sa façon de me regarder qui me décida. Il était plus jeune que moi et jouait les journalistes durs à cuire. Tout me déplaisait en lui, depuis ses cheveux gominés jusqu'aux petits motifs tarabiscotés sur ses richelieus noirs étincelants.

— Mon nom ne vous regarde pas, dis-je en commençant à refermer la porte. Au revoir.

— Attendez, mademoiselle ! Est-il vrai que M. Treevor s'est tranché la gorge ?

— Je souhaiterais que vous partiez, monsieur Filey. Mais il ne me regardait plus. Il regardait dans l'entrée, par-dessus mon épaule.

— Sortez d'ici, dit David très calmement.

Je m'écartai du pas de la porte. David s'avança vers Filey. Je crus un instant qu'il allait frapper le journaliste. Filey recula de deux pas. David ferma la porte et poussa le verrou. Filey nous jeta un regard mauvais à travers la vitre, puis s'éloigna rapidement dans le jardin vers la sortie.

— Merci, dis-je. Il commençait à m'énervier.

— Tu n'as pas à supporter ce genre de choses.

Il s'était calmé. L'épisode n'avait pas duré une minute. Ce qui m'avait réellement secouée n'était pas ce petit reporter déplaisant, mais ce que j'avais entrevu en David. Il y avait tant de rage en lui. C'était peut-être pour cela qu'il avait besoin de croire en Dieu, de trouver quelque chose de plus vaste que lui-même qui contienne et réprime ce qui tourbillonnait au fond de lui et cherchait une issue.

— C'est peut-être un signe avant-coureur de ce qui nous attend, dis-je.

— J'espère bien que non, dit-il en haussant les sourcils.

— Il va y avoir quelque chose dans les journaux, dis-je en baissant la voix comme il l'avait fait.

— Tu as peut-être raison. Je ferais bien d'appeler ma mère.

Il retourna dans le bureau pour téléphoner à mamie Byfield. Je descendis à la cuisine. J'avais envie de parler à quelqu'un qui ne fût pas de Rosington, qui ne fût pas partie du petit monde de l'Enceinte. Mais il n'y avait pas que cela – à dire vrai, j'avais envie de parler à Henry.

Je jetai un coup d'œil dans le garde-manger et me demandai quoi donner à Rosie pour son goûter. Au moins avions-nous le ragoût de M^{me} Hudson pour le dîner. D'un seul coup, l'idée de vivre dans l'école privée de Henry me parut extrêmement séduisante. Au moins y aurait-il du personnel pour faire la cuisine, le ménage, la lessive et le repassage.

Je me retournai pour poser une miche de pain sur la table. Je crus un instant que M. Treevor était installé sur son fauteuil en bois à l'autre bout. Me rendre compte qu'il ne serait plus jamais là à tendre son assiette vide alors que nous n'avions pas encore attaqué les nôtres me fit venir les larmes aux yeux.

Le mercredi matin, la première visite fut le fait de M^{me} Forbury. Elle entra par la porte de l'Enceinte et se glissa dans le jardin en regardant par-dessus son épaule comme un voleur.

— Voilà la cheftaine des Vieilles, dis-je à Janet étendue sur le canapé du salon. Je vais reconduire...

— Non, dit Janet. C'est gentil à elle d'être venue. On ne peut jamais prévoir comment les gens vont réagir. Quand M^{me} Forbury vit Janet allongée en robe de chambre, elle alla vers elle d'un air affairé et la serra dans ses bras. Janet lui rendit son étreinte et se mit à pleurer.

— Là, là, disait la cheftaine. Là, là.

— Voulez-vous un café ? demandai-je.

M^{me} Forbury me regarda par-dessus la tête de Janet.

— Non, merci. Je ne peux pas rester longtemps. Je suis venue en coup de vent et Dennis ne saurait pas où me trouver s'il a besoin de moi.

En d'autres termes, elle n'avait pas dit à son mari qu'elle venait là. Elle ne resta pas longtemps. Elle se glissa hors de la maison aussi furtivement qu'elle y était entrée. Quand elle lui dit au revoir, Janet se cramponna à sa main. Sur le moment, je ne compris pas pourquoi, mais je pense maintenant que les bébés qu'elles avaient perdus créaient un lien entre elles deux.

— C'était gentil à elle, me dit Janet quand je revins. Je hochai la tête avec brusquerie, vexée d'avoir été temporairement évincée de ma position de consolatrice en chef.

— Il faut que je fasse quelques courses ce matin, dis-je. Tu n'as pas oublié la venue de Henry ?

— David va rester avec moi. Va déjeuner seule avec lui. Ça te fera du bien.

— Mais... et toi ?

— Je trouverai bien quelque chose à me mettre sous la dent. Je n'ai pas très faim.

— Mais, Janet...

— Je ne suis pas malade. J'aimerais que tu ne me maternes pas.

On sonna encore. Les inspecteurs Humphries et Pate étaient sur le seuil, le dos tourné à la maison, apparemment en train d'admirer le jardin inondé de soleil. Lorsque j'ouvris la porte, ils se retournèrent en même temps en un mouvement si bien synchronisé qu'on eût dit une chorégraphie.

— Bonjour, madame Appleyard, marmonna Humphries en bougeant à peine les lèvres. M. Byfield est-il là ?

— Je crains que non. Il est au collège.

— Pouvons-nous entrer ?

Je m'effaçai pour laisser passer les deux hommes dans le vestibule.

— Qui est-ce ? demanda Janet depuis le salon.

— La police.

Humphries se déplaça de manière à pouvoir voir Janet sur le canapé par la porte du salon.

— Ça ne vous ennuie pas de nous recevoir un moment, madame Byfield ?

Les deux inspecteurs prirent place de chaque côté de la cheminée et je m'assis sur le bras du canapé. Pate sortit un calepin et tripota l'élastique qui le maintenait fermé. Humphries s'éclaircit la gorge.

— Je suis désolé, mais il va falloir que je jette de nouveau un coup d'œil dans la chambre de M. Treevor, madame Byfield. Et peut-être ailleurs dans la maison.

— Très bien.

— Cherchez-vous quelque chose de particulier ? demandai-je.

— Il y a un ou deux points que nous aimerions tirer au clair, répondit-il en regardant toujours Janet.

— Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Si ça ne vous dérange pas, je préférerais en parler à votre mari, dit Humphries.

— Pour quelle raison ?

— Eh bien, certaines choses ne sont pas convenables pour des dames. (Il changea de position sur sa chaise.) Inutile de rendre la situation pire qu'elle n'est, n'est-ce pas ?

— M. Treevor était mon père. Je vous écoute.

Je vis Pate faire la grimace. Humphries passa ses doigts à travers

ses cheveux de bébé. Mais il ne se fit pas prier davantage, bien au contraire.

— Très bien, madame Byfield, je vais vous dire ce que j'aurais dit à votre époux. Il y a certains doutes sur les circonstances de la mort de votre père. Vous savez ce qu'est un pathologiste ?

— Evidemment.

— Il a examiné le corps hier soir. Lorsque quelqu'un se tranche la gorge, on a généralement une incision nette. La personne renverse la tête en arrière, ce qui fait que les carotides reculent légèrement. Autrement dit, le couteau ne les atteint pas et il y a moins de sang que l'on pourrait s'y attendre. Vous me suivez ?

L'espace d'un instant, l'image de la chambre de M. Treevor me revint à l'esprit, comme en technicolor.

— Il y avait un grand nombre d'entailles dans la gorge de votre père et beaucoup de sang. La literie était en désordre, ce qui donne à penser qu'il s'est débattu. Dites-moi, madame Byfield, votre père était droitier ou gaucher ?

— Droitier, murmura-t-elle.

L'inspecteur Pate dut lui demander de répéter sa réponse.

— Quand un droitier se coupe la gorge, madame Byfield, poursuivit Humphries, il le fait en général de gauche à droite. Vous comprenez ? Mais les entailles dans la gorge de votre père vont de droite à gauche. Peut-être voyez-vous maintenant pourquoi je voulais parler à votre mari et pour quelle raison nous aimerions jeter encore un coup d'œil dans la maison et poser quelques questions...

— C'est absurde, dis-je en me levant. Vous savez que M. Treevor n'était pas bien. Comme vous le dira le Dr Flaxman, il devenait sénile. Il ne se comportait pas normalement. Rien de ce qu'il a fait au cours de ces derniers mois ne peut être qualifié de normal. On ne peut donc guère s'étonner que la façon dont il s'est donné la mort soit assez inhabituelle.

L'inspecteur Humphries s'était levé, lui aussi. La tête penchée en avant sur ses épaules, il faisait songer à un oiseau de proie.

— Inhabituelle, madame Appleyard. Oh oui, tout à fait inhabituelle. Par exemple, c'est le premier suicide que je vois où la personne se donne la mort, puis se lève pour laver le couteau, le laisse par terre à un mètre du lit et remonte sur le lit avant de se remettre à être morte. (Il aspira l'air entre ses dents.) Très inhabituelle, en effet...

Janet se raidit sur le canapé.

— Que diriez-vous si je vous demandais de vous en aller ?

— Je dirais que c'est votre droit, madame Byfield, mais si vous le faites, je ne tarderai pas à revenir avec un mandat de perquisition. Et si cela va plus loin, votre attitude fera très mauvais effet. Tout ce qui se produit ici intéressera l'enquête judiciaire du coroner, vous comprenez. Elle sera probablement suspendue afin que nous puissions nous renseigner davantage. Janet soupira.

— Vous pouvez faire le tour de la maison, si vous voulez.

— Très bien.

— Tu veux que je les accompagne ? demandai-je à Janet.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas la peine.

Lorsque Humphries et Pate sortirent de la pièce, aucune de nous deux ne parla pendant un certain temps. Nous entendîmes le bruit de leurs pas lourds dans l'escalier et la clé tourner dans la serrure de la porte de la chambre de M. Treevor.

— Pourquoi s'est-il montré si désagréable avec toi ? demandai-je.

Elle me regarda un bon moment.

— Pourquoi devrait-il se montrer aimable ? dit-elle enfin. Ils vont fouiller partout.

— Partout ?

— Bien sûr. C'est leur travail.

J'eus envie de rire. Qu'allaient-ils penser de la bouteille de gin dans ma table de chevet, sans parler du brin de lavande posé sur un chèque de dix mille livres ?

— Janet, tu ne penses pas...

— Je ne sais que penser. (Elle se redressa sur le canapé.) Je ferais bien d'appeler David.

On sonna encore à la porte.

C'était un gamin avec un télégramme adressé à David et Janet. Elle ouvrit l'enveloppe, lut le message et me le tendit.

ARRIVE PAR TRAIN 12 H 38. MÈRE

— Bon sang, dit Janet en passant ses doigts dans ses cheveux. Je me doutais qu'elle allait venir.

— Ça doit être le train que prend Henry. Demande à David d'amener la voiture et j'irai les chercher à la gare tous les deux, si tu

veux.

— Il va falloir faire son lit et préparer à dîner.

Au moins, l'arrivée de la mère de David nous donnait quelque chose à faire, quelque chose qui nous distrayait du bruit des pas pesants qui se déplaçaient à l'étage et de ce qu'il pouvait signifier pour nous tous. Pendant que Janet téléphonait à David, j'expliquai ce qui s'était passé à l'inspecteur Humphries et fis le lit de la vieille M^{me} Byfield dans la petite chambre voisine de celle de Rosie. M^{me} Byfield était une hôte exigeante et Janet me demanda de m'assurer qu'il y avait une bouillotte pour réchauffer le lit, une carafe d'eau, un verre et une boîte de biscuits sur la table de chevet, au cas où elle aurait une petite faim nocturne. Elle risquait aussi d'avoir froid pendant la nuit, et il fallait donc prévoir des couvertures supplémentaires et préparer un feu dans la cheminée.

Pendant que je m'occupais de tout cela, David rentra à la maison et je l'entendis élever la voix, d'abord dans le vestibule, puis dans la chambre de M. Treevor. J'étais contente de le voir, et nous eûmes bientôt de nouvelles distractions en la personne de deux autres journalistes, que David éconduisit, et du chapelain de l'évêque. J'étais sur le palier et pus entendre sa conversation avec David dans le vestibule au rez-de-chaussée.

— C'est affreux, disait Gervase Haselbury-Finch. L'évêque m'envoie vous dire combien il est désolé pour vous. Il dit que M^{me} Byfield et vous êtes très présents dans son esprit en ce moment. Et dans ses prières, naturellement.

— Comme c'est aimable à lui, dit David d'une voix qui suggérait le contraire. Ne manquez pas de le remercier de notre part.

— Hum... heu... le directeur de la police lui a téléphoné ce matin.

— Ah bon ?

— J'ai cru comprendre que la police voulait tirer au clair une ou deux choses à propos de la mort de M. Treevor. Il... l'évêque, je veux dire... vous serait très reconnaissant de le tenir informé...

— Je n'y manquerai pas, dit David.

— Il y a des... des questions de portée plus générale à prendre en considération... (Haselbury-Finch bafouillait presque, à présent.) L'évêque a le sentiment que l'affaire risque d'être délicate pour le diocèse, et même pour l'ensemble de l'Eglise...

— Remerciez-le pour tout, Gervase. Pour l'instant, j'ai pas mal de choses à faire.

— Comment ?... Ah, oui, je comprends. Vous devez être

terriblement occupé. Je vous laisse.

La porte du jardin s'ouvrit et se referma. Je descendis au rez-de-chaussée et trouvai David en train d'allumer une cigarette.

— J'ai entendu, dis-je.

— Je l'aurais bien étranglé, dit David qui, à ma grande surprise, me sourit. Pas ce pauvre Gervase. L'évêque.

— Je ferais bien d'aller à la gare.

Je me regardai dans la glace. Je n'avais pas le temps de me refaire une beauté.

— Je vais voir si je peux me débarrasser de la police avant l'arrivée de ma mère. Je suis désolé que tu sois mêlée à ça. Dépose ma mère ici et va déjeuner avec Henry. Essaie d'oublier toute cette histoire.

— Pas si facile que ça.

— Non, bien sûr.

Nous avions l'impression d'être tombés par erreur dans un monde où les règles ordinaires étaient temporairement suspendues.

— Que crois-tu qu'il soit vraiment arrivé à M. Treevor ? dis-je.

David s'essuya le front.

— Dieu seul le sait. C'est tout simplement inexplicable.

Nos regards se croisèrent. J'avais mal au cœur. C'était comme si nous nous trouvions dans un ascenseur dont les câbles auraient lâché, comme si nous tombions en faisant tous semblant de rien, attendant simplement de nous écraser au sol.

David me fit sortir par la porte de derrière qui donnait sur la grand-rue. La voiture était stationnée sur la place du marché. Je descendis River Hill et coupai par Bridge Street vers la gare. J'avais quelques minutes de retard et à mon arrivée je trouvai M^{me} Byfield en train de demander au porteur de faire plus attention à ses bagages pendant que Henry faisait mine d'être absorbé dans la contemplation d'une affiche publicitaire pour les lacs et les estuaires du Norfolk.

Il me donna une bise sur la joue.

— C'est navrant. Comment vont David et Janet ?

— Je te le dirai plus tard.

— Il y avait des journalistes dans le train.

Je souris à mamie Byfield. En la voyant, on se faisait une idée de ce dont David aurait l'air quand il serait vieux. Je me présentai puis présentai Henry. Elle nous avait rencontrés au mariage de David et Janet, mais ne se souvenait plus de nous. Je les ramenai à la Dark

Hostelry. Henry essaya de faire la conversation – il aurait essayé de bavarder avec un moine trappiste – mais M^{me} Byfield le maintenait à sa place en répondant par monosyllabes et en lui décochant de temps à autre un regard noir.

Je me garai sur la place du marché. M^{me} Byfield regardait par la fenêtre en attendant que Henry ait pris ses bagages dans le coffre et que je lui aie ouvert la portière. Elle avait mal à la hanche et je dus l'aider à sortir de la voiture.

— Je suis sûre que j'ai déjà vu cette femme, me dit-elle en s'appuyant pesamment sur mon bras. Vous la connaissez ?

J'eus juste le temps d'apercevoir une petite femme coiffée d'un fichu bleu foncé qui franchissait la porte du Sacristain.

— Non, je ne crois pas.

— Je n'oublie jamais un visage, déclara M^{me} Byfield. Je l'ai sans doute rencontrée une des fois où je suis venue ici.

— Merde ! murmurai-je.

— Je vous demande pardon ?

Jim Filey était en train de sonner à la porte de derrière de la Dark Hostelry. Un collègue l'accompagnait, appareil photo et flash accrochés autour du cou.

Henry suivit mon regard.

— Des ennuis ?

— Que se passe-t-il ? demanda M^{me} Byfield.

— Il y a un journaliste et un photographe devant la maison.

Au même instant la porte s'ouvrit et j'entrevis le visage de David. Le flash se déclencha.

— C'est intolérable, dit M^{me} Byfield. Ça ne devrait pas être permis.

Elle traversa le trottoir en claudiquant vers la Dark Hostelry, suivie par Henry et moi. Elle donna un petit coup de sa canne sur le bras de Filey et dit :

— Excusez-moi, jeune homme. Vous bloquez le passage.

Filey se retourna brusquement, le photographe aussi, en levant son appareil. Nouveau flash.

— Entrez, mère, dit David. Ces messieurs s'en vont.

— Madame Byfield ? interrogea Filey, sa pomme d'Adam montant et descendant sous l'effet de l'excitation. Avez-vous quelque chose à dire sur la mort tragique du père de votre belle-fille ? Vous le connaissiez bien ?

— Je n'ai rien à vous dire, jeune homme. Je me plaindrai à votre directeur.

Filey griffonna quelques mots sur son calepin.

— Allez-vous rester chez votre fils et sa famille, madame Byfield ?

Elle serra les lèvres comme pour empêcher les paroles de sortir de sa bouche. David la prit par le bras et l'attira doucement à l'intérieur de la maison. Je les suivis tandis que Henry traînait les valises derrière moi. David ferma la porte et tira les verrous.

— Eh bien, c'est un bel accueil, je dois dire, fit M^{me} Byfield.

— Ça va en empirant, dit David en embrassant sa mère.

— En empirant ?

— Ils étaient en train d'épier par la fenêtre de la cuisine avant que vous arriviez.

— Mais enfin, cela ne les regarde pas !

— Ce n'est pas leur avis, mère. (Il hésita avant de continuer.) Il est apparemment possible que le père de Janet ne se soit pas suicidé.

Elle fronça les sourcils.

— Un accident ?

— La police ne le croit pas.

— Mais c'est ridicule ! (Elle était loin d'être une imbécile et voyait quelle conclusion s'imposait.) Quelqu'un se serait donc introduit dans la maison ? Un cambrioleur ?

— Peut-être. Le père de Janet disait qu'il avait vu un inconnu dans la maison, mais nous n'avions guère ajouté foi à ses paroles. Comme vous le savez, il n'était plus lui-même ces derniers temps.

— J'aimerais m'asseoir, dit-elle, l'air fatiguée.

— Venez au salon. Laissez-moi prendre votre manteau.

— Où est Janet ?

— Elle se repose sur son lit.

Mamie Byfield grogna en se dirigeant vers la porte menant à l'escalier, soit à cause de sa hanche douloureuse, soit parce qu'elle désapprouvait que Janet fût au lit.

David nous regarda, Henry et moi.

— Désolé de vous infliger tout ça. Pourquoi n'allez-vous pas déjeuner tous les deux ?

— Il n'y a rien que je puisse faire ici ? dis-je. Ta mère va devoir

déjeuner, elle aussi.

— Allez-y, dit David d'un ton las. Je vous en prie. Il faut que je lui parle, et ce sera plus facile si nous sommes seuls. (Il jeta un coup d'œil à sa mère, qui avait commencé la lente ascension de l'escalier, puis se retourna vers nous.) Excusez-moi de vous paraître aussi inhospitalier.

Je ne sais pourquoi, mais je posai la main sur son épaule et l'embrassai sur la joue.

Quelques instants plus tard, nous nous glissâmes dans la grand-rue, Henry et moi, direction le Crossed Keys. Il me sembla qu'une légère odeur de tabac turc flottait dans le hall de l'hôtel, mais je ne reconnus personne, ni là ni au bar.

La grande salle à manger lambrissée était presque vide. Nous prîmes un potage à la tomate (en conserve), une tourte à la viande de bœuf et aux rognons, avec beaucoup trop de rognons, et un pudding de pain à peine cuit. C'était médiocre, mais je n'y attachai guère d'importance. Aucun de nous deux n'avait beaucoup d'appétit. Nous avions bu un ou deux gins au bar et commandé une bouteille de bordeaux pour accompagner le repas.

Pendant que nous mangions, ou plutôt ne réussissions pas à manger, je racontai à Henry ce qui s'était passé. C'est seulement quand la tourte arriva que je me rendis compte de quelque chose qui aurait dû me frapper déjà à la gare. Je posai ma fourchette.

— Tu étais au courant, dis-je. Tu savais ce qui est arrivé à M. Trevor.

— Il y avait un entrefilet dans le *Telegraph*, ce matin. Pas grand-chose – la police enquête sur la mort d'un homme de soixante-neuf ans, survenue dans l'enceinte de la cathédrale de Rosington. Quelque chose comme ça. On ne mentionnait pas son nom, mais laissait entendre qu'il habitait là. Je m'y attendais donc à moitié. Puis j'ai demandé au contrôleur en arrivant à la gare et il me l'a confirmé.

— Filey.

— Qui ça ?

— Un reporter du canard local. C'est celui qui posait les questions quand nous sommes arrivés à la Dark Hostelry. Je parie qu'il a vendu l'article au *Telegraph*.

— Comment est-ce que Janet prend ça ?

— Pas très bien. David a perdu son emploi, et puis il y a eu la fausse couche. Cela aurait été déjà assez pénible s'il était mort normalement, mais dans ces conditions... David a été à la hauteur. Je crois qu'ils savent maintenant qui sont leurs vrais amis, dis-je en

pensant à la femme du doyen. Et parfois ce ne sont pas ceux auxquels on s'attendait.

Nous restâmes silencieux pendant un moment. Il y avait au bar un groupe de chahuteurs, peut-être des journalistes, mais la seule autre personne dans la salle à manger était une dame bien habillée assise à quelques tables de là, qui nous tournait le dos et regardait dans la rue par la fenêtre. Je pensai que c'était peut-être la femme que Mme Byfield avait reconnue dans la grand-rue, mais je n'en étais pas sûre.

Henry rompit le silence :

— Pas de Munro à l'horizon ?

— Ça n'a plus grande importance maintenant, quoi que Martlesham et lui soient en train de manigancer.

— Tu veux dire : après ce qui est arrivé au père de Janet ? dit Henry en me regardant. (J'acquiesçai.) Je suppose qu'il n'y a pas de lien.

— C'est certain. (J'écartai mon pudding au pain.) Martlesham n'avait rien à voir avec M. Treevor. Ils ne se connaissaient sans doute même pas.

Henry secoua la tête.

— Pas si sûr. Quand Munro est venu à Rosington, il s'est peut-être renseigné sur la Dark Hostelry aussi bien que sur Youlgreave. Martlesham était donc peut-être au courant de la présence de M. Treevor. Je parie que c'était un secret de Polichinelle dans l'Enceinte, qu'il était en train de devenir sénile. Et Munro a pu le rapporter à Martlesham.

Je songeai à l'homme amoindri par une attaque que j'avais rencontré.

— Martlesham n'était guère en position de débouler à Rosington et de couper la gorge à quelqu'un, même s'il avait eu un motif pour le faire.

— Là, je suis de ton avis. (Henry jeta sa serviette sur la table et sortit ses cigarettes.) Tout cela n'est pas très cohérent. J'aimerais que tu repartes avec moi. *Maintenant*. Que tu ne retournes pas dans cette fichue maison. Je n'aime pas te savoir là.

— Je dois rester. Ils ont besoin de moi. (Je lui adressai un pâle sourire.) Et puis maintenant, mamie Byfield va refouler les importuns.

— Mais ça peut durer éternellement.

— Absurde. (Je jetai un coup d'œil à ma montre.) Ecoute, on ne peut pas rester longtemps. Il faut que j'aille chercher Rosie à l'école.

— Je viens avec toi.

— Ce n'est pas vraiment nécessaire. Je vais prendre la voiture.

— J'aimerais venir. Et je vais réserver une chambre ici. (Il écarta la fumée entre nous d'un battement de main.) Tu as encaissé ton chèque ?

Je secouai la tête.

— Voilà donc autre chose que je peux faire. Tu vois... Je peux me rendre utile.

— Henry...

— Wendy.

Nous nous regardâmes.

— Oui ?

— J'aimerais... commença-t-il avant de s'interrompre.

— Moi aussi. (Je posai un instant ma main sur la sienne, vis son air surpris puis retirai ma main.) Je crois que je ne vais pas prendre de café.

— Qu'est-ce que tu penses d'un petit cognac ?

— Non, pas pour moi.

A notre retour à la Dark Hostelry, nous trouvâmes Janet en pleurs sur le canapé, David, l'air tracassé, dans l'entrée, et mamie Byfield debout dans l'embrasement de la porte entre eux deux, qui expliquait ce qu'elle comptait faire. Elle jeta un coup d'œil dans notre direction quand nous apparûmes en haut de l'escalier venant de la cuisine.

— Je suis certaine que M. et M^{me} Appleyard seront d'accord avec moi.

— D'accord sur quoi ?

— Sur le fait que la Dark Hostelry n'est pas un endroit convenant à un enfant pour l'instant.

— Je comprends très bien, mère, dit David. Mais la question est de savoir si Rosie ne sera pas plus chamboulée de partir avec vous que de rester ici.

— Tu me surprends, rétorqua-t-elle.

— Emmenez-la, dit Janet.

David se glissa à côté de sa mère pour entrer dans le salon.

— Chérie, tu es sûre ? Janet se moucha.

— Ta mère a raison. Surtout *maintenant*. Maintenant que la police

jugeait suspecte la mort de

M. Treevor.

Mamie Byfield se retourna brusquement vers Henry et moi.

— Le plus tôt sera le mieux, vous ne croyez pas ? Est-ce que l'un de vous deux aurait l'amabilité de nous conduire à la gare ? Je vais me préparer pendant que vous allez chercher Rosie à l'école. Il y a un train pour Londres à quatre heures moins dix.

— Je viens aussi, dit Janet.

— Où ? demanda mamie Byfield.

— A la gare, bien sûr.

La vieille dame hocha la tête.

— Mais vous ne viendrez pas à Londres avec nous ?

— Non, répondit Janet.

Janet et moi montâmes faire la valise de Rosie.

— Tu es certaine que c'est bien raisonnable ? demandai-je.

— Elle a raison. Je répugne à le reconnaître, mais c'est le cas.

— Il n'est pas nécessaire qu'elles partent en train. Si tu veux, je peux les conduire et tu pourrais venir aussi.

Janet réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Ça ferait durer la tristesse de la séparation.

— Où habite-t-elle, exactement ?

— Elle a un appartement à Chertsey. Un grand et bel appartement.

Je la connaissais assez pour comprendre ce qu'elle taisait.

— Mais pas un endroit pour un enfant ? hasardai-je.

— Comme mamie Byfield l'a dit elle-même. Et plus d'une fois. Mais au moins sera-t-elle loin de tout ça. Non, ne mets pas Angel dans la valise. Rosie va la vouloir avec elle dans le train.

Je descendis la valise dans la cuisine. Janet se lança dans une conversation pathétique avec mamie Byfield sur ce qui plaisait et ne plaisait pas à Rosie. La semoule la rendait malade et elle n'aimait pas beaucoup le porridge. Pouvait-on laisser la lumière du palier allumée le temps qu'elle s'endorme ? Elle buvait généralement une orange pressée en milieu de matinée et d'après-midi...

— Je verrai tout ça, dit mamie Byfield. Je ne suis pas partisane de dorloter les enfants.

Nous nous échappâmes, Henry et moi, pour aller chercher la

voiture.

— Pauvre Rosie, dit Henry. Je paierais cher pour ne pas avoir à passer quelques jours seul avec mamie B...

— Rosie est solide.

— Elle en aura besoin. (Il me toucha le bras.) C'est drôle comme ils sont différents les uns des autres... Les enfants, je veux dire. Je me demande comment seraient les nôtres.

— Je me le demande aussi. (Je m'arrêtai près de la voiture et ouvris la portière du conducteur.) A propos, tu devrais peut-être t'acheter une brosse à dents et du dentifrice si tu passes la nuit ici.

Henry accepta la diversion et nous passâmes à des sujets moins embarrassants. Nous descendîmes à Saint Tumwulf et prîmes Rosie à l'école. Elle se montra d'abord timide avec Henry tout en ayant visiblement envie de lui faire du charme – elle préférait toujours les hommes aux femmes. Je lui annonçai que mamie Byfield était venue la chercher pour l'emmener en vacances quelques jours. Son visage se figea un instant comme sous l'effet d'une attaque de paralysie.

— Angel peut venir ? demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr.

Je fis le tour de la Dark Hostelry pour me garer devant la porte de derrière. Il n'y avait pas de journalistes et c'était tant mieux. Mamie Byfield n'était pas d'humeur à faire des compromis et elle les aurait sans doute dispersés à coups de parapluie. Janet et moi l'aidâmes à entrer dans la voiture pendant que David rangeait les bagages dans le coffre.

— Je vais les conduire à la gare, si tu veux bien, Wendy, dit David.

— Est-ce bien sage ? demanda mamie Byfield par la fenêtre ouverte. Etre accompagnée au train par maman et papa risque de donner un peu la grosse tête à Rosie...

— Je ne crois pas, dit David.

Il démarra. Sa mère était devant, à côté de lui. Janet et Rosie étaient assises derrière, Rosie tenant Angel, toutes les deux en rose.

Nous sommes sœurs, maintenant.

Tandis que la voiture s'éloignait du trottoir, Janet leva les yeux vers moi, l'air grave. Elle ne me fit aucun signe, ne dit rien, mais son expression disait : Maintenant, j'ai perdu deux enfants.

Henry et moi retournâmes à la Dark Hostelry. Au moment où j'ouvrais la porte de derrière, il m'effleura le bras.

— Regarde. Il est là. Je suis sûr que c'est lui.

Je me retournai précipitamment. Une grosse voiture noire venait de nous dépasser et remontait lentement la grand-rue vers la place du marché. J'entrevis le profil d'un homme assis devant, à la place du passager. Le conducteur était tout petit et il avait la tête tournée vers le passager. Il était impossible de les voir distinctement à cause du reflet dans les glaces.

— C'est Munro ? dis-je.

— Je le crois.

— Qui était au volant ?

— On aurait dit une femme. Celle qui déjeunait au Crossed Keys.

— Elle travaille peut-être aussi pour Martlesham.

La voiture tourna à gauche et disparut au coin de la rue.

— Sacrée bagnole, dit Henry. Une Bentley. Ça doit marcher pour lui. Tu ne crois pas que Martlesham était peut-être à l'arrière ?

— Je pense qu'il n'y avait personne. Il regarda sa montre.

— Il faut que je tire de l'argent. Nous avons juste le temps avant que la banque ferme.

— Tu as toujours un compte ici ?

Il secoua la tête.

— Non, mais je peux te faire un chèque et tu retireras la somme sur ton compte pour moi.

— Allons-y, dis-je en tapotant mon sac. J'ai mon chéquier.

Nous descendîmes la grand-rue jusqu'à la Barclays. C'était un immeuble sombre, à l'extérieur comme à l'intérieur. Nous nous assîmes face à face à l'une des tables pour rédiger nos chèques. Je pris un bordereau de remise.

— Tu pourrais en profiter pour toucher ton chèque de dix mille ? suggéra-t-il.

— Je ne suis pas encore décidée.

— Dépose au moins la somme sur ton compte. Tu te décideras plus tard.

— N'essaie pas de me forcer la main.

— Tu ne devrais pas le garder sur toi ; on peut très bien te voler ton sac. (Il fit glisser le nouveau chèque vers moi.) Et voilà l'autre.

Je ne sais pas ce que j'aurais fait s'il n'y avait pas eu une diversion à cet instant précis. J'avais vaguement pris conscience de la présence d'un homme de haute taille en costume sombre, qui, debout au

guichet, nous tournait le dos. Il se retourna en glissant son portefeuille dans la poche intérieure de sa veste. Le doyen. M. Forbury me vit au moment où je le reconnus.

— Bonjour, madame Appleyard, fit-il en inclinant la tête avec hauteur.

Henry repoussa sa chaise et se leva, la main tendue.

— Bonjour, monsieur Forbury.

En tant que président du conseil d'administration de la Choir School, le doyen avait été pour beaucoup dans la démission de Henry. Mais celui-ci n'était pas du genre à garder rancune à quelqu'un. Il n'aurait pas cherché cette rencontre, mais maintenant qu'elle avait lieu il faisait contre mauvaise fortune bon cœur.

— Bonjour, répondit le doyen. (Si son visage avait été une flaque d'eau, on aurait pu faire du patin à glace dessus.) Au revoir, madame Appleyard.

Il ignora la main offerte de Henry et sortit de la banque à grandes enjambées. Je remarquai que la pointe de ses oreilles était rose.

— Quel affreux bonhomme, dis-je. Henry haussa les épaules.

— Ça devait arriver tôt ou tard.

Il avait dit cela d'un ton léger, mais je n'étais pas dupe. Henry aimait que les gens l'aiment bien. C'était sa petite faiblesse. L'épisode avec la veuve velue n'avait pas seulement dû être une affaire d'argent.

— La banque va fermer d'un instant à l'autre, dis-je. On ferait bien de se bouger.

Il était toujours prompt à tirer parti de la situation.

— Tu vas encaisser les deux chèques, hein ?

Je griffonnai la longue rangée de zéros sur le bordereau. Tout ça à cause du doyen.

— Tu auras une bonne note, dit Henry.

— N'en rajoute pas, dis-je en me levant.

Nous fûmes les derniers clients à sortir de la banque. Je m'arrêtai sur le seuil pour chercher mes clés dans mon sac en écoutant les lourdes portes se fermer derrière nous et le bruit métallique feutré des verrous qu'on tournait.

— Chassés du paradis, dit Henry. Une fois de plus.

— Il va falloir qu'on rentre par l'Enceinte. Je n'ai pas ma clé de derrière.

La porte du Cimetière n'était qu'à quelques mètres de la banque.

En la franchissant, nous avions la cathédrale de profil devant nous sur toute sa longueur, d'est en ouest, tel un grand rideau gris.

— Ça ne va pas s'arranger, tu sais, dit Henry. Loin de là, même.

— L'histoire de M. Treevor ? Il acquiesça.

— Tu n'es pas obligée de rester là.

— Si.

Nous fîmes quelques pas en silence. Nos ombres courtes glissaient sur l'allée devant nous. Le soleil était au sud-ouest et la nef de la cathédrale projetait au sol une autre ombre pareille à un canal d'eau noire.

Henry me regarda en souriant.

— A propos, maintenant que la mère de David est partie, il doit y avoir une chambre disponible à la Dark Hostelry. Tu crois que Janet accepterait que je la prenne ?

— Ça ne dépend pas de moi, dis-je en lui rendant son sourire.

A ce moment-là, M. Gotobed apparut, escortant un groupe de touristes hors de la cathédrale par la porte nord. Ils se hâtaient par l'allée qui contournait l'extrémité est, vers les cloîtres et la Porta. Je levai la main pour le saluer.

— Ça ne t'ennuie pas si je lui dis quelques mots ?

— A Gotobed ? Pourquoi ?

— Sa mère est malade. J'aimerais savoir comment elle va ?

— J'ai peine à croire que tu aies rencontré sa mère.

— Pour quelle raison ?

— C'est comme si on prétendait avoir rencontré un farfadet. Personne ne la voit jamais. De près. Les gamins disaient qu'elle était morte depuis des années et que Gotobed...

— Elle n'était certainement pas morte quand j'ai pris le thé avec elle. (J'ouvris mon sac) Tiens, voilà les clés. Pourquoi ne te rendrais-tu pas utile en mettant de l'eau à bouillir ?

J'obliquai par la pelouse tondue de frais vers M. Gotobed, qui était resté près de la porte de la cathédrale. Henry m'avait irritée. J'aimais bien les Gotobed. Il n'y avait aucune raison de se moquer d'eux.

A mon approche, M. Gotobed inclina la tête comme si j'étais le doyen.

— Comment va votre mère ?

— Aussi bien que possible dans les circonstances actuelles, merci.

Elle a déjà eu de telles crises, mais celle-ci a été plus violente.

— Elle est toujours chez vous ?

— Elle ne veut pas aller à l'hôpital. Elle s'y refuse catégoriquement. Le médecin dit qu'il vaut mieux la laisser faire. Mais des gens viennent aider.

M. Gotobed était très pâle, sa peau, sèche et squameuse, plus ridée qu'avant. Il clignait souvent des yeux, ses cils clairs voltigeant comme des doigts qu'on agite.

— Puis-je faire quelque chose ?

— Vous avez déjà fait plus que votre part.

— J'aimerais me rendre utile. Il me regarda.

— Merci. Ça l'égaierait sans doute de vous voir. Mais peut-être que vous ne voulez pas...

— Je viendrai. Quel est le meilleur moment ?

— Vous pouvez ce soir ? Vers six heures ? (J'acquiesçai.) L'infirmière vient l'aider à se mettre au lit à six heures et demie. Mais à six heures, je lui aurai donné son thé, et en général ça la met en train. C'est la bonne heure.

— Je serai là.

— Ne soyez pas surprise du changement. Elle divague de plus en plus, vous le savez ?

— Je sais.

Nous nous dîmes au revoir. M. Gotobed rentra dans la cathédrale et je poursuivis mon chemin vers la Dark Hostelry. En cours de route, il me vint à l'esprit que M. Gotobed ne m'avait pas appelée une seule fois « madame Appleyard ». Il ne s'était montré ni nerveux ni embarrassé. A eux deux, M. Treevor et M^{me} Gotobed avaient réussi à chasser tout cérémonial entre nous.

Je ne sais ce qui m'amena à m'arrêter à la porte de la Dark Hostelry. D'aucuns prétendent que nous avons un sixième sens qui nous avertit quand on nous regarde, ce qui, pour moi, est de l'ordre des histoires de bonne femme. Il n'en reste pas moins que quelque chose me fit regarder par-dessus mon épaule. A première vue, je crus que la pelouse entre la cathédrale et la porte du Cimetière était déserte. Puis un mouvement près de l'un des contreforts m'attira l'œil. Il y avait quelqu'un dans la zone d'ombre qui longeait la cathédrale.

La personne en question marchait. J'avais le soleil dans les yeux. C'était comme si une parcelle d'ombre s'était détachée du reste pour prendre une vie propre. Un homme vêtu de sombre. Le vert vif de la

pelouse l'entourait. Il se dirigeait vers moi, mais il avait dû se rendre compte que je le regardais car il s'éloigna brusquement de la porte du Cimetière comme pour essayer de m'éviter.

Francis ?

Je clignai des yeux. C'était Harold Munro, dans ses vêtements ternes et démodés habituels. Il n'avait pas le droit de me harceler ainsi.

— Hé, vous ! lançai-je.

Mon cri l'arrêta. Il me regarda. J'allai vers lui, presque en courant.

— Monsieur Munro. J'aimerais vous dire un mot.

Il attendit sans mot dire, une cigarette à la main. Sur mes talons hauts, j'avais cinq bons centimètres de plus que lui. Si j'avais été pieds nus, nous aurions été de la même taille. Il avait des pellicules sur sa veste noire, et son pantalon à rayures avait besoin d'être repassé. Il portait un col dur pas très net et taché de graisse, une cravate au nœud serré, une chaînette en argent sur le devant de son gilet. Sa calvitie en forme de carte de l'Afrique luisait de sueur. La seule chose fraîche en lui était ses yeux, gris et bridés.

— Pourquoi nous espionnez-vous ?

— Moi, mademoiselle ?

Ma colère déborda, me surprenant autant que lui.

— Vous pouvez aller dire à Simon Martlesham que nous en avons par-dessus la tête de vous voir pointer le nez à tous les coins de rue ! Veuillez lui dire aussi que je vais avertir la police qu'un individu suspect traîne dans l'Enceinte et harcèle les vieilles dames !

Je m'arrêtai, en partie parce que je n'avais plus rien à dire, en partie parce que je voulais voir sa réaction. J'en fus pour mes frais. Il continuait de tirer sur sa cigarette et me regardait avec ses petits yeux gris tandis que de la sueur coulait comme des larmes sur ses joues.

— Alors, vous le direz à Martlesham ? fis-je en mettant mes mains derrière le dos parce que j'avais fermé les poings. J'en ai assez. Nous en avons assez. Vous ne le voyez pas ? (Munro hocha la tête.) Il cherche à retrouver sa sœur, c'est ça, hein ? Il ne s'agit que de ça ?

Il hocha la tête derechef et sourit – non pas à moi, mais à quelque chose qu'il voyait intérieurement. Il jeta son mégot d'une pichenette. Nous le regardâmes tomber par terre. Puis il s'éloigna, ombre noire glissant silencieusement sur la pelouse vers la porte du Cimetière.

Je humai l'air comme un lapin flairant le danger. Je perçus une odeur de tabac turc.

Le petit salon était encore plus encombré que d'habitude, parce qu'on y avait mis un lit. Les braises rougeoyaient dans l'âtre. Les fenêtres étaient fermées. Les odeurs caractéristiques du grand âge semblaient plus fortes. Le corps pourrissait avant de mourir.

La peau pareille à du papier de soie de M^{me} Gotobed recouvrait les os de son visage, comme une tente en train de s'affaisser.

— Wilfred, va prendre ton goûter, dit-elle.

— Ça va, pour l'instant. (M. Gotobed me sourit, un peu gêné.) Mère veut être sûre que je me nourris comme il faut.

— C'est pour ça que tu dois prendre ton goûter. M^{me} Appleyard va me tenir compagnie.

— Naturellement.

M. Gotobed sortit de la pièce.

— Je ne sais pas comment il fera quand je serai partie, dit Mme Gotobed dès que la porte se fut refermée. Il n'a pas plus de bon sens qu'un nouveau-né.

— Comment allez-vous ? demandai-je.

— Fatiguée. Très fatiguée. Asseyez-vous près de la fenêtre que je puisse vous voir.

Je m'assis sur une chaise près de la fenêtre qui donnait sur l'Enceinte. Pursy me regardait sans curiosité depuis le rebord. Un rectangle de soleil doré entrait par la fenêtre opposée. La poussière voltigeait dans l'air et recouvrait toutes les surfaces planes. J'aurais aimé pouvoir faire remonter le cours du temps pour M^{me} Gotobed et pour moi jusqu'à ce que nous atteignions l'âge d'or où la souffrance n'existe pas. Les paupières de M^{me} Gotobed papillonnèrent.

— Vous continuez vos recherches sur le chanoine Youlgreave ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai.

— En un sens.

— C'était un brave homme, un brave homme. (Elle avait ouvert grand les yeux.) Vous entendez ce que je dis. *Un brave homme.*

Ce que je dis trois fois est vrai. Mais pourquoi cela était-il aussi important encore maintenant, alors que la vie s'échappait d'elle petit à petit de manière presque palpable ?

— Et la tante des enfants Martlesham ? Qu'est-elle devenue ? (Un petit mouvement convulsif agita les épaules de la vieille dame.) Vous devez l'avoir connue. (J'élevai la voix d'un ton pressant.) Comment était-elle ? Quels étaient ses sentiments pour ces enfants ?

M^{me} Gotobed secouait la tête lentement d'un côté et d'autre. Elle souffla entre ses lèvres entrouvertes avec un bruit de ballon qui se dégonfle.

— Que je suis bête, dis-je. C'est vous, n'est-ce pas ? C'était vous, la tante...

Elle continua à souffler, puis cessa et me sourit.

— Je me demandais si vous alliez le deviner.

— Vous ne vouliez pas d'enfant. Vous aviez une bonne place et vous alliez vous marier. Ils vous auraient gênés.

— J'étais sa reine, marmonna M^{me} Gotobed. C'était ma dernière chance. Mais je savais que Sammy ne voulait pas d'enfants. Je ne peux pas dire que je lui en veuille. Il ne voulait pas de ses enfants à *elle*, en particulier.

— Ceux de votre sœur ?

— Tout le monde savait ce qu'elle avait été. Mieux vaut qu'elle soit morte, celle-là. De la mauvaise graine.

— Le chanoine Youlgreave a apporté son aide.

— Il était très gentil. Et pas avare, ça non.

— Simon est parti le premier ?

— Pouvait pas attendre. Il est parti juste après la mort de sa mère, avant que nous nous fiancions, Sammy et moi. Après cela, Nancy vécut un petit moment avec moi. (Elle fit la grimace.) Je vous l'ai dit, j'habitais Bridge Street. La propriétaire n'arrêtait pas de se plaindre à propos des enfants. Elle ne supportait pas le dérangement, le désordre et le bruit qu'ils faisaient, et elle ne voulait pas s'occuper d'eux quand j'étais au travail. « Merci de vous souvenir que je ne suis pas une bonne d'enfants », voilà ce qu'elle disait. Une sotte, à qui il manquait une dent de devant... Je la revois encore. Wilfred n'a jamais fait beaucoup de bruit. Il a toujours été un garçon calme, dès le début.

— Et Nancy, lui rappelai-je, essayant de la ramener à l'essentiel. Comment était Nancy ?

Elle ne répondit pas tout de suite, puis dit lentement, comme si les

mots lui avaient été arrachés telles des dents :

— Elle prenait ce qu'elle pouvait prendre. Gentille comme tout avec M. Youlgreave, ça oui, mais quand elle était à la maison avec moi, c'était une autre affaire. Une petite peste, pour tout dire.

— Quand est-elle partie ?

— Nous nous sommes mariés à l'automne, Sammy et moi. Le 14 octobre. C'était avant ça.

— Et avant que le chanoine Youlgreave quitte Rosington ?

— Je crois. Mais ça ne devait pas être longtemps avant. Il nous avait dit, à Sammy et moi, qu'il nous ferait un cadeau de mariage, et il l'a fait – il nous a envoyé de l'argent. Mais, à ce moment-là, il était déjà parti.

— Où a-t-il emmené Nancy ?

— Chez une dame et un monsieur qui étaient de ses amis. Il disait qu'ils n'avaient pas d'enfants. Ils allaient l'élever comme une dame. Elle a toujours eu une chance infernale, celle-là. Ça, je lui faisais confiance pour retomber sur ses pieds. Une vraie petite garce. (Ses paupières papillonnèrent.) Excusez-moi, ça m'a échappé.

— Ce n'est rien.

— Personne d'autre n'était au courant, en dehors de Sammy. Ni pour l'argent, ni pour les enfants. Sammy pensait que c'était pour le mieux. Nous disions que je les avais fait adopter par des relations, des gens de Birmingham. C'était pour leur bien.

— Vous n'avez jamais eu de nouvelles d'eux ?

— Si, de Simon. Il m'a envoyé une lettre du Canada. Et je suis certaine que M. Youlgreave ne faisait pas de mal aux enfants, il était pasteur. De toute façon, pourquoi leur aurait-il fait du mal ?

Il y eut un bruit de pas dans l'escalier. Elle prit soudain un air rusé.

— Vous ne le direz pas à Wilfred ? C'est promis ? Juré ?

— Bien sûr que non, dis-je.

Le fait qu'elle m'ait demandé de ne rien dire montrait avec évidence qu'elle avait pour le moins soupçonné que Nancy n'allait pas vivre chez un gentleman et être élevée comme une dame.

La porte s'ouvrit et Wilfred Gotobed se glissa dans la pièce.

— Ça va bien, mère ? Elle me regardait toujours.

— Quand tout cela va-t-il finir ? J'ai eu ma part. Je me levai.

— J'espère que je ne vous ai pas fatiguée.

La vieille femme secoua la tête.

— Cela fait du bien à ma mère de voir d'autres visages, dit M. Gotobed. N'est-ce pas, mère ? Quand vous irez mieux, nous pourrons nous procurer un fauteuil roulant et...

— Au revoir, ma chère, me dit M^{me} Gotobed avant de détourner la tête.

— Au revoir.

— Ça faisait une longue route, depuis Swan Alley, dit-elle quand j'arrivai à la porte. Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête. M. Gotobed se dirigea vers moi en trébuchant, mais je lui dis que je connaissais le chemin.

Je respirai l'air frais de l'Enceinte. On dit qu'il y a une loi pour les riches et une pour les pauvres. Peut-être les riches et les pauvres n'ont-ils pas non plus la même moralité.

Je savais ou pensais savoir maintenant ce qui s'était passé en 1904. Peut-être Francis avait-il enseveli les restes du corps dans les jardins de l'Enceinte. A moins qu'il ne les ait jetés à la rivière, dans un sac lesté d'une pierre, comme on le fait d'une portée de chatons... Personne n'avait voulu savoir ce qu'il avait fait à Nancy Martlesham, parce que ce n'était pas une petite fille de l'Enceinte.

Je n'étais pas fière de ma découverte. Pas seulement parce que j'aimais bien M^{me} Gotobed et pas du tout ce que je venais d'entendre à propos de Nancy Martlesham. Il y avait un autre problème. Quelque chose me travaillait. Quelque chose ne collait pas. Et comme je pensais ne jamais revoir M^{me} Gotobed, je ne trouverais jamais ce que c'était.

C'était comme s'ils avaient senti l'odeur du sang. Au cours de cette longue soirée, les journalistes semblaient avoir investi jusqu'au moindre recoin. Deux d'entre eux essayèrent de me parler quand je rentrai à la Dark Hostelry. A l'instant où j'ouvris la porte du jardin, un photographe leva son appareil. Pendant que Henry et moi préparions le dîner, on sonna sept fois à la porte de derrière. Jusqu'à ce que je tire les rideaux de la cuisine, ils s'accroupissaient sur le trottoir de la grand-rue pour regarder par le soupirail.

Nous mangeâmes sur des plateaux dans le salon. Aucun de nous ne se montra très loquace, Janet moins que les autres. Son visage pâle et parfait ne révélait rien. A un certain moment, David et Henry essayèrent d'avoir une conversation sur le cricket. J'avais envie de leur botter le train.

Au milieu du repas, le téléphone sonna. Henry alla répondre. Il avait commencé à le faire après que David eut insulté un journaliste avant de lui raccrocher rageusement au nez. Janet ne voulait pas que nous débranchions l'appareil, au cas où mamie Byfield ou Rosie voudrait appeler.

Cette fois-ci, ce n'était pas un journaliste, mais le doyen. David alla parler avec lui et revint, l'air encore plus en colère qu'avant.

— Il suggère que nous demandions à la police si nous pouvons quitter la ville quelque temps. Il pense que ce serait plus agréable pour nous. Il dit que cette sorte d'affaire, qui attire l'attention générale, est mauvaise pour l'atmosphère de l'Enceinte...

— Ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, dis-je en regardant successivement Janet et David. Vous n'aurez pas la paix ici pendant au moins un jour ou deux. Vous pourriez prendre la voiture...

— Ça coûterait beaucoup d'argent ? demanda Janet évasivement, comme si elle pensait à tout autre chose.

— Au diable l'argent, dit Henry. David prit ses cigarettes sur la table.

— Nous devrions peut-être nous en aller, en effet, dit-il. On a l'impression d'être dans un aquarium, ici.

— Dis-moi si je peux vous être utile à quelque chose, dit Henry à David, sur le ton gêné qu'il prenait quand il voulait rendre service à quelqu'un.

— Ça ira très bien, merci.

Janet se leva brusquement, renversant un verre vide.

— Vous semblez tous avoir décidé ce que nous allons faire. Je ferais mieux d'aller voir ce que nous devons emporter.

Elle referma la porte derrière elle et nous écoutâmes ses pas dans l'escalier. David s'éclaircit la gorge.

— Oui, il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

Henry et lui continuèrent de parler cricket. Quand il s'agit de se fourrer la tête dans le sable, les hommes s'y prennent bien mieux que les autruches. Je trouvai Janet dans la chambre de Rosie. Assise sur le lit, les mains jointes sur ses genoux, elle regardait fixement par la fenêtre. Je m'assis à côté d'elle et le lit craqua. Quand je mis mon bras autour d'elle, elle me parut aussi froide et raide qu'un mannequin de cire.

— Ecoute, fis-je. Tu sais ce qu'on dit : les heures qui précèdent l'aube sont les plus sombres.

— Je venais voir si je pouvais envoyer quelque chose à Rosie.

— Je croyais que tu préparais les bagages de David et les tiens.

— Rosie d'abord.

— Je suis certaine qu'elle va bien, dis-je en secouant légèrement Janet par l'épaule. Je te parie à dix contre un que mamie Byfield a affaire à forte partie.

— Tu es trop gentille avec moi. Tu l'as toujours été. Je ne le mérite pas.

— Ne dis pas de bêtises.

Une porte se referma au rez-de-chaussée. On entendit David et Henry traverser le vestibule. Ils étaient en train de parler d'un match international, quelque part en Inde.

— C'est idiot de se faire du souci, tu ne trouves pas ? dit Janet. Ça ne change rien.

— Tu veux que je t'aide à faire les bagages ?

— Je ne sais même pas si nous partons.

— Je crois vraiment que vous devriez le faire. Elle tourna la tête et me sourit.

— Tu as raison. Aucune raison de rester ici. Mais si ça ne te dérange pas, je crois que je m'occuperai de ça demain. Je me sens un peu fatiguée.

Je me souvins qu'elle était encore sous le coup de sa fausse couche. Je la persuadai de prendre un bain et de se mettre au lit. Je descendis au rez-de-chaussée pour asticoter les hommes afin qu'ils se rendent utiles. Une demi-heure plus tard, je montai une tasse de chocolat chaud à Janet. Elle dormait déjà. Sur une impulsion, je me baissai et l'embrassai sur la tête. Ses cheveux n'étaient pas aussi doux que d'habitude. Ils avaient besoin d'être lavés.

J'allai me coucher tôt, moi aussi. Après avoir pris un bon bain, je me mis au lit pour lire. Je parcourus *La Voix des anges*. « De la mauvaise poésie, me dis-je, malsaine, sadique, inutilement obscure. » Mais triste, aussi.

J'entendis un bruit de pas dans l'escalier qui menait au second. On frappa à la porte.

— Entrez, dis-je.

Henry m'adressa un sourire hésitant depuis le seuil. Il avait une bouteille de cognac sous le bras et portait deux verres.

— David est allé se coucher. J'ai vu ta lumière allumée. J'ai pensé qu'un dernier petit verre te ferait plaisir.

J'acquiesçai et déplaçai mes jambes pour qu'il puisse s'asseoir au bout du lit. Il nous versa à boire et me tendit un verre.

— David a le moral à zéro.

— Ah bon ? J'avais l'impression qu'il se passionnait pour le cricket, ce soir,

Henry haussa les épaules.

— L'important est ce qu'il ne dit pas. J'ai suggéré qu'ils aillent à Londres. Pour pouvoir voir Rosie.

— A supposer que l'inspecteur Humphries les laisse partir.

— Tu penses que...

Je bus une autre gorgée.

— Je ne sais que penser. Mais si Humphries a raison, le père de Janet ne s'est pas suicidé.

— Ça fait froid dans le dos.

— Tu sais qu'avant de mourir M. Treevor commençait à croire qu'il était Francis Youlgreave ?

— Il devenait sénile, c'est sûr. Wendy ? Je regardai Henry.

— Quoi ?

— Excuse-moi. Excuse-moi pour tout.

Il me tapota la jambe à travers le drap et la couverture. Nous restâmes là un moment, aussi gauches que deux adolescents. Je songeai à ma passion façon collégienne pour David et estimai que, même s'il ne s'était rien passé, je n'avais pas à en être fière. Et je songeai aussi aux Byfield, à M. Treevor et à Francis Youlgreave. Il y avait déjà assez de souffrance comme ça en ce bas monde. Je lui tendis la main.

Henry la prit et la baisa. Puis nous nous embrassâmes et renversâmes tous deux un peu de cognac.

— Oh ! fit Henry en regardant la bouteille qui avait glissé sur le tapis. Heureusement que j'ai mis le bouchon.

Le lendemain matin, nous étions tous les deux, nus dans le lit étroit, et la bouteille de cognac était toujours là où elle était tombée. La lumière était aussi pâle et incolore que le matin où Janet était entrée dans ma chambre pour m'annoncer que son père était mort.

Mais c'était David et non Janet qui se tenait sur le pas de la porte. Il était en pyjama, pas rasé, les cheveux emmêlés.

Henry poussa un grognement et se tourna vers le mur. Je regardai David, qui me rendit mon regard.

— C'est Janet, dit-il. Cette fois-ci, c'est Janet.

PARTIE III

Le Blue Dahlia

Le temps ne guérit pas, il vous donne seulement d'autres choses auxquelles penser.

— Comment te sens-tu ? me demanda Henry avec douceur.

— Bien, merci.

— Tu en es sûre ?

— Chéri, j'aimerais que tu cesses de me traiter comme un cheval rétif.

C'était comme ça depuis que nous avions découvert que j'étais enceinte. La possibilité que je le sois m'avait perturbée, comme une menace d'invasion. Et quand j'avais eu la certitude de l'être, j'en avais eu le souffle coupé, excitation et appréhension mêlées.

— Ne vaudrait-il pas mieux que je conduise ? demanda Henry.

— Si tu conduis, je vais me cramponner au siège pendant tout le trajet. (Je rétrogadai dans un virage et lui souris.) Je me sens beaucoup plus tranquille quand je suis au volant.

Nous roulâmes un moment en silence, au milieu de la douce campagne du Hampshire. Nous étions en septembre et la température de l'après-midi était encore estivale. Je continuai à conduire doucement, traînant sur la A 31 dans notre nouvelle Ford Consul, parce que nous étions invités pour le thé et que je ne voulais pas arriver en avance. Mamie Byfield aimait la ponctualité.

— J'aurais préféré que ce vieux chameau ne soit pas là, dit Henry. Ça va déjà être assez pénible comme ça.

— Au moins tu as pu parler à David au téléphone.

— Oui. Plus vite il trouvera un autre travail, mieux ce sera.

— Et Rosie ?

Je n'avais pas grande envie de voir David, et encore moins Rosie. Ils me rappelaient Janet.

— Si c'est une fille, j'aimerais l'appeler Janet. Henry me toucha la main sur le volant.

— Bien sûr, dit-il en me pressant les doigts un instant. Nous

prenons un nouveau départ, chérie. Tout le reste appartient au passé.

— Oui, Henry.

J'ajoutai par-devers moi : *Ils appartiennent tous au passé, Francis, M. Treevor, Janet, et même ta veuve velue avec ses chaussures bleu marine incroyablement frivoles.*

On ne peut jamais redevenir ce qu'on a été, à moins de sombrer dans la sénilité comme M. Treevor. On ne peut jamais oublier ce que l'on a fait ni ce qu'ont fait les autres.

L'appartement de mamie Byfield à Chertsey se trouvait dans un petit immeuble du centre-ville. David vint nous ouvrir. J'eus un choc en voyant combien il avait changé. Il n'avait jamais été très épais, mais il avait perdu beaucoup de poids ces derniers mois. Le chagrin l'avait rendu moins beau mais, étrangement, encore plus attirant. Il effleura ma joue de ses lèvres froides.

— Tu a l'air en forme, dit Henry. Ils se serrèrent la main gauchement.

— J'ai fait beaucoup de marche, dans le Yorkshire. (David avait passé près de deux mois cloîtré dans un monastère anglo-catholique, une sorte de gymnase de l'âme que le chanoine Hudson lui avait trouvé.)

— Ma mère et Rosie sont au salon. A propos, elle n'aime pas qu'on fume...

Mamie Byfield et Rosie prenaient le thé autour d'une table dressée devant une fenêtre en saillie. La pièce était spacieuse pour un appartement moderne, mais semblait plus petite parce qu'elle était pleine de meubles et d'objets décoratifs. Sur les murs, un papier sombre à rayures évoquait les barreaux d'une cage.

Rosie tenait Angel dans ses bras. Elle avait mis à sa poupée sa tenue rose, plus très nette maintenant. Rosie semblait ne pas avoir changé depuis la première fois que je l'avais vue, six ou sept mois plus tôt, dans le jardin de la Dark Hostelry. Elle ne portait pas la même robe, évidemment. Celle-ci était verte, mouchetée de blanc – je me souvenais d'avoir vu Janet la lui faire. Mais elle avait dû grandir un peu depuis, parce que la robe était maintenant trop petite pour elle.

Nous serrâmes la main de mamie Byfield, qui nous regarda de la tête aux pieds mais ne daigna pas sourire. Je me baissai pour déposer un baiser sur la tête de Rosie.

— Bonjour, lui dis-je. Comment vas-tu ?

Elle leva les yeux vers moi, sans mot dire. Je la serrai dans mes bras et eus l'impression d'étreindre une poupée et non un être humain.

— Tu dois répondre quand on te parle, Rosemary, dit mamie Byfield. Le chat a mangé ta langue ?

— Bonjour, tatie Wendy, dit Rosie.

— Comment va Angel ?

— Très bien, merci.

— Maman ! fit la poupée, comme pour confirmer.

— Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise, commanda mamie Byfield. Je vais faire du thé et David l'apportera.

La petite réunion continua comme elle avait commencé. Dans le meilleur des cas, elle eût déjà été éprouvante, mais, mamie Byfield présente, elle n'avait de toute façon jamais eu la moindre chance d'être réussie.

Cette femme aurait fait pourrir un champ de pommes de terre rien qu'en le regardant.

J'essayai de parler à Rosie, sans grands résultats. Elle répondait par monosyllabes, sauf quand je lui demandai si elle avait hâte de retourner à l'école.

— Non, dit-elle. Je veux aller à la maison.

— Je crois que papa et toi allez bientôt avoir une nouvelle maison, et alors tu...

— Je veux la maison qu'on avait avant, dit-elle en fixant le dessus de la tête de la poupée. Je veux que *tout* soit comme avant.

Nous restâmes moins d'une heure. David nous raccompagna au rez-de-chaussée et tira de sa poche un paquet de cigarettes quand nous arrivâmes à la porte de l'immeuble. Nous avions laissé Rosie aider sa grand-mère à débarrasser la table, petite esclave blonde prête à se mutiner.

Henry accepta une cigarette et sortit son briquet.

— Du neuf pour ton travail ? demanda-t-il. David secoua la tête.

— C'est à cause de Janet ? demandai-je.

Il resta impassible mais j'eus l'impression de lui avoir donné un coup en prononçant le nom de sa femme.

— Evidemment, ça ne facilite sûrement pas les choses, mais en fait c'est tout simplement qu'aucun poste me convenant ne s'est encore présenté.

— Pourquoi pas une aumônerie dans une université ? suggéra Henry. J'imagine que tu as envie de continuer à écrire ton livre...

— Je pensais plutôt à une paroisse. Pour l'instant, je me rends utile

ici.

J'étais surprise mais ne dis rien.

— J'ai beaucoup réfléchi dans le Yorkshire, poursuivit David, répondant à nos questions muettes. Par la prière, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il était temps que je change d'orientation.

— Wendy et moi pensions que... enfin, si tu veux un poste dans une école primaire, il te suffit de le demander, dit Henry.

— Je ne crois pas que je m'y entendrai à enseigner à des petits garçons. Ou à des petites filles, ça revient au même.

— Mais tu vas venir séjourner chez nous, n'est-ce pas ? dis-je. Viens maintenant, si tu veux. Avec Rosie. Ce ne sont pas les chambres qui manquent.

— Merci. Je garde à l'esprit ta proposition.

Il se détourna en disant ces mots, car exprimer sa gratitude n'était pas précisément dans ses cordes. Je levai les yeux vers la fenêtre de l'appartement et vis Rosie qui nous regardait de là-haut.

— Ce serait agréable pour Rosie, évidemment, dit Henry. Et je suis certain qu'elle exercera une influence civilisatrice sur nos petits barbares...

— Est-ce qu'elle va bien ? demandai-je. Elle semble assez paisible.

— Elle veut sa mère, dit David en regardant le bout de sa cigarette. Je crois qu'elle aimerait avoir de nouveau quatre ans et que ça dure éternellement. Elle n'a pas grand-chose à faire ici et ça n'arrange rien. (Il s'humecta les lèvres.) Ce n'est pas facile pour elle. Ni pour ma mère, d'ailleurs.

— Ta mère doit sembler très... plutôt redoutable à une enfant, dis-je.

— Elle a des idées très arrêtées sur les enfants et la façon dont ils doivent se comporter. (Il me jeta un coup d'œil et je crus voir du désespoir sur son visage.) Elle trouve, par exemple, que Rosie est très bébé. Elle essaie donc de l'encourager à se montrer plus mûre. Un jour, elle lui a retiré sa poupée et ça a fait toute une histoire.

— Rosie m'a dit qu'elle voulait rentrer à la maison.

— Elle a encore du mal à accepter ce qui s'est passé.

— D'accepter ce qui ne peut être changé ? (La veuve velue me vint à l'esprit.) De savoir qu'elle ne pourra y échapper jusqu'à la fin de ses jours ? Henry s'éclaircit la gorge.

— Pauvre enfant. Enfin, le temps guérit tout. David me regardait toujours.

— Ma mère a raison, en un sens. Rosie est très bébé en ce moment. Mais c'est uniquement parce, à un certain niveau, elle croit pouvoir abolir ce qui s'est passé. Tu comprends ?

— Comme par magie ?

— Oui. Mais elle ne pourra pas continuer ainsi toute sa vie.

— Et ses vêtements ?

— Ses vêtements ?

— Je n'ai pu m'empêcher de remarquer que sa robe était devenue trop petite. Lui acheter des vêtements neufs l'aiderait peut-être à rompre avec le passé.

— Quand ça ne va pas, on va faire des achats. C'est la devise de toutes les femmes, jeunes ou vieilles, dit Henry.

David se frotta le front.

— Je crois qu'on ne lui a rien acheté de neuf depuis Rosington...

— Pourquoi ne l'emmènerais-je pas en ville ? Je suis sûre que ça l'amuserait... Ça la sortirait un peu d'elle-même, ça lui donnerait quelque chose de nouveau à penser. On pourrait y passer la journée...

— Je ne sais pas...

— Pourquoi pas ? Ça me fera plaisir, à moi aussi. Ce serait bien que nous puissions le faire cette semaine. Après, nous serons pas mal occupés.

— Je dois admettre que ce serait certainement une bonne chose. Ma mère n'est plus aussi ingambe qu'elle l'était. Elle n'aime pas vraiment faire des courses. Et peut-être as-tu raison... Peut-être que cela aiderait Rosie à accepter la situation...

— Alors, c'est d'accord, dis-je en sortant mon agenda. Que penses-tu de jeudi ?

— Ça devrait aller. J'appellerai pour confirmer. (Il se tourna vers Henry.) Tu es certain que ça ne va pas poser de problèmes ? Quand a lieu la rentrée ?

— La semaine prochaine. Pour dire la vérité, je suis terriblement nerveux.

— L'enseignement, c'est comme monter à bicyclette, dit David. Quand on a appris, on n'oublie pas. Ma mère est comme ça avec les gens. Elle n'oublie jamais un visage.

Ce n'était pas l'enseignement qui préoccupait Henry, mais les responsabilités. David me regarda.

— A propos, j'allais oublier... Ma mère s'est rappelé l'identité de la

femme qu'elle a vue à Rosington.

Je le regardai quelques instants sans comprendre, puis hochai la tête, la mémoire me revenant. J'avais conduit mamie Byfield à la gare et elle avait vu une femme, dont le visage lui était familier, entrer dans l'Enceinte par la porte du Sacristain. Cette femme avait déjeuné à une table voisine de celle de Henry et moi, au Crossed Keys, quelques heures plus tard. Selon Henry, elle était aussi passée dans la grand-rue de Rosington dans une grosse voiture noire, assise à côté de Harold Munro.

Tout cela, le jour de la mort de Janet. Sur le moment, je ne m'étais pas souciee de savoir qui était cette femme. La seule chose qui comptait maintenant était David, qui essayait de parler du jour du décès de Janet comme de n'importe quel autre. J'aurais aimé pouvoir le serrer dans mes bras comme je l'avais fait avec Rosie.

— Ma mère l'a rencontrée le mois dernier à un déjeuner de bienfaisance à Richmond. C'est lady Youlgreave.

— Que diable faisait-elle à Rosington ? dit Henry. Ta mère le sait ?

— Oh oui. Elles ont bavardé longuement quand elles ont découvert qu'elles avaient quelque chose en commun. Elle était allée faire une virée en voiture dans l'East Anglia et s'était arrêtée à Rosington pour déjeuner. Apparemment, Francis Youlgreave était l'oncle de son mari.

Je n'osais regarder Henry. Une idée s'était insinuée dans mon esprit, aussi malvenue qu'un cambrioleur entré chez vous nuitamment. Si Harold Munro se trouvait dans la voiture de lady Youlgreave, cela ne donnait-il pas à penser que ce n'était pas Simon Martlesham qui louait ses services ? N'était-ce pas plutôt Martlesham lui-même que traquait Munro ?

Old Manor House, près de Rosington, sentait la vieille fortune. La vieille fortune importante. Je m'arrêtai sur le bas-côté et nous restâmes là un moment, à admirer les lieux.

C'était une longue bâtisse basse, sise à quelques centaines de mètres du Queen's Head, la pension où était descendu Henry lors de son retour. Elle avait de grandes fenêtres et les murs avaient été repeints récemment en un vert bleuté pastel qui miroitait comme de l'eau. Entre le bâtiment et la route, une allée gravillonnée soigneusement ratissée faisait le tour d'une pelouse circulaire et menait jusqu'à la porte d'entrée. Une branche de l'allée partait vers l'arrière de la maison. Les feuilles des hêtres pourpres étaient en train de changer de couleur dans le jardin de derrière. Une grosse berline était garée devant la porte, sa peinture pareille à un miroir noir.

— C'est la même voiture ? demandai-je. On dirait que oui.

Henry grogna. Il était grincheux parce qu'il aurait préféré ne pas venir.

— C'est une Bentley Continental Type R et c'est celle que nous avons aperçue dans la grand-rue. On n'en voit pas beaucoup...

Je retirai la clé de contact de la Ford et m'apprêtai à descendre de voiture.

— Bon, allons voir si la maîtresse des lieux est chez elle.

— Wendy... Laissons tomber. Je me tournai vers lui.

— Je veux savoir ce qu'elle fabriquait là.

— Elle éprouvait de la curiosité pour son oncle... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

— C'est une Youlgreave par alliance, et ce n'était donc pas son oncle.

— Tu coupes les cheveux en quatre. Tu vois très bien ce que je veux dire. Tu ne crois pas que le fait d'être enceinte te...

— Me fait accorder trop d'importance aux choses ? Dis-moi alors pourquoi elle faisait tant de mystère ? Elle aurait pu venir à Rosington et se renseigner par elle-même. Au lieu de cela, elle a éprouvé le

besoin de louer les services de ce vilain petit bonhomme. Si ce n'était que de la curiosité pour un membre de sa famille, ça n'aurait pas de sens.

Henry haussa les épaules. Je savais ce qu'il pensait : que je ne me comportais pas moins bizarrement que lady Youlgreave. Je savais aussi que je ne pourrais jamais lui dire les raisons confuses pour lesquelles Francis avait tant d'importance pour moi, ni qu'il ne serait jamais tout à fait capable de me comprendre, même s'il essayait vraiment. Mes raisons à moi avaient à voir avec la veuve velue, avec David Byfield, et surtout avec Janet. J'avais échoué, avec Janet. Je ne voulais pas échouer maintenant.

— Wendy...

Sans le laisser terminer sa phrase, j'ouvris la portière et descendis de voiture. Quelques instants plus tard, je remontais l'allée vers la porte du manoir. J'entendis la portière de Henry claquer derrière moi et le bruit de ses pas qui se hâtaient à ma suite. Je sonnai. La porte de devant était dans l'ombre et l'air se rafraîchit soudain sur mes avant-bras. Henry me rejoignit. Quand je le regardai, il sourit.

— Sois polie, chérie, c'est tout ce que je te demande, murmura-t-il.

— Si elle est là, dis-je en sonnant à nouveau.

— Souviens-toi qu'elle a peut-être des petits-fils qui pourraient venir à Veedon Hall.

On entendit un petit bruit de pas pressés sur le gravier derrière nous et soudain Henry se mit à faire la danse de Saint-Guy, pendant qu'une masse de poils bruns sautait en tous sens autour de lui, visiblement déterminée à lui mordre les chevilles.

— Beast ! lança une voix derrière nous.

Henry jura d'une façon qui avait peu de chances de produire une impression favorable sur une grand-mère. J'en profitai pour décocher un coup de pied dans les côtes du chien.

— Beast, ici !

Le chien, un teckel, abandonna Henry à contrecœur et retourna furtivement auprès de sa maîtresse en faisant un crochet pour m'éviter. Pour la première fois, je voyais lady Youlgreave de près. Petite, le dos voûté, des cheveux sombres teints. Son visage, ridé comme celui d'un singe, n'avait rien de beau, mais elle était maquillée de main de maître. Elle portait un pantalon bien coupé et un chemisier de soie. Il fut un temps où les hommes devaient sans doute la trouver attirante. Elle était d'un âge indéfinissable, quelque part entre cinquante-cinq et soixante-quinze ans.

Un gros berger allemand tirait sur la laisse qu'elle tenait de la main droite. Entraînée par le chien, lady Youlgreave se dirigeait vers nous en une succession de mouvements rapides, comme ceux d'un oiseau. Le teckel restait entre sa maîtresse et nous, prêt à intervenir si ça tournait mal.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle.

Sa voix possédait la calme assurance de ceux qui ont toujours eu de l'argent, et ont toujours donné des ordres. Il n'y avait en elle aucune chaleur.

— Je suis Wendy Appleyard, dis-je. Voici mon mari, Henry.

Je lus sur son visage que le nom lui disait quelque chose. C'était comme voir quelqu'un réagir à une petite secousse électrique. Le chien-loup renifla le bout de ma chaussure, celle avec laquelle j'avais donné un coup de pied au teckel.

— C'est Beauty ? demandai-je.

Lady Youlgreave acquiesça et chassa le chien d'un geste de la main, une main dont les ongles étaient couverts de vernis pourpre.

— Vous êtes bien lady Youlgreave, madame ?

Elle hocha la tête, semblant surprise que j'aie besoin de le demander. Puis elle attendit que j'expose l'objet de notre visite.

— Vous connaissez M^{me} Byfield, je crois.

— Un peu, oui.

— Nous venons de prendre le thé avec elle, son fils et sa petite-fille.

Elle me fixait de ses grands yeux marron foncé, qui me firent penser à deux mares boueuses.

— Ce qui est arrivé à Rosington est bien triste, déclara-t-elle.

— Oui, très triste.

— M^{me} Byfield a dit que vous habitiez chez eux quand le drame a eu lieu, je crois ?

— Je pense que vous le saviez déjà. Harold Munro a bien dû vous le dire.

L'espace d'un instant, son visage simiesque resta sans expression, puis les rides composèrent ce qui pouvait être aussi bien une grimace qu'un sourire.

— J'ai les jambes lourdes, dit-elle. Allons nous asseoir dans le jardin, voulez-vous ?

Elle nous entraîna sur le côté de la maison jusqu'à une roseraie.

Nous passâmes sous une arche de verdure pour arriver sur une vaste pelouse carrée coupée en deux par une allée dallée de pierres. Un vieux mur de brique bordé d'arbres et d'arbustes entourait l'enclos. Au-delà du mur, on apercevait les toits d'une mer de maisons pareilles à des cages à lapins. Le jardin était un îlot de verdure fortifié qui semblait exister par tolérance, comme Rosington au milieu des plaines marécageuses du Norfolk ou l'Enceinte au centre de Rosington.

Lady Youlgreave se dirigea droit vers un ensemble de meubles de jardin, quatre fauteuils en osier équipés de coussins autour d'une table aux pieds en bambou. Elle prit place dans le plus grand des fauteuils, au dossier haut comme celui d'un trône, et nous invita du geste à nous asseoir aussi.

— Je n'ai que quelques minutes de libres, annonça-t-elle.

— Je serai brève, dis-je. Munro travaillait pour vous. Ses épaules se soulevèrent.

— Ah oui ?

— Ça ne vous dérange pas de nous dire ce que vous attendiez de lui ?

— Je ne pense pas que cela vous regarde, madame Appleyard.

— Permettez-moi de ne pas être de cet avis. Il m'a surveillée à plusieurs reprises, voyez-vous, ce qui fait que cela me regarde. Il a essayé de parler à toutes sortes de gens à Rosington. Saviez-vous qu'il a causé une frayeur mortelle à une vieille dame ?

Les chiens s'étaient couchés dans l'herbe, aux pieds de lady Youlgreave. Quelque chose dans le ton de ma voix leur fit lever la tête. Elle caressa le berger allemand entre les oreilles, puis regarda ses mains, couvertes de plus de bagues que je n'en posséderai jamais.

— J'ai engagé M. Munro pour enquêter sur l'une des relations de mon mari. (Elle leva les yeux vers moi.) Voilà le fin mot de l'histoire. A propos, comment s'appelle la vieille dame dont vous parlez ?

— Aime Gotobed.

Le plaisir que je lus sur le visage de lady Youlgreave était évident.

— Et elle s'en est remise ?

— Brièvement. Elle est morte quelques semaines plus tard.

Henry respira un bon coup.

— Ma femme ne sous-entend évidemment pas que M. Munro a provoqué la mort de Aime Gotobed, mais seulement que...

— Il lui a sans aucun doute fait une frayeur terrible. Je l'ai vue juste après. Elle croyait que Munro essayait de s'introduire chez elle.

Lady Youlgreave hochait la tête, sans se compromettre.

— Il suivait Simon Martlesham. Pourquoi lui avez-vous demandé de le faire ?

— De suivre Simon Martlesham ? Parce que, enfant, il a connu Francis Youlgreave.

— Je crois que ce qui vous intéressait surtout, c'était de savoir pourquoi Francis Youlgreave avait quitté Rosington. Il y a eu un scandale, n'est-ce pas ?

— Tout le monde le sait. (Elle leva des sourcils noirs comme l'encre.) Des femmes prêtres... Je me demande où il est allé pêcher ça. Je ne crois même pas qu'il ait beaucoup aimé les femmes. Il en avait probablement peur. Comme beaucoup d'hommes de sa génération. Mais ce n'est pas là un grand secret, madame Appleyard. M. Munro m'a même trouvé un article du *Times*...

— Il a également raflé tout ce qui concernait l'affaire dans les archives du *Rosington Observer*. Du vol pur et simple. A moins qu'il n'ait essayé d'effacer les pistes pour quiconque viendrait à sa suite ?

— M. Munro avait effectivement tendance à ne pas y aller par quatre chemins, je vous l'accorde.

— Avait ?

— Je n'ai plus recours à ses services. Il a fini le travail que je lui avais confié.

— Mais votre oncle était impliqué dans un autre scandale, lady Youlgreave, et celui-là ne touchait pas à des questions d'ordre religieux. Je pense qu'on a seulement pris pour prétexte ce sermon sur les femmes prêtres pour se débarrasser de lui.

— Tout cela est bien mélodramatique...

— Cela avait un rapport avec Simon Martlesham et sa famille.

Elle se pencha en avant et s'arrêta de gratter la tête du berger allemand.

— Allez-y, continuez.

— M^{me} Gotobed était la tante de Simon Martlesham. Les Martlesham étaient très pauvres. Ils venaient d'un quartier de Rosington appelé Swan Alley, un ensemble de taudis près de la rivière, qui n'existe plus. Simon cirait les chaussures au palais épiscopal. Et il avait une sœur cadette nommée Nancy. Mais vous savez tout cela, n'est-ce pas ?

— Je sais beaucoup de choses, madame Appleyard.

— Puis la mère est morte et les enfants ont été à la charge de la

tante. Elle travaillait dans une mercerie et n'avait pas encore épousé M. Gotobed. Les enfants étaient pour elle un fardeau, en partie parce qu'elle voulait se marier. M. Gotobed était le bedeau en titre et il possédait une maison dans l'Enceinte. L'idée d'avoir sous son toit des enfants venus de Swan Alley ne lui plaisait pas. Peut-être voulait-il en avoir à lui. Cela se tient pour vous ?

Lady Youlgreave hocha la tête d'une façon qui suggérait que peu lui importait que ça se tienne ou non. Henry changea de position dans son fauteuil à côté de moi et l'osier craqua.

— Heureusement, il y avait une solution, continuai-je. Le chanoine Youlgreave connaissait les enfants Martlesham. Simon lui était venu en aide quand il était tombé dans l'Enceinte. Et le chanoine Youlgreave s'était intéressé au jeune garçon, lui avait donné des livres à lire. Et il avait fait la même chose avec Nancy, la petite sœur. J'imagine que tout cela ne faisait qu'ajouter à sa réputation d'excentrique.

— Je ne veux pas vous presser, madame Appleyard, mais j'ai un rendez-vous.

J'acquiesçai.

— Ce ne sera plus très long. Selon M^{me} Gotobed, les gens de l'Enceinte le trouvaient un peu trop amical avec ces enfants de Swan Alley. Quoi qu'il en soit, il est venu à la rescousse des Martlesham. Il a participé aux frais, pour permettre à Simon d'émigrer au Canada et d'y apprendre un métier. Mais c'est là que l'on ne s'y retrouve plus. La première fois que j'ai parlé avec Simon, il m'a dit que Francis Youlgreave avait aussi payé le voyage de Nancy, qui serait partie avec lui. Mais j'ai ensuite trouvé une photo prouvant qu'elle était restée à Rosington. Simon a alors modifié son histoire. Il nous a dit que le chanoine Youlgreave avait fait en sorte que Nancy soit adoptée par de riches amis. Pour ce que nous en savons, rien ne prouve qu'il l'ait fait. Après l'été 1904, Nancy Martlesham a tout simplement disparu.

Henry se tortilla sur son siège et se racla la gorge.

— Ce qui ne sous-entend pas nécessairement quelque chose de sinistre, bien entendu...

— Continuez, dit lady Youlgreave d'une voix traînante. Je trouve très intéressant d'avoir un autre point de vue sur l'oncle Francis.

— J'ai parlé avec des gens qui le connaissaient, dis-je. J'ai lu ses poèmes. Munro vous a-t-il dit qu'il avait la manie de découper des animaux en morceaux ? Ou le saviez-vous déjà, grâce à quelque chose que vous auriez trouvé ici ?

Je marquai une pause, mais elle ne dit rien. Elle me fixait de ses

yeux marron opaques.

— A ce qu'il semble, il pensait pouvoir conserver sa jeunesse en mangeant un enfant...

Lady Youlgreave partit d'un bref éclat de rire, son étonnement fort dans ce jardin paisible.

— L'oncle Francis était excentrique, je vous l'accorde. Tout le monde le sait. Déséquilibré, même. Saviez-vous qu'il était opiomane ? Mais je doute qu'il ait eu la force de tuer ne serait-ce qu'une mouche. Songez-y, madame Appleyard. Songez à ce que représente, pratiquement, le fait de tuer un animal, ne serait-ce qu'un chat.

— Comment savez-vous qu'il s'agissait d'un chat ? demandai-je vivement.

Elle éluda la question d'un geste de la main.

— En tout cas, il était assez fort pour se donner la mort, poursuivis-je.

Elle regarda sa montre de manière significative.

— N'êtes-vous pas en train de formuler de simples hypothèses, madame Appleyard ?

— Vous vous intéressez aux Martlesham autant que Francis Youlgreave. Je crois que vous avez essayé de retrouver leurs traces. Et en particulier, vous recherchez Nancy. Parce que quelque chose que vous avez trouvé ou entendu dire vous a donné à penser que Francis l'a tuée.

Cette fois-ci, lady Youlgreave rit pour de bon, un de ces rires des gens bien élevés, qui n'expriment aucune joie. Puis elle se redressa sur son fauteuil et me sourit. Sourire qui me perturba parce qu'il semblait déplacé sur ce visage à ce moment-là. J'aurais juré que c'était un sourire de soulagement.

— Vous avez beaucoup d'imagination, madame Appleyard. Mais je crains de devoir vous décevoir. Je n'ai jamais pensé un seul instant que l'oncle Francis l'avait tuée. Et cela pour une bonne raison. Je suis Nancy Martlesham.

Veeton Hall, une haute et affreuse bâtisse construite au XIX^e siècle par un fabricant de corsets, avait des prétentions aristocratiques. Elle disposait d'un grand jardin, baptisé le Parc dans le prospectus de l'école, d'une mare, le Lac, et d'un fossé, le Saut-du-Loup. L'une des chambres était soi-disant hantée par le fantôme d'une jeune fille noble abandonnée par son amant.

La réalité était plus aimable et presque douillettement banlieusarde, bien que nous fussions au fin fond du Hampshire. Les pièces étaient spacieuses et claires. Des générations de jeunes garçons avaient humanisé l'endroit. J'aimais beaucoup Veeton Hall, et c'était tout aussi bien car j'en étais propriétaire pour vingt pour cent.

Les anciens propriétaires, les Cuthbertson, nous avaient invités à y séjourner une semaine, juste après le décès de Janet. Lorsque Henry m'avait fait part de leur invitation, j'avais supposé qu'ils l'avaient lancée en partie par calcul, pour s'assurer que la vente convenue avec Henry aurait bien lieu. Il est toujours plus facile de s'attendre au pire qu'au meilleur de la part des gens. Mais quand je fis leur connaissance, je ne tardai pas à me rendre compte qu'ils voulaient simplement se montrer agréables.

Henry et moi passâmes la majeure partie du dernier trimestre avant les vacances scolaires à Veeton Hall, nous habituant peu à peu à l'endroit et l'un à l'autre. Je fus surprise de constater qu'en ce qui concernait l'école j'étais un atout pour Henry. Son nouvel associé était ce qu'il appelait un célibataire confirmé et, comme le disait M^{me} Cuthbertson, les mères des élèves appréciaient qu'il y ait une femme dans l'établissement. Quant à Henry, il adopta le rythme de l'école comme s'il n'avait jamais quitté l'enseignement.

— C'est pour lui que travaillent en fait les gamins, dit M. Cuthbertson. Dieu sait pourquoi, on ne peut pas dire ça de beaucoup d'entre nous.

J'aimais Veeton Hall pour ce qu'il était et pour ce qu'il pouvait être. Et puis surtout, on était loin de l'Enceinte de Rosington. C'était un autre univers miniature, mais celui-ci était dominé par cent dix-sept petits sauvages en passablement bonne santé. Les enfants devaient apprendre à conjuguer les verbes au subjonctif et à résoudre

des équations du second degré, ce qui heureusement n'était pas mon domaine, mais ils devaient aussi être nourris et abreuvés, soignés quand ils tombaient malades, consolés quand ils étaient tristes. L'une des infirmières partit brusquement lorsque sa mère eut des ennuis de santé et je repris certaines de ses fonctions.

Tout cela me donnait l'impression d'être quelqu'un d'autre, en plus d'être enceinte et pour partie propriétaire de l'école. Henry avait couché nos deux noms sur le contrat. Jusque-là, j'appréciais davantage l'école que la grossesse. Henry et son associé étaient peut-être d'excellents professeurs, mais aucun n'avait la moindre idée de la façon de gérer l'établissement et l'argent. J'en vins peu à peu à me charger de l'administration. J'avais fait beaucoup de chemin depuis le 93, Harewood Drive à Bradford, mais je restais pour partie la fille d'un boutiquier du Yorkshire.

J'étais donc très occupée. Pendant le dernier trimestre et ensuite, je n'eus guère le temps de broyer du noir ou de m'affliger de la disparition de Janet. Je n'avais guère le temps de penser à ce qui s'était passé. Cela me convenait très bien. Je pouvais fuir Rosington jusqu'à la fin de mes jours. Je ne pourrais jamais fuir Janet.

Janet. Aussi occupée que je fusse, elle était toujours à l'arrière-plan de ma mémoire, attendant patiemment son heure. J'avais conservé des coupures de journaux concernant son décès dans une enveloppe en papier kraft, car je savais que tôt ou tard il me faudrait les relire.

L'un des journaux avait choisi comme gros titre *la femme morte par amour*. Le *News of the World* disait que Janet était un ange de miséricorde qui s'était donné la mort pour épargner de la souffrance à autrui. Elle avait fait ce qu'il ne fallait pas et en avait payé le prix par son sacrifice. En général, le verdict était qu'elle avait eu bon cœur mais avait été d'une faiblesse coupable. Il était considéré comme acquis que le suicide était une solution de lâche. Je ne comprenais pas cela et ne le comprends toujours pas. Se tuer exige un courage que je n'ai jamais eu.

Aucun des articles n'évoquait le fait que David avait perdu son travail, ni ses manquements en tant que mari. Rosie et lui restaient confinés en marge du drame. Janet en eût été contente. Elle n'était pas vindicative et chérissait son intimité. Avant d'avalier ce qui restait des somnifères de son père, elle avait écrit trois lettres qu'elle avait glissées sous son oreiller.

Celle adressée au coroner avait été lue à l'enquête. Janet disait qu'elle était désolée de causer tant d'ennuis à tout le monde. Elle avait décidé de se suicider parce qu'elle avait tué son père. Elle ne supportait pas de le voir devenir sénile, savait combien il était

malheureux et qu'il le serait encore plus quand il serait dans une maison de santé. Il l'avait priée de le tuer. Elle ajoutait qu'elle ne pouvait continuer à vivre après ce qu'elle avait fait et que, de toute façon, la perte de son bébé Pavait beaucoup déprimée. Le coroner nous transmit les lettres qui nous étaient adressées, à David et à moi, mais ne jugea pas nécessaire de les lire devant la cour.

Je n'ai jamais su ce qu'il y avait dans la lettre que Janet avait écrite à David. La mienne était courte et allait à l'essentiel. Plus de quarante ans après, je peux la réciter mot pour mot.

Personne n'y peut rien, pas même toi. La police sait que j'ai tué papa et c'est une question d'heures avant qu'on vienne m'arrêter. Tu as toujours été pour moi une sorte d'ange gardien, mais, je t'en prie, ne te sens pas responsable.

C'est mieux ainsi pour tout le monde, surtout pour David et Rosie. Je voudrais tant qu'ils aient la liberté de prendre un nouveau départ, et ils ne pourront pas le faire si je suis là. Je sais que tu les aideras si tu le peux. Merci pour tout.

Sais-tu combien Henry a besoin de toi ? Fais-lui part de mon affection. Avec toute ma tendresse,

Janet

Le coroner s'était montré scrupuleusement équitable et avait même témoigné de la sympathie. Les preuves présentées par la police ne laissaient aucun doute sur le fait que M. Treevor avait été tué. Un certain nombre de témoins, y compris David et moi-même, avaient déclaré qu'il était très malheureux et qu'il avait demandé à plusieurs reprises qu'on mette fin à ses jours. Le Dr Flaxman avait dit au tribunal que M^{me} Byfield avait été gravement déprimée par la perte de son bébé et qu'il s'inquiétait pour sa santé mentale.

On avait produit ensuite la pièce à conviction décisive. La police s'était rendue à la décharge municipale. Quelques heures après le décès de M. Treevor, le mardi matin de bonne heure, les éboueurs avaient effectué leur tournée. Les inspecteurs avaient donc fouillé des monceaux d'ordures jusqu'à trouver des déchets venant de la Dark Hostelry.

L'inspecteur Humphries certifia qu'ils comprenaient des enveloppes adressées aux Byfield et à moi, ainsi qu'une bouteille vide de sauce Worcester portant les empreintes digitales de Janet. Tout près, on avait trouvé du papier journal, en l'occurrence le *Church Times*, contenant des épluchures de pommes de terre et plusieurs chiffons humides. A l'examen, les chiffons se révélèrent être des morceaux d'une chemise de nuit en pilou léger de coton, de couleur crème à

l'origine, avec des petits arcs roses imprimés.

Le tissu était en grande partie taché d'un sang du même groupe que celui de M. Treevor, comme l'établit l'examen médico-légal. La police estimait que, après avoir tué son père, Janet avait essayé de se laver et de nettoyer la chemise de nuit, puis avait décidé de couper celle-ci en morceaux et de la mettre à la poubelle. Sur l'ourlet de la chemise, il y avait une étiquette de laverie qui, les recherches l'avaient démontré, correspondait à du linge de la Dark Hostelry. David avait confirmé que sa femme avait eu une telle chemise de nuit. Ni lui ni la police n'avaient pu la retrouver dans la maison. Il était presque certain que Janet l'avait portée le soir précédant la mort de son père.

Elle n'avait donc pas mis la chemise de nuit en nylon bleu pâle pour se faire belle pour David. J'aurais aimé croire en Dieu pour pouvoir au moins prier pour l'âme de Janet. Je n'avais pas réussi à la soutenir comme il fallait car j'étais trop absorbée par mes propres histoires, avec Henry et Francis Youlgreave. Je n'avais pas remarqué que ma meilleure amie était en train de s'enfoncer dans une situation sans issue.

Le coroner avait dit que c'était une tragédie, ce qui était sans doute vrai, et que Janet n'avait pas aimé de manière sage mais trop bien. Je me demandais si de la haine ne s'était pas mêlée à cet amour. De nos jours, les psychologues diraient que M. Treevor s'était comporté de façon « inadéquate » avec Rosie à plusieurs reprises. S'était-il comporté aussi de manière « inadéquate » avec Janet quand elle était petite ? Je ne puis l'imaginer détestant quelqu'un au point de le tuer. Si ce n'est elle-même, évidemment, la personne qu'elle a peut-être détestée le plus.

Et David ? J'avais vu de quelle façon il regardait M. Treevor quand il l'avait trouvé dans le lit de Rosie, j'avais entendu le ton de sa voix. La haine transformait David en quelqu'un d'autre. Si la haine était capable de tuer à elle seule, alors M. Treevor serait mort bien avant de se vider de son sang.

Janet aimait David. En un sens, elle vivait pour lui. Quand je cessai de me sentir inerte et tentai de me changer les idées avec les faits et gestes de cent dix-sept gamins, je recommençai à réfléchir. C'est alors qu'il me vint à l'esprit que Janet avait peut-être fait plus que de vivre pour David. Elle était peut-être aussi morte pour lui.

Nous ne parlâmes guère ce dimanche-là, tandis que nous revenions en voiture de Roth à Veedon Hall. Lorsque nous nous engageâmes dans l'allée menant à la maison, je me sentis soulagée. J'ai dû soupirer.

— Qu'y a-t-il ? demanda Henry.

— Tu sais que c'est la première fois que nous avons un véritable chez-nous ?

— Mieux vaut tard que jamais.

Après dîner, nous allâmes faire une petite promenade dans ce que nous avions pris l'habitude d'appeler notre Parklet, notre petit parc La brume commençait déjà à recouvrir la pelouse, montant vers la terrasse. Lorsque je jetai un coup d'œil en arrière sur Veedon Hall, pour une fois la bâtisse me sembla belle, une maison sortie d'un conte de fées.

Je glissai mon bras sous celui de Henry.

— Comme c'est calme, dis-je.

— Attends que la bande de voyous revienne. Tu sauras alors ce que faire du bruit veut dire.

A cause de ma grossesse, Henry insistait pour que nous marchions à une allure convenant plus à un enterrement. Il fumait la pipe, une sale habitude qui avait au moins pour effet de tenir en respect les mouchérons. La pipe était une innovation récente visant à le faire paraître sérieux devant les parents. Il n'en maîtrisait pas encore tout à fait l'art et s'exerçait donc en cachette avec moi.

— Après tout, dit-il, tu ne vas pas tarder à être mère.

Il y avait un banc de pierre près de ce que nous appelions naturellement le Lakelet, le petit lac. Nous nous y assîmes un moment, bien qu'il y ait eu davantage de mouchérons près de l'eau. Henry était persuadé que j'avais besoin de me reposer. Il faisait encore jour, mais le soleil était couché et l'air se rafraîchissait rapidement. Les vaguelettes propulsées par les canards tourbillonnaient à la surface de l'eau argentée. Je pensai aux colverts que j'avais nourris avec Rosie près de l'endroit où se trouvait jadis Swan Alley et me demandai si

Nancy Martlesham avait donné à manger à leurs ancêtres quand elle était enfant.

— Elle n'en a pas, disait Henry. C'est une consolation.

J'avais manqué le début de la phrase.

— Qui n'a pas quoi ?

— Des petits-fils. Lady Youlgreave n'a pas d'enfants. Nous n'avons donc pas à nous montrer agréable avec elle dans l'espoir qu'elle nous les confie.

— Tu lui as posé la question ?

— Non. Quand tu es allée aux toilettes, je lui ai dit que tu étais enceinte et elle m'a répondu qu'elle était contente de ne jamais avoir eu d'enfants, parce qu'il fallait s'occuper d'eux sans arrêt.

— Tu crois qu'elle est heureuse ?

Henry haussa les épaules et souffla un jet de fumée au-dessus des flots. Je le soupçonne d'avoir essayé de faire des ronds de fumée.

— Je ne crois pas qu'elle se laisse seulement aller à se poser la question, fis-je.

Henry tira sur sa pipe, qui émit un gargouillis.

— Je ne vois pas de quoi elle aurait à se plaindre. Apparemment, elle n'est pas à un shilling près.

Lady Youlgreave nous avait dit que l'oncle Francis n'avait jamais vécu à Old Manor House. A l'époque, la maison familiale était Roth Park, une demeure en brique rouge dont on apercevait les cheminées par-dessus les toits de maisons plus récentes. Il était mort à Roth Park, ayant sauté de la fenêtre de sa chambre sur le gravier en dessous. A sa façon, il s'était montré très gentil avec elle, avait dit lady Youlgreave, et elle l'appelait « oncle Francis ».

Ce n'était pas lui qu'elle détestait, mais ceux qui l'avaient vendue à lui. La sœur de sa mère, la tante Em, son frère Simon. Elle n'avait pas employé le mot « détester », mais c'était bien de la haine que j'avais vue sur son petit visage cireux tandis qu'elle était assise sur son trône en osier blanc dans le jardin d'Old Manor House.

« Oncle Francis avait cru agir au mieux. Mais c'est toujours dur pour un enfant d'être arraché à sa famille. » Lady Youlgreave avait réprimé un petit bâillement, comme si le sujet ou nous l'avions ennuyée, peut-être les deux. « Surtout quand sa mère vient de mourir. Au début, il m'avait envoyée habiter chez une horrible femme à Hampstead. Elle avait été gouvernante des enfants Youlgreave quand il était petit. Elle m'a appris à faire attention à ce que je faisais et

disais. Elle m'a acheté des vêtements. Elle m'a donné des leçons d'élocution.

— Combien de temps êtes-vous restée chez elle ?

— A peu près deux mois. Ça m'a paru être des siècles. Mais si oncle Francis était cruel, c'était par gentillesse. Il ne voulait pas que je choque le couple qui avait accepté de m'adopter. Ce que je ne fis pas. Je m'adaptai très bien. Mon père – elle avait prononcé ce mot avec une inflexion légèrement ironique – était avocat à Henley. Il avait une maison près du fleuve. J'avais ma gouvernante attitrée. La tante de mon père était mariée à un certain Carter, qui possédait des terres à Roth. C'est comme ça que Francis l'avait connu. Je crois qu'il avait eu maille à partir avec la justice et mon père l'avait tiré d'embarras.

— Pourquoi toute cette histoire avec Harold Munro ? avais-je demandé.

— Après tant d'années... c'est ça que vous voulez dire ? Vous comprendrez cela lorsque vous aurez mon âge, madame Appleyard. Quand on est jeune, on n'a pas le temps de regarder en arrière. Alors que lorsqu'on est vieux on n'a pas grand-chose d'autre à faire. Et puis, je voulais savoir ce qu'était devenu mon frère.

— Et votre tante. » Elle avait ri.

« En prime. Je la croyais morte. Elle devait avoir plus de quatre-vingt-dix ans.

— Mais tout ce secret...

— Pourquoi en aurais-je fait une chanson ? Dites-moi, madame Appleyard, si vous aviez passé votre enfance à Swan Alley, si vous aviez été achetée et vendue quand vous étiez petite, aimeriez-vous que le monde entier le sache ? Bien sûr que non. C'est pour cela que j'ai choisi de faire appel à un détective privé. Un journaliste aurait probablement péché les renseignements plus efficacement, mais je n'aurais pu lui faire confiance pour ne pas les divulguer. La seule autre possibilité évidente eût été de prendre un avocat, mais cela aurait coûté beaucoup plus cher. » Elle nous avait lancé un regard hautain. « Je ne suis pas cousue d'or, vous savez. »

Pendant tout le temps qu'elle parlait, j'avais eu l'impression qu'elle se moquait de nous.

« La première fois que j'ai parlé avec votre frère, il a dit que vous étiez partie au Canada avec lui.

— C'est tout à fait dans sa manière. Il ne voulait pas se donner le mauvais rôle, le rôle de celui qui a abandonné sa petite sœur. Il a toujours été terriblement *obséquieux*. Il fallait le voir avec oncle

Francis. Il aurait dit que noir était blanc si oncle Francis l'avait voulu. Au moins, tante Em était tout à fait franche. Elle ne voulait pas que des enfants viennent saboter sa dernière chance de se marier, surtout des enfants de Swan Alley avec une mère comme la nôtre et sans père qui mérite d'être mentionné. A l'entendre parler de Sammy Gotobed, on aurait cru que c'était l'archevêque de Canterbury. Le summum de la respectabilité...

— Vous avez lu ses poèmes, naturellement ? » Elle avait baissé la tête.

« Bien sûr. Munro m'a envoyé un exemplaire des *Langues des anges*, qu'il avait trouvé à la bibliothèque de Rosington. Mais c'était inutile, j'avais déjà le recueil.

— Vous avez aussi *La Voix des anges* ?

— C'est la même chose. Une édition à compte d'auteur des *Langues*. Je ne sais pourquoi, il a modifié légèrement le titre.

— Il y a également ajouté un poème. »

Elle me fixait sans expression par-dessus la table blanche.

« Et alors ? Peut-être que les éditeurs n'avaient pas voulu l'inclure dans le recueil qu'ils avaient publié.

— C'est un poème assez étrange.

— On peut en dire autant de la plupart des autres. » J'avais baissé les yeux la première. Ce qu'elle disait se tenait. C'était sans doute vrai.

Henry avait alors murmuré que nous avions probablement trop accaparé le temps de lady Youlgreave. Il avait été très patient avec moi. Je découvrais que c'était l'un des avantages d'être enceinte. Les gens ont tendance à se prêter à vos caprices. On attend presque de vous que vous vous comportiez de manière irrationnelle.

C'est à ce moment-là que j'ai demandé la permission d'utiliser les toilettes. Lady Youlgreave me conduisit dans la maison par une porte latérale. Un mauvais contrôle de ma vessie était l'une des nombreuses choses qui me déplaisaient dans la grossesse. Mais je dois reconnaître que j'étais surtout dévorée de curiosité. La partie de la demeure que je vis alors était pleine de mobilier délabré et de tableaux dans des cadres dédorés. Tout cela sentait néanmoins l'argent, l'argent qui fait partie de votre existence depuis si longtemps qu'on ne le remarque même plus.

En traversant le vestibule avec moi, lady Youlgreave avait dit :

« J'espère que vous n'ébruiteriez pas tout cela, madame Appleyard.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Il n'est pas très plaisant de voir ses secrets de famille révélés en public, je suis sûre que vous le comprenez. Comme ce pauvre M. Byfield en a fait la triste expérience. » Elle m'avait indiqué une porte. C'est ici.

— Ne croyez pas que je me mêle de ce qui ne me regarde pas... ce que je fais sûrement, j'imagine, mais comment en êtes-vous arrivée à entrer dans la famille ?

— Cela n'a rien de très extraordinaire. Mes *parents*... (Elle eut de nouveau cette inflexion ironique.) venaient souvent ici, chez ma grand-tante. Les Carter. La majeure partie de leurs terres est maintenant sous les eaux du Réservoir du Jubilé, et la maison aussi. Ils avaient organisé une petite réception pour les vingt et un ans de leur fille, et c'est là que j'ai rencontré mon futur époux. Vous voyez, c'est tout simple. »

Il y avait dans les toilettes de superbes boiseries en acajou, des carreaux noir et blanc et des robinets en cuivre. La cuvette des WC était surélevée sur un socle et je me fis l'impression d'être une reine sur son trône tandis que j'essayais d'uriner plus que l'équivalent des deux cuillerées habituelles afin de ne pas avoir à retourner aux toilettes avant d'arriver à la maison.

Mais j'avais du mal à me concentrer. Je me sentais mal à l'aise, sensation presque physique, comme une forme édulcorée de nausées matinales. Peut-être avais-je tort et ne me fondais-je là que sur une première impression, mais lady Youlgreave me semblait être une femme arrogante, se suffisant à elle-même, qui avait tant d'argent et si peu d'attaches qu'elle n'avait pas à se préoccuper de l'opinion d'autrui. Elle n'avait aucune raison de parler avec une telle franchise à une inconnue débarquant chez elle à brûle-pourpoint avec son mari un dimanche après-midi...

Pourquoi alors avait-elle répondu à mes questions avec autant de franchise ?

Le thé du matin était l'une des petites gâteries de la grossesse. Vous avez besoin de gâteries quand votre corps est investi par un petit étranger exigeant, quand vos hormones se comportent comme des diabolins et votre système digestif comme s'il était le siège d'une révolution.

Henry était si convaincu de mon extrême fragilité qu'il se levait quasiment aux aurores pour préparer le thé. Le souvenir de ce qui était arrivé à Janet et au bébé qu'elle avait cru être un garçon restait présent, à l'arrière-plan de notre esprit.

Le lundi matin, il posa le plateau près du lit et m'embrassa. Le fait

d'être ensemble était devenu une routine, bien que je ne l'aie pas tenue pour acquise. Il versa le thé et alla nonchalamment à la fenêtre en faisant tourner la ceinture de sa robe de chambre.

— Superbe matinée, dit-il en s'asseyant dans le fauteuil près de la fenêtre et en fouillant dans sa poche à la recherche de ses cigarettes. Ah, il y a une lettre pour toi sur le plateau... (Il marqua une pause juste assez longue pour m'alerter.) Elle vient de Rosington.

Je bus mon thé à petites gorgées et pris l'enveloppe. L'écriture ne m'était pas inconnue mais je n'arrivai pas à mettre un nom dessus. J'ouvris l'enveloppe avec le manche de la cuillère, sortis la lettre et jetai un coup d'œil à la signature. Peter Hudson.

Ma chère Wendy,

J'imagine que vous êtes tous les deux très occupés à la veille du début de la nouvelle année scolaire. Je vous écris en partie pour vous souhaiter, avec June, à vous et à Henry de réussir dans votre nouvelle entreprise.

Le catalogue de la bibliothèque de la cathédrale est enfin fini ! James Heber (un ami du neveu de M^{me} Forbury) a passé l'été à achever ce que vous aviez commencé avec tant de compétence. Il vient de terminer sa licence d'histoire à Cambridge et il va faire sa maîtrise à Durham. Grâce à Dieu, il n'a plus eu de surprises ! Aucune décision n'a encore été prise quant à ce que nous allons faire des livres, pas plus d'ailleurs que pour ceux de la bibliothèque du collège de théologie.

Vous serez contente d'apprendre que l'exposition du doyen dans la Maison du chapitre a été un succès – si complet que l'on projette de l'agrandir et de la rendre permanente. Le doyen a donc demandé au jeune Heber d'examiner les archives de Rosington à la bibliothèque de l'université de Cambridge pour voir s'il y a quelque chose qui mériterait d'en faire partie. C'est un ensemble de registres, de minutes et autres documents, certains rédigés par des moines, mais la plupart postérieurs à la Réforme, qui se rapportent à la cathédrale et au diocèse. Il a été placé à la bibliothèque de l'université par le chanoine Youlgreave. Quelqu'un en a dressé le catalogue de manière assez superficielle dans les années vingt, et seulement en partie.

Heber a trouvé certaines choses susceptibles d'être exposées. Il est également tombé, dans les comptes du sacristain pour l'année 1402, sur la mention du coût du bois et d'autres dépenses engagées pour brûler les hérétiques. On discutait pour savoir qui devait supporter ces dépenses – l'abbaye estimait qu'elles incombaient au roi et non à elle. L'intéressant est que les victimes étaient nommées – deux d'entre elles venaient du village de Mudgley, et l'une s'appelait Isabella. Il se peut donc, après tout, que ce poème de Youlgreave ait été inspiré par un fait réel Malheureusement, les chefs d'accusation ne sont pas précisément énoncés.

Il y a autre chose. J'ai reçu une lettre la semaine dernière, qui m'était adressée en tant que bibliothécaire de la cathédrale, d'un certain Simon Martlesham. Il dit qu'il a essayé de vous joindre à la Dark Hostelry, a constaté que vous aviez déménagé et me demande si j'ai votre nouvelle adresse. Il dit que vous savez où le trouver. Je lui ai donc envoyé un mot pour lui dire que je vous avais transmis sa requête.

Nous espérons voir David et Rosie en octobre si tout va bien. Je sais que vous êtes en contact avec eux. Transmettez-leur notre bon souvenir quand vous les verrez.

Nous vous envoyons, June et moi, nos bons vœux affectueux,

Peter

Je tendis la lettre à Henry et le regardai la lire tout en finissant mon thé. Il fronça les sourcils en approchant de la fin.

— Je crois que ça suffit avec cette histoire, dit-il quand il eut terminé sa lecture.

— Quelle histoire ?

— Celle avec Youlgreave et Martlesham. Tu ne vas pas te remettre en rapport avec Martiesham, j'espère.

— Je ne sais pas.

— Tout ça c'est le passé. Il faut que tu l'oublies.

Il y a certaines choses que je n'oublierai jamais, notamment Janet et la veuve velue.

— Je verrai.

— Je t'en prie, ne pense plus à tout cela.

— Ne reste-t-il pas encore quelque chose à apprendre ? dis-je en regardant au fond de ma tasse les feuilles de Darjeeling, peut-être dans l'espoir qu'elles allaient me dire ce que je souhaitais connaître. Est-ce qu'il reste encore du thé ?

Trois jours plus tard, le jeudi, j'avais rendez-vous avec David, Rosie et Angel sous l'horloge de la gare de Waterloo. Henry s'était proposé pour m'accompagner, mais je l'avais persuadé de rester à Veedon Hall. Je ne voulais pas d'un mari grincheux en remorque. Il n'aimait pas acheter des vêtements, même pour lui.

« Tu ne te fatigueras pas trop, hein, c'est promis ? m'avait-il dit en me conduisant à la gare.

— Promis. »

David parut soulagé de me voir. Il avait une serviette sous le bras, les yeux cernés et injectés de sang. Je me demandai si son Dieu lui était d'un grand secours, maintenant. Rosie portait une autre robe que je reconnus, en velours mille-raies bleu marine semé de chevaux rose pâle, à manches bouffantes et col Claudine. C'était celle que Janet lui avait offerte pour son cinquième anniversaire. Quelqu'un lui avait fait des tresses, assez mal. Elle portait Angel d'une main et, de l'autre, serrait un sac miniature en plastique, qui était censé avoir l'air d'être en cuir verni.

— Tu es sûre que ça ne va pas trop te déranger ? demanda David.

— Pas du tout. Ça me fait plaisir.

— Tu dois me laisser payer aussi votre déjeuner, dit-il en sortant un portefeuille usé. Et tu vas avoir besoin de prendre des taxis. Combien crois-tu qu'on doit prévoir pour les vêtements ? Une dizaine de livres ?

— Laisse-moi faire. C'est mon cadeau.

— Je ne puis accepter.

Rosie leva les yeux vers nous, son regard passant du visage de David au mien. Elle était très attentive, comme si le destin du monde dépendait du résultat de cette conversation. Ses doigts étaient devenus blancs tant elle serrait la lanière du sac. Pendant quelques instants, je ne dis rien, car je ne voulais pas prononcer les mots à haute voix.

Laisse-moi faire ça pour Janet.

— Où et à quelle heure veux-tu que nous nous retrouvions ? demanda David.

Il avait capitulé, nous le savions tous les deux. Dès que nous fûmes convenu d'un rendez-vous, il s'en alla sans plus attendre. Il allait s'offrir une journée d'amusement effréné à travailler à son livre sur Thomas d'Aquin à la bibliothèque. Je crois qu'il était si soulagé d'échapper à mamie Byfield que n'importe quoi lui aurait fait plaisir, y compris faire des emplettes avec nous.

Un peu plus tard, après le départ de son père, alors que Rosie et moi faisions la queue pour prendre un taxi, elle glissa sa main dans la mienne, ce qu'elle ne faisait pas souvent de son propre chef. Elle tira sur mon bras comme sur le cordon de sonnette d'une chambre d'hôtel à l'ancienne mode.

— Tatie Wendy ? Tu crois que je pourrais avoir une robe avec une *ceinture* ? me demanda-t-elle en tournant vers moi son visage parfait.

— Je crois que oui.

Nous allâmes dans Oxford Street et passâmes la majeure partie de la matinée à faire des courses. Je dépensai une petite fortune – j'étais à peu près persuadée que pas plus David que sa mère n'auraient une idée exacte du prix des vêtements d'enfants dans le West End.

Angel n'était jamais bien loin de Rosie et, avant d'acheter quoi que ce soit, celle-ci demandait rituellement son avis à sa poupée.

Après être allées chez Selfridge, nous étions toutes les deux épuisées, et nous trouvâmes donc un restaurant pour déjeuner.

— Apparemment, ça ne ferait pas de mal à Angel d'avoir aussi quelques nouveaux vêtements, qu'est-ce que tu en penses ? dis-je pendant que nous attendions le pudding.

— Oh oui. Angel serait très contente, hein, Angel ?

— Maman ! glapit la poupée, Rosie lui ayant appuyé sur la poitrine.

J'examinai Angel. Le tissu de sa robe avait rétréci et, par endroits, le rose avait passé entièrement.

— Mamie lui a lavé ses vêtements, expliqua Rosie. Ça ne les a pas arrangés.

— Nous allons voir ce que nous pouvons faire.

Elle hocha la tête et me gratifia d'un petit sourire contraint. C'était une enfant bien élevée et elle avait fait de même chaque fois que je m'étais proposé de lui acheter quelque chose. J'aurais préféré qu'elle jette ses bras autour de mon cou et m'embrasse. Ou, mieux encore, qu'elle dise qu'elle m'aimait, bien qu'au fond de mon cœur j'aie su avec certitude, même alors, que ce ne pourrait être que de l'amour intéressé. Mais Rosie était une si jolie petite fille, et la fille de ma

meilleure amie. J'avais envie de l'entendre dire qu'elle m'aimait. Je voulais aussi le croire et j'espérais encore qu'un jour elle m'aimerait pour de bon.

Je me rends compte maintenant à quel point Rosie ne m'aimait pas. Non, c'était pire que cela, bien pire, même si ça me fait mal de le reconnaître. Elle me détestait. Ils avaient formé une famille heureuse à la Dark Hostelry jusqu'à mon arrivée, du moins Rosie l'avait-elle vécu ainsi. Je lui avais enlevé sa mère à jamais et on ne pouvait rien faire pour la lui rendre. J'étais donc là à essayer de compenser son absence, à tenter de soutenir la concurrence avec un fantôme qui l'était devenu par ma faute.

— Quand nous aurons fini le repas, nous pourrons aller chez Hamley, dis-je en continuant à jouer cette partie que j'étais condamnée à perdre. Y es-tu déjà allée ?

Elle secoua la tête.

— C'est un très grand magasin de jouets. Je suis certaine qu'ils auront quelque chose pour Angel.

— Je voudrais encore des habits d'ange pour elle. La robe que tu as faite est toute tachée.

— C'est dommage. Mais ne t'inquiète pas. On trouvera peut-être encore mieux.

Elle me fixait de ses yeux limpides par-dessus la table.

— Maman l'a fait tremper dans l'eau froide, mais ça n'a servi à rien.

La serveuse arriva alors avec nos glaces nappées de crème au chocolat et décorées de deux gaufrettes en forme d'éventail. Rosie prit sa cuillère et attaqua la glace. Je la regardais en fouillant dans ma mémoire pour tenter de me rappeler ce que portait Angel et quand. Surtout quand.

— Qu'est-ce qu'il y avait sur la robe d'Angel, Rosie ? Qu'est-ce qui l'avait tachée ?

Elle venait de se fourrer une cuillerée de glace dans la bouche. Elle la mangea très lentement, sans cesser de me regarder entre ses longs cils. Ce n'était pas le genre d'enfant à parler la bouche pleine. Elle s'essuya finalement les commissures des lèvres avec sa serviette.

— Maman a dit que c'était un secret.

Une tache qu'on essaie de faire partir en laissant tremper le tissu dans l'eau froide ?

— Maman n'est pas là maintenant, dis-je avec une cruauté

soudaine. Il n'y a que toi et moi.

Rosie réfléchit quelques instants à ces paroles. Puis :

— Mais maman l'a dit !

— Et si je te faisais seulement une suggestion ? Tu n'aurais qu'à hocher la tête ou la secouer. Comme ça, tu ne dirais rien.

Autre cuillerée de glace, qu'elle finit par avaler, puis elle hocha la tête.

J'ignorai les faibles reproches de ma conscience, écartai la coupe de glace et pris mes cigarettes.

— Est-ce que c'était quelque chose comme... comme du ketchup ?

Autre hochement de tête.

— Je me demande si ça ne venait pas de grand-père ? Troisième hochement de tête.

Je secouai le paquet pour en tirer une cigarette. Je la portai à ma bouche, la main tremblante, et j'eus du mal à faire fonctionner le briquet. Je me rendais compte que Rosie me regardait, qu'elle continuait à manger sa glace. J'avais à la fois froid et chaud et j'éprouvais le besoin terrible d'un martini dry. Je tirai furieusement sur ma cigarette et la fumée me brûla les poumons.

— Comment c'est arrivé sur la robe ? Elle avala.

— Angel est tombée dedans. Mais maman a dit que je ne devais pas le dire. Jamais, jamais.

— D'accord.

— Elle a découpé la robe et l'a mise dans les cabinets.

— Et papy ?

— Papy ? C'est ce qu'il voulait.

Elle racla la coupe avec sa cuillère pour ne pas perdre les dernières miettes de gaufrette, les dernières traces de glace et de chocolat. L'important était ce qui était implicite, et non ce qui était dit. Je me souvenais que M. Treevor avait déclaré qu'il voulait être mort ; c'étaient les dernières paroles que je l'avais entendu prononcer et Rosie les avait entendues, elle aussi. Ensuite, elle m'avait questionnée sur la mort. Je lui avais confirmé que les morts allaient au paradis et que le paradis était très agréable.

— Tu savais où il rangeait le couteau ? Rosie hocha la tête.

— C'était un de nos secrets. (Elle se tortilla sur sa chaise.) Nous le cachions derrière la cheminée de sa chambre. Il allait me trouver d'autres ailes pour Angel. Je peux avoir ta glace si tu ne la veux pas ?

Je poussai ma coupe vers elle.

— Maman t’a trouvée là ? Après ?

— Elle est entrée juste après que je l’ai fait. Il a bougé quand j’ai enfoncé le couteau et il a fait tomber Angel de ma main. Angel était toute tachée.

— Qu’est-ce qu’a fait maman ?

— Elle a essayé de réveiller papy mais il dormait. Puis elle a dit que nous devions nous laver. (Son visage se décomposa soudain, toute sa beauté envolée. Je n’avais plus devant moi qu’une enfant terrifiée.) J’aimerais que maman soit là.

— Moi aussi, chérie.

Tout se tenait enfin. Janet avait d’abord espéré que la mort de son père passerait pour un suicide. Comme la police n’y croyait pas, elle s’estimait si peu qu’elle avait cru que le mieux pour tout le monde était de se charger du meurtre. Peut-être en fait avait-elle profité de l’occasion. Je ne pense pas qu’elle ait eu encore envie de vivre. Elle avait dû croire qu’en mettant fin à ses jours et en s’accusant de la mort de son père elle épargnerait à David quelque chose de pire encore. Elle évitait ainsi que l’étiquette de meurtrière soit collée à Rosie jusqu’à la fin de ses jours.

Plus tard, je trouvai dans une librairie l’un de ces redoutables volumes brochés bleus de chez Pélican qui encombraient les étagères du bureau de David à la Dark Hostelry. Celui-ci traitait de droit pénal. Quand je l’ouvris au chapitre sur les mineurs, mes doigts laissèrent des marques humides sur les pages. L’auteur citait les termes exacts de la Section 50 de la loi de 1933 concernant les enfants et les jeunes personnes.

« Il sera définitivement présumé qu’aucun enfant de moins de huit ans ne pourra être réputé coupable de quelque délit ou crime que ce soit. »

Suivait le commentaire de M. Giles : « La présomption est irréfutable. »

En d’autres termes, Rosie n’aurait jamais pu être jugée parce qu’en droit elle ne pouvait commettre de crime. Elle n’aurait donc pas pu être rangée dans la catégorie des meurtrières. Janet le savait-elle ? Même si elle le savait, cela comptait-il ? Janet avait sans doute voulu faire ce qui était le mieux, ou le moins mauvais, pour Rosie et David. Si elle avait dit la vérité au Dr Flaxman et à l’inspecteur Humphries, le droit aurait affirmé que Rosie ne pouvait commettre de crime... mais les gens n’étaient pas aussi scrupuleux.

On ne peut jamais échapper à la curiosité malsaine. Même si les Byfield avaient changé de nom et étaient partis vivre en Australie, quelqu'un aurait fini par percer leur secret.

Je me demande si je ne complique pas trop la situation. Les choses sont parfois d'une simplicité navrante et pas du tout rationnelles. Peut-être Janet ne voulait-elle plus vivre. Peut-être aspirait-elle à la mort, et l'acte de sa fille lui avait suggéré comment la trouver.

— Tu l'as dit à quelqu'un d'autre ? demandai-je à Rosie.

Elle secoua la tête et ramassa avec sa cuillère ce qui restait de ma glace.

— Si j'étais toi, Rosie, je n'en parlerais à personne. Tu me promets de ne rien dire ?

Elle s'essuya délicatement la bouche avec sa serviette.

— D'accord.

Je faisais cela pour Janet. J'épargnais ainsi à David d'autres souffrances, je ménageais mamie Byfield et Rosie elle-même. Cela aurait-il été utile à quelqu'un si j'avais dit la vérité à David, si j'avais appelé l'inspecteur Humphries pour l'informer que ma meilleure amie nous en avait fait accroire, à lui et à moi ? Aujourd'hui, je me demande si cela aurait épargné d'autres vies par la suite...

En fermant les yeux, je vois Rosie, le couteau dans une main et Angel dans l'autre. Je vois Janet penchée sur son père et le sang qui s'échappe lentement de son cou. On ne saura jamais ce qui serait arrivé si on avait pris une autre décision. Je m'accroche à cette idée.

La serveuse rôdait dans les parages et je lui demandai l'addition.

— On va aller en taxi chez Hamley ? demanda Rosie.

— Ce n'est pas très loin. (Je lus la déception sur son visage.) Tu aimerais qu'on y aille en taxi ?

— Oui, s'il te plaît.

La question du taxi apporta une diversion bienvenue. Nous avions assez de paquets pour justifier cette extravagance à mes yeux et Henry aurait été content que je suive son conseil et ne me surmène pas. Une petite course ne coûtait pas si cher. J'avais envie de faire plaisir à Rosie. Il peut sembler étrange que j'aie pensé à de telles choses alors que mon univers venait d'être ébranlé jusque dans ses fondations. Mais je l'ai fait. Nous sommes tous bizarres. Nous nous distrayons avec des détails. Une façon comme une autre de s'en tirer.

Chez Hamley, nous eûmes de la chance, ou plutôt Rosie en eut. Nous tombâmes sur une vendeuse disposée à prendre au sérieux la

question des vêtements de poupée. Après de longues discussions, nous achetâmes deux costumes pour Angel. Le premier consistait en une robe courte de cocktail, en taffetas synthétique multicolore, avec un large décolleté et un corsage ajusté. La jupe en forme de cloche recouvrait un jupon. L'ensemble comprenait des chaussures à talons hauts.

— Elle va en jeter, aux réceptions, dit la vendeuse. Rosie appuya sur la poitrine d'Angel.

— Maman, dit la poupée.

Un quart d'heure plus tard, nous nous décidâmes pour un deuxième ensemble. Angel disposait maintenant d'une tenue décontractée composée d'un chemisier crème sans manches à encolure carrée basse et d'un short en lin bleu marine. La vendeuse nous persuada de compléter cet ensemble pour le week-end par une paire de mules en cuir bleu et un chapeau de paille avec un ruban autour.

— Elle ne peut pas mettre de hauts talons pour faire du yachting ou aller à la plage. Elle aurait l'air bête, dit-elle pour justifier l'achat.

Nous réussîmes finalement à trouver une chemise de nuit toute blanche qui lui allait. Elle était bordée de dentelle à l'encolure et aux poignets, et peut-être était-elle un peu courte pour un ange, mais ça ne sembla pas gêner Rosie.

Pendant que la vendeuse enveloppait nos achats, Rosie baguenaudait dans le rayon, examinant d'autres poupées, leurs vêtements, leurs maisons et leur mobilier. Elle s'approcha de moi pendant que je remplissais le chèque.

— Tatie Wendy ?

— Oui ?

Je détachai le chèque du talon et baissai les yeux vers Rosie. Je me prenais malgré tout à l'envier tant elle était belle, alors comme plus tard, et indépendante, ce qui la cuirassait contre la souffrance. Elle m'entraîna vers un étalage de baigneurs et d'accessoires allant avec

— Est-ce que les anges ont des bébés ?

— Non, chérie. Je ne crois pas. Ils ne se préoccupent pas de ce genre de choses.

— Tu es sûre ?

— Quasiment sûre. Mais tu peux demander à papa.

— Les anges n'ont pas de bébés, dit Rosie, parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Au ton de sa voix, il était clair qu'elle émettait là une hypothèse et

n'affirmait rien.

— Je suis certaine que tu as raison. Je n'avais pas envie d'acheter aussi un baigneur, lequel, naturellement, aurait eu besoin d'un landau, d'un berceau et d'une garde-robe complète.) Mais papa le saura.

Elle hocha la tête.

— Je ne veux pas avoir de bébés.

— Pourquoi ?

— Ils donnent trop de soucis. Ils mettent du désordre. Je crois que c'est pour ça que les anges n'en ont pas.

Elle s'éloigna de moi et alla sourire à la vendeuse, qui ne demandait que ça. Je m'assis lourdement sur une chaise devant le comptoir.

Ils donnent trop de soucis. Ils mettent du désordre...

Les paroles de Rosie me trottaient dans la tête. Elles tournaient en rond de plus en plus vite comme un manège et plus elles allaient vite, plus je me sentais mal. Je me souvenais d'une chose qu'avait dite Simon Martlesham et je la reliai à l'une des remarques de M^{me} Gotobed, ou plutôt à ce que cette remarque impliquait.

Toutes les poupées du rayon me fixaient, leurs visages peints pareils à des masques d'horreur, leurs sourcils parfaits levés de surprise, comme ceux de lady Youlgreave. J'avais besoin que quelqu'un me dise que ce n'était pas vrai, que je me trompais.

— Madame ? Madame ?

Je levai les yeux vers la vendeuse penchée vers moi.

— Ça ne va pas, madame ?

— Si, si, merci. Juste un petit malaise.

— Il fait trop chaud dans ce magasin. On a du mal à trouver la bonne température.

— Prenons un taxi, suggéra Rosie. Comme ça, tu n'auras plus à marcher.

Je pris une profonde inspiration. Le bébé dans mon ventre avait besoin d'air. *Concentre-toi sur le bébé. Mon bébé.*

— Un taxi ? dis-je. Bonne idée. Mais d'abord j'aimerais donner un coup de téléphone.

— Où est-ce qu'on va aller ? demanda Rosie.

— Qu'est-ce que tu dirais d'une autre glace ?

Je me fichais de la dépense et demandai au chauffeur de taxi d'attendre. Rosie et moi entrâmes dans le Blue Dahlia Café. Derrière le comptoir, la femme au visage triste astiquait la fontaine à thé étincelante. Quand elle vit Rosie, son visage s'éclaira comme si une chandelle s'était allumée au-dedans d'elle.

— Je viens voir M. Martlesham, dis-je. Il m'attend.

— Un instant, mademoiselle. Je vais voir s'il est prêt à vous recevoir.

— Peut-être pourriez-vous surveiller Rosie pendant que je m'entretiendrai avec lui ?

— Oh oui, fit la femme en souriant à Rosie, qui lui rendit son sourire, flairant la conquête facile. Quelle jolie poupée tu as là ! Comment s'appelle-t-elle ?

— Angel.

— C'est un joli nom. Est-ce qu'Angel aime les glaces ? Rosie hocha la tête et regarda à ses pieds.

— Quand maman discutera avec M. Martlesham, je vous servirai une glace, à elle et à toi. Tu peux m'aider, si tu veux.

Rosie ne dit rien et moi non plus, mais Angel lâcha un de ses « Maman ! ». La femme disparut dans l'arrière-salle et les rubans de nylon multicolores voltigèrent un instant comme un arc-en-ciel brisé.

Rosie me serra la main comme si elle tirait le cordon de la sonnette pour réclamer la femme de chambre. Quand je baissai le regard vers elle, elle dit :

— Est-ce que la dame me laissera manger la glace d'Angel ?

— Je l'espère.

La femme revint quelques instants plus tard.

— Il va vous recevoir maintenant.

— Sois sage, Rosie. Je ne serai pas longue.

— Nous allons préparer des glaces, dit la femme. Des bonnes glaces pour des petits anges.

Elle entraîna Rosie derrière le comptoir, ignorant un client à la table près de la fenêtre qui essayait d'attirer son attention.

Je passai dans l'arrière-salle et frappai à la porte de gauche. Martlesham me cria d'entrer.

A première vue, rien n'avait changé. Il était assis derrière le grand bureau, la chaise placée de biais, de manière à ce que je ne voie que le côté droit de son visage, celui épargné par l'attaque. Il portait ce jour-là un blazer et une cravate nouée peu serrée. De l'or brillait dans les plis de sa cravate, celui de l'épingle à tête de cheval incrustée d'émail. Il me tendit la main par-dessus le bureau.

— Excusez-moi si je ne me lève pas, se força-t-il à dire. Pas trop la forme, en ce moment.

— Je suis désolée.

Nous nous serrâmes la main. Sa peau était froide et sèche comme celle d'un serpent.

— Quelqu'un à Rosington vous a transmis mon message ?

— Oui.

— C'est gentil à vous d'être venue en personne, madame Appleyard. Je pensais que vous alliez peut-être téléphoner ou écrire. Vous venez de loin ?

— Du Hampshire. Nous habitons maintenant là-bas, mon mari et moi.

Tout dans la mise de Simon Martlesham était immaculé, comme toujours. C'est en lui que quelque chose avait changé. Il ne luttait plus.

— J'ai été malade pendant l'été, dit-il sans chercher à s'attirer de la sympathie, mais énonçant simplement un fait. Sinon, je vous aurais écrit plus tôt. J'ai été désolé d'apprendre la nouvelle à propos de vos amis. Comment s'appellent-ils, déjà ?

— Byfield.

— J'ai lu ça dans les journaux.

— Leur fille est en bas, au café. Elle passe du bon temps : on lui a servi une grande glace.

— Claudia aime les enfants. Maintenant que Franco est grand, ce qu'il lui faut, c'est des petits-enfants. Voulez-vous quelque chose, madame Appleyard ? Thé ou café ?

— Non, merci.

— Je n'aime pas qu'il reste des questions pendantes, dit-il. Ce n'est pas moi qui ai engagé ce détective privé. Je crois que je l'ai aperçu

une fois ou deux, en train de surveiller le café. Claudia l'a remarqué, elle aussi... Ils sont très gentils avec moi, à leur façon, Franco et elle. Mais je n'ai pas loué les services de ce type-là, je vous le jure.

— Je sais.

— Mais je veux savoir qui l'a fait. Ça me tracasse, vous comprenez ?

— J'ai inversé les rôles, monsieur Martlesham. Ce n'était pas vous qui essayiez de retrouver votre sœur, c'était elle qui essayait de vous retrouver.

Sous le choc, il se tourna face à moi. L'état du côté gauche de son visage avait empiré. Je supposai qu'il avait eu une autre attaque au cours de l'été. Il se lécha les lèvres et se pencha en travers du bureau en mettant la main en pavillon autour de son oreille.

— Qui ?

— Votre sœur, Nancy.

Il se renversa sur le dossier de son fauteuil. En respirant péniblement, il tira un mouchoir de la poche de son pantalon, s'épongea le front et se moucha.

— Racontez-moi ça, s'il vous plaît. Que s'est-il passé ? Je lui expliquai donc que Francis Youlgreave avait tenu sa promesse et que Nancy était bel et bien une dame, dans tous les sens du terme. Je lui dis que j'avais parlé avec elle et tentai de lui décrire Old Manor House. Il écoutait, hochant la tête doucement.

— Vous voulez son adresse ? demandai-je.

— Non.

Pendant un moment, aucun de nous deux ne parla. La bouche du vieux monsieur remuait comme s'il mâchait des mots. Je le trouvais vieux, bien qu'il n'eût que soixante-sept ans.

— C'était un homme bon, le chanoine Youlgreave, fit-il enfin. Je l'ai toujours dit.

— Je sais.

J'avais maintenant la possibilité, l'occasion, de poser une question bien précise. Peut-être n'y en aurait-il pas d'autre. Et je ne voulais pas le faire. Parce que Martlesham était mourant et qu'aucun de nous ne peut affronter la vérité pure, qu'elle concerne autrui ou nous-mêmes. Je jetai un coup d'œil circulaire dans la pièce et sur son mobilier vétusté du ministère de la Guerre. J'avais envie de rentrer à la maison, de retrouver Veedon Hall et Henry.

— Et vous, vous croyez que c'était un homme bon ? aboya

Martlesham. Le croyez-vous ?

La couleur était montée à son visage. Sa main droite, celle que l'attaque n'avait pas affectée, tremblait sur le buvard du sous-main. Je me demandai s'il n'était pas sur le point d'avoir une nouvelle crise.

— Je crois qu'il a fait de bonnes choses, répondis-je. Et il en a fait aussi de mauvaises. Comme la plupart d'entre nous. Mais peut-être est-il allé à l'extrême dans les deux sens.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre sœur, lady Youlgreave... Elle a engagé Munro pour retrouver votre trace et apprendre qui était au courant pour Francis Youlgreave. Pourquoi croyez-vous qu'elle a fait cela ?

Il haussa une épaule.

— Comment le saurais-je ?

— Peut-être pourriez-vous le deviner. Pourquoi ne voulez-vous pas la voir, maintenant ?

— Je vous ai dit pourquoi.

— Vous avez dit qu'autrefois, quand vous êtes rentré en Angleterre, vous auriez été une gêne pour elle et qu'elle croyait que vous l'aviez vendue. Les deux étaient peut-être vrais, mais il y avait autre chose, n'est-ce pas ?

Sa main droite se dressa sur ses doigts comme un petit animal et s'enfuit lentement à travers le buvard. Il la fixait sans me regarder.

— Savez-vous que votre tante Em était encore vivante en juin dernier ?

Il leva les yeux et hocha lentement la tête.

— Et savez-vous que vous avez un cousin... Wilfred Gotobed ?

— Vous leur avez parlé ?

— Oui.

— La tante *Em* vous a parlé ?

— Elle faisait attention à ce qu'elle disait, bien sûr, elle le devait. Pour la même raison que vous le deviez aussi, lady Youlgreave et vous. Surtout lady Youlgreave.

Ses ongles raclèrent le buvard comme pour essayer d'en extraire quelque chose.

— Je suis fatigué. Je dois vous demander de vous en aller...

— Je vais le faire, dis-je en me levant et en prenant mon sac. Mais avant de partir, monsieur Martlesham, je vais vous dire ce que je crois

qui est arrivé. Mme Gotobed a dit que lorsqu'elle avait l'intention de se marier, les enfants, les enfants de sa sœur, posaient un problème parce que Sammy Gotobed n'en voulait pas chez lui. A l'époque, je croyais qu'elle parlait de Nancy et vous. Mais ça n'avait pas de sens, car vous étiez plus ou moins indépendant. Vous travailliez au palais épiscopal avant que votre mère meure, et vous y habitiez aussi. Le chanoine Youlgreave vous a envoyé au Canada. De toute façon, vous n'auriez pas été un grand fardeau pour votre tante.

— Elle était vieille. Elle ne savait plus trop quel âge j'avais.

— Et la dernière fois que je vous ai vu, vous m'avez dit que votre mère était morte en couches. M^{me} Gotobed m'a raconté qu'avant d'épouser son bedeau, elle vivait en meublé et que les enfants de votre mère étaient venus habiter avec elle. La propriétaire se plaignait du dérangement et du bruit qu'ils faisaient. « Je ne suis pas une bonne d'enfants », disait-elle.

Les mains de Martlesham étaient maintenant complètement immobiles.

— Même si vous aviez habité avec eux, un garçon de treize ans qui a un travail n'aurait pas eu besoin d'une bonne d'enfants.

Martlesham avait des yeux humides de vieillard, entourés de peau ridée. Une larme se forma sur la paupière inférieure.

— Des *enfants*, dis-je. Il n'y en avait donc pas qu'un. (Il ne dit rien et cligna des yeux. La larme disparut.) Qu'est-il arrivé au bébé ?

Il ne répondit pas. Il ne répondrait jamais à cette question. Ni à aucune autre. Francis Youlgreave leur avait donné un avenir à tous les trois – Simon, Nancy et la tante Em –, et en échange il avait pris le bébé. C'avait été simple. Il ne restait plus que quelques vestiges du crime.

— Je pourrais m'en assurer, dis-je. Je pourrais aller à Somerset House et rechercher le certificat de naissance.

Martlesham remua la tête et ce qui ressemblait à un sourire passa sur son visage délabré. Je compris que la démarche aurait été vaine. La naissance n'avait pas été enregistrée. C'était un bébé des faubourgs, un orphelin, dont personne ne voulait et qu'on s'attendait à voir mourir. La victime n'avait donc pas eu d'existence juridique, de même que juridiquement Rosie ne pouvait être une meurtrière.

Un nouveau-né, c'est si petit. Pas très différent d'un chat ou d'un poulet par la taille, et encore moins capable de se défendre. Simon et M^{me} Gotobed n'avaient peut-être pas su ce qui s'était passé, bien qu'ils l'aient peut-être deviné. Mais Nancy ?

Simon Martlesham évitait de croiser mon regard. Je sortis du bureau en refermant doucement la porte derrière moi. Je m'essuyai les yeux et me mouchai. De l'autre côté du rideau de rubans en plastique, Rosie était assise à l'une des tables comme une petite reine, entourée par une cour d'admiratrices, occupée à finir une coupe de glace nappée de crème au chocolat. Cela me prit un moment pour réussir à l'emmener. La femme au visage triste ne me laissa pas payer la note.

Quand nous sortîmes du café, le chauffeur de taxi leva les yeux du *Post*. Je secouai la tête et montrai la cabine de téléphone au coin de Fetter Passage. Je pris la main chaude et collante de Rosie et l'entraînai jusque-là. J'ouvris la porte de la cabine et une bouffée tiède d'urine et de vinaigre s'en échappa.

— Ça sent pas bon, dit Rosie. A qui tu téléphones ?

— A quelqu'un que je connais. Tu peux attendre dehors.

Elle resta à côté de la cabine et parla à Angel pendant que j'appelais les renseignements. J'eus de la chance – j'avais craint que le numéro d'Old Manor House ne soit sur liste rouge et je savais que si je n'essayais pas d'appeler maintenant, je ne le ferais jamais. *Consomme la meilleure part / Pas plus. Car là réside le suprême art...* Les femmes enceintes ont d'étranges fantasmes et des peurs soudaines, violentes. C'est ce que Henry dira quand je lui parlerai de ça.

Si je lui en parlais.

Une voix de femme que je ne reconnus pas grésilla à mon oreille. J'appuyai sur le bouton, donnai mon nom et demandai à parler à lady Youlgreave.

— Dites-lui que c'est à propos de son oncle Francis, dis-je.

Lady Youlgreave prit l'appareil quelques instants plus tard.

— Madame Appleyard... Que puis-je pour vous ?

— Je viens de voir Simon.

— Qui ?

— Votre frère.

— J'espère que vous ne lui avez pas donné mon adresse.

— Il ne souhaite pas vous voir.

— Pourquoi êtes-vous allée l'importuner maintenant ? J'étais emportée par une grande vague d'émotion, de colère et de peur, de dégoût et de pitié.

— Je sais ce qui est arrivé. Je suis au courant, pour le bébé.

— Vraiment ? De quel bébé parlez-vous ?

— De votre petit frère ou de votre petite sœur. Celui que Francis Youlgreave a acheté. C'était un garçon ou une fille ? Lui avez-vous seulement donné un nom ?

— Je vous demande pardon ?

— Avez-vous aidé à le tuer ?

— Quelle imagination débordante vous avez, dit lady Youlgreave avant de raccrocher.

— Pourquoi est-ce que tu pleures ? me demanda Rosie pendant que nous remontions Fetter Passage en direction du taxi.

Je ne pus faire autrement que répondre :

— Parce qu'il y a chez les gens un tel mélange de bon et de mauvais...

Rosie hocha la tête comme si j'avais dit quelque chose qui tombait sous le sens.

— Personne n'est parfait, dit-elle. Sauf Angel.

Résumé

L'ultime volet de « Requiem pour un ange », cette trilogie unique où, passant outre les canons de la littérature policière, Andrew Taylor raconte l'histoire en remontant dans le temps.

Dans Les Quatre Fins dernières, il nous mettait aux prises avec Rosemary, une étrange meurtrière psychopathe, dont il révélait l'adolescence perturbée dans Le Jugement des étrangers.

Avec L'Office des morts, Andrew Taylor dévoile les racines du mystère...

Janet Byfield a tout ce qui manque à Wendy Appleyard : elle est belle, elle a un mari séduisant, et surtout une adorable petite fille, Rosie. Aussi, lorsque Wendy sent son existence partir à vau-l'eau, c'est tout naturellement vers son amie Janet qu'elle se tourne.

Rien ne semble pouvoir troubler l'existence paisible des Byfield, dans l'enceinte de la cathédrale de Rosington, en ces années 1950. Pourtant des péchés jusque-là enfouis reviennent peu à peu hanter les lieux, tandis que d'autres voient le jour, ne faisant qu'épaissir l'ombre du Mal. Quels secrets de famille indicibles cachent donc les Byfield ? Seule Wendy paraît en mesure d'entrevoir la vérité. Mais saura-t-elle empêcher une tragédie si profondément enracinée dans le passé ?

Un roman envoûtant, salué par la presse comme une réussite magistrale.